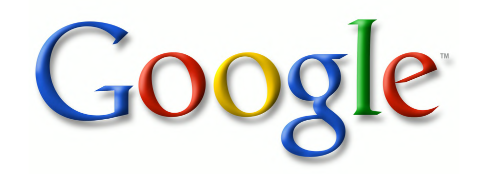
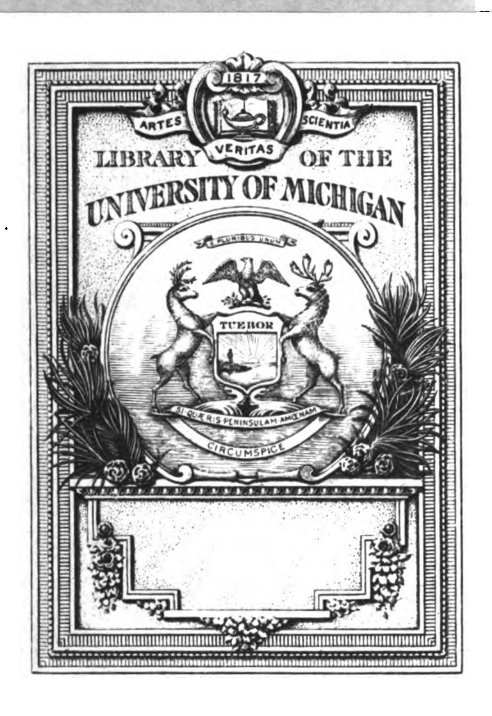






1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

THEOPHILE

Paris, impr. GUIRAUDET et JOUAUST, rue S.-Honoré, 338.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

THEOPHILE

NOUVELLE ÉDITION

Revue, annotée et précédée

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. ALLEAUME
archiviste paléographe

TOME II



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLV

ŒUVRES

DE

THEOPHILE

SECONDE PARTIE



AU LECTEUR.

Ceux qui veulent ma perte en font courir de si grands bruits que j'ay besoin de me monstrer publiquement, si je veux qu'on sçache ce que je suis au monde. Je ne produis point icy l'impression d'un travail si petit et si desadvantageux à ma memoire afin qu'on le voye, mais afin qu'il face voir que Dieu veut que je vive, et que le roy souffre que je sois à la cour. Il semble que je face une imprudence de me plaindre de mon malheur, d'autant que c'est le divulguer ; j'ay assez d'adresse pour m'en taire, s'il y avoit encore quelqu'un à le sçavoir ; mais il ne se trouve plus personne à qui je ne doive satisfaction de ma vie, dont les mauvais et les faux bruits ont rendu les meilleures actions scandaleuses à tout le monde. Je crains que mon silence ne fasse mon crime : car, si je ne repousse la calomnie, il semble que ma conscience ne l'ose desadvouer. On a suborné des imprimeurs pour mettre au jour, en mon nom, des vers sales et profanes, qui n'ont rien de mon style ny de mon humeur. J'ay voulu que la justice en sceut l'autheur pour le punir. Mais les libraires n'en cognoissent, à ce qu'ils disent, ny le nom ny le visage, et se treuvent eux-mesmes en la peine d'estre chastiez pour cet imposteur. Les juges les ont voulu traiter avec toute la severité que mon bon droict leur a demandée ; mais le pouvoir que j'ay eu de me vanger m'en a osté l'envie. Et, comme je n'ay point plaidé pour faire du mal, mais pour en eviter, j'ay pardonné à des ignorans, qui n'ont abuzé de mon nom que pour l'utilité de la vente de leurs livres, et me suis contenté d'en faire supprimer les exemplaires, avec la deffence de les r'imprimer. Le soin que j'ay pris en cela pour ma protection

est un tesmoignage assez evident que je ne suis pas cause de ma disgrace et que je ne la merite point. Je voudrois bien que les censeurs qui sont si diligens à examiner ma vie fussent au moins capables de croire les actes publics de la justice qui font foy de ceste verité. Mais tout ce qui fait à ma justification est contre leur dessein ; leur chagrin ne se prend qu'au mal, ils ne me cognoissent que par où ils exercent leur aigreur, et l'inclination qu'ils ont à tout reprendre faict qu'ils craignent plus l'amendement d'un homme qu'ils ne haïssent sa desbauche. Ceste promptitude de rechercher les mauvaises actions d'autruy, et ceste nonchalance à recognoistre les bonnes, est une fausse preud'homie et une superstition malicieuse, qui tient plus de l'hypocrisie que du vray zele. On souffre toutes sortes de desordres et de blasphemes en la personne de qui que ce soit, mais on fait gloire de diffamer l'innocence en la mienne. Ces calomniateurs, qui sont des gens presque incogneus, et de la lie du monde, ont voulu persuader leur imposture à de saincts personnages de qui je veux éviter la haine, et pour l'estime que je fais de leur vertu et pour le respect que je dois à leur credit, et j'espere que l'envie travaillera inutilement à seduire la charité de ces prelats, qui cognoissent trop bien le visage de l'erreur et sçavent que toutes les medisances sont suspectes de fausseté. Il est vray que des plus grands et des mieux sensez de la cour, pource qu'ils sçavent ma vie, en ont parlé favorablement ; je les nommerois en les remerciant ; mais, dans le des-honneur qu'on me procure, je ne veux pas leur reprocher qu'ils me cognoissent. Il n'y a pas jusqu'à des bourgeoises, que je sçay vivre encore dans la penitence de leurs adulteres, qui ne fassent une devotion de maudire mon nom et de persecuter ma vie. L'esprit malin qui souffle la calomnie à mes envieux les porte contre moy au soupçon de quelques crimes où le sens commun ne peut consentir [1]. Je parlerois plus clairement pour

1. Ils disent que je suis amy de la nature partout, et que tout mon soin est de complaire à ma sensualité, et cependant ils m'accusent d'avoir le goust des affections les plus naturelles. Incertain et depravé, je ne me retiens pas assez du plaisir comme chrestien, je m'y laisse aller comme homme, mais je ne m'y laisse pas tromper comme beste. Ces desirs frenetiques où s'emportent les ames malades ne font point d'effort à mon sentiment. (Bibl. impér., mss. Saint-Germain, f. 1848.)

ma deffence; mais la reverence publique et ma propre discretion me commandent d'estouffer ces injures et de cacher à la curiosité des esprits foibles la confusion de quelques accusateurs, de peur que ce ne fust une instruction pour le crime à tout le monde. Le mal qu'on fait à blasmer un peché incogneu, c'est qu'on l'enseigne; et les ames qui sont aisées à se desbaucher trouvent là des occasions à se pervertir. Il me suffit de me sauver de leur malice et de leur faire entendre que, si les efforts de leur animosité leur succedent jusqu'à ma ruine, il me restera tousjours une consolation du remors qui leur en est inevitable : car je sçay bien que le dessein de leur persecution n'est pas tant de me sacrifier à la pieté qu'à leur ambition : le peu d'estime qu'on fait de mes esprits, et les medisances contre une reputation de si peu d'importance, sont des outrages qui ne me nuisent guere, et qui ne m'affligent pas aussi beaucoup. Mais cette envie enragée qui ne me laisse point de fondement pour ma fortune ny de seureté pour ma vie me pique veritablement et me met aux termes d'éclater contre mes ennemis; s'ils me font voir ma perte manifeste, je me soucieray fort peu du peril qui la pourroit advancer. Il y a desjà long-temps que ma paresse et ma timidité laissent impunement courir sur moy leur injustice; ils ont pris à tasche de pousser mes infortunes jusqu'au bout, et me font voir presque à la veille de me bannir moy-mesme pour treuver une liberté à mon ressentiment. Je ne demande plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre qu'ils en ont passé à m'injurier; je ne suis point un faiseur de libelles, et n'offençay jamais personne du moindre trait de plume, et je croy que selon les hommes, j'ay la conscience droite et l'esprit traitable : si bien que je suis à deviner encore ce qui m'a peu susciter une si violente et si longue haine. Il est vray que la coustume du siecle est contraire à mon naturel; je voy que, dans la conversation des plus sages, les discours ordinaires sont choses feintes et estudiées; ma façon de vivre est toute differente. Ceste mignardise de compliments communs et ces reverences inutiles, qui font aujourd'huy la plus grande partie du discours des hommes, ce sont des superfluitez où je ne m'amuse point, et, combien qu'elles soient receues et comme necessaires, pource qu'elles repugnent entierement à mon humeur, je ne suis pas capable de m'y as-

sujetir. En un mot, ma société n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de vivre sans artifice. Le fonds de mon ame a des amorces assez puissantes pour ceux qui osent vivre librement avec moy, et qui se peut adventurer de me cognoistre ne se sçauroit deffendre de m'aymer. J'ay sans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autruy; peu de gens ont ce malheur. Mais je ne trouve que moy qui se sente obligé des censures des autres : ce n'est pas tant de la docilité de mon esprit et de la facilité de mes mœurs que par une coustume d'estre repris : car les moindres ou de condition ou de merite ont ceste permission sans me fascher. Ceste patience de souffrir tant de reprimandes me donne bien l'importunité d'en recevoir souvent d'injustes : mais j'en tire aussi l'avantage de recognoistre beaucoup de choses qu'on blasme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernieres fantaisies que je presente aujourd'huy, moins pour l'ambition d'accroistre mon honneur que par la necessité de le sauver, est une matiere assez ample aux critiques; mais, puisque ce n'est pas un crime que de faire de mauvais vers, je suis desjà tout consolé de la bonté des miens. Si Dieu me faisoit jamais la grace de traiter des matieres sainctes, comme mon employ seroit plus digne, mon travail seroit plus soigneux, et, quoy qui me puisse aujourd'huy reussir de favorable pour mon ouvrage si peu estudié, je ne m'en flatteray pas beaucoup : car je sçay bien qu'un jour je me repentiray de ce loisir que je devois donner à quelque chose de meilleur, et, d'une raison plus meure, considerant les folies de ma jeunesse, je seray bien aise d'avoir mal travaillé en un ouvrage superflu et de m'estre mal acquité d'une occupation nuisible.

THEOPHILE.



FRAGMENTS
D'UNE HISTOIRE COMIQUE.

PREMIERE JOURNÉE.

Chapitre premier.

L'élegance ordinaire de nos escrivains est à plus près selon ces termes :

« L'Aurore, toute d'or et d'azur, brodée de perles et de rubis, paroissoit aux portes de l'Orient; les estoilles, esblouyes d'une plus vive clarté, laissoient effacer leur blancheur et devenoient peu à peu de la couleur du ciel; les bestes de la queste revenoient aux bois et les hommes à leur travail; le silence faisoit place au bruit, et les tenebres à la lumiere. »

Et tout le reste que la vanité des faiseurs de livres fait esclatter à la faveur de l'ignorance publique.

Il faut que le discours soit ferme, que le sens y soit naturel et facile, le langage exprès et signifiant; les afféteries ne sont que mollesse et qu'artifice, qui ne se trouve jamais sans effort et sans confusion[1]. Ces larcins,

1. Cette critique du style prétentieux, tel que l'avoit fait le mauvais goût italien, peut très bien s'appliquer à l'emphase des romans du temps. Le sieur Monléon, dans l'avertissement de son *Amphitrite, poème de nouvelle invention*, en cinq actes, en vers,

qu'on appelle imitation des autheurs anciens, se doivent dire des ornemens qui ne sont point à nostre mode. Il faut escrire à la moderne; Demosthene et Virgile n'ont point escrit en nostre temps, et nous ne sçaurions escrire en leur siecle; leurs livres, quand ils les firent, estoient nouveaux, et nous en faisons tous les jours de vieux. L'invocation des Muses à l'exemple de ces payens est profane pour nous et ridicule. Ronsard, pour la vigueur de l'esprit et la nue imagination, a mille choses comparables à la magnificence des anciens Grecs et Latins, et a mieux reussi à leur ressembler qu'alors qu'il les a voulu traduire, et qu'il a pris plaisir à les contrefaire, comme en ce Cytherea, patarcan, par qui le trepied Tymbrean. Il semble qu'il se vueille rendre incogneu pour paroistre docte, et qu'il affecte une fausse reputation de nouveau et hardy escrivain. Dans ces termes estrangers, il n'est point intelligible pour François; ces extravagances ne font que desgouster les sçavans et estourdir les foibles. On appelle ceste façon d'usurper des termes obscurs et impropres, les uns barbarie et rudesse d'esprit, les autres pedanterie et suffisance. Pour moy, je croy que c'est un respect et une passion que Ronsard avoit pour ces anciens à treuver excellent tout ce qui venoit d'eux et chercher de la gloire à les imiter par tout. Je sçay qu'un prelat, homme de bien, est imitable à tout le monde. Il faut estre chaste comme

reconnoît devoir beaucoup aux conseils de T., et l'auteur du Catalogue de la bibliothèque de M. de Soleinne traduit cette initiale par le nom de Théophile. L'*Amphitrite* est de 1630 (Paris, veuve Guillemot, in-8); mais, comme le sieur de Monléon se moque du galimathias et des hyperboles des auteurs de son temps, il est possible qu'il fasse allusion à ce passage de Théophile. Sa réputation n'étoit pas encore éclipsée : il avoit des disciples au point de vue littéraire comme au point de vue philosophique.

luy; charitable et sçavant, qui peut. Mais un courtisan, pour imiter sa vertu, n'a que faire de prendre ny le vivre, ny les habillemens à sa sorte. Il faut comme Homere faire bien une description, mais non point par ses termes ny par ses épithetes. Il faut escrire comme il a escrit, mais non pas ce qu'il a escrit. C'est une devotion louable et digne d'une belle ame que d'invoquer au commencement d'une œuvre des puissances souveraines; mais les chrestiens n'ont que faire d'Apollon ny des Muses, et nos vers d'aujourd'huy, qui ne se chantent point sur la lyre, ne se doivent point nommer lyriques, non plus que les autres heroïques, puis que nous ne sommes plus au temps des hèros, et toutes ces singeries ne sont ny du plaisir ny du profit d'un bon entendement. Il est vray que le desgout de ces superfluitez nous a fait naistre un autre vice: car les esprits foibles que l'amorce du pillage avoit jettez dans le mestier des poëtes, de la discretion qu'ils ont eue d'eviter les extremes redictes, desjà rabatues par tant de siecles, se sont treuvez dans une grande sterilité, et, n'estans pas d'eux-mesmes assez vigoureux ou assez adroits pour se servir des objets qui se presentent à l'imagination, ont creu qu'il n'y avoit plus rien dans la poësie que matiere de prose, et se sont persuadez que les figures n'en estoient point, et qu'une metaphore estoit une extravagance. Mais, comme j'avois dit, il estoit jour. Or ces digressions me plaisent, je me laisse aller à ma fantaisie, et, quelque pensée qui se presente, je n'en destourne point la plume; je fais icy une conversation diverse et interrompue, et non pas des leçons exactes, ny des oraisons avec ordre: je ne suis ny assez docte ny assez ambitieux pour l'entreprendre. Mon livre ne pretend point d'obliger le lecteur, car son dessein n'est pas de le lire pour m'obliger, et, puis qu'il luy est permis de me blasmer, qu'il me soit permis de luy deplaire.

CHAPITRE II.

Ce jour-là, comme le ciel fut serain, mon esprit se treuva guay; la disposition de l'air se communique à mon humeur; quelque discours qui s'oppose à ceste necessité, le temperament du corps force les mouvemens de l'ame. Quand il pleut, je suis assoupy et presque chagrin; lors qu'il fait beau, je treuve toute sorte d'objects plus agreables. Les arbres, les bastimens, les rivieres, les elemens, paroissent plus beaux dans la serenité que dans l'orage; je cognoy qu'au changement du climat mes inclinations s'alterent; si c'est un defaut, il est de la nature, et non pas de mon naturel.

Ayant passé l'heure ordinaire de mon sommeil, je me levay, et, m'approchant du lict de Sidias, comme je tirois son rideau, il s'esveilla en sursaut : *Per Deum atque hominum fidem*, me dit-il, laissez-moy dormir ; j'ay passé la moitié de la nuict après cet *intrigo de modalibus*, et ce forgeron que vous oyez là bas a continué cette sonnerie depuis deux heures après minuict. Clitiphon n'a sceu reposer non plus que moy; il ne faict que sortir de vostre chambre, et s'est fort estonné de vous voir dormir si profondement. Aussi tost que je fus habillé, je passai dans la chambre de Clitiphon, qui d'abord s'escria vers moy : Est-il possible que vous ayez dormy si à repos dans une affliction si recente? Vous ne fustes banny que d'hier, et vous voilà desjà guery de ceste peine ! C'est avoir les sentimens bien farouches ou bien hebetez. — Ce qui ne me touche, luy di-je, ny le corps ny l'ame, ne me donne point de douleur ; je me porte, Dieu mercy, assez bien de l'un et de l'autre; si les bannissemens faisoient effort

à quelqu'un des sens, tu me verrois atteint de tous les desplaisirs dont la nature et la raison sont capables. Je ne resiste point par philosophie aux atteintes du malheur : car c'est accroistre son injure, et tout le combat que le discours fait contre la tristesse la rengrege sans doute et la prolonge. Si je m'appercevois que j'eusse du mal, tu me verrois bien tost souspirer; mais je ne sçaurois prendre l'apparence pour l'effect, ny la menace pour le coup. Ceste disgrace n'est que paroles, qui ne sont que vent. On m'a chassé de la cour, où je n'avois que faire; si on me presse encore à sortir de France, quelque part de l'Europe où je vueille aller, mon nom m'y a fait des cognoissances. Je me sçais facilement accommoder à toute diversité de vivres et d'habillemens; les climats et les hommes me sont indifferens ; j'ay l'esprit et le corps à la fatigue.— Mais tousjours serez-vous estranger et receu dans la societé des autres avec moins de familiarité et d'honneur.—Celuy, dis-je, qui prise moins la faveur des hommes et l'advantage de la fortune que sa propre vertu se treuve peu empesché de ces incommoditez ordinaires.—Si est-ce, disoit Clitiphon, que ce sera un exil, et un honneste homme ne doit pas estre indifferent à l'infamie. — Si j'ay merité la mienne, luy dis-je, je serois injuste de m'en plaindre; et si je n'en suis pas coulpable, je suis assez sage pour la mespriser. Ne croy point que la joye qui me reste en cet accident soit d'aucun estourdissement : je cognois bien que je suis sorty de Paris, que le roy le veut, que mes ennemis en sont aises, que je perds la presence de mes amis, et qu'en suitte leur affection ne me durera guere, car ils sont hommes et courtisans. A cela voicy mon remede : je ne tascheray point de revenir à la cour, mais à m'en passer, et, au lieu de rentrer dans la grace du roy, je penseray à m'oster de sa memoire. Je m'efforceray d'oublier mes amis : car, s'ils sont

fideles,ils me le pardonneront, et, s'ils ne m'aiment guere, j'auray le plaisir d'avoir prevenu leur infidelité, et seray bien aise, d'autant que je les ayme, de me rendre coulpable pour les sauver de ce blasme. Il me semble que c'est faire des amitiez de bonne sorte : il faut avoir de la passion non seulement pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, mais aussi pour toute sorte de belles choses. J'aime un beau jour, des fontaines claires, l'aspect des montagnes, l'estendue d'une grande plaine, de belles forests ; l'Ocean, ses vagues, son calme, ses rivages ; j'ayme encore tout ce qui touche plus particulierement les sens : la musique, les fleurs, les beaux habits, la chasse, les beaux chevaux, les bonnes odeurs, la bonne chere ; mais à tout cela mon desir ne s'attache que pour se plaire, et non point pour se travailler ; lorsque l'un ou l'autre de ces divertissemens occupent entierement une ame, cela passe d'affection en fureur et brutalité; la passion la plus forte que je puisse avoir ne m'engage jamais au poinct de ne la pouvoir quitter dans un jour. Si j'ayme, c'est autant que je suis aymé, et, comme la nature ny la fortune ne m'ont pas donné beaucoup de parties à plaire, ceste passion ne m'a jamais gueres continué ny son plaisir ny sa peine. Je me tiens plus asprement à l'estude et à la bonne chere qu'à tout le reste. Les livres m'ont lassé quelques fois, mais ils ne m'ont jamais estourdy, et le vin m'a souvent rejouy, mais jamais enyvré. La desbauche des femmes et du vin faillit à m'empieter au sortir des escholes : car mon esprit un peu precipité avoit franchi la subjection des precepteurs, lorsque mes mœurs avoient encore besoin de discipline. Mes compagnons avoient plus d'âge que moy, mais non pas tant de liberté. Ce fut un pas bien dangereux à mon ame que ceste premiere licence qu'elle trouva après les contraintes de l'estude. Là, je m'allois plonger dans le vice, qui s'ou-

vroit assez favorablement à mes jeunes fantaisies ; mais les empeschemens de ma fortune destournerent mon inclination, et les traverses de ma vie ne donnerent pas le loisir à la volupté de me perdre. Depuis, insensiblement mes desirs les plus libertins se sont attiedis avecques le sang, et leur violence, s'esvanouissant tous les jours avecques l'aage, me promet doresnavant une tranquillité bien asseurée. Je n'ayme plus tant ny les festins, ny les balets, et me porte aux voluptez les plus secrettes avec beaucoup de mediocrité.

Tout à coup Sydias, à qui le moindre bruit interrompoit le sommeil, nous chanta tout haut ce vers de Virgile :

Nec Veneris, nec tu vini capiaris amore.

Il croit, dit Clitiphon, avoir très-bien rencontré : c'est le plus orgueilleux pedan qui soit en son mestier. Nous allasmes à lui et le treuvasmes encore dans son lict. *Numquid* (nous dit-il) *excepistis quem in transversum parietem vobis vibravi versum ? potuitne opportunius laudari ?*—Fort bien, lui dit Clitiphon ; mais habillez-vous donc, et nous allons un peu promener dans ce jardin, attendant à desjeuner. Sydias respondit qu'il s'habilleroit et desjeuneroit quand nous voudrions, mais qu'il ne se promeneroit point, et que *non poterat satis laudari Turcarum mos, penes quos ambulationes hujusmodi sine consilio pro ridiculis habebantur*, et en suite de cela il nous eût estourdis de son latin ; mais nous sortismes de là, Clitiphon et moy, pour aller voir ce jardin, que l'hoste entretenoit assez curieusement.

CHAPITRE III.

D'abord Clitiphon faillit à pasmer de l'odeur des roses que nous treuvasmes en abondance dès l'entrée du jardin, et, se portant la main au visage, le nez bouché et les yeux clos, il fit cinq ou six pas fort viste pour s'oster d'auprès du rosier; je croyois que c'estoit une feinte ou quelque fantasie delicate d'un esprit foible, jusqu'à ce que, l'ayant veu pasle et presque defaillant, je cogneus que c'estoit une tache en son naturel; comme il se treuve en des choses semblables quelques ames ombrageuses en beaucoup d'objects: il y en a qui sont malades à voir des cerises, d'autres pour regarder du vin. Je n'ay, Dieu mercy, aucune de ces mignardises en mon appetit, comme aussi je me treuve tousjours avec antipathie et horreur aux serpens, aux rats, aux vers et à toute sorte de saleté et de pourriture. Je ne repasserois point par là, dit Clitiphon, deusse-je sauter ces palissades. Suis-je pas mal heureux d'une si sotte debilité de cerveau? il n'y a point de poison pour moy comme celuy-là; j'ayme bien les œillets, les violettes; je souffre toute sorte de parfums; mais, si j'approche des roses, tous mes sentimens me quittent tout à coup. — Cette fleur, luy dis-je, c'est l'haleine de vostre mauvais ange qui vous ensorcele et vous donne des convulsions d'un demoniaque; les yeux vous ont tourné, vous avez grincé les dents et ouvert les lévres, avec des grimasses toutes pareilles à celles de la fille obsedée que je vis dernierement. — Je n'ay point d'autre diable que ceste odeur-là, dit Clitiphon; mais, si vous m'aimez, faites-moy le conte de cette advanture, car on dit qu'elle fut plaisante; je ne m'en suis pas bien ozé resjouyr, de peur qu'elle ne fut fausse; et puis que vous avez la reputation d'estre exactement veritable jusques aux moindres choses, apprenez-moy

comment tout s'est passé, afin que je m'ose asseurer de le bien sçavoir.—Voicy, lui di-je, tout ce qui en est. Le bruit de cet accident alarmoit desjà tout le pays, et les plus incredules se laissoient vaincre au rapport d'une infinité de gens de bien qui croyoient avoir veu veritablement des effects par dessus les forces de la nature en la personne de ceste fille-là. Je me treuvay par occasion dans la ville, où desjà long-temps auparavant elle faisoit son jeu, et, comme on me tient d'un naturel à ne croire pas facilement les impossibilitez, deux de mes amys, pour convaincre les doutes que j'avois là-dessus, me presserent de l'aller voir, avec promesse de se desabuser si, au sortir de là, je ne me trouvois de leur opinion. Elle estoit logée assez près des murailles de la ville, dans une meschante maison où un prestre la venoit exorcizer reglement deux fois la sepmaine. Une femme fort vieille et deux petits enfants estoient inseparablement auprès d'elle, ce qui me donna la premiere conjecture de la tromperie : car, d'abord que je vis dans sa chambre que le sexe et l'aage le plus foible et le plus timide vivoyent en seureté auprès de ce diable, je jugeay qu'il n'estoit pas des plus mauvais. Après avoir heurté assez fort, un vieillard, qui nous ouvrit la porte, nous dit que la patiente avoit besoin d'un peu de repos, à cause d'un travail extraordinaire que luy avoit fait le mauvais esprit un peu auparavant; mais que, revenant à deux heures de là, nous pourrions contenter nos curiositez. Je cogneus qu'il demandoit ce terme pour luy donner loisir de preparer ses contenances surnaturelles, et, sans m'arrester à son advertissement, je montay promptement dans la chambre où estoit la fille avec sa compagnie de la vieille et des petits enfans. La regardant fixement à la veue, je la treuvay surprise et remarquay facilement qu'elle contraignoit son visage et commençoit à estudier sa posture. A ceste feinte un peu grossiere, je ne me

sceus tenir de rire, ce que la vieille treuva très mauvais, et me dit que Dieu pourroit punir ma mocquerie par le mesme chastiment de ce pauvre corps. Je luy dis que je riois d'autre chose, et que nous n'estions point des gens incapables de persuasion pour tout ce où nous treuvions quelque apparence, mais que nous demandions quelque tesmoignage visible qui peust faire foy d'une chose si incroyable. Cependant la demoniaque commence à s'agiter le corps, à s'effaroucher la veue et nous dire presque hors d'haleine qu'elle sentoit là des incredules et que cela luy alloit bien faire du mal. Insensiblement la voilà dans le transport : elle jette à terre une quenouille qu'elle tenoit, et, passant d'où nous estions dans une autre chambre, elle se jette à terre, contrefait des grimasses de pendu, des cris de chat, des convulsions d'epileptique, se traîne sur le ventre, se roule sous des lits, saute à des fenestres et se veut precipiter, sans l'empeschement des petits enfans, devant qui elle s'arrestoit court en grommelant quelques mots de latin mal prononcé. Je luy parlay latin le plus distinctement qu'il m'estoit possible, mais je ne vis jamais aucune apparence que elle l'entendit ; je luy dis du grec, de l'anglois, de l'espagnol et de l'italien, mais à tout cela ce diable ne trouva jamais à respondre un son articulé ; pour du gascon, elle ne manqua point d'injures à me repartir, car elle estoit du pays, et, le prestre venu, son latin trouva de l'intelligence avecques luy ; elle entendoit ses interrogations et luy ses responses ; en un mot, selon les termes de leur dialogue, elle renforçoit ou relaschoit ses postures, avec effroy de plusieurs des assistans, dont je ne pouvois me tenir de me mocquer, protestant que ce diable estoit ignorant pour les langues et qu'il n'avoit point voyagé ; et, combien qu'à chaque fois la demoniaque eut des boutades à me sauter aux yeux, je ne laissay pas d'attendre la fin de son accez, sçachant bien qu'à moins de se transformer en

quelque chose de plus fort et de plus farouche qu'une fille, quelque diable que ce fust ne pouvoit me nuire que mal aisément. Cette resolution bien aysée que je tesmoignay en un accident que tout le monde croyoit si dangereux fut cause que l'abus ne demeura pas longtemps caché: car les justes soupçons que donna cet evenement permirent à la curiosité de plusieurs d'examiner ce mystere de plus près, et, comme les esprits se delivroient peu à peu de ceste superstitieuse credulité, les deffiances croissoyent de plus en plus, jusqu'à ce que le temps leur produisit un tesmoignage qui osta tout à fait l'incertitude: car, après avoir esté traittée par un bon medecin, il se trouva que son mal n'estoit qu'un peu de melancholie et beaucoup de feinte.

Finissant ainsi ce conte, j'entrouïs du bruit qui se faisoit au logis, et, me tournant vers la porte où nous avions passé, voicy venir Sydias tout en desordre, sans colet et sans chappeau, un peu sanglant au visage, nous conjurant, par tous les devoirs de la société humaine, de luy ayder à tirer raison d'un affront qui luy venoit d'estre fait avec la plus grande injustice du monde; que tous les anciens, bien entendu, estoient pour luy et la pluspart des modernes. — Et qu'est-ce? dit Clitiphon. — Cet ignorant, dit-il, n'a jamais sceu les voix de Porphire : *O quam dura res est cum insipientes rem habere!* Mais quelle est donc vostre querelle? Il m'a voulu soustenir que *odor in pomo non erat accidens*[1]. — Et que vous importe-t'il, luy dis-je, que ce soit accident ou substance? - Autant, dit Sydias, qu'il m'importe d'estre sçavant ou ignorant, d'estre homme ou beste. Nous rismes de la consequence, bien qu'elle

1. Sidias rappelle Pancrace, mais *odor in pomo* ne vaut pas le chapitre des chapeaux Molière a pu puiser l'idée de sa scène dans ce passage de Théophile. Quel parti n'en a-t-il pas tiré !

fut des ordinaires de son discours, et le ramenasmes au logis pour accorder leur different.

CHAPITRE IV.

L'hoste et ses domestiques estoient empeschez à retenir l'autre, qui estoit en une cholere furieuse de ce que Sidias lui avoit donné un dementy : c'estoit un jeune homme nouvellement sorti des escholes, qui s'en alloit porter les armes en Hollande, fort chatouilleux sur le poinct d'honneur, et qui ne vouloit resolument recevoir aucune condition que du duel. Il estoit, pour dire le vray, offensé : car le pedan lui avoit sanglé le visage d'une ceinture qu'il portoit ordinairement, et les meurtrissures que les boucles luy avoient faites paroissoient bien fort, si bien que nous eusmes beaucoup de peine à le faire consentir de remettre son affaire entre nos mains, et d'avoir esgard qu'il avoit affaire à un homme de lettres, avec qui tous les advantages qu'il se pouvoit promettre ne luy sçauroient donner que peu de reputation, et que nous le porterions à luy demander pardon du dementy. Sidias nia que ce fust un dementy, et qu'il sçavoit mieux le respect qu'il devoit à Pallas pour traicter si outrageusement son nourrisson; qu'il n'avoit dit autre chose sinon qu'il estoit faux que *odor in pomo* fust autre chose qu'accident, et qu'il estoit resolu de mourir sur ceste opinion. Il fallut mettre dans les conditions de l'accord que le soldat advoueroit ceste verité, ce qu'il fist très facilement, disant qu'il ne croyoit pas que son honneur dependist de la frenesie d'un philosophe. Ceste façon de parler faillit à rebrouiller tout : car le pedan se piqua de nouveau par ceste injure, et reprist tout haut que les philosophes n'estoient point

frenetiques : *Frenesis enim*, dit-il, *est alienatio quædam mentis et furor animi ratione destituti*, et que *philosophorum studium in excolenda potissimum ratione versabatur*. Là dessus nous leur imposasmes silence et ordonnasmes que Sidias s'excuseroit du dementir, et que l'autre tiendroit *odor in pomo* pour accident. Cela conclu, nous les fismes embrasser et boire ensemble. On nous avoit apresté à desjeuner en une salle basse où il y avoit desjà des Allemans et des Italiens qui mangeoient à divers escots ; les Allemans estoient à la main droite et les Italiens à la gauche, et notre table estoit au milieu. Attendant qu'on nous apportast à desjeuner, nous achevions, Clitiphon et moy, de rapaiser la fougue de nostre nouveau soldat, qui ne se pouvoit pas bien satisfaire sur certains restes du procedé, et meditoit encore une maniere d'esclarcissement. Sydias, qui n'y pensoit plus pour tout, s'approche de la table de ces Allemans, et, comme il estoit fort estourdy et tousjours curieux sans dessein, ayant consideré leurs visages et leurs habillemens, il leur fait un petit souris, et, les saluant de la teste sans oster son chapeau : *Quantum*, dit-il, *ex vultu et ex amictu licet conjicere, ego vos exoticos puto*. Ces messieurs du septentrion, qui, d'une gravité froide et nonchalante, rebutent d'abord les plus eschauffez, ne daignerent pas seulement respondre le moindre signe à la demande du pedan, qui, n'imputant ce silence qu'à la stupidité de la nation, continue à leur dire : *Nuper, ni fallor, appulistis ad nostrum littus : adhuc enim vobis vestes sunt indigenæ*. A ceste seconde attaque, ils se regardent leurs habits les uns les autres, et, se parlans en leur langue, ils jetterent quelques regards de travers sur nostre pedan, qui cogneut bien que ce n'estoit pas là sa conversation, et, se destournant à la main gauche, un peu refroidy de ce premier

rebut, comme il estoit à contempler ces Italiens, à peine eut-il loisir d'ouvrir la bouche pour les saluer que ces messieurs se levent, et, d'une civilité extraordinaire, avec des reverences profondes, le conjurerent de prendre part à leur petit repas. *Deus bone* (s'escria Sidias) *quam varia sunt hominum ingenia! tot capita, tot sensus; tot populi, tot mores; tot civitates, tot jura.— Noi altri*, luy dirent-ils, *reverendissimo signore, non parliamo latino: basta a noi di saper il vulgare; ma vos signoria pille un seggio et fara colatione con i suoi servitori.* Sydias, à qui la cognoissance du latin et du françois donnoit assez d'intelligenee pour l'italien : Messieurs, leur dit-il, vous estes bien plus honnestes gens que ces gros messieurs là; mais vous ne faites pas si bonne chere. Comment pouvez-vous manger des salades si bon matin? *Herbæ enim, nisi post rorem, frigidiores sunt, et plane sub meridiem apponendæ*; et faut que le soleil ait passé par dessus. — Nous le faisons, dirent-ils, pour nous remettre l'apetit: car nous fismes hier debauche, et la teste nous en fait encore un peu de mal. — *Optime*, dit Sydias; *contraria contrariis curantur*; *et cum dicto* il s'en revient à nous, qui estions desjà en train de desjeuner. Clitiphon se fait donner un verre à moitié plein et porte à Sydias la santé de son antagoniste. *Ex animo*, dit-il, je vous feray raison, et tout sur le champ se fait donner le plus grand verre et le beut plein jusques aux bords. Les Allemans, voyans cette action si franche, se repentirent de la mauvaise opinion qu'ils avoient eue de son esprit, et avec des regards plus familiers luy vouloient faire entendre qu'ils eussent esté bien aises de faire cognoissance avecques luy. Mesme l'un d'eux, le verre à la main, les yeux tousjours fichez sur Sydias pour prendre occasion d'estre veu de luy, et toussant pour se faire appercevoir,

comme Sydias se fut un peu destourné, il se leve et boit à ses bonnes graces. Le pedan, qui n'estoit pas irreconciliable, le receut de bon cœur, et, par là s'introduisant en leur société, nous vouloit persuader, Clitiphon et moy, de joindre nostre escot au leur : car, pour luy, c'estoit un fort beuveur ; mais Clitiphon, qui a le cerveau delicat au possible, n'en sçauroit porter une pinte sans estre incommodé, non plus que ce jeune escolier. J'estois entre les deux, et ne suis pas des plus foibles à la desbauche ; mais je n'ayme que celle où je ne suis pas contraint. Tous ces messieurs du Pays-Bas ont tant de regles et de ceremonies à s'ennyvrer que la discipline m'en rebute autant que l'excez. Je me laisse facilement aller à mon appetit ; mais les semonces d'autruy ne me persuadent gueres, et le mal est qu'estant une fois engagé à la table, le vin pipe insensiblenent, et les altercations du corps vous mettent l'esprit hors de gamme, si bien que les resolutions qu'on faisoit de se retenir de boire s'oublient en beuvant, et chacun se picque d'abbatre son compagnon. Ces desbordemens font un grand changement et un grand tumulte en nostre disposition ; mais ils ne sont pas si dangereux à la santé qu'on les croit ; à les continuer on y succombe ; mais, à s'y laisser quelquefois surprendre, on s'en trouve mieux. Les meilleurs medecins tiennent que s'ennyvrer une fois le mois destourne d'autres maladies ; il est vray que c'en est une, et plus à fuir, à cause qu'elle est honteuse et que la raison y patit. Ceux qui cherchent leur santé par ceste voye sont comme ceux qui recourent à la magie pour avoir leur maistresse. Nous laissasmes donc le pedan embarqué avec les Allemans, et nous en allasmes pour voir sur le port un navire qui estoit fraischement arrivé des Topinambours, où je voulois m'enquerir des nouvelles d'un de mes amis qui devoit arriver environ en ce temps-là.

CHAPITRE V.

Comme nous allions vers la porte du quay, nous rencontrasmes, au destour d'une petite rue, le sainct Sacrement que le prestre apportoit à un malade. Nous fusmes assez surpris à ceste ceremonie : car nous estions huguenots, et Clitiphon et moy, mais luy sur tout avec une opiniastreté invincible, ce qu'il tesmoigna très mal à propos en cette rencontre ; car, tout le monde se mettant à genoux en l'honneur de se sacré mystere, je me rangeay contre une maison nud teste, et un peu encliné par une reverence que je croyois devoir à la coustume receue et à la religion du prince, (Dieu ne m'avoit pas fait encore la grace de me recevoir au giron de son Eglise). Clitiphon voulut insolemment passer par la rue où tout le monde estoit prosterné, sans s'humilier d'aucune apparence de salut. Un homme du peuple, comme souvent ces gens-là, par un aveuglement de zele, se laissent plus esmouvoir à la cholere qu'à la pieté, saute à la teste de Clitiphon, luy jette son chappeau par terre et en suitte se prend à crier au calviniste ; toute la rue se sousleve, et, sans la faveur d'un vieil homme de robbe longue, qui se treuva là inopinement, on l'eust sans doute lapidé. Ce bon homme fit semblant de se saisir de la personne de Clitiphon pour le mettre en prison, et en respondit sur sa vie pour appaiser les plus seditieux, qui commencerent à le trainer vers la maison de ville, où estoient les prisons de cette ville-là. Clitiphon, parmy tout ce danger, avoit de la peine à se repentir de sa faute ; mais le bon homme, qui s'estoit beaucoup hazardé pour luy rendre ce bon office, se montra si sage qu'il ne parut aucunement touché de l'obstination brutale où Clitiphon perseveroit toujours ; seulement il le pria deux ou trois fois de se contraindre un peu devant

ce peuple, pour n'estre pas occasion de nous faire tous assommer : car nous estions environnez desjà de plus de deux cens personnes, qui ne nous quitterent point jusqu'à ce que ce bon vieillard l'eut conduit chez le magistrat, et, s'estant obligé de poursuivre la punition d'un crime si scandaleux, il laissa tous ces mutins dans la rue et se renferma avec nous chez le magistrat, qui, pour l'amour de nostre introducteur, nous receut favorablement. Ayant ouy le subject de notre visite, il nous ordonna de passer trois ou quatre heures dans son logis, attendant qu'il eust loisir de r'appaiser l'esmotion populaire. Prenant pour cet effect sa robbe magistrale, il sort avec le vieil bon homme pour travailler à nostre paix, et nous met dans une chambre où sa femme et une sienne sœur très belle fille vindrent pour nous entretenir, en attendant le retour du maistre du logis. Ceste femme offrit à Clitiphon des habits à changer, car les siens estoient en desordre; nous la remerciasmes de ceste courtoisie, et prismes un laquais pour aller querir un deshabiller pour Clitiphon à l'hostellerie. Elle se desroba un peu de nous pour dire tout bellement à son lacquais qu'il advertist à nostre logis que nous n'y disnerions pas; nous fismes semblant de ne le pas ouyr, voyant bien que nous ne pouvions pas nous en deffendre, puis que nous avions long-temps à nous cacher là dedans. Ceste importunité nous estoit inevitable, car toute la ceremonie et les honnestetez qu'on fait à refuser une chose necessaire tiennent quelque chose d'une hypocrisie qui dement la civilité et qui efface tout le compliment. Après qu'elle nous eut fait asseoir dans des sieges très beaux, car tout eclattoit là dedans et sentoit son bien, elle prit plaisir à m'ouyr raconter nostre advanture, et ne se pouvoit tenir de me sousrire de la punition de Clitiphon, qui ne s'attendoit guerres à nos discours : car il tournoit ses yeux de fois à

autre sur cette jeune fille, qui avoit veritablement de quoy amuser la veue d'un honneste homme; mais il y avoit parmy les attraits de son visage une froideur de modestie et de chasteté si bien peinte que elle obligeoit à aimer beaucoup, mais à ne guere esperer. J'y avois pris garde à la derobée aussi bien que mon compagnon, et j'ay ce bon heur que, dès le premier pas que mon esprit veut faire vers quelque passion, une petite estincelle de jugement s'ingere à me donner conseil, et me destourne ordinairement d'un dessein où je voy de la difficulté à poursuivre un plaisir, et de l'incertitude à l'atteindre. La maistresse du logis, après nous avoir mis en discours avecques sa sœur, s'en alla pour disposer ses gens à nous faire chere, comme on nous la fit très bonne. Aussi tost qu'elle fut sortie, Clitiphon se tourna vers l'autre. Et, se mettant là dessus à cageoler, ils se piquent tous deux de rencontres et du bien dire ordinaire de ceux qui font l'amour, à quoy je n'ai sçeu jamais encore accommoder la rudesse de mon esprit. Ce qui interrompit ceste premiere conversation fut le retour du lacquais, qui amenoit le valet de chambre de Clitiphon avec son deshabiller et nous dit qu'un honneste homme de ceste hostellerie, nommé M. Sydias, avoit beu tout devant lui à nostre santé et lui avoit donné un billet pour nous apporter, que je prins, et voulois differer à le lire devant ceste damoiselle, sçachant bien que j'y trouverois des impertinences à son ordinaire. Clitiphon me l'arracha des mains et, pour prendre occasion de faire quelque commencement d'une confidence avec elle, le luy presenta pour le voir, ce qu'elle m'ayant remis, je me vis obligé de le lire; il estoit moitié latin, moitié françois, comme tous ses discours, et voicy ce que c'estoit: « *A quo me vobis, socii charissimi, misera mea sors eripuit, ingressus sum periculosissimum mare, atque ideo quæso vos,* Messieurs

mes bons amis, de prier Dieu qu'il luy plaise avoir pitié de mon ame : car je vois bien que nous sommes tous perdus. *Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri sedibus, atque adeo una Eurusque Notusque ruunt, et jam exonerata navis, et quicquid vestium et mercium fuit in mare projectum vix nudos nos fere sustinet.*» Il me va souvenir que nous l'avions laissé en train de boire, et demande au laquais en quelle posture il l'avoit treuvé, qui, se retenant par respect de nous le dire, nous fit assez cognoistre que ce pedan estoit en desordre. Clitiphon le presse de nous dire en quel estat il l'avoit laissé. Le garçon nous dit ingenuement qu'ils estoient quatre ou cinq qui croyoient aller faire naufrage, comme s'ils eussent esté dans un navire bien en peril ; ils jettoient les meubles de la maison par les fenestres, croyant que c'estoit de la marchandise du vaisseau qu'il falloit jetter dans la mer, et que parmy ceste espouvante, ils ne laissoient pas de boire par intervalles, de se coucher, de pisser devant tout le monde, et de vomir les uns sur les autres ; à quoy la damoiselle tournant la teste, nous obligea de l'entretenir d'autres choses. Clitiphon alloit reprendre sa pointe quand voicy le magistrat revenu de la ville avec de bonnes nouvelles pour nous : il nous dit qu'il avoit assoupy ce tumulte, mais que pour la liberté de sortir nous ne pouvions l'avoir qu'après disner, que luy mesme nous vouloit ramener à nostre logis. Clitiphon commença lors à se repentir de sa faute, pour la peine que de si honnestes gens avoient prise à la reparer. Ce magistrat estoit un peu ceremonieux ; car il passoit dejà midy, et le disner commençoit à devenir froid, qu'ils estoient encore à l'entrée de la chambre où l'on avoit servy, disputant la porte, et comme nous estions venus sur le sueil, ils se retirent tout à coup, et se considerans l'un l'autre : Allons donc, Monsieur. — Monsieur, je n'ay garde, ce

sera après vous. — Jesus, Monsieur, que dites-vous? j'aymerois mieux mourir. — Monsieur, je ne sçaurois pas vous repartir, mais je sçaurois bien me tenir icy tout aujourd'huy.— Monsieur, je ne sçay pas beaucoup de civilité, mais je ne l'ignore pas jusqu'à ce poinct là. — Monsieur, en un mot je veux etre obey ceans. Le charbonnier fut maistre dans son logis. J'estois un peu à part, baissant la veue de honte et haussant les espaules en me mocquant, et en souffrant beaucoup de leur honnestetez fort à contre temps; à la fin voyant que cela tiroit de longue et que les viandes se gastoient, je fis signe à Clitiphon qu'il se laissast vaincre ; il deffera cela à mon impatience, et, passant le premier, ne se peut empescher de dire encore: Monsieur, j'ayme mieux estre sot qu'importun; puisqu'il vous plaist que je faille, je merite que vous me le pardonniez. Je passay aussi à la faveur de ses compliments, et, d'abord que je fus dans la chambre, je quittay mon manteau et me fis donner à laver auprès du buffet pour éviter la cérémonie, et par là les obliger à n'en point faire; ce qui me réussit. Clitiphon lava avec les femmes; ceste maitresse luy donnoit toujours dans la veue, et, comme nous fusmes à table, il ne se pouvoit tenir de la regarder avec une passion si apparente, qu'il estoit aisé à tout le monde de s'en appercevoir, et que la fille et luy en rougirent deux ou trois fois. Pour moy, je ne m'amusois qu'à manger de bon appétit, et disois à nostre hoste en passant quelque mot de sa bonne chere, car tout y estoit delicat et fort bien apresté. Lors qu'en des repas on a la liberté de parler de la chere que l'on fait, on se traicte ce me semble avec plus de plaisir, et les tables des grands seigneurs sont odieuses, en ce qu'on passe presque le repas sans dire mot. Leurs ordinaires, qui pourroient passer pour festins si on avoit la licence de les gouster, sont toujours affamez pour moy, à cause

de la ceremonie ; car j'y trouve de si grandes contraintes et tant de degousts, qu'au sortir de la table il me semble que je viens de disner dans ces chasteaux enchantez, où les viandes ne sont qu'illusion par où la foiblesse de la veue trompe les dents et l'estomach. Autrefois la bonne chere a esté le plaisir des honnestes gens. Homere introduit presque tous ses heros grands mangeurs et grands beuveurs, et la raison y est naturelle ; car une composition robuste, comme elle dissipe beaucoup d'esprits, elle a besoin de beaucoup d'alimens pour la reparer ; pour moy, si peu d'apetit que ma santé me donne, je l'employe assez sensiblement, et suis bien aise qu'on ne me presse point au repas. Ce magistrat me fit cette complaisance, car, comme Clitiphon s'amuse à resver sur le visage de ceste nouvelle maistresse, l'hoste et moy, parmy les devis et les ragousts, nous fusmes à table jusqu'à trois heures après midi. De là, il nous fallut retirer à nostre logis ; ce que nous fismes un peu plustost sans doute que nostre amoureux n'eust voulu.

Chapitre VI.

J'estois en une grande impatience de sçavoir à quoy en estoit la conference de nos beuveurs, et, aussi tost que je fus dans l'hostellerie, j'entray dans la salle où nous avions dejeuné pour voir s'ils estoient encore à la desbauche. Mais je les treuvay l'un endormy le nez sur son assiette, l'autre renversé sur le banc, Sydias couché tout plat sur les carreaux, la moitié des escuelles à terre, presque un muid de vin ou vomy ou renversé, une musique de ronflemens, une odeur de tobac, des chandelles allu-

mées comme devant des morts; bref tout m'apparoissoit d'un visage si estranger, que, si je ne me fusse retiré de là, je m'allois imaginer de n'estre plus en France, tant cela tenoit des ceramesses du Pays-Bas.

J'allois pour faire rire Clitiphon de ce spectacle, car, d'abord que nous fusmes de retour de chez le magistrat, il s'estoit enfermé dans une chambre, où je vins à heurter assez fort avant que il voulut respondre. A la fin me recognoissant à la voix, il m'ouvrit la porte, et plia, comme j'entrois, un papier, qu'il mit à la desrobée dans sa pochette, mais non pas si finement que je n'y prinse garde, sans luy faire pourtant cognoistre que je l'avois apperceu; car je suis homme de peu de curiosité, et laisse toujours mes amis dans leur secret, d'autant que je ne crois pas qu'aucune amitié puisse jamais adjuster une confidence au poinct de n'avoir quelque chose de reservé; les gens de bien qui viennent à s'aimer parfaitement ne se doivent rien cacher de ce qui leur importe, et dont le secret peut donner de la jalousie à son amy; mais il ne laisse pas de se trouver bien souvent des choses particulieres, que le respect et la consideration de l'amitié ne veut pas que l'on communique. Je ne m'offenceray jamais que mon amy, dans ses affaires domestiques, ne me face point son confident : il peut ouvrir et fermer toute sorte de lettres devant moy sans que je l'epie seulement d'un regard; mais s'il avoit un dessein ou de mariage ou de voyage sans me le faire sçavoir, je ne croirois plus estre en ses bonnes graces, et lui rendrois la pareille de ses deffiances.

L'affaire de Clitiphon n'estoit point de cette importance là; je me doutois bien à plus près que ce pouvoit estre. Voyant dans son visage qu'il estoit en peine de sa feinte, soit qu'il se sentist rougir, ou qu'il eust apperceu que je l'avois découvert, si bien qu'il ne me le fit pas long : car, après m'avoir dit la premiere fois qu'il estoit là à faire un

calcul de quelques petites despences pour venir à certain compte qu'il alla controuver, il vit que je fis semblant de croire trop facilement pour en croire rien du tout, et, me disposant à luy donner le loisir de faire ses suputations, j'allois sortir, lors qu'il me pria d'arrester pour me dire au vray ce qui l'amusoit là, à condition que je ne m'en mocquerois point; ce que luy ayant promis, il tire de sa pochette quelques moitiez de vers et de prose, d'où il vouloit rassembler un present pour ceste maistresse. Est-il bien vray, luy dis-je, que vous soyez pris? Seriez-vous si fol que d'estre amoureux ?—Je ne le suis pas, dit-il, au poinct qu'il paroist peut-estre à ma contenance; mais à la verité ceste fantaisie me passe fort agreablement dans l'esprit, et ceste resverie commence à me desrober le goust des objects que je treuvois auparavant les plus aymables; je ne sçaurois me souvenir d'elle qu'avec un peu d'emotion, et, pour si peu de temps que je l'ay veue, j'ay toute ceste idée si bien imprimée dans le cœur qu'il n'y a point de traict si caché dans son visage, ou de mouvemens si divers en ses regards, qui ne soient presens à mon imagination : ceste taille, ceste parole, ce rire, ceste façon de cheminer, je le voyois mieux que je ne faisois tantost, car mes yeux l'ont mis bien fidellement dans mon ame, et mon ame la remet incessamment devant mes yeux[1]. Ceux qui se sont imaginez d'avoir parlé à des divinitez corporelles songeoient sans doute à leur maistresse, car on ne voit en absence rien si clairement que cela. A ce petit discours qu'il me poussa precipitement, et qu'il monstroit bien partir du profond du cœur, il me sembla voir un homme qui commmence à s'estendre et baille du premier accez

1.

Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image et si noble et si belle...

(Molière, *la Princesse d'Elide*, acte 1, scène 1.)

de sa fiebvre, et jugeay bien qu'à la fin il faudroit que ceste maladie print son cours. Je ne laissay pas de luy representer que c'estoit là le commencement d'un dessein qui engage les hommes aux affaires les plus importantes de la vie, et qu'on se devoit donner le loisir d'examiner un peu ceste entreprinse : tout ce qui nous surprent pour nous engager ne se porte que bien rarement à nostre advantage.— Cette advanture, luy dis-je, si inopinée, n'est peut estre pas de vostre bon genie ; voyez que desjà vous commencez à vous en treuver mal : la melancholie vous saisit, les soûpirs vous eschappent, vous ne mangez plus qu'avec degoust, vous n'avez plus un sommeil qu'interrompu, ny des songes qu'avec des vapeurs mal digerées, qui ne vous representent que precipices et que visions d'espouventements. Ne laissez pas gaigner le mal plus avant, coupez lui la racine tandis qu'elle est encore foible; aussi bien possible travaillerez-vous à ceste recherche inutilement. Ce sera peut-estre quelque esprit capricieux sur qui vous ne pourrez poser aucun fondement de vostre poursuite, ou quelque humeur deffiante que vous ne pourrez jamais asseurer de la verité de vostre affection, ou quelque naturel delicat et superbe à qui ny la vertu ny la passion ne sçauroit jamais rendre agreable, et qui, ne se treuvant honoré que de soy-mesme, se desoblige de l'amitié et du respect qu'on luy veut rendre. Peut-estre, comme à sa mine elle est assez froide et semble avoir du jugement, elle souffrira bien que vous la serviez, et, ne se faisant au fonds que rire de vostre mal, vous laissera vieillir sans recompense. Mon ami, vous courez danger de tous ces inconveniens-là. Au reste, je ne suis pas si peu complaisant à la passion de mes amis que, si j'avois la liberté de demeurer en ceste ville, je ne fusse bien aise de vous y tenir compagnie : car je voy que cecy s'en va rompre vostre voyage, et que vous n'estes pas prest à partir d'icy demain.

Là, commençant à me respondre par un serment, il me proteste qu'il seroit à Tours aussi tost que moy, et que dans trois jours il prendroit la poste pour me rateindre; qu'il me supplioit de luy donner ce temps-là, et de pardonner ceste necessité à la foiblesse de son esprit, qui s'estoit veritablement laissé prendre et ne se sentoit pas capable de se delivrer si promptement. Cependant, puis que vous me donnez une sorte de congé en ceste desbauche, ou plutost comme une approbation à ce divertissement de mon ame, achevez, je vous supplie, l'obligation que je vous ay de m'approuver en ma frenesie, et, pour la faire mieux réussir, puis que les vers ne vous coustent rien, et que tout le monde, et moy particulierement, les estiment tant, donnez-moy un quatrain de vostre façon qui luy touche quelque chose de mon affection et de sa beauté. —Et comment! dis-je, voudriez-vous emprunter les habits d'un autre pour vous parer devant vostre maistresse, et vous farder le visage pour luy plaire? Cela est encore plus estrange d'avoir des imaginations empruntées pour luy discourir; et sçachez, je vous prie, que les pensées d'un autre ne se rapportent jamais si bien à nos sentimens, et qu'il faut estre amoureux pour les sçavoir dire. Pour exprimer vostre fantaisie, il faudroit que vostre maistresse me parust aussi belle qu'elle vous semble; les plus excellens traicts de la poesie sont à bien peindre une naïveté; vous ferez mieux cela avec un souspir que je ne sçaurois avec tout l'artifice. Le plus nonchalamment que vous luy pourrez escrire et avec plus de desordre luy persuadera mieux que vous avez l'esprit diverty, et que l'amour ne vous laisse pas la liberté du discours, si bien qu'autant de fautes que vous ferez seront autant de marques de vostre passion et des subjects de vous faire aimer —Voilà, ce me dit-il, le plus honneste refus que je pouvois esperer de vous;

donnez-moy pour le moins ce ramas de vos dernieres poësies, qu'on n'a point encore veues, afin que j'en tire, si je puis, quelque chose à mon subject. Ce que je fis facilement, et commençay à prendre resolution de luy laisser faire l'amour et de partir le lendemain avecques Sydias.

AU ROY

SUR SON RETOUR DE LANGUEDOC[1].

Jeune et victorieux monarque,
Dont les exploits si glorieux
Ont donné de l'envie aux Dieux
Et de la frayeur à la Parque,
Qu'attendez-vous plus des destins?
C'est assez puny de mutins,
C'est assez desmoly de villes;
Nous sçavons bien que desormais
La fureur des guerres civiles
Ne nous sçauroit oster la paix.
Laissez là ces terres estranges
Où vous faictes tant de desers;
Boisset prepare des concers,
Et moy des vers à vos louanges.
Paris ne fut jamais si beau.
Les sources de Fontainebleau,
Rompant leurs petits flots de verre
Contre les murs de leurs rempars,
Ne murmurent que de la guerre
Qui les prive de vos regars.
Dans les allegresses publiques,

1. Louis XIII fut de retour à Paris le 28 janvier 1622.

Mesme en celebrant vos vertus,
Nos visages sont abatus
Et nos ames melancoliques ;
Vos exploicts, qu'on nous faict ouyr,
Ne peuvent sans nous resjouyr
Vous donner de la renommée,
Et ne peuvent sans nous fascher
Exposer au sort de l'armée
Un roy que nous avons si cher.

Dans ce sanglant mestier des armes
Où vos bras sont trop exercez,
D'autant de sang que vous versez
Le peuple verse icy des larmes ;
Le demon ennemy du jour,
Noyant les astres de la cour
Dans l'horreur de ses fleuves sombres,
Partage vostre estat aux morts
Et bastit l'empire des ombres
De la ruine de nos corps.

Si les fureurs estoient hardies
A ce poinct que leur cruauté
Attaquast vostre Majesté
De leurs funestes maladies,
Quelle si secourable main
Peut fournir le secours humain,
Ou quelle assistance divine
Vous pourroit si soudain guerir,
Que la peur de nostre ruine
Ne nous eust plustost fait mourir?

Revenez au sein de la France ;
C'est où les astres les plus doux
Encore pour l'amour de vous
Adouciront leur influence ;
Tous les plus gracieux climats,
Qui sans gresles et sans frimats

Peuvent accomplir leur année,
Dans leur plus favorable jour,
N'ont rien d'esgal à la journée
De vostre bien-heureux retour.
Vostre demon, tenant la guerre
Reduitte à sa devotion,
Laisse gronder l'ambition
Des plus vaillans Roys de la terre;
On n'en void point du temps passé
De qui le renom effacé
Ne vous rende un muet hommage,
Et le marbre, devant vos lys,
Est honteux de servir d'image
A leurs exploicts ensevelis.

ELEGIE.

Souverain qui regis l'influence des vers
Aussi bien que tu fais mouvoir tout l'univers,
Ame de nos esprits, qui dans nostre naissance
Inspiras un rayon de ta divine essence,
Pourquoy ne m'as-tu fait les sentimens meilleurs?
Pourquoy tes beaux tresors sont-ilz coulez ailleurs?
Je voy de toutes parts des escrivains sans nombre,
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre.
Je n'ay qu'un pauvre fond d'un mediocre esprit,
Où je vay cultiver ce que le Ciel m'apprit;
Des tristes sons rimeurs, d'un style qui se traine,
Espuisent tous les jours ma languissante veine.
Si j'avois la vigueur de ces fameux Latins,
Ou l'esprit de celuy qui força les destins,
Qui vit à ses chansons les Parques desarmées
Et de tous les damnez les tortures charmées,

Quand pour l'amour de luy le prince des enfers
Laissa vivre Euridice et la tira des fers ;
Ou, si c'est trop d'avoir ces merveilleux genies,
Qu'à nostre siecle infame à bon droit tu denies,
Je me contenterois d'esgaler en mon art
La douceur de Malherbe ou l'ardeur de Ronsart,
Et mille autres encore à qui je fais hommage,
Et de qui je ne suis que l'ombre et que l'image.
Je donnerois ma plume à ces soins violans,
A peindre ces sanglots et ces desirs bruslans,
Que depuis peu de jours quelque demon allume
Dans mon sang, où l'amour se plaist et me consume.
Si mes vers retenoient encore la ferveur
Qui les fit autrefois naistre pour la faveur,
Et tant d'ecrits perdus, que pour chanter leur flame,
Mille de mes amis m'ont arraché de l'ame
O Cloris, qui te sçais si bien faire adorer,
Qui l'ame par les yeux m'as peu si bien tirer,
Beauté que desormais je nommeray mon ange,
Je le consacrerois sans doute à ta louange ;
J'ay si peur que ma Muse ait perdu ses appas
A flater vainement ceux que je n'aime pas,
Que ma plus belle ardeur aujourd'huy se retire,
M'estant si necessaire à ce nouveau martire,
Et qu'au meilleur besoin, mes esprits finissans
Ne me fournissent plus que des vers languissans.
Mon esprit, espuisé dans des travaux fũnestes,
N'aura pour ton subject rien gardé que des restes.
Cloris, je le confesse, et qu'en ce beau dessein
Mon ardeur s'amortit en mon timide sein ;
Mais le feu de l'amour, qui s'est rendu le maistre
De tous mes sentimens, la peut faire renaistre,
Et sa douce fureur, par un traict de tes yeux,
Peut rendre à mon esprit ce qu'il avoit de mieux.
Ainsi, sur cet espoir dont ta beauté me flate,

Ta beauté dont le feu par tous moyens esclate,
Encore mon esprit ose se faire fort
De sauver ton merite et mon nom de la mort.
Je conçois un poëme en l'ardeur qui me pique,
De ce vaste dessein qu'on appelle heroïque.
Je sçay que les François n'ont pas encor apris
De pousser dans ce champ leurs delicats esprits;
Je me veux engager à ce penible ouvrage,
Car tu m'en fourniras la force et le courage.
Si je suis le premier à ce divin effort,
Ce n'est à mon advis que le plaisir du sort,
Qui, voulant que premier ceste œuvre j'escrivisse,
Voulut que le premier ceste beauté je visse,
Et que dans tes appas je prinsse une chaleur,
Où les sœurs d'Appollon n'ont rien donné du leur,
Où rien que ton objet ma passion n'allume,
Où je n'ay que ta main pour conduire ma plume.
O Dieux, pourray-je bien, sans vous fascher un peu,
Suivre les mouvemens de mon aveugle feu?
Desjà comme l'amour m'engage à la furie,
Je croy que l'adorer n'est pas idolatrie;
Deussay-je despiter vostre divin courroux,
Tout ce que j'en veux dire est au dessous de vous;
S'il vous plaist que le monde uniquement vous ayme,
Si vous voulez purger la terre du blaspheme,
Faire que les mortels rendent la liberté
De leurs desirs pervers à vostre volonté,
Sans les espouvanter de l'esclat du tonnerre,
Changez-vous en Cloris et venez sur la terre.
Alors de vostre amour ils seront tous ravis,
Alors absolument vous en serez servis.
Il est vray que tout cede à l'amoureuse peine,
Que Paris et sa ville ont bruslé pour Heleine,
Et les antiquitez font voir aux curieux
Que l'Aube mist Titon dans le siege des Dieux;

Et de tant de beautez qui furent les maistresses
De l'aisné de Saturne on en fait des Deesses,
Qui n'ont esté pourtant, non plus que leur amant,
Que le triste butin d'un mortel monument.
Mais, d'autant que l'amour est le bien de la vie
Qui seul ne peut jamais esteindre son envie,
Qui tousjours dans la peine espere le plaisir,
Qui dans la resistance augmente le desir,
Et que les sentimens de ceste douce flame
Suivent jusqu'à la fin les derniers traits de l'ame,
On a creu de l'amour qu'il estoit immortel,
Et qu'aussi son subject ne peut estre que tel.
Ainsi ces Dieux payens furent ce que nous sommes,
Ainsi les vrais amans seront plus que les hommes.
Pour moy, qui n'ay souffert que d'un jour seulement;
Je n'oze m'asseurer de passer pour amant;
Je ne sçay si l'Amour me croit de son empire,
Depuis si peu de temps qu'il voit que je souspire;
Il faut bien que ce soit un objet violent,
Pour me donner si tost un desir si bruslant,
Ou que mon ame soit d'une matiere aisée
Et d'une humeur bien prompte à se voir embrasée.
Ce feu brusle si viste à force qu'il me plaist
Qu'à peine ay-je loisir de regarder qu'il est.
Les Dieux, qui peuvent tout avec les Destinées,
S'aident de mille maux et de beaucoup d'années,
Et faut que des soleils l'un l'autre se suivans
A force d'esclairer esteignent les vivans,
Qu'un siecle, ce flambeau, passe sur nostre vie,
Et Cloris d'un traict d'œil me l'a desjà ravie.
Mes sens, enveloppez dans un profond sommeil,
Ne sçavent plus que c'est des clartez du soleil;
Mes premiers sentimens sont dans la sepulture;
Ton amour, ô Cloris, a changé ma nature;
L'esclat des diamans ny du plus plus beau metal,

Bacchus, tout Dieu qu'il est, riant dans le cristal,
Au prix de tes regards n'ont point trouvé la voye
Qui conduit dans mon ame une parfaite joye.
Si le sort me donnoit la qualité de roy,
Si les plus chers plaisirs s'adressoient tous à moy,
Si j'estois empereur de la terre et de l'onde,
Si de ma propre main j'avois basti le monde,
Et, comme le soleil, de mes regards produict
Tout ce que l'univers a de fleur et de fruict,
Si cela m'arrivoit, je n'aurois pas tant d'aise
Ny tant de vanité que si Cloris me baise;
Mais j'entens d'un baiser où le cœur puisse aller
Avec les mouvemens des yeux et du parler,
Que son ame sans peine avec moy s'entretienne,
Et que sa volonté seconde un peu la mienne.
Amans qui vous piquez vers un object forcé,
Qui ne sçavez que c'est d'un baiser bien pressé,
Qui ne trouvez l'amour que dans la tyrannie
Et n'aymez les faveurs qu'en tant qu'on vous les nie,
Que vous estes heureux en vos lasches desirs,
Puisque mesme vos maux font naistre vos plaisirs !
Pour moy, chere Cloris, je n'en suis pas de mesme;
Je ne sçaurois aimer si je ne voy qu'on m'aime,
Et, si peu qu'on refuse à ma saincte amitié,
Je sens que mon ardeur decroist de la moitié.
J'entens que le salaire egale mon service;
Je pense qu'autrement la constance est un vice,
Qu'amour hait ces esprits qui luy sont trop devots,
Et que la patience est la vertu des sots;
Ce que je dis, Cloris, avec plus d'assurance
D'autant que je te voy flatter mon esperance,
Et que, pour nous tenir dans cet heureux lien,
Je voy desjà d'accord ton esprit et le mien.
Aymons-nous, je te prie, et, lorsque mon visage
Te voudra rebuter, ou mon poil, ou mon aage,

Regarde en mon esprit où j'ay mis ton tableau;
Lors tu verras en moy quelque chose de beau:
Tu te verras logée en un petit empire
Où l'esprit de l'amour avecques moy souspire;
Il se tient glorieux de recevoir ta loy,
Et semble qu'il poursuit mesme dessein que moy.
Si je vay dans tes yeux, il y va prendre place;
Je ne voy là dedans que ses traicts et ma face.
Je doute s'il y fait ou mon bien ou mon mal,
Et ne sçay plus s'il est mon maistre ou mon rival.
Je cognois bien l'amour, je sçay qu'il est perfide,
Et, si pour le chasser je suis un peu timide,
Je luy feray tousjours un traictement humain,
Puis que je l'ay receu d'une si bonne main,
Puis que c'est toy, Cloris, après l'avoir fait naistre,
Qui l'as mis dans mon ame, où ton œil est le maistre,
Où tu vis absolue en tes commandemens,
Où ton vouloir preside à tous mes sentimens.
C'est par toy que ces vers, d'une vaine animée,
S'en vont à ma faveur flatter la Renommée;
Mais je dirai partout que tes seules beautez
Ont esté le demon qui me les a dictez,
Et, tant que tes regards luiront à ma pensée,
Sans ouvrir une veine aucunement forcée,
Ma muse se promet de meriter un jour
Que ses vers soient nommez les fruicts de ton amour.
Autant que ton humeur ayme la poësie,
Je te prie, ô Cloris, ayde ma frenesie,
Et, puisque je m'engage à ce divin project,
Ne te lasse jamais de me servir d'objet.
Aujourd'huy donne-moy tes beaux cheveux à peindre,
Tu verras une plume au Pactole se teindre
Et d'une lettre d'or graver, selon mes vœux,
Mon ame entrelacée avecques tes cheveux.
Je ne veux point laisser ma passion oysive,

Ma veine est pour Cloris et sans fond et sans rive ;
Demain je descrirai ces yeux et ce beau front ;
Pour elle mon genie est abondant et prompt,
Et, pour voir que ma veine en ce subject tarisse,
Il faudra voir plustost que sa beauté perisse,
Que mes yeux dans ses yeux ne treuvent plus d'amour,
C'est-à-dire il faut voir perir l'astre du jour.
Car je ne pense point que ses attraicts succombent
Sous l'injure des ans : tant que les cieux ne tombent,
Ils se renforceront au lieu de deffaillir,
Comme l'or s'embellit à force de vieillir,
Et comme le soleil, à qui le vieil usage
N'a point osté l'ardeur ny changé le visage.
Toutesfois il n'importe à mon contentement
Que mon soleil esclaire ou meure promptement,
Puis que desjà ma vie à demy consommée
Ne ne peut asseurer d'estre long-temps aymée,
Que je dois deffaillir à ce divin flambeau,
Et perdre avecques moy sa memoire au tombeau.
Mais, tandis que le ciel me souffrira de vivre
Et que le traict d'amour me daignera poursuivre,
Je me veux consommer dans ce plaisir charmant
Et me resous de vivre et mourir en aymant.
Je sçay bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au soin perpetuel de servir et de craindre ;
Qu'elle a des mouvemens sujects à la pitié,
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.
Cloris, si je venois, aveuglé de tes charmes,
Le cœur tout en souspirs et les yeux tous en larmes,
Demander instamment un amoureux plaisir,
Je croy que ton amour m'en laisseroit choisir.
Maintenant que le ciel despouille les nuages,
Que le front du printemps menasse les orages,
Que les champs comme toy paroissent embellis
De quantité d'œillets, de rozes et de lis,

Que tout est sur la terre, et qu'une humeur feconde
Qu'attire le soleil fait rajeunir le monde,
Comme si j'avois part à la faveur des cieux,
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux,
Et que ce renouveau, qui rend tout agreable,
Me rendist à tes yeux plus jeune et plus aymable,
Je te veux conjurer avec des vœux discrets
De passer avec moy quelques momens secrets.
Nous irons dans des bois, sous des fueillages sombres
Où jamais le soleil n'a sceu forcer les ombres;
Personne là dedans n'entendra nos amours :
Car je veux que les vents respectent nos discours
Et que chaque ruisseau plus vistement s'enfuye
De devant tes regards, de peur qu'il ne t'ennuye.
Maintenant que le roy s'esloigne de Paris,
Suivy de tant de gens au carnage nourris,
Qui, dans ces chauds climats, vont recueillir les restes
Du danger des combats et de celuy des pestes,
Il faut que je le suive, et Dieu, sans me punir,
Cloris, ne te sçauroit empescher d'y venir.
Si tu fais ce voyage, (et mon amour te prie
D'y ramener tes yeux, car c'est là ma patrie,
C'est où les rais du jour daignerent devaler
Pour faire vivre un cœur que tu devois brusler,)
Là tu verras un fonds où le paysan moissonne
Mes petits revenus sur les bords de Garonne,
Le fleuve de Garonne, où de petits ruisseaux
Au travers de mes prez vont apporter leurs eaux,
Où des saules espais leurs rameaux verds abaissent
Pleins d'ombre et de frescheur sur mes troupeaux qui [paissent.
Cloris, si tu venois dans ce petit logis,
Combien qu'à te l'offrir de si loin je rougis,
Si ceste occasion permet que tu l'approches,
Tu le verras assis entre un fleuve et des roches,
Où sans doute il falloit que l'amour habitast

Avant que pour le ciel la terre il ne quittast.
Dans ce petit espace, une assez bonne terre,
Si je la puis sauver du butin de la guerre,
Nous fournira des fruicts aussi delicieux
Qui sçauroient contenter ou ton goust ou tes yeux.
Mais, afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,
Mes plats y sont d'estain et mes rideaux de toile ;
Un petit pavillon, dont le vieux bastiment
Fut massonné de brique et de mauvais ciment,
Monstre assez qu'il n'est pas orgueilleux de nos tiltres ;
Ses chambres n'ont plancher, toict, ny portes, ny vitres,
Par où les vents d'yver, s'introduisans un peu,
Ne puissent venir voir si nous avons du feu.
Je ne veux point mentir, et, quand le sort avare,
Qui me traicte si mal, m'eust esté plus barbare
Et qu'il m'eust fait sortir d'un sang moins recogneu,
Je te confesserois d'où je serois venu,
Que j'ay bien plus de peine à descouvrir ma face
Devant tes yeux si beaux qu'à te monstrer ma race.
Dans l'estat où je suis, j'ay bien plus de raison
De te faire agreer mes yeux que ma maison.
Je jure les rayons dont ta beauté m'esclaire
Que le but de mon ame est le soin de te plaire,
Et que j'ayme si fort ta veue et tes propos
Qu'à ton suject la nuict est pour moy sans repos,
Et, sans faire l'amour à la façon commune,
Sans accuser pour toy le ciel ny la fortune,
Sans me plaindre si fort, j'ay ce coup plus profond
Que les autres mortels, j'ayme mieux qu'ils ne font ;
Et, si ton cœur n'en tire une preuve assez bonne,
De ces vers insensez que mon amour te donne,
Pour m'en justifier à tes yeux adorez,
Je respandray le sang d'où je les ay tirez,
Si ton humeur estoit de me le voir respandre,
Et qu'autrement ton cœur ne me voulust entendre.

ELEGIE.

CLORIS, lorsque je songe, en te voyant si belle,
Que ta vie est subjette à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traicts d'un visage si beau
Avec tout leur esclat iront dans le tombeau,
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée
Aucun ressentiment de l'amitié passée,
Je suis tout rebuté de l'aise et du soucy
Que nous fait le destin qui nous gouverne icy,
Et, tombant tout à coup dans la melancholie,
Je commence à blasmer un peu nostre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher un jour
La chere reverie où m'occupe l'amour.
Aussi bien faudra-il qu'une vieillesse infame
Nous gele dans le sang les mouvemens de l'ame,
Et que l'aage, en suivant ses revolutions,
Nous oste la lumiere avec les passions.
Ainsi je me resous de songer à ma vie
Tandis que la raison m'en fait venir l'envie;
Je veux prendre un object où mon libre desir
Discerne la douleur d'avecques le plaisir,
Où mes sens tous entiers, sans fraude et sans contrainte,
Ne s'embarrassent plus n'y d'espoir ny de crainte,
Et, de sa vaine erreur mon cœur desabusant,
Je gousteray le bien que je verray present;
Je prendray les douceurs à quoy je suis sensible,
Le plus abondamment qu'il me sera possible.
Dieu nous a tant donné de divertissemens,
Nos sens trouvent en eux tant de ravissemens,
Que c'est une fureur de chercher qu'en nous-mesme
Quelqu'un que nous aimions et quelqu'un qui nous aime.
Le cœur le mieux donné tient tousjours à demy,
Chacun s'ayme un peu mieux tousjours que son amy;

On les suit rarement dedans la sepulture ;
Le droict de l'amitié cede aux loix de nature.
Pour moy, si je voyois, en l'humeur où je suis,
Ton ame s'envoler aux eternelles nuicts,
Quoy que puisse envers moy l'usage de tes charmes,
Je m'en consolerois avec un peu de larmes.
N'attends pas que l'amour aveugle aille suivant,
Dans l'horreur de la nuict, des ombres et du vent.
Ceux qui jurent d'avoir l'ame encore assez forte
Pour vivre dans les yeux d'une maistresse morte
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts
Que faict la mort hydeuse à consumer un corps,
Quand les sens pervertis sortent de leur usage,
Qu'une laideur visible efface le visage,
Que l'esprit deffaillant et les membres perclus,
En se disant adieu, ne se cognoissent plus ;
Que, dedans un moment, après la vie esteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte,
Et que l'infirmité de la puante chair
Nous fait ouvrir la terre afin de la cacher.
Il faut estre animé d'une fureur bien vive,
Ayant considéré comme la mort arrive,
Et comme tout l'object de nostre amour perit,
Si par un tel remede une ame ne guerit.
Cloris, tu vois qu'un jour il faudra qu'il advienne
Que le destin ravisse et ta vie et la mienne ;
Mais, sans te voir le corps ny l'esprit depery,
Le Ciel en soit loué ! Cloris, je suis guery.
Mon ame, en me dictant les vers que je t'envoye,
Me vient de plus en plus ressusciter la joye ;
Je sens que mon esprit reprend la liberté,
Que mes yeux desvoilez cognoissent la clarté,
Que l'object d'un beau jour, d'un pré, d'une fontaine,
De voir comme Garonne en l'Ocean se traine,
De prendre dans mon isle en ses longs promenoirs,

La paisible fraischeur de ses ombrages noirs
Me plaist mieux aujourd'huy que le charme inutile
Des attraicts dont Amour te fait voir si fertile.
Languir incessamment après une beauté,
Et ne se rebuter d'aucune cruauté;
Gaigner au prix du sang une foible esperance
D'un plaisir passager, qui n'est qu'en apparence;
Se rendre l'esprit mol, le courage abatu;
Ne mettre en aucun prix l'honneur ny la vertu,
Pour conserver son mal mettre tout en usage,
Se peindre incessamment et l'ame et le visage,
Cela tient d'un esprit où le Ciel n'a point mis
Ce que son influence inspire à ses amis.
Pour moy, que la raison esclaire en quelque sorte,
Je ne sçaurois porter une fureur si forte,
Et desjà tu peux voir, au train de cet escrit,
Comme la guarison avance en mon esprit :
Car insensiblement ma muse un peu legere
A passé dessus toy sa plume passagere,
Et, destournant mon cœur de son premier object,
Dès le commencement j'ay changé de suject,
Emporté du plaisir de voir ma veine aisée
Seurement aborder ma flame rappaisée
Et jouer à son gré sur les propos d'aimer,
Sans avoir aujourd'huy pour but que de rimer,
Et sans te demander que ton bel œil esclaire
Ces vers, où je n'ay pris aucun soin de te plaire.

STANCES.

Maintenant que Cloris a juré de me plaire
Et de m'aimer mieux que devant,
Je despite le sort, et crains moins sa colere
Que le soleil ne craint le vent.

Cloris, renouvellant ma chaisne presque usée
Et renforçant mes doux liens,
M'a rendu plus heureux que l'amy de Thesée,
Quant Pluton relascha les siens.

Desjà ma liberté faisoit trembler mon ame,
Mon salut me faisoit perir ;
Je mourois du regret d'avoir tué ma flame,
Combien qu'elle me fist mourir.

Sortant de ma prison, je me trouvois sauvage,
J'estois tout esblouy du jour ;
De tous mes sentimens j'avois perdu l'usage,
En perdant celuy de l'amour.

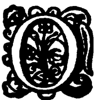
Ainsi l'oyseau de cage, alors qu'il se delivre
Pour se remettre dans les bois,
Treuve qu'il a perdu l'usage de son vivre,
De ses aisles et de sa voix.

Dieux ! où cet advanture avoit porté ma vie !
Je fremissois de son orgueil ;
Cependant je sentois que je mourois d'envie
De l'adorer jusqu'au cercueil.

Cloris, travaillez bien à desnouer ma chaisne :
Mon joug est très bien asseuré ;
Vous seriez fort long-temps pour me mettre en la peine
Dont vous m'avez si tost tiré.

Je ne suis pas si fol que d'escouter encore
Les censures de ma raison,
Et, combien que mon mal eust besoin d'ellebore,
Je prendrois plustost du poison.

SONNET.


n n'avoit point posé les fondemens de Rome,
On n'avoit point parlé du siege d'Ilion,
La terre n'avoit point receu Deucalion,
Ny Babel divisé le langage de l'homme.

Les sœurs de Phaëton ne pleuroient point la gomme,
Les geans n'avoient point monté sur Pelion,
Et celuy qui causa nostre rebellion
N'avoit pas mis la dent sur la premiere pomme.

Cypre n'avoit point veu ses rives escumer
De ce germe divin qui tomba dans la mer,
Quand la mere d'Amour voulust sortir de l'onde.

Bref, nous ne sçavons point de siecles assez vieux,
Depuis qu'on a cogneu l'origine du monde,
De qui l'antiquité ne le cede à vos yeux.

SONNET.


inistre du repos, Sommeil, pere des songes,
Pourquoy t'a-t'on nommé l'image de la mort?
Que ces faiseurs de vers t'ont jadis fait de tort,
De le persuader avecques leurs mensonges!

Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges,
Nos esprits sont ravis par un si doux transport
Qu'au lieu de racourcir à la fureur du sort
Les plaisirs de nos jours, Sommeil, tu les allonges.

Dans ce petit moment, ô songes ravissans,
Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes sens,
J'ay tenu dans mon lict Elise toute nue.

Sommeil, ceux qui t'ont faict l'image du trespas,
Quand ils ont peint la mort, ils ne l'ont point cogneue,
Car vrayment son pourtraict ne luy ressemble pas.

SONNET.


u moins ay-je songé que je vous ay baisée,
Et, bien que tout l'amour ne s'en soit pas allé,
Ce feu, qui dans mes sens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flamme rappaisée.

Après ce doux effort, mon ame reposée
Peut rire du plaisir qu'elle vous a volé,
Et, de tant de refus à demy consolé,
Je trouve desormais ma guerison aisée.

Mes sens desjà remis commencent à dormir;
Le sommeil, qui deux nuicts m'avoit laissé gémir,
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place.

Et, quoy qu'il soit si froid au jugement de tous,
Il a rompu pour moy son naturel de glace
Et s'est monstré plus chaud et plus humain que vous.

SONNET.


'un sommeil plus tranquille à mes amours resvant,
J'esveille avant le jour mes yeux et ma pensée,
Et, ceste longue nuict si durement passée,
Je me trouve estonné de quoy je suis vivant.

Demy desesperé, je jure en me levant
D'arracher cet objet à mon ame insensée,

Et soudain de ces vœux ma raison offensée
Se desdit et me laisse aussi fol que devant.

Je sçay bien que la mort suit de près ma folie,
Mais je voy tant d'appas en ma melancolie
Que mon esprit ne peut souffrir sa guerison.

Chacun à son plaisir doit gouverner son ame :
Mithridate autrefois a vescu de poison,
Les Lestrigons de sang, et moy je vis de flame.

SONNET

Chere Isis, tes beautez ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'Amour dans son aveuglement,
Et les Dieux, occupez après toy seulement,
Laissent l'estat du monde errer à l'avanture.

Voyans dans le soleil tes regards en peinture,
Ils en sentent leur cœur touché si vivement
Que, s'ils n'estoient clouez si fort au firmament,
Ils descendroient bien tost pour voir leur creature.

Croy-moy qu'en cette humeur ils ont peu de soucy
Ou du bien ou du mal que nous faisons icy;
Et, tandis que le Ciel endure que tu m'aimes,

Tu peux bien dans mon lict impunement coucher :
Isis, que craindrois-tu, puisque les Dieux eux-mesmes
S'estimeroient heureux de te faire pecher?

SONNET.

Sacrez murs du soleil où j'adoray Philis,
Doux sejour où mon ame estoit jadis charmée,
Qui n'est plus aujourd'huy sous nos toicts demolis
Que le sanglant butin d'une orgueilleuse armée;

Ornemens de l'autel, qui n'estes que fumée,
Grand temple ruyné, mysteres abolis,
Effroyables objects d'une ville allumée,
Palais, hommes, chevaux, ensemble ensevelis;

Fossez larges et creux tous comblez de murailles,
Spectacles de frayeur, de cris, de funerailles,
Fleuve par où le sang ne cesse de courir;

Charniers où les corbeaux et les loups vont repaistre,
Clerac, pour une fois que vous m'avez faict naistre,
Helas ! combien de fois me faites-vous mourir ! [1]

POUR UNE AMANTE IRRITÉE.

SONNET.


Ceux qui tirent le cœur par les traits du visage
Remarquent dans le tien des signes de valeur;
Mais comme la vaillance est tousjours un presage
Qui promet de la gloire avecque du malheur,

J'espere que la mort avecques sa pasleur
Couvrira tes beautez de sa funeste image,
Et que ton jeune sang tout remply de chaleur
Viendra faire à ton dam preuve de ton courage.

1. L'armée du roi fut arrêtée devant Clairac, le 5 août 1621; après douze jours de siége, la ville se rendit. Ce siége précéda celui de Montauban.

Un jour que tu voudras combattre au premier rang,
Je te verray couvert de poussiere et de sang,
Et le cœur traversé d'une mortelle playe,

Tourner ces traistres yeux devers ton monument,
Lors, pour te faire voir que ma vengeance est vraye,
Je n'en jetteray pas un souspir seulement.

POUR UNE AMANTE CAPTIVE.

Tyrannique respect, triste et fascheux devoir,
Qui tiens si rudement mes volontez contraintes,
Dois-je mourir icy sans que je puisse avoir
Autre soulagement que celuy de mes plaintes?

Souffriray-je, ô Thyrsis ! mon cœur gelé de craintes,
Dans le desir bruslant que j'ay de te revoir?
Loix que ma passion devoit avoir enfraintes,
Garderez-vous tousjours ce rigoureux pouvoir?

Je crois que le tyran qui d'eternelles flames
Donne le chastiment ordonné pour les ames,
Quand je serois esclave au fonds de ses enfers,

S'il sçavoit le sujet de mon impatience,
Sentiroit, me voyant, blesser sa conscience,
S'il ne me permettoit de sortir de mes fers.

ELEGIE.

Dans ce climat barbare où le destin me range,
Me rendant mon pays comme un pays estrange,
Desloges[1], je ne sçay quel estourdissement
Assoupit les aigreurs de mon bannissement.
Je n'ay point souspiré depuis l'heure funeste
Que je receus ce traict de la fureur celeste ;
Ton ame en fut touchée et gemit sous l'effort
Que me fit la rigueur de mon injuste sort.
Mon maistre en eut aussi de bien vives atteintes,
Et vos ressentimens n'attendoient pas mes plaintes.
Moy, voyant mon desastre avec vostre amitié,
J'eus un peu de douleur et beaucoup de pitié;
Je sentis mon mal-heur, mais le soucy visible
De vostre affection me fut bien plus sensible;
Mon cœur, pressé du mal, comme en deux se fendit,
Et sur luy tout mon fiel alors se respandit;
Mon courage esblouy laissa tomber les armes,
Et mon œil fut honteux de n'avoir point de larmes.
Mais, depuis le moment que je te dis adieu,
Soudain que mes regards eurent changé de lieu,
Mon esprit rasseuré revint à sa coustume,
Et, soudain que mon cœur perdit son amertume,
Je vis tous mes soucis en l'air s'evanouir
Et trouvay dans moy-mesme en quoy me resjouyr.
L'object de ce chagrin m'eschappa comme un songe,
Et ce vray desplaisir me parut un mensonge.
Comme dans nos cerveaux l'image d'un penser
Quelquefois se dissipe et ne fait que passer,
L'imagination ne le sçait plus refeindre,

1. Sans doute, M. des Loges, gentilhomme de la chambre. Sa femme fut célèbre par son esprit. (V. Tallemant.)

Et la memoire aussi ne le peut pas atteindre,
L'ombre de cet ennuy s'esvanouit si bien,
Que je m'en trouve quitte et n'y cognois plus rien.
Desloges, rien de tel jamais ne t'importune,
Jamais rien de pareil n'arrive à ta fortune,
Jamais tel accident n'esprouve ta raison,
Jamais un tel oiseau ne volle en ta maison.
Je sçay bien que ton ame, et sage et courageuse,
T'a fait voir la mer calme et la mer orageuse,
Et que ton front, esgal au changement des flots,
Vit mille fois changer le front des matelots;
Quand ces desseins hardis te firent prendre envie
D'aller de là la Ligne abandonner ta vie;
Je sçay dans quel danger la fortune t'a mis,
Et combien ta valeur a choqué d'ennemis;
Que tu ris du malheur dont les mortels souspirent
Et des traits les plus forts que les destins nous tirent.
Mais tousjours vaut-il mieux vivre paisiblement,
D'autant que le repos vaut mieux que le tourment.
L'effort de la raison, et ce combat farouche
Contre nos sentimens quand la douleur nous touche,
Importune la vie, et son fascheux secours
Nuit plus que si le mal prenoit son juste cours.
Qui retient un souspir s'attriste d'avantage;
Un torrent qu'on estouffe estourdit le courage;
Et, si jamais l'objet de quelque desplaisir,
De ses tristes appas t'estoit venu saisir,
Plains-toy, ne force rien, fay que ton ame esclate,
Et sçache qu'en pleurant une douleur se flate.
Mais ces remedes là ne te font pas besoin:
Les matieres de pleurs te touchent de trop loin;
L'astre qu'on veid reluire au poinct de ta naissance
D'une meilleure forme a basty ton essence;
Le Ciel te voit tousjours le visage serain,
Comme si le Destin t'eust fait l'ame d'airain.

Toute sorte de maux, ton esprit les deffie,
Sans besoin du secours de la philosophie.
Mais moy, qui vois mon astre en si mauvais sentier,
Qui ne goustay jamais un seul plaisir entier,
Qui sens que tout me choque et qui ne vois personne
M'assister aux assauts que fortune me donne,
Suis-je pas bien-heureux qu'au fort de mon malheur
Je n'aye ressenty tant soit peu de douleur!
Bien que je sois banny, peu s'en faut, du royaume,
Qu'icy je ne voy plus ny dez, ny jeu de paume,
Je ne voy rien que champs, que rivieres, que prez;
Où le plus doux rozier me peust comme cyprez,
Où je n'ay plus l'aspect de la place Royale,
Où je ne puis aller boire frais en ta salle,
Où mon maistre n'est pas, où ne vient point la cour,
Où je ne sçaurois voir ny toy, ny Liancour,
Je ne sçay comme quoy ma sauvage nature
Peut sans estonnement souffrir ceste avanture.
Mon œil n'a point regret au lieu que j'ay laissé,
Mon ame ne plaint point le temps qu'elle a passé.
Au lieu de tant de pompe où la cour vous amuse,
Icy je n'entretiens que Bacchus et la Muse,
Qui tous deux liberaux, avec leurs doux presens,
A leur devotion tiennent mes jeunes ans.
Innocent que je suis, plein de repos dans l'ame,
Qui tiens indifferent qu'on me loue ou me blasme,
Qui fais ce qui me plaist, qui vis comme je veux,
Qui plaindrois au destin le moindre de mes vœux,
Qui ris de la fortune, et, couché dans la boue,
Me mocque des captifs qu'elle attache à sa roue,
Icy comme à la cour j'ay le sort tout pareil,
Et voy couler mes jours sous un mesme soleil.
Que si nostre Silvandre a l'esprit prophetique,
Si les evenemens suivent sa prognostique,
Et que, cet an finy, quelqu'un ait le credit

De faire reussir le bien qu'il m'a predit,
On verra que Paris n'a point changé de place,
Et que mes sentimens n'ont point changé de face.
Or, comme dans la cour j'estois peu courtisan,
Sçache que dans les champs je ne suis point paysan,
Et que mes passions aucunement ne cedent
A la contagion des lieux qui me possedent.
Mon sens en toutes parts suivant un mesme cours,
Tu me verras tout tel que tu m'as veu tousjours.
Que si mon long exil doit borner ma demeure,
Quelque part où ce soit, si faut-il que je meure,
Et, quoy que face Ilax et les plus favoris,
Le Ciel n'est pas plus loin d'icy que de Paris.

ODE.

Perfide, je me sens heureux
De ma nouvelle servitude;
Vous n'avez point d'ingratitude
Qui rebute un cœur amoureux.
Il est bien vray que je me fasche
Du fard où vostre teint se cache;
Nature a mis tout son credit
A vous faire entierement belle;
L'art qui pense mieux faire qu'elle
Me deplaist et vous enlaidit.
L'esclat, la force et la peinture
De tant et de si belles fleurs,
Que l'aurore avecques ses pleurs
Tire du sein de la nature,
Sans fard et sans deguisement
Nous donne bien plus aisement

Le plaisir d'une odeur naïfve;
Leur object nous contente mieux
Et se monstre devant nos yeux
Avec une couleur plus vive.
Les oyseaux, qui sont si bien teints,
Ne couvrent point d'une autre image
Le lustre d'un si beau plumage
Dont la nature les a peints,
Et leur celeste melodie,
Plus aimable qu'en Arcadie
N'estoient les flageolets des Dieux,
Prend elle-mesme ses mesures,
Choisit les tons, fait les cesures,
Mieux que l'art le plus curieux.
L'eau de sa naturelle source
Treuve assez de canaux ouverts
Pour trainer par les plis divers
La facilité de sa course;
Ses rivages sont verdissans,
Où des arbrisseaux fleurissans
Ont tousjours la racine fresche;
L'herbe y croist jusqu'à leur gravier,
Mais une herbe que le bouvier
N'apporta jamais à sa cresche.
Ces petits cailloux bigarez
En des diversitez si belles,
Où trouveroient-ils des modelles,
Qui les fissent mieux figurez?
La nature est inimitable,
Et dans sa beauté veritable
Elle éclatte si vivement
Que l'art gaste tous ses ouvrages
Et luy fait plustost mille outrages
Qu'il ne luy donne un ornement.
L'art, ennemy de la franchise,

Ne veut point estre recogneu;
Mais l'Amour, qui ne va que nu,
Ne souffre point qu'on se deguise.
Les Nymphes, au sortir des eaux,
D'un peu de jonc et de roseaux
Se font la coiffure et la robbe,
Et les yeux du Satyre ont droict
De regretter encor l'endroict
Que le vestement leur desrobbe.
Si vous sçaviez que peut l'effort
De vostre beauté naturelle
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort,
Vous casseriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos onguens;
La nuict vous quitteriez le masque,
Et perdriez ceste humeur fantasque
De dormir avecques vos gans.
Lorsque vous serez hors d'usage
Et que l'injure de vos ans
Appellera les courtisans
A l'amour d'un plus beau visage,
Quand vos appas seront ostez,
Que les rides de tous costez
Auront coupé ce front d'albastre,
Taschez lors d'excroquer l'amour,
Et, si vous pouvez, chasque jour
Faites-vous de cire ou de plastre.
Si le ciel me faict vivre assez
Pour voir la fin de vostre gloire
Et me punir de la memoire
De nos contentemens passez,
Je croy que je seray bien aise,
Ne trouvant plus rien qui me plaise,

Au visage que vous aurez,
De revoir l'Amour et les Graces
Et d'en aller baiser les traces
Sur le fard dont vous userez.
Mais aujourd'huy, belle Perside,
Vos jeunes yeux seront tesmoins
Qu'il faut un siecle pour le moins
Pour vous amener une ride.
L'Aurore, qui dedans mes vers
Voit apprendre à tout l'univers
Que vostre beauté la surmonte,
Arrachant de ses beaux habits
Et les perles et les rubis,
Elle pleure et rougit de honte.
Elle n'est point rouge au matin,
D'autant que Titon l'a baisée,
Et ne verse point sa rosée
Pour la marjolaine et le tin.
La rougeur qui paroist en elle,
C'est de voir Perside trop belle,
Et l'humidité de ses pleurs,
Quoy que chante la poësie,
Ce sont des pleurs de jalousie
Et des marques de ses douleurs.

ELEGIE.

Depuis ce triste jour qu'un adieu malheureux
M'osta le cher object de mes yeux amoureux,
Mon ame de mes sens fut toute des-unie,
Et, privé que je fus de vostre compagnie,
Je me treuvay si seul avecques tant d'effroy
Que je me crus moy-mesme estre esloigné de moy.

La clarté du soleil ne m'estoit point visible,
La douceur de la nuict ne m'estoit point sensible,
Je sentois du poison en mes plus doux repas
Et des gouffres par tout où se portoient mes pas.
Depuis, rien que la mort n'accompagna ma vie,
Tant me cousta l'honneur de vous avoir suivie.
O Dieux qui disposez de nos contentemens,
Les donnez-vous tousjours avecques des tourmens?
Ne se peut-il jamais qu'un bon succez arrive
A l'estat des mortels qu'un mauvais ne le suive?
Meslez-vous de l'horreur au sort plus gracieux
De celuy des humains que vous aimez le mieux?
Icy vostre puissance est en vain appellée;
Comme un corps a son ombre, un costau sa valée;
Ainsi que le soleil est suivy de la nuict,
Tousjours le plus grand bien à du mal qui le suit.
Lorsque le beau Paris accompagnoit Heleine,
Son ame de plaisir voit la fortune pleine;
Mais le sort ce bonheur cruellement vengea:
Car, comme avec le temps la fortune changea,
De sa prosperité nasquit une misere
Qui fit brusler sa ville et massacrer son pere.
Bien que dans ce carnage on vist tant de malheurs,
Qu'on versast dans le feu tant de sang et de pleurs,
Je jure par l'esclat de vostre beau visage
Que pour l'amour de vous je souffre davantage:
Car, si long-temps absent des graces de vos yeux,
Il me semble qu'on m'a chassé d'auprès des Dieux
Et que je suis tombé par un coup de tonnerre
Du plus haut lieu du ciel au plus bas de la terre.
Depuis, tous mes plaisirs dorment dans le cercueil.
Aussi vrayment depuis je suis vestu de dueil,
Je suis chagrin par tout où le plaisir abonde,
Je n'ay plus nul soucy que de desplaire au monde.
Comme, sans me flatter, je vous proteste icy

Que le monde ne fait que me desplaire aussi.
Au milieu de Paris je me suis fait ermite;
Dedans un seul object mon esprit se limite;
Quelque part où mes yeux me pensent divertir,
Je traine une prison d'où je ne puis sortir ;
J'ay le feu dans les os et l'ame deschirée
De ceste flesche d'or que vous m'avez tirée.
Quelque tentation qui se presente à moy,
Son appas ne me sert qu'à renforcer ma foy.
L'ordinaire secours que la raison apporte,
Pour rendre à tout le moins ma passion moins forte,
L'irrite d'avantage et me fait mieux souffrir
Un tourment qui m'oblige en me faisant mourir.
Contre un dessein prudent s'obstine mon courage,
Ainsi que le rocher s'endurcit à l'orage ;
J'aime ma frenesie et ne sçaurois aimer
Aucun de mes amis qui la voudroit blasmer.
Aussi ne crois-je point que la raison consente
De m'approcher tandis que vous serez absente.
J'entends que ma pensée esprouve incessamment
Tout ce que peut l'ennuy sur un fidelle amant;
J'entends que le soleil avecques moy s'ennuye,
Que l'air soit couvert d'ombre et la terre de pluye,
Que, parmy le sommeil, de tristes visions
Enveloppent mon ame en leurs illusions,
Que tous mes sentimens soient meslez d'une rage,
Qu'au lict je m'imagine estre dans un naufrage,
Tomber d'un precipice et voir mille serpens
Dans un cachot obscur autour de moy rampans.
Aussi bien, loin de vous, une vie inhumaine
Sans doute me sera plus aimable et plus saine,
Car je ne puis songer seulement au plaisir
Qu'une mort ne me vienne incontinent saisir.
Mais, quand le ciel, lassé du tourment qu'il me livre,
Sous un meilleur aspect m'ordonnera de vivre,

Et qu'en leur changement les astres inconstans
Me pourront amener un favorable temps,
Mon ame à vostre objet se trouvera changée
Et de tous ces malheurs incontinent vengée.
Quand mes esprits seroient dans un mortel sommeil,
Vos regards me rendront la clarté du soleil ;
Dessus moy vostre voix peut agir de la sorte
Que le zephire agit sur la campagne morte.
Voyez comment Philis renaist à son abord :
Dejà l'hyver contre elle a finy son effort.
Desormais nous voyons espanouir les roses,
La vigueur du printemps reverdit toutes choses,
Le ciel en est plus gay, les jours en sont plus beaux,
L'aurore en s'habillant escoute les oyseaux;
Les animaux des champs, qu'aucun soucy n'outrage,
Sentent renouveller et leur sang et leur age,
Et, suivans leur nature et l'appetit des sens,
Cultivent sans remords des plaisirs innocens.
Moy seul, dans la saison où chacun se contente,
Accablé des douleurs d'une cruelle attente,
Languy sans reconfort, et tout seul dans l'hyver
Ne voy point de printemps qui me puisse arriver.
Seul je vois les forests encore desolées,
Les parterres deserts, les rivieres gelées,
Et, comme ensorcelé, ne puis gouster le fruict
Qu'à la faveur de tous ceste saison produit.
Mais, lorsque le soleil adoré de mon ame
Du feu de ses rayons reschauffera ma flame,
Mon printemps reviendra, mais mille fois plus beau
Que n'en donne aux mortels le celeste flambeau.
Si jamais le destin permet que je la voye,
Plus que tous les mortels tout seul j'auray de joye.
O Dieux ! pour deffier l'horreur du monument,
Je ne demande rien que cela seulement.

ELEGIE.

Cruelle, à quel propos prolonges tu ma peine?
Qui t'a sollicitée à renoüer ma chaisne?
Quel demon ennemy de mes contentemens
Me vient remettre encore en tes enchantemens?
Mon mal alloit finir, et dejà ma pensée
Ne gardoit plus de toy qu'une image effacée;
Ma fievre n'avoit plus que ce frisson léger
Qui du dernier accez acheve le danger;
Encore un jour ou deux de ton ingratitude,
Et j'allois pour jamais sortir de servitude.
Ce n'estoit plus l'amour qui guidoit mon desir,
Il m'avoit achevé sa peine et son plaisir.
Je songeois aux douceurs que ce printemps présente,
Mes yeux trouvoient desjà la campagne plaisante.
Nous avions fait dessein, mon cher Damon et moy,
D'estre absens quelques jours de Paris et de toy,
Pour faire esvanouyr les restes de la flame
Qui si subitement ont rallumé mon ame.
Tout du premier object ses charmes inhumains
Ont reblessé mon cœur et rattaché mes mains.
Il n'a fallu qu'un mot de ceste voix traistresse,
Que voir encore un coup les yeux de ma maistresse.
Au moins s'il se pouvoit qu'un desir mutuel
Nous eust lié tous deux d'un joug perpetuel,
Que jamais son caprice et jamais ma cholere
N'alterast en nos cœurs le soucy de nous plaire,
Jamais de nos plaisirs n'interrompist le cours,
Je serois bien heureux de l'adorer tousjours.
Lorsqu'à l'extremité ma passion pressée
Se voit dans ton accueil tant soit peu caressée,
Et que ta complaisance, ou d'aise et de pitié,
Ne laisse pas long-temps languir mon amitié,

Je sens dans mes esprits se respandre une joye
Qui passe tous les biens que la fortune envoye.
Si Dieu me faisoit roy je serois moins content,
L'empire du soleil ne me plairoit pas tant;
Au sortir des plaisirs que ta beauté me donne,
Je foulerois aux pieds l'esclat d'une couronne,
Et, dans les vanitez où tu me viens ravir,
Je tiendrois glorieux un roy de me servir.
Sans toi pour m'enrichir nature est infertile,
Et pour me resjouyr Paris mesme inutile.
Toy seul es le tresor et l'object precieux
Où veillent sans repos mon esprit et mes yeux,
Et, selon que ton œil me rebute ou me flatte,
Dans le mien ou la joye ou la fureur esclatte.
Quand mes desirs, pressez du feu qui les poursuit,
Cherchent dans tes faveurs une amoureuse nuict,
Si peu que ton humeur refuse à mon envie,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie.
Souviens-toi, je te prie, à quel point de douleur
Me fit venir l'excez de mon dernier malheur;
Combien que mon respect avecques des contraintes
Se voulut efforcer de retenir mes plaintes,
Tu sçais dans quels tourmens j'attendis le soleil,
Et par quels accidens je rompis ton sommeil.
Panché dessus les bords d'un gouffre inevitable,
Tu me vis supporter un mal insupportable,
Un mal où mon destin te faisoit consentir,
Quoy qu'il t'en preparast un peu de repentir.
Dans le ressentiment de ce cruel outrage,
Ma raison par despit esveilla mon courage.
Je fis lors un dessein de separer de moy
Ceste part de mon cœur qui vit avecques toy,
De ne songer jamais à retrouver la trace
Par où desjà souvent j'avois cherché ta grace.
Damon estoit tousjours auprès de mon esprit,

Pour l'assister au cas que son mal le reprit.
Je rappellois desjà le jeu, la bonne chere,
Ma douleur tous les jours devenoit plus legere.
Je dormis la moitié de la seconde nuict;
L'absence travailloit avec beaucoup de fruict;
Desjà d'autres beautez avec assez de charmes
Divertissoient ma peine et tarissoient mes larmes;
Leur naturel, facile à mon affection,
Avoit mis ton esclave à leur devotion,
Et, comme une amitié par une autre s'efface,
Chez moy d'autres objects avoient gaigné ta place,
Lors que ta repentance, ou plustost ton orgueil,
Irrité que mes maux estoient dans le cercueil,
Me ramena tes yeux, qui chez moy retrouverent
La mesme intelligence alors qu'il arriverent;
Tes regards n'eurent pas examiné les miens
Que je me retrouvay dans mes premiers liens;
Ma raison se dédit : mes sens, à ton entrée,
Sentent qu'un nouveau mal les blesse et les recrée,
Et, du mesme moment qu'ils ont cogneu leurs fers,
Ils n'ont peu s'empescher qu'ils ne s'y soient offerts.
Caliste, s'il est vray que ton cœur soit sensible
Au feu qui me consume, et qui t'est bien visible;
S'il est vray que tes yeux, lors qu'ils me vont blesser,
Ont de la confidence avecques ton penser,
Que ma possession te donne un peu de gloire,
Que jamais mon object ait flatté ta memoire,
Ainsi que tes regards, ta voix et ton beau teint
Ont leur pourtraict fidelle en mon cœur bien empreint,
Considere souvent quel plaisir, quelle peine,
Me fait, comme tu veux, ton amour ou ta haine;
Pardonne à ma fureur une importunité
Qu'elle ne te fait point avec impunité :
Car je veux que le Ciel m'accable du tonnerre
Si tousjours ma raison ne luy fait point la guerre,

Et je croy que le temps m'assistera si bien,
Qu'en fin j'accorderay ton desir et le mien.

ELEGIE.

A Monsieur de Pesé.

Unique confident de ma nouvelle flame,
Toy seul que j'ay laissé lire au fond de mon ame,
Toy chez qui mon secret demeure sans danger,
Qui sçais comme tu dois me plaindre et me [venger,
Escoute, je te prie, une plainte forcée,
Qu'un vif ressentiment arrache à ma pensée.
Celle à qui j'ay donné mon ame à gouverner
Fait le pis qu'elle peut, afin de la damner;
Tous les jours son orgueil, contre sa conscience,
Par de nouveaux affronts combat ma patience ;
Je ne puis plus porter la pesanteur des fers
Que j'ay depuis deux ans honteusement souffers.
Helas! quand ma raison remet en ma memoire
Ce que tu me disois au rivage de Loire,
Lors qu'avec tant d'honneur et de bon traitement
Tu voulois divertir mon mecontentement,
Je me veux repentir d'avoir esté rebelle
A ton opinion, quoy quelle fust cruelle.
Quoy que ce fust m'oster la lumiere du jour,
Tu m'aurois fait plaisir de me guerir d'amour.
Si tu sçavois combien cela me fait de peine,
Combien ceste fureur deguise une ame saine,
Combien ceste molesse enchante la vertu,
Sous quel effort l'esprit y demeure abatu,
Et comment l'honneur mesme y compatit encore,
Tu maudirois pour moy la beauté que j'adore,

Mais avec qui bien tost je t'oserois jurer
Vivre indifferemment au lieu de l'adorer.
Je sens que ma raison fremit de mes supplices,
Que mon affection se rend à ses malices ;
Elle est insupportable en sa legereté,
Elle a trop peu de soin et trop de liberté ;
Elle voit dans mon ame, et, sans m'ouvrir la sienne,
Elle veut posseder absolument la mienne.
Tu sçais comment l'Amour peut forcer quelquefois
A trahir le devoir et transgresser les loix,
Et que, sans le secret de deux esprits fidelles,
Toutes les passions sont un peu criminelles ;
Qu'il est bien dangereux de vivre en confident
Avec qui sans dessein nous perd en se perdant.
Caliste, sourde au bruit d'une mauvaise estime,
Cherche des vanitez à publier un crime,
M'a quelquefois prié de luy donner des vers
Où tout le monde vist tous nos desirs ouvers,
De luy faire une image où cette humeur lascive
Après nos derniers jours parust encore vive.
Vrayement je suis heureux qu'elle m'ait contenté,
Par toutes les faveurs que donne une beauté ;
Ce souvenir m'en donne une si chere joye
Que mes yeux sont jaloux que personne la voye ;
Mesme à toy qui me vois et dedans et dehors,
Je ne te l'ay point dit sans un peu de remords.
Mais, puisqu'elle est d'une ame à ne pouvoir rien taire,
Envers toy ma prudence estoit peu necessaire ;
Puis que tout est public en cet esprit leger,
Mon secret ne servoit qu'à te desobliger.
Ma patiente humeur flattoit son imprudence,
Et ma discretion trompoit ta confidence.
Cher Damon, je t'adjure au nom de l'amitié
Qui nous a partagé les cœurs par la moitié,
Pardonne à mon erreur ; enfin je te confesse

Que je t'ay moins aimé jadis que ma maistresse.
Aujourd'huy que mon cœur penche à sa guerison,
Comparant ta franchise avec sa trahison,
Ses imperfections avecques ton merite,
Je crains qu'en m'excusant mon peché ne t'irrite.
Depuis que mes regards ont desconvert le jour
Que je me suis osté le bandeau de l'Amour,
Je commence à tout voir d'un differend visage,
Je ramene mes sens à leur premier usage,
Je cognois de ton cœur qu'il vaut mille fois mieux
Que l'esclat de son teint ny les traits de ses yeux.
Damon, j'ay veu depuis d'une claire apparence
Qu'en toy seul j'ay plus d'aise, et d'heur, et d'assurance,
Que je n'en puis trouver dans ces liens honteux,
Où le mal est certain et le plaisir douteux.
En la plus belle ardeur où je puis voir Caliste,
Mon ame y sent tousjours quelque chose de triste;
Tousjours quelque soupçon rebute mon desir,
Et m'empesche d'y prendre un absolu plaisir.
Dans ces molles fureurs qui m'alloyent rendre infame,
Certains enchantemens envelopoient mon ame;
Tous mes sens esgarez prenoient un autre cours,
Desjà je n'avois rien de libre en mes discours;
Ces plaisirs qu'aime tant nostre commun genie
S'estoient laissé surprendre à ceste tyrannie,
Je ne goustois plus rien qui ne me fust amer,
Tant l'esprit par le corps s'estoit laissé charmer.
Tu m'as veu quelque fois toute la nuict entiere
Resver profondement sans aucune matière.
N'as-tu point remarqué diminuer mes sens?
N'ay-je point fait depuis des vers plus languissans?
Croy que j'ay bien souffert, et que ceste advanture
Avoit si puissamment estourdy ma nature
Qu'encore un mois ou deux, à force d'endurer,
Mes pauvres sens usez ne pouvoient plus durer.

Si son dernier mespris ne m'eust donné ma grace,
Je m'en allois mourir comme mourut le Tasse.
Puis que j'en suis sauvé (car ces vers sont tesmoins
Que je ne l'aime plus, puis que je l'aime moins;
D'un sommet relevé lors que le pied nous glisse
On tresbuche tousjours du faiste au precipice),
Puis que j'en suis dehors, je te laisse à choisir
L'object que tu voudras prescrire à mon desir,
Et, si tu veux complaire à ma derniere envie,
Cher Damon, prens le soin de gouverner ma vie.

ELEGIE.

Ne me fais point aimer avecques tant de peine;
Dedans ma passion garde-moy l'ame saine;
Tiens le plaisir des vers dans la fureur d'Amour;
Si j'ay souffert la nuict, console-moy le jour.
Quand tu m'auras blessé, permets que je souspire,
Et, quand j'ay souspiré, permets-moy de l'escrire.
Ce beau feu si subtil qui, pour nous faire aimer,
Vient dedans nostre sang afin de l'animer,
S'il est trop violent et s'il a trop de flame,
Il affoiblit le corps, il esblouyt nostre ame;
Mais, lors qu'à petits traits le cœur en est espris,
Il nous en rend meilleurs les corps et les esprits.
Ainsi qui n'est saisi de cette rage extreme,
Qui prend la liberté de sçavoir ce qu'il aime,
Qui s'en fait obliger et ne se laisse pas
Abuser sottement à de legers appas,
Avec peu de travail il a bien tost sa proye,
Et de peu de souspirs il achepte sa joye.
Ainsi dans le tourment il trouve le bon heur,

Et dans la servitude il fait venir l'honneur.
Parfois sa passion se tient un peu cachée,
Pour avoir le plaisir de se voir recherchée;
Et, s'il veut consentir de se voir mal traicté,
Ce n'est que pour le bien d'estre après regretté.
Moy qui, toute la nuict offusqué de tes charmes,
Les pavots du sommeil ay distillez en larmes,
Et qui, m'imaginant d'ouyr tes doux propos,
N'ay sceu prendre en dormant tant soit peu de repos.
Je meriterois bien que toute la journée
On flatast la douleur que la nuict m'a donnée,
Et que Cloris vint faire avec un doux baiser
De ses afflictions mon ame reposer.
On dit que le soleil, sortant du sein de l'onde
Pour rendre l'exercice et la lumiere au monde,
Dissipe à son resveil cette confuse erreur
De songes de la nuict qui nous faisoient horreur.
Mais, quand nous guerissons à l'aspect de sa flame,
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'ame;
Ce n'est qu'un peu de bile et de froide vapeur
Qui peint legerement des visions de peur:
Car une passion bien avant imprimée
Ne s'esvanouyt pas ainsi qu'une fumée,
Et ceux qui comme moy sont travaillez d'amour
Gardent leur resverie et la nuict et le jour.
Cloris est le soleil dont la clarté puissante
Console à son regard mon ame langüissante,
Escarte mes ennuys, dissipe à son abord
Le chagrin de la vie et la peur de la mort;
Mais depuis peu de jours sa flamme est si tardive,
Pour estre comme elle est si perçante et si vive,
Que l'ingratte me laisse à petit feu mourir,
Faute d'un seul regard qui me pourroit guerir.
Donne-moy la raison d'une amitié si lente,
Cloris; aurois-tu peur que mon ame insolente

Offrist à ta beauté qu'un vœu respectueux ?
Mes desirs sont ardens, mais ils sont vertueux,
Et ce plaisir lascif où le brutal aspire
N'est pas le mouvement du feu que je souspire.
J'aymo à te regarder et d'estre tout un jour
Mourant auprès de toy sans te parler d'amour,
Si ce n'est que mes yeux, au desceu de mon ame,
Fassent etinceler quelque rayon de flame,
Et que mon cœur, surpris de tant de passion,
Lasche quelque souspir sans mon intention.
Mon pauvre esprit captif craint si fort ta cholere
Qu'il n'ose hazarder mesme de te complaire.
J'ayme mieux me fascher de n'avoir point osé
Que mourir dans l'affront de me voir refusé :
Car nier quelque chose à mon desir fidelle,
Ce seroit me donner une douleur mortelle,
Et, de regret contraint de me desesperer,
Je perdrois le plaisir que j'ay de t'adorer.
Il vaut mieux vivre encor en ceste incertitude,
Et, quoy que le destin garde à ma servitude,
Cependant cet amour me tient les sens ouverts
A la facilité de composer des vers.
J'en tire le plaisir de paindre en mon ouvrage
Tous les traicts de mon ame et de ton beau visage,
Et leurs lineamens, pourtraits dans mes escrits,
M'entretiennent tousjours les yeux et les esprits.
Puisque le Ciel t'a mis dedans la fantasie
Le bon heur de gouster un peu ma poesie,
Tu verras mon genie, à tes yeux complaisant,
T'en faire tous les jours quelque nouveau present.
Ma passion destine une œuvre à ta louange
Qui te doit plaire mieux que les thresors du Gange,
Et, lorsque mon travail te fait songer à moy,
Je m'estime aussi riche et plus heureux qu'un roy.
Ce qu'on tient de Fortune est une fausse pompe

Où nostre infirmité se captive et se trompe ;
Un jugement bien sain y sent peu de plaisir,
Et n'y sousmet jamais son glorieux desir.
Ces metaux qu'un avare avidement enserre,
Comme indignes du jour sont cachez sous la terre ;
Si les thresors estoient comme on dit precieux,
Cloris, les diamans nous tomberoient des cieux ;
La perle descendroit avecques la rosée,
Elle ne seroit point aux ondes exposée ;
La mer, qui la vomit, la tiendroit cherement,
La mer dont l'ambre mesme est comme un excrement ;
Le soleil, qui fait l'or, en auroit des couronnes.
Ainsi je ne veux point, Cloris, que tu me donnes,
Et tu sais bien aussi que je ne pense pas
Que des riches presens soient pour toy des appas :
Car un de mes souspirs que je te fais entendre,
Une goutte de pleurs que tu me vois respandre,
Peuvent plus sur ton ame et te font plus aymer
Que si je te donnois et la terre et la mer.
Je te proteste aussi de n'estre point avare
De tout ce que la mer et la terre ont de rare,
Et qu'un de tes regards me vaut mille fois mieux
Que le gouvernement de l'empire des cieux.

ELEGIE.

J'ay faict ce que j'ay peu pour m'arracher de l'ame
L'importune fureur de ma naissante flame ;
J'ay leu toute la nuit, j'ay joué tout le jour,
J'ay fait ce que j'ay peu pour me guerir d'amour ;
J'ay leu deux ou trois fois tous les secrets d'Ovide,

Et, d'un cruel dessein à mes amours perfide,
Goustant tous les plaisirs que peut donner Paris,
J'ay tasché d'estouffer l'amitié de Cloris;
J'ay veu cent fois le bal, cent fois la comedie.
J'ay des luths les plus doux gousté la melodie,
Mais, malgré ma raison, encore, Dieu mercy,
Ces divertissemens ne m'ont point reussi :
L'image de Cloris tous mes desseins dissipe,
Et, si peu qu'autre part mon ame s'esmancipe,
Un sacré souvenir de ses beaux yeux absens
A leur premier object faict revenir mes sens.
Lorsque plus un desir de liberté me presse,
Amour, ce confident rusé de ma maistresse,
Luy qui n'a point de foy, me fait ressouvenir
Que j'ay donné la mienne et qu'il la faut tenir?
Il me fait un serment qu'il a mis mon idée
Dans le cœur de ma dame, et qu'elle l'a gardée,
Me fait imaginer, mais bien douteusement,
Qu'elle aura souspiré de mon esloignement,
Et que bien tost, si l'art peut suivre la nature,
Sa beauté me doit faire un don de sa peinture.
Cela me perce l'ame avec un traict si cher
Qu'il me fait recevoir le feu sans me fascher;
Cela remet mon cœur sur ses premières traces,
Me fait revoir Cloris avecques tant de graces,
Me rengage si bien, que je me sens heureux,
Quoyqu'avec tant de mal, d'estre encore amoureux.
Je sçay bien qu'elle m'aime, et cet amour fidelle
Demande avec raison que je despende d'elle,
Et, si nostre destin, par de si fermes loix,
Prescrit aux plus heureux de mourir une fois,
Qu'un autre ambitieux se consume à la guerre,
Et meure dans le soin de conquerir la terre;
Pour moy, quand il faudra prendre congé du jour,
Puisque Cloris le veut, je veux mourir d'amour.

Qu'on ne me parle point de son humeur legere :
Je veux que ses deffauts me la rendent plus chere.
Ce que fait la raison pour empescher d'aimer
Ne peut que mes desirs davantage allumer.
Quoy que dans le travail mon esprit diminue,
Que ma vie en devienne une mort continue,
Que mon sens estourdi relasche sa vigueur
Et desjà sur mon front imprime sa langueur
(Cependant que Cloris est la vive peinture
Du plus riche en bon poinct que peut donner nature),
Que son cœur nonchalant, ou peut-estre inhumain,
A mon dernier malheur doive prester la main;
Que souvent d'un baiser elle me soit avare,
C'est tout un, il me plaist qu'elle me soit barbare;
Je veux pour mon plaisir aymer sa cruauté;
En faveur de ses yeux je hay ma liberté,
Je hay mon jugement, et veux qu'on me reproche
Que j'ayme sans sujet un naturel de roche,
Je me console assez puisque je voy les Dieux
Endurer comme moy l'empire de ses yeux;
Que le soleil, jaloux de la voir luire au monde,
Pasle ou rouge, tousjours se va cacher sous l'onde.
Je ne sçaurois penser que la fierté des ans,
Que ce vieillard cruel qui mange ses enfans,
Voyant tant de beautez, puisse avoir le courage,
Tout impiteux qu'il est, de leur faire un outrage,
Et, quoyqu'un siecle entier la conduise au trepas,
Pour moy tousjours ses yeux auront assez d'appas.
Mon inclination est assez pure et forte
Contre le changement que la vieillesse apporte,
Quand le ciel par despit renverseroit le cours
Et l'ordre naturel qu'il a prescrit aux jours,
Et que demain, pour voir si mes desirs perfides
Se pourroient dementir, il lui donnast des rides,
Ma flame dans mon sang en ses plus chauds bouillons

Adoreroit son front tout coupé de sillons ;
Ny son taint sans esclat, ny ses yeux sans lumiere,
Ne pourroient rien changer de mon humeur premiere.
Que son ame et son corps soient tous couverts d'horreur,
Je veux suivre par tout mon amoureuse erreur.
Toy, quelque changement dont la Fortune essaye
De voir en m'affligeant si ta çonstance est vraye,
Cloris, rend la pareille à ma ferme amitié .
Et ne me manque point de foy ny de pitié.
Je sçay bien qu'aisement tu te pourrois desdire
Sans qu'il arrive en moy quelque chose de pire,
Pource que mes defauts sont des occasions
Pour destourner de moy tes inclinations,
Mais, pour diminuer ceste amitié sacrée
Et pour rompre la foy que tu m'as tant jurée,
Mes imperfections sont un foible subjet,
Car ton amour n'a point ma vertu pour objet.
On dit que les meschans, qui d'une aveugle rage
Pressent ceux qui jamais ne leur ont fait d'outrage,
Suivans un naturel malin qui les espoint,
Persecutans plus fort et ne pardonnans point,
Ne demordent jamais de leur fausse vengeance
Quand leur courroux n'a point pour objet une offense.
Ainsi ton amitié, qui n'a pour fondement
Que de suivre envers moy sa bonté seulement,
Qui ne sçauroit trouver par où je suis capable
De la moindre faveur, ny d'où je suis aimable,
Ne peut trouver aussi par où se destourner,
Ne peut trouver ainsi dequoy m'abandonner,
Et, sur ceste esperance où mon amour se fonde,
Je croy vivre et mourir le plus heureux du monde.

SUR LE BALET DU ROY.

Pour monseigneur le duc de Montmorency.

Celle pour qui je veux mourir
Me fait un mal si favorable
Que, si l'on me venoit guerir,
On me rendroit bien miserable.
Un roy pour des tourmens si doux
Quitteroit toutes ses delices,
Et, me voyant, seroit jaloux
De mes fers et de mes supplices.
Aussi, pour mieux favoriser
Le divin secret de ma flame,
Mon front s'est voulu deguiser,
De peur de descouvrir mon ame.
C'est ainsi que le roy des Dieux,
Picqué de quelque beau visage,
Prenoit, en devalant des cieux,
Tousjours un masque à son usage;
Et, desguisant sa majesté,
Pour complaire à sa frenesie,
Il avoit pour chaque beauté
Une forme à sa fantaisie.
Pour moy, si mes vœux avoient lieu,
On verroit ma figure humaine
Bien tost se changer en un dieu,
Non pas pour moins souffrir de peine,
Mais plustost pour sçavoir ainsi
Conserver le mal qui me presse,
Et pour estre plus digne aussi
De l'amitié d'une Deesse.
Pleust au ciel qu'un jour seulement

Jupiter m'eust donné sa face,
Et qu'il voulust pour un moment
Me laisser regner en sa place!
  J'ordonnerois que les autels
Que par tout l'univers on dresse
Pour les Dieux ou pour les mortels
Ne seroient que pour ma maistresse.
  Le Temps, serf de ses volontez,
Comme moy luy rendant hommage,
Laisseroit vivre ses beautez
Sans leur faire jamais outrage.
  Je commanderois aux zephirs
De produire une fleur nouvelle,
Toute de flame et de souspirs,
Où je serois peint avec elle.
  Quelque si cher contentement
Dont Jupiter nous fasse envie,
La terre seroit l'element
Où nous voudrions passer la vie.
  Paris seroit notre sejour,
Et, dans ceste joye infinie,
Rien que moy, la paix et l'amour
Ne seroit en sa compagnie.

LE DESGUISÉ.

Pour Monsieur le Premier.

Dans la felicité des graces de vos yeux,
Dont l'esclat m'est si cher alors qu'il me consomme,
  Pouvant passer pour un des Dieux,
Ce que je suis n'est plus que le semblant d'un homme.

Depuis que je vous vis, les clartez du soleil
Ne furent plus pour moy qu'une lumiere peinte ;
La faveur du plus doux sommeil,
Depuis que je vous sers, n'est pour moy qu'une feinte.

Dans l'estroite prison où demeure un amant,
Et dont je ne croy pas qu'aucun sort me delivre,
Vivre tousjours dans le tourment,
Ce n'est que proprement faire semblant de vivre.

Mes yeux, lors que la nuict aveugle l'univers,
Semblent estre endormis et ne voir plus de flame,
Et toutesfois ils sont ouverts,
Mais c'est vers le soleil qui luit dedans mon ame.

Lors qu'Alcmene eut blessé des traits de son amour
Ce Dieu dont les larcins ont esté si celebres,
Nature deguisa le jour
Et couvrit tout le ciel d'un manteau de tenebres.

Si pour un beau dessein il faut se deguiser,
Si le secret d'amour a besoin qu'on le couvre,
On ne me sçauroit accuser
D'estre aujourd'huy le seul qui dissimule au Louvre.

VERS POUR LE BALET DES BACCHANALES[1].

BACCHUS.

Avant que je parusse au jour,
Encore le petit Amour
N'avoit pas le secret de bien charmer les ames ;
Les hommes ny les Dieux n'aymoient que molement,

1. Vers pour le ballet des Bacchanalles, de l'imprimerie du Roy, 1623, in-4. — Id. Ballet du Roy sur le sujet des Bacchanalles, dansé au Louvre le 26 de fevrier 1623. Paris, René

Et n'ont jamais appris que par moy seulement
Le vray mystere de ses flames.

Ceux dont j'anime les esprits
Ont moins d'amour que de mespris
Pour toutes les grandeurs dont la fortune esclate.
Rien comme une beauté ne touche leur desir,
Et vos seules faveurs sont l'unique plaisir
Dont leur esperance se flatte.

Je suis pere de la valeur,
Et, pour grand que soit un malheur
Que le destin propose aux plus cruelles guerres,
Ceux qui m'ont consulté sont exempts de la peur,
Et si pour toute force ils n'ont qu'une vapeur
Et ne sont armez que de verres.

Le pauvre le plus abatu,
Avec l'appuy de ma vertu,
Sur le front des ennuis fait esclater la joye.
Pour luy tous les graviers sont pleins de diamans,
Et dans le fil terni de ses vieux vestemens
Il ne trouve qu'or et que soye.

Je suis le seul Dieu sans pareil
Qui fis voir aux yeux du soleil
La nature impuissante à produire mon estre.
Un si hardy dessein surmonta ses efforts,

Griffart, 1623, in-4. « Sur la fin du mois de fevrier et commencement de mars, ce ne furent en cour que récréations et ballets. Aussi le temps et la saison (qui est ordinairement la plus rude de l'hyver) sembloit convier un chacun à escouler les froidures par telles resjouyssances. Le grand balet des Bachanales ayant esté dancé par les princes et les grands qui estoient en cour, le cinquiesme de mars fut aussi dancé le grand balet de la royne »... (*Le neufiesme tome du Mercure françois*, Paris, Richer, 1624, in-8.

Et le maistre des Dieux luy-mesme ouvrit son corps
Pour me faire achever de naistre.

Semeelle, en cet enfantement,
Endura sans estonnement
Que tout le feu du ciel descendist sur la terre,
Et ses manes contens se vantent aujourd'huy
Qu'au moins de son amour elle brusla celuy
Qui la fit brusler du tonnerre.

THISBÉ
POUR LE POURTRAICT DE PYRAME.

AU PEINTRE.

Fay-moy, de grace, une peinture,
Si tu fis jamais rien de beau,
Toy qui des traicts de ton pinceau
Surpasses l'art et la nature,
Mais sans prendre plus de loisir
Que mon impatient desir
Ne peut accorder à mon ame,
Au moins apporte-moy demain
Le portraict de l'œil de Pyrame
Ou celuy de sa belle main.
N'eusse-tu tracé que l'ombrage
De son front ou de ses cheveux,
Ne fais point tant languir mes vœux
En l'attente de ton ouvrage.
Apporte moy dès aujourd'huy
Quelque petit semblant de luy;
Peintre, n'as-tu rien fait encore ?
Tu recherches trop de façon:

Il ne faut que peindre l'Aurore
Sous l'habit d'un jeune garçon.
Cognois-tu les lis et les roses?
En sçay-tu faire les pourtraicts?
En un mot, sçay-tu tous les traicts
De toutes les plus belles choses?
As-tu veu ces tableaux hardis
Qui, sur les autels de jadis,
Ont porté le pinceau d'Appelle?
Sçache que tu m'offenceras
De ne prendre au plus beau modelle
Un portraict que tu luy feras.
Suy tous les plus fameux exemples
Des peintres morts ou des vivans;
Voy tout ce que les plus sçavans
Ont fait pour embellir nos temples;
Voy le teint, les yeux et les mains
Dont l'artifice des humains
A voulu figurer les anges;
Leur plus superbe monument
Doit quitter toutes ses louanges
A l'image de mon amant.
Si tu voulois peindre Hyacinthe
Pour le faire voir au soleil,
Ou d'un plus superbe appareil,
Vaincre le Tasse en son Aminthe,
Tu peindrois Pyrame ou l'Amour,
Ou ce premier esclat du jour,
Lors que sans ride et sans nuage,
Dans le ciel, comme en un tableau,
Il fait luire son beau visage
Tout freschement tiré de l'eau.
Sois, je te prie, un peu barbare;
Pour bien faire, ouvre-moy le sein.
Tu dois là prendre le dessein

D'une occupation si rare.
Pleust au Ciel qu'il te fust permis
De le voir comme amour l'a mis
Au plus profond de mes pensées!
Car c'est où ses perfections
Paroissent vivement tracées,
Aussi bien que mes passions.
Mais pardonne à ma jalousie :
S'il se peut sans t'injurier,
Laisse-toy derechef prier
De le peindre à ma fantaisie.
Ne demande point à le voir,
Car, pour bien faire ton devoir
Et ne me faire point d'injure,
Tu le peindras comme les Dieux,
De qui tu fais bien la figure
Sans qu'ils soient presens à tes yeux.

ELEGIE.

Proche de la saison où les plus vives fleurs
Laissent esvanouir leur ame et leurs couleurs,
Un amant desolé, melancholique, sombre,
Jaloux de son chemin, de ses pas, de son ombre,
Baisoit aux bords de Loire, en flattant son ennuy,
L'image de Caliste errante avecques luy.
Resvant auprès du fleuve, il disoit à son onde :
« Si tu vas dans la mer qui va par tout le monde,
Fais-la ressouvenir d'apprendre à l'univers
Qu'il n'a rien de si beau que l'objet de mes vers.
Ces fleurs dont le printemps fait voir tes rives peintes
Au matin sont en vie et le soir sont esteintes;

Mais, quelque changement qui te puisse arriver,
Caliste et ses beautez n'auront jamais d'hyver.
Ces humides baisers dont tes rives mouillées
Seront pour quelques jours encore chatouillées
Arresteront enfin leur amoureuse erreur,
Et, s'approchant de toy, se geleront d'horreur.
Alors que tous les flots sont transformez en marbres,
Lors que les aquilons vont deschirer les arbres,
Et que l'eau, n'ayant plus humidité ny pois,
Fait pendre le cristal des roches et des bois;
Que l'onde, applanissant ses orgueilleuses bosses,
Souffre sans murmurer le fardeau des carrosses;
Que la neige durcie a pavé les marets,
Confondu les chemins avecques les guerets;
Que l'Hyver renfroigné, d'un orgueilleux empire,
Empesche les amours de Flore et de Zephire;
Qu'Endimion, vaincu du froid et du sommeil,
Ne peut tenir parole à la sœur du Soleil,
Qui cependant tousjours va visiter sa place,
Sur le haut d'un rocher tout herissé de glace:
Moy qui, d'un sort plus humble ou bien plus glorieux,
Sur les beautez du ciel n'ay point jetté les yeux,
Qui n'ay jamais cherché cette bonne fortune
Qu'Endimion trouvoit aux beautez de la Lune,
Durant ceste saison où leur ardant desir
Ne trouve à son dessein ny place ny loisir,
Je verray ma Caliste après ce long voyage,
Qui plus que cent hyvers m'a fait souffrir d'orage,
Qui m'a plus ruiné que de faire abysmer
Un vaisseau chargé d'or que j'aurois sur la mer.
Quel outrage plus grand auroit-il peu me faire
Que me cacher un mois le seul jour qui m'esclaire?
Dieu, hastez donc l'hyver et luy soyez tesmoin
Que le printemps, l'autonne et l'esté valent moins;
Qu'il despouille les bois, et de sa froide haleine

Perde tout ce que donne et le mont et la plaine :
Ce mois qui maintenant retient cette beauté
A bien plus d'injustice et plus de cruauté,
Car l'hyver, au plus fort de sa plus dure guerre,
Nous oste seulement ce que nous rend la terre,
N'emporte que des fruicts, n'estouffe que des fleurs,
Et sur nostre destin n'estend point ses malheurs,
Ou la dure saison qui m'oste ma maistresse
Toutes ces cruautez à ma ruine adresse.
Mon front est plus terny que des lys effacez,
Mon sang est plus gelé que des ruisseaux glacez;
Bloys est l'enfer pour moy, la Loire est le Cocite;
Je ne suis plus vivant si je ne ressuscite.
Vous qui feignez d'aimer avecques tant de foy,
Trompeurs, vous estes bien moins amoureux que moy;
Courtisans qui partout ne servez que de nombre,
Qui n'aymez que le vent, qui ne suivez que l'ombre,
Qui traisnez sans plaisir vos jours mal asseurez,
Pendans chez la fortune à des liens dorez,
Vous savez mal que c'est des veritables peines
Que donne un feu subtil qui fait brusler les veines.
Esclaves insensez des pompes de la cour,
Vous sçavez mal que c'est d'un veritable amour.
Infidelle Alidor, tu feins d'aymer Sylvie,
Mais tu perds son object et ne perds point la vie.
Tu chasses tout le jour, tu dors toute la nuict,
Et tu dis que par tout son image te suit,
Qu'elle est profondement empreinte en ta pensée,
Et que ton ame en est mortellement blessée.
O toy qui ma Caliste aujourd'huy me ravis,
Qui vois ce que je sens, qui sçais comme je vis,
Malicieux Destin qui me separes d'elle,
Tu respondras pour moy si je luy suis fidelle,
Si depuis son depart j'eus un mauvais dessein,
Si je n'ay tousjours eu des serpens dans le sein.

Tout ce que fait Damon pour divertir ma peine,
Toute sa bonne chere est importune et vaine.
Je suis honteux de voir qu'il faille ingratement
Faire mauvaise mine à son bon traictement;
Que je ne puisse en rien desguiser ma tristesse,
Quoy qu'à me divertir son amitié me presse.
Aussitost que je puis me derober de luy,
Que je trouve un endroit commode à mon ennuy,
Afin de digerer plustost mon amertume,
Je la fais par mes vers distiler à ma plume.
Par fois, lors que je pense escrire mon tourment,
Je passe tout le jour à resver seulement,
Et dessus mon papier, laissant errer mon ame,
Je peins cent fois mon nom et celuy de ma dame.
De penser en penser confusement tiré,
Suivant le mouvement de mon sens esgaré,
Si j'arreste mes yeux sur nos noms que je trace,
Quelque goutte de pleur m'eschappe et les efface,
Et sans que mon travail puisse changer d'object,
Mille fois sans dessein je change de project.
Toute ceste beauté, dans mes sens ramassée,
Tantost ses doux regards presente à ma pensée,
Quelquefois son beau teint, et m'offre quelquefois
Les œillets de sa lèvre et l'accent de sa voix;
Tantost son bel esprit, d'une superbe image,
Tout seul de mes escrits veut recevoir l'hommage.
Confus, je me retire, et songe qu'il vaut mieux
Consoler autrement et mon ame et mes yeux.
Je m'en vay dans les champs pour voir s'il est possible
Qu'un bien-heureux hazard me la rendist visible;
Je m'en vay sur les bords de ces publiques eaux
Dont le dos nuict et jour est chargé de batteaux,
Et tout ce que je vois descendre sur la rive
Me fait imaginer que ma Caliste arrive.
Bref, contre tout espoir mon œil n'est jamais las

De travailler en vain à chercher du soulas;
Quoy que le temps prescrit à ceste longue absence
Pour tout ce que je fais d'un seul point ne s'avance,
Je veux persuader à mon ardant amour
Qu'il voit à tous momens l'heure de son retour.»
Ainsi dit Mœlibée, et pasle, et las, et triste,
Acheva sa journée en adorant Caliste.

ODE.

Cloris, pour ce petit moment
D'une volupté frenetique,
Croys-tu que mon esprit se picque
De t'aimer eternellement?
Lors que mes ardeurs sont passées,
La raison change mes pensées,
Et, perdant l'amoureuse erreur,
Je me trouve dans des tristesses
Qui font que tes delicatesses
Commencent à me faire horreur.

A voir tant fuir ta beauté,
Je me lasse de la poursuivre,
Et me suis resolu de vivre
Avec un peu de liberté.
Il ne me faut qu'une disgrace,
Qu'encore un traict de ceste audace
Qui t'a fait tant manquer de foy.
Après, tiens-moy pour un infame
Si jamais mes yeux ny mon ame
Songent à s'approcher de toy.

Je me trouve prest à te voir
Avec beaucoup d'indifference,

Et te faire une reverence
Moins d'amitié que de devoir.
Toutes les complaisances feintes
Où tes affections mal peintes
Ont troublé mes sens hebetez,
Je les tiens pour foibles feintises
Et n'appelle plus que sottises
Ce que je nommois cruautez.
Je ne veux point te descrier
Après t'avoir loué moy-mesme :
Ce seroit tacher d'un blaspheme
L'autel où l'on m'a veu prier.
T'ayant prodigué des louanges
Que je ne devois qu'à des anges,
Je ne te les veux point ravir :
Je les donne à ta tyrannie
Pour deguiser l'ignominie
Que j'ay souffert à te servir.
Je ne veux point mal à propos
Mes vers ny ton honneur destruire ;
Mon dessein n'est pas de te nuire :
Je ne songe qu'à mon repos.
Encore auras-tu ceste gloire
Que, si la voix de la memoire
Parle à quelqu'un de mes douleurs,
On dira que ma servitude
Respecta ton ingratitude
Jusqu'au dernier de mes malheurs.
J'ay souffert autant que j'ay peu ;
Je n'ay plus de nerf pour tes gesnes,
Ny goutte de sang dans mes veines
Qui ne se brusle à petit feu.
Je me sens honteux de mes larmes :
Amour n'a desjà plus de charmes.
Je suis pressé de toutes parts,

Et bientost, quoy que tu travailles,
Je m'arracheray des entrailles
Tout le venin de tes regards.
Sçachant bien que je meurs d'amour,
Que je brusle d'impatience,
As-tu si peu de conscience
Que de m'abandonner un jour!
Après ton ingratte paresse,
Si tu n'as que ceste caresse,
Fatale à ma credulité,
Puisses-tu perir d'un tonnerre,
Ou que le centre de la terre
Cache ton infidelité!
Non, je ne sçaurois plus souffrir
Ceste liberté de ta vie:
Tout me blasme et tout me convie
De me plaindre et de me guerir.
Aussi bien ta beauté se passe,
Mon amitié change de face;
L'ardeur de mes premiers plaisirs
Perd beaucoup de sa violence:
Ma raison et ta nonchalance
Ont presque amorty mes desirs.
Je sçay bien que la vanité
Qui te fait plaire en mes supplices
Cherche encore dans tes malices
De quoy trahir ma liberté;
Encores tes regards perfides
Preparent à mes sens timides
L'effort de leur esclat pipeur,
Et, malgré le plus noir outrage,
S'imaginent que mon courage
Devant eux n'est qu'une vapeur.
Mais je fay le plus grand serment
Que peut faire une ame bouillante

De la fureur la plus sanglante
Qui peut tourmenter un amant :
Je jure l'air, la terre et l'onde ,
Je jure tous les Dieux du monde,
Que ny force, ny trahison ,
Ny m'outrager, ny me complaire,
N'empescheront point ma cholere
De me donner ma guerison.
Mon tourment ne t'esmeut en rien ;
Ta fierté rit de ma mollesse :
Je ne croy point qu'une Deesse
Eust un orgueil comme le tien.
C'en est fait, je sens que mon ame
Souspire sa derniere flame ;
Tous ces regards sont superflus :
Je ne voy rien, rien ne me touche.
Laisse-moy, ne me parle plus.



LES AMOURS TRAGIQUES

DE

PYRAME ET THISBÉ

TRAGEDIE

LES ACTEURS.

THISBÉ.
PYRAME.
BERSIANE.
NARBAL.
LIDIAS.
LE ROY.
SYLLAR.
DISARQUE.
DEUXIS.
La Mère de Thisbé et sa Confidente.
Le Messager.



LES AMOURS TRAGIQUES

DE

PYRAME ET THISBÉ.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

THISBÉ, BERSIANE, NARBAL, LIDIAS, LE ROY, SYLLAR.

SCÈNE I.

Thisbé, Bersiane.

THISBÉ.

Du bruit et des fascheux aujourd'huy separée,
Ma seule fantaisie avec moy retirée,
Je puis ouvrir mon ame à la clarté des cieux,
Avec la liberté de la voix et des yeux.
Il m'est icy permis de te nommer, Pyrame,
Il m'est icy permis de t'appeller mon ame;
Mon ame, qu'ay-je dit? c'est fort mal discourir,
Car l'ame nous fait vivre et tu me fais mourir.
Il est vray que la mort que ton amour me livre
Est aussi seulement ce que j'appelle vivre.
Nos esprits, sans l'amour, assoupis et pesans,
Comme dans un sommeil passent nos jeunes ans.
Auparavant qu'aimer on ne sçait point l'usage

Du mouvement des sens ny des traicts du visage.
Sans ceste passion, les plus lourds animaux
Cognoistroient mieux que nous et les biens et les maux.
Nostre destin seroit comme celuy des arbres,
Et les beautez en nous seroient comme des marbres
En qui l'ouvrier, gravant l'image des humains,
Ne sçauroit faire agir ni les pieds ny les mains.
Un bel œil dont l'esclat ne luit qu'à l'advanture,
C'est comme le soleil que cachoit la nature
Auparavant qu'il fust entré dans ses maisons
Et qu'il peust discerner la beauté des saisons.
Moy, je croy seulement depuis l'heure premiere
Que l'amour me toucha, d'avoir veu la lumiere,
Et que mon cœur ne vint à respirer le jour
Que dès l'heure qu'il vint à souspirer d'amour;
Et combien que le ciel fasse couler ma vie
Dans ceste passion avec un peu d'envie,
Que mille empeschemens combattent mes desirs
Et qu'un triste succez menace nos plaisirs,
Que les discors mutins d'une haine ancienne
Divisent la maison de Pyrame et la mienne,
Qu'hommes, ciel, temps et lieux, nuisent à mon dessein,
Je ne sçaurois pourtant me l'arracher du sein,
Et quand je le pourrois je serois bien marrie
Que d'un si cher tourment mon ame fust guerie.
Une telle santé me donneroit la mort:
Le penser seulement me fasche et me fait tort.

BERSIANE.

Comment vous estre ainsi de nous tous esloignée!
Osez-vous bien aller sans estre accompagnée?
Tout le monde au logis est en peine de vous,
Et surtout vostre mere en est en grand courroux.

THISBÉ.

Pourquoy cela? ma vie est-elle si suspecte?

BERSIANE.

Non! mais tousjours les vieux veulent qu'on les respecte;
Vous deviez pour le moins un de nous advertir,
Faire quelque semblant que vous alliez sortir.

THISBÉ.

Sçais-tu pas bien que j'ayme à resver, à me taire,
Et que mon naturel est un peu solitaire?
Que je cherche souvent à m'oster hors du bruict?
Alors, pour dire vray, je hay bien qui me suit;
Quelquefois mon chagrin trouveroit importune
La conversation de la bonne Fortune;
La visite d'un Dieu me desobligeroit,
Un rayon du soleil parfois me fascheroit.

BERSIANE[1].

La cheute d'une fueille, un zéphir, un atosme?

THISBÉ.

Je te laisse à juger que feroit un fantosme,
Et de quelle façon je me verrois punir,
Qu'un esprit des enfers me vint entretenir.

BERSIANE.

A ce compte je suis desjà parmy ce nombre.

THISBÉ.

Jamais rien de vivant ne sembla mieux une ombre.

BERSIANE.

D'où viennent ces desdains?

1. Les différentes éditions de cette pièce prêtent à Bersiane le vers qui suit. Peut-être cependant seroit-il mieux de lire :

La visite d'un Dieu me desobligeroit;
Un rayon de soleil parfois me fascheroit;
La chute d'une feuille, un zephir, un atôme;
Je te laisse à juger, etc.

THISBÉ.

Vieux spectre d'ossemens,
Vrayment, je cherche bien tes divertissemens!

BERSIANE.

Je cognois bien que c'est de moy qu'elle murmure;
Je suis donc cet object d'infernalle figure?

THISBÉ.

Je ne dis pas cela, mais tu peux bien penser...

BERSIANE.

Que de mon entretien on se pouvoit passer?

THISBÉ.

Justement.

BERSIANE.

Je cognois, ou je suis peu sensée...

THISBÉ.

Qu'autre chose que toy me tient dans la pensée.

BERSIANE.

Ce n'est pas sans sujet, Thisbé, que nos soupçons
Vous ont fait tous les jours ouyr tant de leçons:
Vostre mere a raison d'avoir l'œil et l'oreille
Dessus vos actions.

THISBÉ.

N'importe qu'elle y veille,
Je n'ay rien fait jamais à craindre des tesmoins;
Mon innocente humeur se mocque de vos soins;
J'en suis esmue autant que du bruit d'une fueille:
Car je vis sans reproche.

BERSIANE.

Hé! le bon Dieu le vueille!

THISBÉ.

Adieu, cherche quelqu'un à qui te faire ouyr.

BERSIANE.

On a beau tel secret dans les os enfouyr,
L'amour, l'ambition, l'orgueil et la cholere
Sont tousjours sur nos fronts d'une apparence claire.
J'espere en peu de jours que nous viendrons à bout
De ceste confidence, et que nous sçaurons tout.

SCÈNE II.

Narbal, Lidias.

NARBAL.

Malgré moy persister en ce funeste amour!
Après les droits du ciel l'ingrat me doit le jour.
Toy qui si laschement flattes sa fantesie,
Tu veux que ma raison cede à sa frenesie,
Et, me rememorant ce qu'autrefois je fis,
Tu me veux conseiller la perte de mon fils!
Il est vray qu'autrefois j'ay senty cette flame,
Lorsqu'un sang plus subtil faisoit agir mon ame;
Esclave que je suis des naturelles loix,
Comme un autre en mon temps de ce feu je bruslois;
Mais tousjours mes desseins estoient avec licence
Et mes justes desirs pleins d'heur et d'innocence.

LIDIAS.

Vous en avez depuis perdu le souvenir;
Mais si les mesmes ans pouvoient vous revenir,
Et qu'en vostre faveur la loy de la nature,
Vous effaçant l'horreur que fait la sepulture,
A vos membres cassez leur force rapportat
Et remit vos esprits en leur premier estat,
Je croy que vos rigueurs changeroient bien de termes
Et que vos sentimens ne seroient plus si fermes;

Ce pauvre fils à qui vous voulez tant de mal
Vous verroit transformé de censeur en rival.
On ne sçauroit dompter la passion humaine;
Contre amour la raison est importune et vaine :
Tousjours l'objet aimable a droict de nous charmer
Lors qu'on est en estat de le pouvoir aimer;
L'ame se voit bien tost d'une beauté forcée
Par le rapport des yeux avecque la pensée.

NARBAL.

Ton esprit tient encor un peu de la saison
Qui ne voit point meurir les fruicts de la raison.
Moy, qui suis bien guery de ceste humeur volage,
Ayant dejà passé tous les degrez de l'aage,
Je cognois mieux que toy la vie et le devoir,
Et bien tost mieux que toy je luy feray sçavoir.
Aymer sans mon congé, et s'obstiner encore
D'un amour qui le perd et qui me deshonore !
D'un ennemy mortel la fille rechercher !
Je t'ayme mieux le cœur hors du sein arracher.
Tu demordras, mutin ! Je te feray cognoistre
Le respect que tu dois à ceux qui t'ont fait naistre,
Et que tu ne dois point suivre ta passion,
Ny faire des desseins sans ma permission !

LIDIAS.

Quand on s'engage au sort d'une pareille affaire,
Une permission n'est jamais necessaire.
On n'y sçauroit pourvoir quand c'est un accident;
A cela le plus fin est le plus imprudent.
On ne demande point congé d'une advanture ;
S'il en faut demander, c'est donc à la nature,
Qui conduit nostre vie, et s'adresser aux Dieux,
Qui tiennent en leurs mains nos esprits et nos yeux.

NARBAL.

Ne sçait-il pas qu'il est obligé de me plaire?

Que cet amour furtif irrite ma cholere ?
Qu'il va dans ce project mes jours diminuant,
Et fait un parricide en le continuant ?
Les Dieux trouvent-ils bon, puisqu'ils sont equitables,
Qu'on face des forfaicts ?

LIDIAS.

S'ils sont inevitables
Les Dieux ne veulent point en retirer nos pas ;
Mesme, puisqu'en amour le crime a des appas,
Que la rigueur des lois l'entretient et l'augmente,
Les amans trouvent grace auprès de Radamante.
Mais une noire humeur qui meut des assassins,
Une nature lasche encline à des larcins,
C'est ce qui fait horreur au ciel et à la terre,
Et sur quoy justement doit tomber le tonnerre,
Où la necessité d'un amoureux desir,
Qui de l'ame et du corps n'aspire qu'au plaisir
Merite qu'on l'assiste, et vouloir sa ruine
Tient un peu d'une humeur envieuse et chagrine.

NARBAL.

Tes discours ne sont point assez persuasifs.
Ce mal ne prend qu'aux cœurs mols, delicats, oysifs,
Où jamais le bon sens n'a choisi sa demeure,
Où jamais la vertu ne trouve une bonne heure.
Suffit : quand la raison le contraire voudroit,
L'empire paternel conserveroit son droit.
Mon pouvoir absolu rompra cette entreprise
Et mon authorité luy fera lascher prise.

LIDIAS.

Vous voulez qu'Ixion, lié dans les enfers,
S'arrache de sa roue et qu'il brise ses fers ;
Qu'un homme desjà mort sa guerison reçoive,
Que Sisiphe repose et que Tantale boive.
Tous nos efforts ne sont que d'un pouvoir humain :
Qui tend à l'impossible il se travaille en vain.

SCÈNE III.

Le Roy, Syllar.

LE ROY.

C'est trop faire de vœux, c'est trop verser de larmes,
Il faut avoir recours à de meilleures armes.
Ceste ingratte farouche, avecques ses mespris,
A donné trop long-temps la gehenne à mes esprits.
La qualité de roy, l'esclat de ma fortune,
Au lieu de l'attirer, la choque et l'importune;
Elle ayme mieux, ignoble et honteuse qu'elle est,
Un simple citoyen.

SYLLAR.

Son semblable lui plaist.

LE ROY.

Je le rendray pourtant, si le soleil m'esclaire
Seulement aujourd'huy, peu capable de plaire.

SYLLAR.

A quel si bon moyen pouvez-vous recourir
Pour le rendre odieux?

LE ROY.

Je le feray mourir.
Toute autre invention est douteuse et grossiere.
Lorsqu'elle le verra sanglant sur la poussiere,
Que les yeux, en mourant, les regards à l'envers,
Hideux, sans mouvement, demeureront ouverts,
Il faut que l'amitié soit bien dans la pensée
Si par un tel object elle n'en est chassée.

Je sçay bien que Thisbé sans des vives douleurs
Ne verra point sa mort, ny sans beaucoup de pleurs;
Mais avecque le temps, jusqu'à la moindre trace
La plus forte douleur se dissipe et s'efface.
Ayant veu que l'object de son premier amour
N'ayme plus, ne sent rien, n'a plus de part au jour,
Elle, encore vivante et encore sensible,
A mon affection sera plus accessible.

SYLLAR.

L'aymez-vous jusqu'au poinct de violer la loy?

LE ROY.

Tu sçais que la justice est au dessous du roy;
La raison defaillant, la violence est bonne
A qui sçait bien user des droicts d'une couronne.

SYLLAR.

Mais tousjours vous sçavez que l'equité vaut mieux.

LE ROY.

Les grands roys doivent vivre à l'exemple des Dieux.

SYLLAR.

Aussi vous ont-ils faits leurs lieutenans en terre.

LE ROY.

Leur cholere à son gré fait tomber le tonnerre,
Et, quoy qu'ils soient portez, ce semble, à nous cherir,
Pour montrer leur puissance ils nous font tous mourir,
Et moy je tiens du ciel ma meilleure partie,
Mon ame avec les Dieux a de la sympathie.
J'aime que tout me craigne, et croy que le trespas
Tousjours est juste à ceux qui ne me plaisent pas.
Pyrame est en ce rang: sa mort est legitime,
Car desplaire à son roy, c'est avoir faict un crime.
Il n'est pas innocent: ceux que la loy du sort
Rend mal voulus du prince, ils sont dignes de mort.

Mon amour l'a conclu; ce tyran implacable
En donne avecques moy l'arrest irrevocable :
Il sera ma victime, et, je jure, devant
Qu'aucun ait jetté l'œil sur le soleil levant ;
Deussay-je par ma main executer ma haine,
Son trespas resolu me tirera de peine.
Icy me fera voir cet acte officieux
Celuy de tous les miens qui m'aimera le mieux;
Icy dois-je tirer une preuve asseurée
De la fidelité qu'on m'a cent fois jurée.

SYLLAR.

Le temps et la raison pourroient-ils point oster
Ces violens desirs ?

LE ROY.

Rien que les augmenter.
Le temps et la raison feront du feu la glace,
Et m'osteront plustot le cœur hors de sa place.

SYLLAR.

Puisque c'est un dessein qu'on ne peut divertir,
A quel prix que ce soit il en faut donc sortir.
Sire, me voicy l'ame et la main toute preste
A quoy que vos desseins ayent destiné ma teste.

LE ROY.

Comment ! tu me previens ! Ha ! veritablement
Je voy bien que tu veux m'obliger doublement.
Un plaisir est plus grand qui vient sans qu'on y pense;
Qui souffre qu'on demande a pris sa recompense,
Mesme quand le besoin de nos desirs pressez
A qui ne fait le sourd se fait entendre assez.

SYLLAR.

Je m'en vay de ce pas vaquer à l'entreprise.

LE ROY.

O qu'en ton amitié le ciel me favorise!

SYLLAR.

Dans deux heures d'icy nous y mettrons la main.

LE ROY.

Il est vray qu'il vaut mieux aujourd'huy que demain.
Je ne te parle point encore du salaire.

SYLLAR.

Sire, tout mon espoir est l'honneur de vous plaire.

LE ROY.

Je sçay que tout service est digne de loyer.

SYLLAR.

Il sçait bien comme il faut les hommes employer :
Une telle action dessus le gain se fonde.
C'est le plus liberal de tous les roys du monde;
Il en est mieux servy. L'argent a des ressorts
Qui font aller partout nos esprits et nos corps.

ACTE DEUXIESME.

THISBÉ, PYRAME, DISARQUE.

SCÈNE I.

Pyrame, Disarque.

PYRAME.

Je sçay bien, cher amy, que ton sage dessein
Est de m'oster la flame et la mort hors du sein,
De r'amener à soy ma pauvre ame esgarée,
Qui s'est depuis deux ans d'avec moy separée;
Mais sçache que mon ame abhorre ta raison,
Que je prens tes conseils pour une trahison,

Et d'abord que tu viens à me parler d'esteindre
Ce feu dont nuict et jour je ne fais que me plaindre,
Malgré le sentiment que j'ay de mon erreur
Et de ton amitié, ta voix me faict horreur.
Je te hay si tu es ennemy de mon aise;
Il faut que ton esprit à mon humeur se plaise,
Que tu perdes le soin de censurer mes pleurs,
Que ton affection consente à mes mal-heurs,
Et que ton jugement mette son industrie
A conserver mon mal.

DISARQUE.

Mon Dieu, quelle furie !

PYRAME.

Autrement je te tiens barbare et sans pitié.

DISARQUE.

Que vous cognoissez mal les fruits de l'amitié !

PYRAME.

Je veux que mon amy, sans feinte et sans reserve,
Dedans ma passion me complaise et me serve.

DISARQUE.

Et quoy, si vostre amy vous avoit veu courir
Dans un danger mortel?

PYRAME.

Qu'il me laissast mourir.
Le plus sanglant despit que la fortune livre
A des desesperez, c'est les forcer de vivre.

DISARQUE.

Il est vray qu'un desir une fois emporté
Vers un funeste amour a plus de fermeté;
On retracte plustost le dessein legitime
D'une bonne action que le project d'un crime;

Le mal à plus d'appas, et ce qui plus nous nuit
Avecques plus d'adresse et de vigueur nous suit.
Vous courez obstiné, ce semble, à vostre perte,
Quelque difficulté qui vous y soit offerte :
Vos parens, obligez d'un naturel devoir,
Vous opposent icy leur absolu pouvoir.

PYRAME.

C'est par où mon desir davantage se pique;
J'ayme bien à forcer une loy tyrannique.
Amour n'a point de maistre, et vos empeschemens
Ne me sont desormais que des allechemens.
C'est une occasion de me monstrer fidelle,
C'est prouver à Thisbé que j'ose tout pour elle.
N'as-tu point quelquesfois pris garde à sa beauté?
Toy qui par dessus tous aymes la nouveauté,
Toy qui, depuis les bords d'où le soleil se leve
Jusqu'aux flots reculez ou la clarté s'acheve,
Des objects les plus beaux as fait juges tes yeux,
En as-tu recogneu qui puissent plaire mieux?

DISARQUE.

Il est certain qu'elle a quelque chose de rare.

PYRAME.

Dis qu'elle a quelque chose à tenter un barbare;
Celuy que ses regards ne peuvent pas toucher,
Il a des duretez de souche et de rocher.

DISARQUE.

Voilà bien des discours de la melancholie.

PYRAME.

Je croy que ta raison vaut moins que ma folie,
Et que tu viens à tort me plaindre et m'accuser
D'une erreur où les Dieux se voudroient abuser.
Ne m'en parle jamais : ta resistance est vaine,
Et, si tu n'as juré de t'acquerir ma haine,

Si tu n'as resolu de rompre avecques moy,
Dedans ma passion ne me fais plus la loy.
Tu voudrois que j'aymasse à la façon commune,
Et qu'un lasche dessein de faire ma fortune
M'amenast dans le but de tes intentions.

DISARQUE.

Je voudrois gouverner un peu vos passions,
Et vous sauver l'esprit du danger et du blasme.

PYRAME.

Est-ce à toy, je te prie, à gouverner mon ame?
Ce cœur fut-il par toy là dedans enfermé?
Laisse faire à Nature : elle me l'a formé;
C'est d'elle dont Thisbé se vit aussi formée,
Pour enflammer ce cœur, et pour en estre aymée,
N'ayans tous deux qu'un but de peine et de plaisir,
Semblables de l'humeur, de l'aage et du desir;
Et, si j'osois flatter encore mon visage,
On nous pourroit tous deux cognoistre en une image.
C'est le premier appas dont mon cœur souspira,
C'est le premier espoir dont Amour m'attira,
Cher espoir dont mon ame heureusement se flatte,
Car son œil favorable à mes regards esclatte,
Me comble de faveur. Bref je suis assuré,
D'un amour mutuel : elle me l'a juré,
Mes levres dans ses mains en ont cueilly le gage,
Et, pour le confirmer d'un plus pressant langage,
Ses pensers me l'ont dit, ses yeux en sont tesmoins;
Car dans tous nos discours la voix parle le moins.
Nous disons d'un traict d'œil à nos ames blessées
Bien plus qu'un livre entier n'exprime de pensées,
Et des souspirs de feu, d'elle à moy repassans,
Mieux que nul confident s'expliquent à nos sens.
Nous n'avons point besoin que d'autres s'introduisent
A traicter nos amours; les arbitres nous nuisent;

Le meilleur confident ne sert jamais si bien
Que dans nostre interest il ne mesle le sien;
Selon sa fantaisie il advance ou recule
L'aveugle mouvement d'un pauvre esprit qui brusle.
Pour moy, je ne sçaurois souffrir un gouverneur;
J'ayme mieux reussir avec moins de bon-heur.
Les soins de la prudence ont trop d'inquietude;
Mon ame n'a d'object sinon ma servitude,
Où je trouve mon bien, mieux qu'en ma liberté,
Et que j'ayme sans doute autant que la clarté.

DISARQUE.

Puis que c'est une peste à vos os attachée,
Une fleche mortelle en vostre cœur fichée,
C'est en vain que l'on prend le soin de vous guerir.

PYRAME.

Guerir! on ne le peut sans me faire mourir.

DISARQUE.

Au moins prenez bien garde, en ceste amour furtive,
Qu'un funeste succez à vos desseins n'arrive!
Vous estes espiez, et de loin et de près,
Par des yeux vigilans qu'on y commet exprès.

PYRAME.

Toute leur diligence est assez inutile:
L'ame des amoureux n'est pas si peu subtile;
Nous sçavons bien choisir et le temps et le lieu
Où mesme ne sçauroit nous descouvrir un Dieu.
Ne t'en mets point en peine, et seulement endure,
Si tu me veux aimer, que ma fureur me dure.
Adieu, laisse-moy seul m'entretenir icy.
Voilà la nuict qui vient, le ciel est obscurcy,
Ma maistresse m'attend; afin de me complaire,
L'autre soleil s'en va quand cestuy-cy m'esclaire.
Privez de tous moyens de nous parler ailleurs,

Et ne pouvant venir à des accez meilleurs,
Une petite fente en ceste pierre ouverte,
Par nous deux seulement encore descouverte,
Nous fait secrettement aller et revenir
Les propos dont Amour nous laisse entretenir;
Car c'est le lieu par où nos passions discrettes,
Donnent un peu de jour à nos flames secrettes.
Icy, cruels parens! malgré vos dures loix,
Nous faisons un passage à nos timides voix;
Icy nos cœurs ouverts, malgré vos tyrannies,
Se font entrebaiser nos volontez unies.
Conseillers inhumains! peres sans amitié!
Voyez comme ce marbre est fendu de pitié,
Et qu'à nostre douleur le sein de ces murailles
Pour receler nos feux s'entrouvre les entrailles;
Que l'air se prostitue à nos contentemens;
L'air, le plus rigoureux de tous les elemens,
Le pere des frimas, la source des orages,
A plus d'humanité que vos brutaux courages.
Mais j'entends quelque bruit; c'est elle, sans faillir.
Je sens tous mes esprits d'aise me deffaillir.
Elle ne ment jamais, et feroit conscience
De charger son amant de trop de patience.
Je voy comme elle approche et marche à pas comptez,
Soupçonneuse, eslançant ses yeux de tous costez.

SCÈNE II.

Thisbé, Pyrame.

THISBÉ.

Es-tu là, mon soucy?

PYRAME.

Qui vous a retenue? [nue;
Aujourd'huy pour le moins vous estes preve-
Vous arrivez plus tard que je ne fis hier.

THISBÉ.

Il est vray que j'ay tort, je ne le puis nier;
Mais, quand je t'auray dit ce qui ma deu contraindre,
Je croy que tu seras obligé de me plaindre;
Je te feray pitié, car je ne pense pas
Que le mal qu'on m'a fait soit moins que le trespas.

PYRAME.

Comment! vous a-t'on fait quelque injure, mon ame?
Quelqu'un en son absence a-t'il blessé Pyrame?
Un Dieu ne le pourroit avec impunité.

THISBÉ.

Ceste offence n'estoit que l'importunité
D'une vieille, hideuse et sotte creature,
Qui m'a tout aujourd'huy mis l'ame à la torture,
Qui m'a fait tant de loix, m'a tant donné d'advis,
Et tant reiteré d'inutiles devis,
Qu'on tariroit plustost l'humidité de l'onde
Que ceste humeur chagrine en caquets si feconde.

PYRAME.

Dites-moy, je vous prie, encore, en quoy tendoit
Le discours où plus fort la vieille s'estendoit?

THISBÉ.

De rendre une parfaite et pleine obeissance
A ceux à qui je doy le bien de ma naissance ;
De ne me dispenser de prendre aucun plaisir
Que leur commandement ne me le vint choisir,
Sur tout de bien deffendre et l'esprit et l'oreille
Des pointes dont Amour un jeune sang resveille ;
Que les jeunes esprits n'ont rien de dangereux
Au prix que d'escouter un conseil amoureux ;
Que mesme au plus heureux cet appas est funeste,
Que c'est un precipice, un poison, une peste.

PYRAME.

Elle vous a donc fait l'amour bien odieux !

THISBÉ.

Elle me l'a despeint comme il est dans ses yeux.

PYRAME.

Estranges changemens où tombe la nature !
Un pauvre corps usé qui n'est que pourriture,
Une vieille à qui l'aage a seiché les humeurs,
A qui les sens gastez ont perverty les mœurs,
Un sang gros et pesant, tousjours froid comme glace,
Si ce n'est qu'une fievre eschauffe un peu sa masse ;
Un tronc de nerfs et d'os d'artifice mouvant,
Qu'on ne sçauroit nommer qu'un fantosme vivant,
Persecute tousjours d'une jalouse envie
Les passetemps heureux de nostre jeune vie !
Ces vieillards, dont l'esprit et le corps abbatu
Erigent l'impuissance en tiltre de vertu,
Eux-mesmes qui le cours de la nature suivent,
Qui selon l'appetit de leur vieillesse vivent,
Pretendent contre nous forcer l'ordre du temps,
Et que nous soyons vieux en l'age de vingt ans,
Nos mœurs par leur exemple imprudemment censurent,

Alleguant ce qu'ils sont, et non pas ce qu'ils furent!
Au moins, ma chere vie, en ce sot entretien
Je croy que cet esprit n'a rien peu sur le tien?

THISBÉ.

Ces discours m'ont passé plus loin qu'une nuée.

PYRAME.

Ta bonne volonté n'est pas diminuée?

THISBÉ.

Elle a creu davantage : on n'a fait que jetter
Du souffre dans la flamme afin de l'irriter.
Je suis d'un naturel à qui la resistance
R'enforce le desir, l'espoir et la constance;
Je croy qu'on me verroit mourir autant de fois
Qu'on me force d'ouyr ces importunes voix,
Sinon que mon amour de plus en plus persiste,
Et brusle davantage alors qu'on luy resiste;
Et je n'ay rien de cher comme une occasion
De tout ce qui sçauroit nourrir ma passion,
Puis qu'au divin object dont je suis amoureuse
Le sort veut que je sois parfaitement heureuse,
Que tu merites bien l'inviolable foy
Que jusques au tombeau je garderay pour toy.

PYRAME.

Et moy, si le tombeau laissoit encor' aux ames
Quelque petit rayon de leurs deffuntes flames,
Je n'aurois autre feu que toy dans les enfers,
Et dedans leurs prisons je n'aurois que tes fers.
Mais parmy nos discours nous ne prenons pas garde
Que ce doux entretien dont amour nous retarde,
S'il n'est bien mesnagé, nous manquera bien tost.

THISBÉ.

Helas! ne pourrons-nous jamais dire qu'un mot!

Les oyseaux dans les bois ont toute la journée
A chanter la fureur qu'amour leur a donnée;
Les eaux et les zephirs, quand ils se font l'amour,
Leur rire et leurs souspirs font durer nuict et jour.

PYRAME.

Il se faut retirer, de crainte qu'il n'arrive
Que de ce peu de bien encor on ne nous prive.

THISBÉ.

Dans une heure au plus tard je reviens donc icy.

PYRAME.

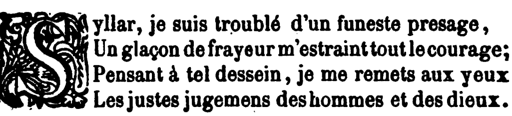
Et moy je seray mort si je n'y viens aussi.

ACTE TROISIESME.

DEUXIS, SYLLAR, PYRAME, LE ROY.

SCÈNE I.

Deuxis, Syllar, Pyrame.


yllar, je suis troublé d'un funeste presage,
Un glaçon de frayeur m'estraint tout le courage;
Pensant à tel dessein, je me remets aux yeux
Les justes jugemens des hommes et des dieux.

SYLLAR.

Quoy! tu manques de cœur!

DEUXIS.

Je sens de la contrainte
En ce que j'entreprens, et non pas de la crainte.

SYLLAR.

Je cognois ton courage, et c'est la cause aussi
Qui fait que je t'employe en ceste affaire icy.

DEUXIS.

Il est beau de tenter une mort legitime
Pour quelque grand exploict et qui se fait sans crime;
On appelle courage un esprit genereux
Qui n'est point inhumain, comme il n'est point peureux,
Qui meurt sur une breche, et dont les funerailles
Se font chez l'ennemy sous un bris de murailles;
Le trespas est louable ou ignominieux,
Selon que le sujet est lasche ou glorieux;
Mais pense à quelle fin nous avons pris l'espée,
A quel exploit sera nostre main occupée!
Quoy! sans estre offencez nous nous voulons vanger!
Quand on n'a point de haine on n'en sçauroit forger.

SYLLAR.

Notre commission donne toute licence.

DEUXIS.

On ne peut sans remords s'en prendre à l'innocence.
Il ne nous a rien fait, nous le voulons tuer.

SYLLAR.

La volonté du roy se doit effectuer.

DEUXIS.

Si quelque excez leger contentoit sa cholere,
Je croy que justement on luy pourroit complaire;
Mais en un fait semblable, en une trahison,
Chacun le peut desdire avec trop de raison.

SYLLAR.

En dedisant son roy, quelque juste apparence
Que puisse prendre un peuple, il commet un offence.
Comme les Dieux au ciel, sur la terre les roys

Establissent aussi des souveraines loix;
Ils partagent esgaux ce que le monde enserre:
Les Dieux sont roys du ciel, les roys Dieux de la terre.
Jupiter d'un clin d'œil fait les astres mouvoir,
Et nos princes sur nous ont le mesme pouvoir;
A la grandeur des Dieux leur grandeur se figure,
Comme au vouloir des Dieux leur vouloir se mesure.

DEUXIS.

Il leur faut obeir si leur commandement
Imite ceux des Dieux, qui font tout justement.

SYLLAR.

Enquerir leur secret tient trop du temeraire;
C'est aux roys à le dire, et à nous à le faire.
S'il a mal commandé, l'homicide commis
Tombera sur sa teste, et nous sera remis:
Le devoir ignorant rend une ame innocente.

DEUXIS.

Mais, cognoissant le mal, il faut quelle y consente.
Un devoir ignorant! Et quoy ne vois-tu pas
Qu'on brasse à l'innocent un perfide trespas,
Que l'enfer un pareil n'en sçauroit faire naistre!

SYLLAR.

Sçaches qu'un serviteur doit obeyr au maistre.
Considerant de près et l'honneur et le droit,
Tout le monde sans doute icy nous reprendroit;
Mais nous sommes forcez, le prince le fait faire:
Il luy faut obeyr, c'est un point necessaire.

DEUXIS.

Et pourquoy necessaire? Il vaut mieux encourir
Sa disgrace eternelle.

SYLLAR.

Il vaut donc mieux mourir?

DEUXIS.

J'aymerois mieux la mort qu'une honteuse vie,
De remords criminels incessamment suivie.
Quand le chien des enfers avecques ses abbois
Vient troubler les vivans, ils sont morts mille fois;
Mais, mourant pour l'honneur, on court par les brisées
D'un bien heureux repos dans les champs Elisées;
Les esprits, depestrez des vicieux discords
Qu'ils ont avec nos sens, joyeux quittent nos corps.

SYLLAR.

Quelque si doux accueil que Mercure prepare,
Crois qu'un homme se trouble alors qu'il se separe,
Que les corps trespassez d'une pierre couverts
Changent les os en poudre et la charongne en vers,
Que les esprits errans par les rives funebres
D'un Cocite incogneu ne sont plus que tenebres.
Qu'on soit bien dans ce regne où Pluton tient sa cour,
C'est un conte; il n'est rien de si beau que le jour.
Le moindre chien vivant vaut mieux que cent cohortes
De tygres, de lyons, ou de pantheres mortes.
Bien que pauvre sujet, je prefere mon sort
A celuy-là d'um prince ou d'un monarque mort.
Croy-moy, suy mon conseil; ne donnons point nos testes
Pour preserver autruy; ne soyons pas si bestes.

DEUXIS.

Mourrions-nous pour cela?

SYLLAR.

Croy-tu vivre un moment
Apres t'estre mocqué de son commandement?

DEUXIS.

Mais le Roy craint-il point la justice plus haute?
En nous faisant mourir il descouvre sa faute;

Nos testes ne sçauroient venir sur l'eschaffaut
Sans y faire monter son criminel deffaut.

SYLLAR.

Pour nous exterminer, quand ils en ont envie,
Les roys ont cent moyens pour nous oster la vie;
Nos jours sont dans leurs mains, ils les peuvent finir;
Ils peuvent le plus juste innocemment punir;
Quelque tort que ce soit, quand un roy nous accuse,
Sa grande authorité ne manque point d'excuse.
Contre le prince, aux droicts il ne se faut fier ;
Le pretexte plus faux le peut justifier,
Outre qu'au souverain la perte de deux hommes
Ne se doit reprocher de deux tels que nous sommes.
Plusieurs, qui ne sont point ainsi religieux
Et qu'un si grand secret rendroit trop glorieux,
Ces mouvemens du roy ne craindront pas de suivre.
Après cela, crois-tu qu'il nous souffrist de vivre?
Nous ne sçaurions fuir de son bras irrité
L'injure d'un supplice à demy merité.

DEUXIS.

Il faut donc se bannir, et bien loin, d'un empire
A tous les gens de bien le moins seur et le pire.

SYLLAR.

Voyageant l'univers de l'un à l'autre bout,
Nous ne sçaurions fuyr: les roys courent par tout,
Ils ont de longues mains qui par tout ce bas monde,
Sans se mouvoir d'un lieu, touchent la terre et l'onde.

DEUXIS.

Tu dis vray, ta raison me rend ores confus.

SYLLAR.

Coulpables vers le roy de ce couard refus,
C'est fait de nous ; aussi faisant ce qu'il commande
Sans doute apres cela nostre fortune est grande;

Les royales faveurs nos esprits saouleront
Et dans nos cabinets des flots d'or couleront.

DEUXIS.

L'or, ce metal sorcier, corrompt tout par ses charmes;
Devant luy prosterné, l'honneur luy rend les armes;
Il n'est si fort rempart de justice ou de foy
Qu'il ne brise; il ne craint ny pieté ni loy.
L'or peut tout, mesme alors que son appas s'adresse
A des hommes vaillans que la misere presse,
Comme moy, malheureux, que l'horreur de la faim
Contraint à desirer ce detestable gain.
Monstre de pauvreté! ta dent est plus funeste
Que le feu plus cuisant et la plus forte peste;
Le meutrier que la peur bourrelle incessamment
Au prix de tes forçats est puny doucement;
Dans les plus grands remords des faits les plus infames,
Sçavoir qu'on a du bien console fort les ames;
L'argent purge le crime et nous guerit de tout.

SYLLAR.

A la fin tout va bien; je voy qu'il se resout.

DEUXIS.

Le sort en est jetté: mon ame est exposée
A ce qu'il te plaira; je voy l'affaire aisée.

SYLLAR.

Il ne faut seulement que le guetter icy.

DEUXIS.

Le voilà, ce me semble.

SYLLAR.

Il me le semble aussi.

DEUXIS.

Donnons en mesme temps.

PYRAME.

On ne me peut surprendre :
Assassins, vous sçaurez si je me sçay deffendre;
Bien que seul contre deux, je vous feray sentir
Qu'on ne se prend à moy qu'avec du repentir.

DEUXIS.

O Dieux ! je suis blessé.

PYRAME.

Si ta main n'est meilleure,
Ce lasche et traistre sang tu vomiras sur l'heure :
Ton sort, comme le sien, pend au bout de ce fer.

SYLLAR.

Fuyons, je croy que c'est un fantosme d'enfer.

DEUXIS.

O Dieux ! que je fais bien icy l'experience
Qu'il ne faut rien tenter contre sa conscience!

BYRAME.

Conscience, voleur ! Je croy que le remords
Ne te presse qu'entant que tu vas voir les morts,
Que tu sens la frayeur d'une peine eternelle
Recueillir en mourant ton ame criminelle.

DEUXIS.

Ha ! si vous me laissiez un peu de liberté
De vous parler avant que perdre la clarté !

PYRAME.

Que me sçaurois-tu dire ?

DEUXIS.

Une chose sans doute
Qui vous pourroit servir.

PYRAME.

Il faut que je l'escoute.

Qu'est-ce ?

DEUXIS.

Ce qu'on pourroit à peine deviner.
Le roy nous a contraints de vous assassiner.

PYRAME.

O Ciel ! que m'as-tu dit ! mais faut-il croire un traistre ?

DEUXIS.

Je vous dis ce qui est.

PYRAME.

Mais ce qui ne peut estre.
Dieux ! tout mon sang se trouble ; il est vray que le roy
Ayme, à ce qu'on m'a dit, en mesme lieu que moy.
Helas ! je suis perdu, mon mal est sans remede.
Contre mon roy quel Dieu puis-je trouver qui m'aide.

DEUXIS.

Voyez de vous conduire en cela sagement.
Maintenant je trespasse avec allegement.

PYRAME.

L'enfer te soit propice, et sa nuict mal-heureuse
Pour un si bon remors te soit moins rigoureuse.
Au reste, il faut fuir, c'est le meilleur conseil,
Sans faire plus icy ny repos ny sommeil.
Quand le courroux des roys fait esclater leurs ames,
C'est pis dix mille fois que torrents et que flames.
Il faut s'oster de là, mais de necessité ;
Thisbé, vous m'en avez souvent sollicité;
Vous m'avez dit cent fois que vous seriez heureuse
De suivre loin d'icy ma fortune amoureuse,
Que vous craignez ce prince, et que de son amour
Quelque malheur au nostre arriveroit un jour.
Il y faudra pourvoir, et, si l'humeur hardie
De ce courage ardent ne s'est pas refroidie,
Nous nous affranchirons de ses cruelles loix,
Et nous n'aurons que nous de parens ny de roys.

SCÈNE II.

Le Roy, Syllar, le Messager.

LE ROY.


cet affront le sang au visage me monte.
Que ma condition souffre aujourd'huy de honte,
Sçachant que de ma part tu luy voulois parler!

MESSAGER.

En vain cent fois le jour vous m'y feriez aller.

LE ROY.

Que Thisbé n'a point fait semblant de te cognoistre?

MESSAGER.

Sire, tout aussi-tost qu'elle m'a veu paroistre,
Destournant ses regards, surprise à l'impourveu,
Ainsi qu'elle auroit fait d'un serpent qu'elle eust veu,
Elle s'est engagée en une compagnie
A faire des discours d'une suitte infinie,
Jusqu'à tant qu'elle a peu se desrober de moy.

LE ROY.

Traicter si rudement la passion d'un roy!
Faut-il que nous ayons, fils des Dieux que nous sommes,
Le sentiment semblable au vulgaire des hommes?
Ingrate! si faut-il que je te mette, un jour,
Dans le choix d'esprouver ma haine ou mon amour.
Tu sçauras que je regne, et que la tyrannie
Me peut bien accorder ce que l'amour me nie.
Ce beau fils depesché, si ton cœur ne demord,
Tu te pourras bien voir sa compagne à la mort.
Mais voicy de retour mon fidelle ministre;
Je lis dessus son front quelque rapport sinistre,
Il craint de m'aborder. Parle et leve les yeux.

SYLLAR.

L'affaire va très-mal.

LE ROY.

Je n'attendois pas mieux.

SYLLAR.

Mon compagnon est mort, et moy, couvert de playes,
Vous viens faire rapport de ces nouvelles vrayes.
Nous avions à peu près l'ouvrage executé,
Que le peuple en fureur dessus nous s'est jetté,
Et d'armes et de cris une croissante suitte
A peine m'a donné le loisir de la fuitte.

LE ROY.

C'est trop; je voy qu'Amour se mocque de mes vœux,
Que le ciel par dessein deffend ce que je veux.
Je suis au desespoir, mon ame est trop gehennée;
J'ay gardé dans le sein la mort toute une année.
Mes malheurs vont sans fin l'un l'autre se suivans,
La saison de l'hyver n'a jamais tant de vents,
Jamais tant de frimats, ny de froid, ny de gresle,
Qu'il ne face en trois mois quelque beau jour pour elle;
Jamais vieillard caduc ne s'est si mal porté
Qu'il n'ait eu dans l'année une heure de santé;
Eole quelquefois tient tous les vents en bride
Et fait voir aux nochers le front des eaux sans ride,
Et l'astre le plus fier et plus malin des cieux,
Jamais de mon destin n'a destourné ses yeux.
Ce traistre me donna le sceptre et le courage,
Pour me donner les maux avecques plus d'outrage.
Mais je me plains en vain, le ciel n'a point de tort:
Tout homme de courage est maistre de son sort;
Il range la fortune à son obeissance,
Son devoir ne cognoist de loy que sa puissance,
Mesme quand c'est un roy qui n'a d'autre devoir

Que de jouyr des droicts d'un souverain pouvoir.
Non, non, mon jugement n'est plus sur la balance.
Syllar, tous mes conseils vont à la violence :
Retente une autre fois encore mon dessein ;
Va dans son lict luy mettre un poignard dans le sein.
Dis que c'est de ma part ; fay-toy donner main forte
Pour forcer la maison ; dis que c'est moy, n'importe ;
Controuve quelque crime afin de l'accuser :
En mon nom tu pourras tout dire et tout oser.

SYLLAR.

Que la fureur des roys est une chose estrange !
Ils veulent que le Ciel à leur humeur se range,
Que tout leur face joug. En ce cruel desir
S'il se servoit d'un autre, il me feroit plaisir.

ACTE QUATRIESME.

PYRAME, THISBÉ, LA MERE DE THISBÉ, SA CONFIDENTE.

SCÈNE I.

Pyrame, Thisbé.

PYRAME.

Tu vois en quel danger nostre fortune est mise,
Que mesme la clarté ne nous est pas permise.
Enfin ne veux-tu point forcer ceste prison ?
Icy l'impatience est jointe à la raison :
Le tyran, qui desjà fait esclatter sa rage,
Afin de l'assouvir mettra tout en usage,
Et possible devant que le flambeau du jour

Nous fasse voir demain ses coursiers de retour,
Nous sçaurions ce que peut une fureur unie
Avec l'autorité d'une force impunie.

THISBÉ.

Le conseil en est pris : sans attendre à demain,
Il faut resolument s'affranchir de sa main.
Je seray bien heureuse, ayant de la Fortune
Et disgrace et faveur avecque toy commune,
Lorsque je n'auray plus d'espions à flatter,
Que je n'auray parens ny mere à redouter,
Et qu'Amour, ennuyé de se monstrer barbare,
Ne nous donnera plus de mur qui nous separe,
Que sans empeschemens nos yeux pourront passer
Par tout où sont venus la voix et le penser.
Lors, d'un parfait plaisir entre tes bras comblée,
Mon ame du tyran ne sera pas troublée ;
Lors je n'auray personne à respecter que toy.

PYRAME.

Lors tu n'auras personne à commander que moy ;
Dessus mes volontez la tienne souveraine
Te donnera tousjours la qualité de reyne.
Thisbé, je jure icy la grace de tes yeux,
Serment qui m'est plus cher que de jurer les Dieux,
Que ton affection aujourd'hui me transporte.
Je ne la croyois pas estre du tout si forte ;
Je doutois que l'on peust aimer si constamment,
Et que tant d'amitié fust pour moy seulement.
Que des objects plus beaux...

THISBÉ.

N'acheve point, Pyrame,
Un si mauvais soupçon ; tu blesserois mon ame.
Autre object que le tien ! c'est me desobliger,
Mon cœur, et quel plaisir prens-tu de m'affliger ?

PYRAME.

Ne crois point que cela trouble ma fantaisie;
Mais laisse à tant d'amour un peu de jalousie,
Non pas pour les mortels, car j'ose m'assurer
Que tu n'aimes que moy.

THISBÉ.

Tu le peux bien jurer.

PYRAME.

Mais je me sens jaloux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souveut entre et sort par ta bouche;
Je croy qu'à ton subjet le soleil fait le jour
Avecques des flambeaux et d'envie et d'amour.
Les fleurs que sous tes pas tous les chemins produisent
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuisent.
Si je pouvois complaire à mon jaloux dessein,
J'empescherois tes yeux de regarder ton sein;
Ton ombre suit ton corps de trop près, ce me semble
Car nous deux seulement devons aller ensemble.
Bref, un si rare object m'est si doux et si cher,
Que ta main seulement me nuit de te toucher.

THISBÉ.

Hors de l'empeschement qui nous separe icy,
Tu sçauras que tes vœux sont mes desirs aussi,
Que ton mal est celuy dont je me sens pressée.
Mais la course du jour s'en va desja passée,
La lune se confond avecque sa clarté:
Il est temps de pourvoir à nostre liberté;
Il faut que nostre fuite à la nuict se hazarde,
Car avec trop de soin tout le jour on me garde.

PYRAME.

C'est très-bien advisé: quand d'un sommeil profond
La premiere douceur dans nos veines se fond,
Qu'en ce pesant fardeau, tout taciturne et sombre,
On n'oit que le silence, on ne voit rien que l'ombre,

Il se faut desrober chacun de sa maison,
Ou plustost se sauver chacun de la prison.

THISBÉ.

Mais au sortir d'icy, pour nous voir en peu d'heure,
Quelle assignation trouverons-nous plus seure :

PYRAME.

En attendant le jour, un lieu propre et bien près :
Il semble que l'amour me le descouvre exprès,
Le tombeau de Ninus.

THISBÉ.

Il est vrayment bien proche.

PYRAME.

Là coule un clair ruisseau, tout au pied d'une roche,
Qui, de ses vives eaux entretenant les fleurs,
Maintient à la prairie et l'ame et les couleurs;
Un arbre tout auprès, fertile en meures blanches,
Nous offre le couvert de ses espaisses branches :
Sçaurions-nous rencontrer un lieu plus à souhait?

THISBÉ.

Il est le mieux du monde : allons, cela vaut fait.

SCÈNE II.

La Mere, sa Confidente.

LA MÈRE.

Encores de frayeur tous mes cheveux se dressent;
Ses farouches regards encor à moy s'adressent;
Hà! sommeil malheureux, en ce songe trompeur,
Que tu m'as fait, ô Dieux! que tu m'as fait de peur!

De ceste vision l'image triste et noire
Avecques trop d'horreur s'attache à ma memoire;
J'ay resvé tout le jour dans l'apprehension
De ma mauvaise nuict.

LA CONFIDENTE.

Ce n'est qu'illusion

LA MERE.

Combien en voyons-nous à qui la voix des songes
A dit des veritez!

LA CONFIDENTE.

Comme aussi des mensonges.

LA MERE.

Ceste frayeur me tient pourtant dans les esprits
Trop avant pour avoir son presage à mespris;
Jamais une si triste et si pasle figure
Ne se presente à nous sans un mauvais augure.
Une pareille nuict ne me vient pas souvent.

LA CONFIDENTE.

A qui suit la raison le songe n'est que vent;
Il est bon ou mauvais, feint ou bien veritable,
Selon l'erreur douteux de nostre esprit muable.

LA MERE.

Si tu sçavois comment ce songe est apparu,
Comment cent fois la mort par mes os a couru,
De quelque fermeté que ta raison se vante,
Possible prendrois-tu ta part de l'espouvante.

LA CONFIDENTE.

S'il ne vous est fascheux de me le faire ouyr....

LA MERE.

Si cette ombre en parlant pouvoit s'esvanouyr,
Et que sa forme errante encore dans ma couche

Peust sortir de mon ame en sortant de ma bouche,
Tu me verrois très prompte à te faire sçavoir
Ce que mes yeux fermez m'ont clairement fait voir.

LA CONFIDENTE.

« Deschargeant sa douleur dedans l'ame fidelle
« De quelqu'un que l'on aime, on la sent moins cruelle. »
Le plus foible secours que l'on nous puisse offrir
Nous fait le mal au moins plus doucement souffrir :
S'il en faut souspirer, qu'avec vous je souspire.

LA MERE.

Ta curiosité me presse de le dire :
L'heure où nos corps, chargez de grossieres vapeurs,
Suscitent en nos sens des mouvemens trompeurs
Estoit desjà passée, et mon cerveau tranquile
S'abbreuvoit des pavots que le sommeil distile,
Sur le poinct que la nuict est proche de finir
Et le char de l'Aurore est encore à venir.

LA CONFIDENTE.

Environ ce temps-là, l'opinion vulgaire
Tient que les songes ont la vision plus claire.

LA MERE.

Plusieurs evenemens me sont desjà tesmoins
Que leur incertitude alors trompe le moins.

LA CONFIDENTE.

Nous preserve le ciel que cestuy-cy persiste
A nous prognostiquer son obscurité triste.

LA MERE.

Sçache que jamais songe en son obscurité
N'a fait voir tant d'horreur ny tant de verité.

LA CONFIDENTE.

Vrayment, à vous ouyr, j'en suis desjà touchée.

LA MERE.

Le voicy, Dieux! mon ame en est effarouchée :
J'ay veu tout au travers du bandeau du sommeil,
Au milieu d'un desert, l'eclipse du soleil ;
C'est le premier object de la funeste image
Qui marque à mon destin un asseuré dommage.
En cette nuict espaisse où par tout l'univers
Les objects demeuroient esgallement couverts,
J'ay senty sous mes pieds ouvrir un peu la terre,
Et de là sourdement bruire aussi le tonnerre;
Un grand vol de corbeaux sur moy s'est assemblé;
La lune est devalée, et le ciel à tremblé;
L'air s'est couvert d'orage, et, dans ceste tempeste,
Quelques gouttes de sang m'ont tombé sur la teste.
Un lyon, l'œil ardant et le crain herissé,
Dessus son large col hideusement pressé,
Rugissant sans me voir auprès de la caverne,
A fait autour de moy deux ou trois fois un cerne.
Certains cris soubsterrains, rompus par des sanglots,
Comme un mugissement de rivage et de flots,
Au travers le silence et l'horreur des tenebres,
M'ont transpercé le cœur de leurs accens funebres.

LA CONFIDENTE.

O dieux! tant seulement à vous ouyr parler,
Je sens que tout d'horreur mon cœur se va geler.

LA MERE.

De là, tombant à coup dans des frayeurs plus vives,
Il m'a semblé d'errer aux infernalles rives,
Où, d'une nuict plus noire encore m'aveuglant,
J'ay rencontré d'abord un corps pasle et sanglant
Qui me representoit, d'un object lamentable,
De ma fille Thisbé le pourtraict veritable.
Ce corps avoit le sein de trois grands coups ouvert,

Qui teignoit le linceul dont il estoit couvert.
Aussi tost que ses yeux ont cogneu mon visage,
Quoy qu'ils ne fussent plus que d'ombre et de nuage,
M'eslançoient des regards avec un tel effort
Qu'ils me sembloient des traicts que decochast la mort.
Puis, m'approchant, me dit d'une voix aigre et forte :
Que cherche-tu, tigresse? Et bien ! me voylà morte!
Tu viens donc, inhumaine, en ces bords malheureux,
Pour encore espier nos esprits amoureux?
Et, me prenant la main, tire hors de ma place,
Pour me monstrer Pyrame estendu sur la glace,
Qui, par le mesme endroit d'autant de coups blessé,
Monstroit qu'un mesme esprit l'avoit aussi poussé.
Voy, dit-elle, barbare, en ce piteux spectacle,
Dequoy nous a servy ton envieux obstacle !
Qui te meut de venir troubler nostre amitié?
Icy nostre destin abhorre ta pitié :
L'enfer, plus doux que toy, laisse vivre nos flames.
Va, ne reviens jamais importuner nos ames.
Là son bras m'a poussée; alors tout en sursaut
Je me suis esveillée avec un cry fort haut.
N'est-ce pas là dequoy me donner de l'ombrage?

LA CONFIDENTE.

Mais bien dequoy troubler le plus hardy courage.

LA MERE.

Vrayement, je me repens d'avoir tenté si fort
Une si bonne fille, et cognois que j'ay tort.
Je veux d'oresnavant d'une bride moins forte
Retenir les desirs où son aage la porte.

LA CONFIDENTE.

Madame, il est bien vray qu'un peu moins rudement
Vous la gouvernerez bien plus commodément;
Comme elle est de bon sang, elle a l'humeur altiere;

La force en un bon cœur fait moins que la priere.
En cet aage à peu près il me souvient qu'un jour
Mon pere me voulut destourner d'un amour
Qu'il jugeoit peu sortable; et moy, bien à ma sorte,
La deffence rendit ma passion si forte
Que dedans peu de jours il veit bien qu'il falloit
A la fin s'accorder à ce qu'amour vouloit :
Ny le respect d'autruy, ny nostre ame elle-mesme,
Ne se peut empescher de suivre ce qu'elle ayme.

LA MÈRE.

Asseure-toy d'avoir desormais le plaisir
De me voir indulgente à son jeune desir.

SCÈNE III.

THISBÉ *seule.*

Deesse de la nuit, Lune, mere de l'ombre,
Me voyant arriver sous ce fueillage sombre,
Tiens-toy dans ton silence, et ne t'offence pas
De l'amour effronté qui guide icy mes pas.
Ne me regarde point pour envier mon aise :
C'est assez qu'icy bas Endimion te baise,
Et, sans me quereller d'aucun jaloux soupçon,
Demeure toute seule avecques ton garçon,
Et croy qu'en ce dessein que mon amour hazarde
Je n'ay d'intention pour rien qui te regarde.
Celuy qui maintenant me fait icy venir
N'a que trop dans ses yeux dequoy m'entretenir.
Et toy, sacré ruisseau dont le plaisant rivage
Semble plus accostable en ce qu'il est sauvage,
Redouble à ma faveur le doux bruit de ton cours,

Tant que tous les Sylvains en puissent estre sourds,
Et que la vaine Escho, de ton bruit assourdie
Mes amoureux propos à ces bois ne redie.
Mais non, va doucement, de peur de resveiller
Les nimphes de tes eaux; laisse-les sommeiller :
L'onde ne leur met pas tant de froideur dans l'ame
Qu'elle ne s'embrasast en regardant Pyrame.
Mais quoi! ce paresseux est encore à venir.
Je ne sçay quel subjet le peut tant retenir.
Il a bien de l'amour, mais il n'est pas possible
Qu'il le ressente au point où je me voy sensible.
Je ne le dis qu'à vous, ruisseaux, antres, forests,
A qui mesme Diane a commis ses secrets.
A ma faveur, Escho, commande à ceste roche
De lui toucher un mot d'un amoureux reproche.
Mais n'oy-je pas de loin, ce semble, un peu de bruit?
J'entrevoy la clarté comme d'un œil qui luit.
Helas! qu'ay-je apperceu! Dieux! l'effroyable beste!
Un lyon affamé qui cherche icy sa queste.
Fuy, Thisbé, les horreurs d'un si mauvais destin.
Dieux! que Pyrame au moins n'en soit pas le butin!

ACTE CINQUIESME.

SCÈNE I.

PYRAME *seul.*

Enfin je suis sorty; leur prudence importune
N'a plus à gouverner ny moy ny ma fortune;
Mon ame ne suit plus que le flambeau d'amour;
Dans mon aveuglement je trouve assez de jour.
Belle nuict, qui me tends tes ombrageuses toiles,

Ha! vrayement, le soleil vaut moins que tes estoilles.
Douce et paisible nuict, tu me vaust desormais
Mieux que le plus beau jour ne me valut jamais;
Je voy que tous mes sens se vont combler de joye
Sans qu'icy nul des Dieux ny des mortels me voye.
Mais me voicy desjà proche de ce tombeau;
J'aperçoy le meurier, j'entends le bruit de l'eau;
Voicy le lieu qu'Amour destinoit à Diane :
Icy ne vint jamais rien que moy de prophane.
Solitude, silence, obscurité, sommeil,
N'avez-vous point icy veu luire mon soleil?
Ombres, où cachez-vous les yeux de ma maistresse?
L'impatient desir de le sçavoir me presse.
Tant de difficultez m'ont tenu prisonnier
Que je mourois de peur d'estre icy le dernier.
Mais, à ce que je voy, je m'y rends à bonne heure,
Puis qu'encore en son lict mon Aurore demeure.
Attendant qu'elle arrive icy bien à propos,
Le reste de la nuict m'offre son doux repos.
Mais pourrois-je dormir en mon inquietude,
Quelque sommeil qui regne en ceste solitude?
Depuis que je la sers, Amour m'a bien instruit
A passer sans dormir les heures de la nuict.
Le murmure de l'eau, les fleurs de la prairie,
Cependant flatteront un peu ma resverie.
O fleurs! si vos esprits, jamais se transformans,
Despouillerent les corps des malheureux amans,
S'il en est parmy vous qui se souvienne encore
D'avoir souffert ailleurs qu'en l'empire de Flore,
Doux objets de pitié, ne soyez point jaloux
Si la faveur d'Amour m'a traicté mieux que vous,
Et, si du temps passé le souvenir vous touche,
Prestez-nous sans regret vostre amoureuse couche.
Mais desjà la rosée a vos tapis mouillez;
Que dis-je! c'est du sang qui vous les a souillez!

D'où peut venir ce sang? La troupe sanguinaire
Des ours et des lions vient icy d'ordinaire.
Une frayeur me va dans l'ame repassant.
Je songe aux cris affreux d'un hibou menaçant
Qui m'a tousjours suivy; ces ombrages nocturnes
Augmentent ma terreur et ces lieux taciturnes.
Dieux! qu'est-ce que je voy? j'en suis trop esclarcy.
Sans doute un grand lyon a passé par icy;
J'en recognois la trace, et voy sur la poussiere
Tout le sang que versoit sa gueulle carnassiere.
O ciel! en quelle horreur en fin suis-je tombé.
Detestable! j'arrive aux traces de Thisbé!
Ces traces que je voy, son pied les a formées,
Et celles du lyon pesle-mesle imprimées;
Parmy cela du sang abondamment espars.
Ha! je ne voy qu'horreur, que morts de toutes parts.
Il n'en faut plus douter, mon œil me dit ma perte.
Justes Dieux! se peut-il que vous l'ayez soufferte?
Mais vous n'en sçaviez rien! Vous estes de faux Dieux!
C'est moy qui l'ay conduite en ces coupables lieux,
Moy, traistre, qui sçavois qu'auprès de ceste source
Les ours et les lyons font leur sanglante course,
Que la commodité de ce frais abbreuvoir
Et de ce lieu desert tousjours les y fait voir.
Infame, criminel et desloyal Pyrame!
Qu'as-tu fait de Thisbé? qu'as-tu fait de ton ame?
Comment me suis-je ainsi de moy-mesme privé?
Elle m'a prevenu; le jour est arrivé.
Voy-je pas que l'aurore en sa pointe premiere
Espanche au ciel ouvert sa confuse lumiere?
Soleil, voudrois-tu luire après cet accident?
Cherche, pour te cacher, un plus noir occident.
Toutesfois, monstre-toy, tu le pourras sans honte;
Il n'est plus de soleil çà bas qui te surmonte:
Thisbé n'est plus au monde. O bel arbre! ô rocher!

O fleurs ! en quel endroit me la faut-il chercher ?
Beau cristal innocent dont le miroir exprime
Sur mon front paslissant l'image de mon crime,
Toy qui dessus tes bords la voyois deschirer,
N'en as-tu quelque membre au moins sceu retirer ?
Traistre, tu n'as servi qu'à raffraischir la gueulle
Du lyon, luy laissant ma Thisbé toute seule.
Mais pourquoy les cailloux veux-je icy quereller ?
C'est à mon imprudence à qui je dois parler,
C'est à mes cruautez à qui je dois la peine
De la mort la moins juste et la plus inhumaine ;
C'est moi de qui les bras la devoient secourir,
Et qui ne l'ont pas fait ; c'est moi qui dois mourir.
Sortez, à ma faveur, de vos demeures creuses,
Pour deschirer ce corps ; venez, trouppes affreuses,
Mon juste desespoir vous presse, il vous attend ;
Sans defense un butin ce pauvre corps vous tend.
Cruels, ne cherchez point que dans les bergeries
Quelque innocent aigneau s'immole à vos furies.
Destournez desormais le cours à vos larcins ;
Mangez les criminels, tuez les assassins.
En toy, lyon, mon ame a fait ses funerailles,
Qui digeres desjà mon cœur dans tes entrailles ;
Reviens, et me fais voir au moins mon ennemi,
Encores tu ne m'as devoré qu'à demi ;
Acheve ton repas ; tu seras moins funeste
Si tu m'es plus cruel. Acheve donc ce reste ;
Oste-moy le moyen de te jamais punir.
Mais ma douleur te parle en vain de revenir.
Depuis que ce beau sang passe en ta nourriture,
Tes sens ont despouillé leur cruelle nature.
Je croy que ton humeur change de qualité,
Et qu'elle a plus d'amour que de brutalité.
Depuis que sa belle ame est icy respandue,
L'horreur de ces forests est à jamais perdue ;

Les tygres, les lyons, les pantheres, les ours,
Ne produiront icy que de petits Amours,
Et je croy que Venus verra bien tost escloses
De ce sang amoureux mille moissons de roses.
Mon sang dessus le sien par icy coulera,
Mon ame avec la sienne icy se meslera.
Qu'il me tarde desjà que mon ombre n'arrive
Rejoindre son esprit sur la mortelle rive!
Au moins, si je trouvois d'un chef-d'œuvre si beau
Quelque saincte relique à mettre en un tombeau,
Je ferois dans mon sein une large ouverture,
Et sa chair dans la mienne auroit sa sepulture.
Toy, son vivant cercueil, reviens me devorer,
Cruel lyon, reviens, je te veux adorer;
S'il faut que ma Deesse en ton sang se confonde
Je te tiens pour l'autel le plus sacré du monde.
O Dieux! si je ne voy rien d'elle à mon trespas,
Au moins je baiseray la trace de ses pas,
Et ma levre, en suivant ceste sanglante route,
Cent fois rebaisera son beau sang goutte à goutte.
Ah! beau sang precieux, qui, tout froid et tout mort,
Faites dedans mon ame encor un tel effort,
Vous avez donc quitté vos delicates veines
Pour achever en fin vos tourmens et mes peines!
Puis que le sort me dit que vous l'avez voulu,
Il ne m'y verra pas moins que vous resolu.
Mais que trouvai-je icy? Cette sanglante toille
A la pauvre deffuncte avoit servi de voile.
O trop cruel tesmoin de mon dernier malheur!
Tesmoin de mon forfait, sois-le de ma douleur.
Mais quoy! dedans l'object d'un sort si desplorable,
Sanglant et dechiré tu m'es encor aimable!
Le faut-il adorer? Il le faut, je le veux:
Il a touché jadis l'or de ses blonds cheveux.
Ce voile, à nos amours prestant son chaste usage,

Deffendoit au soleil de baiser son visage.
Il fut en ma faveur soigneux de son beau teint.
Sois-tu doresnavant reveré comme sainct,
Et qu'en faveur du sang qui peint nostre infortune,
La nuict te daigne mettre avec sa robe brune.
Mais je croy que mon cœur se flatte en sa langueur ;
Il est temps que ma vie acheve sa rigueur.
Au dessein de mourir dois-je chercher qui m'aide?
Rien que ma main ne s'offre à ce dernier remede.
Terre, si tu voulois t'ouvrir dessous mes pas,
Tu me ferois plaisir. Mais tu ne le fais pas;
Il semble que ton flanc davantage se serre.
Dieux! si vous me vouliez envoyer le tonnerre,
Je vous serois tenu. Mais, ô propos honteux !
Mon trespas à m'ouyr est encore douteux ;
Mon desespoir encor en moy se delibere ;
Mais l'estourdissement, non la peur, le differe.
Voicy dequoy venger les injures du sort ;
C'est icy mon tonnerre, et mon goufre, et ma mort.
En despit des parens, du ciel, de la nature,
Mon supplice sera la fin de ma torture.
Les hommes courageux meurent quand il leur plaist.
Aime ce cœur, Thisbé, tout massacré qu'il est ;
Encor un coup, Thisbé, par la derniere playe,
Regarde là-dedans si ma douleur est vraye.

SCÈNE II.

THISBÉ *seule*.



A peine ai-je repris mon esprit et ma voix.
Ceste peur m'a fait perdre un voile que j'avois
Et m'a fait demeurer assez long-temps cachée.
Possible mon amant m'aura depuis cherchée.

Il doit estre arrivé, s'il n'a perdu le soin
De me venir trouver, car le jour n'est pas loin.
Je n'entends plus que l'eau que verse la fontaine;
Le silence profond me rend assez certaine
Que je puis approcher la tombe où ce pendant
Mon Pyrame languit sans doute en m'attendant.
La beste qui cherchoit l'eau de ceste vallée,
Ayant esteint sa soif, ores s'en est allée;
Autrement j'entendrois qu'elle feroit du bruict,
Et ses yeux brilleroient au travers de la nuict.
O nuict! je me remets en fin sous ton ombrage.
Pour avoir tant d'amour, j'ay bien peu de courage.
Mais, ou mon œil s'abuse en un objet trompeur,
Voicy dequoy rentrer en ma premiere peur;
Une subite horreur me prend à l'impourveue,
Et, si l'obscurité peut asseurer ma veue,
Un augure incertain mes soupçons ne dement,
Certains pas dans les miens meslez confusement,
Ceste place par tout sanglante et si foulée,
Monstre qu'icy la beste a sa fureur saoulée.
Dieux! je voy par la terre un corps qui semble mort.
Mais pourquoy m'effrayer? C'est Pyrame qui dort.
Pour divertir l'ennuy de son attente oisive,
Il repose au doux bruit de cette source vive.
Ce sera maintenant à luy de m'accuser!
Mais ce lieu dur et froid, mal propre à reposer,
Que desjà la rosée a rendu tout humide,
M'oblige à l'esveiller. Dieux! que je suis timide!
J'ay son contentement et son repos si cher
Que ma voix seulement a peur de le fascher;
Il dort si doucement qu'on ne sçauroit à peine
Discerner parmy l'air le bruit de son haleine.
Mais d'où vient qu'immobile et froid dessous ma main
Il semble mort? Pyrame! o Dieux! j'appelle en vain;
Il ne respire plus; ce beau corps est de glace.

Helas ! je voy la mort peinte dessus sa face ;
D'une eternelle nuict son bel œil est couvert ;
Je voy d'un large coup son estomac ouvert.
Hé! ne meurs pas si tost, ouvre un peu la paupiere,
Respire encore un coup, je mourray la premiere ;
Ne t'en va point sans moy, ne me fais point ce tort.
Tu ne me respons rien, mon cœur ; tu n'es pas mort :
Les Dieux ne meurent point ; la nature est trop sage
Pour laisser ruiner son plus aimable ouvrage.
Mais, ô foible discours ! ô faux soulagement !
La perte que je fais m'oste le jugement.
Pyrame ne vit plus ! Ha ! ce souspir l'emporte.
Comment ! il ne vit plus ! et je ne suis pas morte !
Pyrame, s'il te reste encor un peu de jour,
Si ton esprit me garde encore un peu d'amour,
Et si le vieux Charon, touché de ma misere,
Retarde tant soit peu sa barque à ma priere,
Attends-moy, je te prie, et qu'un mesme trespas
Acheve nos destins ; je m'en vay de ce pas.
Mais tu ne m'attends point, et, si peu que je vive,
En ce dernier devoir mon sort veut que je suive.
Coulpable que je suis de ceste injuste mort,
Malheureux criminel de la fureur du sort,
Quoy ! je respire encore ! et, regardant Pyrame
Trespassé devant moy, je n'ay point perdu l'ame !
Je voy que ce rocher s'est esclatté de dueil
Pour respandre des pleurs, pour m'ouvrir un cercueil.
Ce ruisseau fuit d'horreur qu'il a de mon injure,
Il en est sans repos, ses rives sans verdure ;
Mesme, au lieu de donner de la rosée aux fleurs,
L'aurore, à ce matin, n'a versé que des pleurs,
Et cet arbre, touché d'un desespoir visible,
A bien trouvé du sang dans son tronc insensible ;
Son fruict en a changé ; la lune en a blesmy,
Et la terre a sué du sang qu'elle a vomy.

Bel arbre, puis qu'au monde après moy tu demeures,
Pour mieux faire paroistre au ciel tes rouges meures
Et luy monstrer le tort qu'il a fait à mes veux,
Fay comme moy, de grace, arrache tes cheveux,
Ouvre-toy l'estomah, et fay couler à force
Cette sanglante humeur par toute ton escorce.
Mais que me sert ton dueil? Rameaux, prez verdissans,
Qu'à soulager mon mal vous estes impuissans!
Quand bien vous en mourriez, on voit la Destinée
Ramener vostre vie en ramenant l'année.
Une fois tous les ans nous vous voyons mourir,
Une fois tous les ans nous vous voyons fleurir.
Mais mon Pyrame est mort sans espoir qu'il retourne
De ces pasles manoirs où son esprit sejourne.
Depuis que le soleil nous voit naistre et finir,
Le premier des defuncts est encore à venir;
Et, quand les Dieux demain me le feroient revivre,
Je me suis resolue aujourd'huy de le suivre.
J'ay trop d'impatience, et puis que le destin
De nos corps amoureux fait son cruel butin
Avant que le plaisir que meritoient nos flammes
Dans leurs embrassemens ait peu mesler nos ames,
Nous les joindrons là-bas, et par nos saincts accords
Ne ferons qu'un esprit de l'ombre de deux corps;
Et, puis qu'à mon subjet sa belle ame sommeille,
Mon esprit innocent luy rendra la pareille.
Toutesfois, je ne puis sans mourir doublement.
Pyrame s'est tué d'un soupçon seulement;
Son amitié fidelle, un peu trop violente,
D'autant qu'à ce devoir il me voyoit trop lente,
Pour avoir soupçonné que je ne l'aimois pas,
Il ne s'est peu guerir de moins que du trespas.
Que donc ton bras sur moy davantage demeure,
O mort! et, s'il se peut, que plus que luy je meure;
Que je sente à la fois poison, flammes et fers.

Sus! qui me vient ouvrir la porte des enfers?
Ha! voicy le poignard qui du sang de son maistre
S'est souillé laschement : il en rougit, le traistre!
Execrable bourreau! si tu te veux laver
Du crime commencé, tu n'as qu'à l'achever;
Enfonce là-dedans, rend-toy plus rude et pousse
Des feux avec ta lame. Helas! elle est trop douce.
Je ne pouvois mourir d'un coup plus gracieux,
Ny pour un autre object hayr celuy des cieux.



ŒUVRES

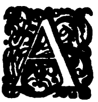
DE

THEOPHILE

TROISIESME PARTIE.



REQUESTE AU ROY.


Au milieu de mes libertez,
Dans un plein repos de ma vie
Où mes plus molles voluptez
Sembloient avoir passé l'envie,
D'un traict de foudre inopiné
Que jetta le ciel mutiné
Dessus le comble de ma joye
Mes desseins se virent trahis,
Et moy d'un mesme coup la proye
De tous ceux que j'avois hays.
  Le visage des courtisans
Se peignit en ceste advanture
Des couleurs dont les mesdisans
Voulurent peindre ma nature.
Du premier traict dont le malheur
Separa mon destin du leur
Mes amis changerent de face;
Ils furent tous muets et sourds,
Et je ne vis en ma disgrace
Rien que moy-mesme à mon secours.
  Quelques foibles soliciteurs
Faisoient encore un peu de mine
D'arrester mes persecuteurs

Sur le penchant de ma ruine ;
Mais en un peril si pressant
Leur secours fut si languissant
Et ma guarison si tardive,
Que la raison me resolut
A voir si quelque estrange rive
M'offriroit un port de salut.
 Je fus long-temps à desseigner
Où j'irois habiter la terre,
Et, sur le poinct de m'esloigner,
Mille peurs me faisoient la guerre :
Car le soleil, qui chaque jour
Faict si vite un si large tour,
Ne visite point de contrée
Où ces chefs de dissentions
Ne donnent aisément l'entrée
A quelqu'un de leurs espions.
 Après cinq ou six mois d'erreurs,
Incertain en quel lieu du monde
Je pourrois asseoir les terreurs
De ma misere vagabonde,
Une incroyable trahison
Me fit rencontrer ma prison
Où j'avois cherché mon azile :
Mon protecteur fut mon sergent.
O grand Dieu! qu'il est difficile
De courre avecques de l'argent!
 Le billet d'un religieux,
Respecté comme des patentes,
Fit espier en tant de lieux
Le porteur des Muses errantes,
Qu'à la fin deux meschans prevosts,
Fort grands voleurs et très devots,
Priant Dieu comme des apostres,
Mirent la main sur mon collet,

Et, tous disans leurs patenostres,
Pillerent jusqu'à mon valet.
  A l'esclat du premier appas,
Esblouys un peu de la proye,
Ils doutoient si je n'estois pas
Un faiseur de fausse monnoye.
Ils m'interrogeoient sur le prix
Des quadruples qu'on m'avoit pris
Qui n'estoient pas du coin de France.
Lors il me print un tremblement,
De crainte que leur ignorance
Me jugeast prevostablement.
  Ils ne pouvoient s'imaginer,
Sans soupçon de beaucoup de crimes,
Qu'on trouvast tant à butiner
Sur un simple faiseur de rimes,
Et, quoy que l'or fût bon et beau,
Aussi bien au jour qu'au flambeau,
Ils croyoient, me voyant sans peine,
Quelque fonds qu'on me desrobât,
Que c'estoient des fueilles de chesne
Avec la marque du sabat.
  Ils disoient entr'eux sourdement
Que je parlois avec la lune,
Et que le diable asseurement
Estoit autheur de ma fortune;
Que, pour faire service à Dieu,
Il falloit bien choisir un lieu
Où l'object de leur tyrannie
Me fist sans cesse discourir
Du trespas plein d'ignominie
Qui me devoit faire perir.
  Sans cordon, jartieres ny gans,
Au milieu de dix hallebardes,
Je flattois des gueux arrogans

Qu'on m'avoit ordonné pour gardes,
Et nonobstant, chargé de fers,
On m'enfonce dans les enfers
D'une profonde et noire cave,
Où l'on n'a qu'un peu d'air puant
Des vapeurs de la froide bave
D'un vieux mur humide et gluant.
Dedans ce commun lieu de pleurs,
Où je me vis si miserable,
Les assassins et les voleurs
Avoient un trou plus favorable.
Tout le monde disoit de moy
Que je n'avois ny foy ny loy,
Qu'on ne cognoissoit point de vice
Où mon ame ne s'adonnât,
Et, quelque traict que j'escrivisse,
C'estoit pis qu'un assassinat;
Qu'un sainct homme de grand esprit,
Enfant du bien heureux Ignace,
Disoit en chese et par escrit
Que j'estois mort par contumace,
Que je ne m'estois absenté
Que de peur d'estre executé
Aussi bien que mon effigie;
Que je n'estois qu'un suborneur,
Et que j'enseignois la magie
Dedans les cabarets d'honneur;
Qu'on avoit bandé les ressorts
De la noire et forte machine
Dont le souple et le vaste corps
Estend ses bras jusqu'à la Chine;
Qu'en France et parmy l'estranger
Ils avoient dequoy se vanger
Et dequoy forger une foudre
Dont le coup me seroit fatal,

En deust-il couster plus de poudre
Qu'ils n'en perdirent à Wital[1];
  Que, par le sentiment chrestien[2]
D'une charité volontaire,
Infinité de gens de bien
Avoient entrepris mon affaire;
Qu'on estoit si fort irrité,
Qu'en despit de la verité,
Que Jesus-Christ a tant aymée,
Pour les interests du clergé
On me vouloit voir en fumée
Soudain que je serois jugé.
  Et le gaillard Pere Guerin,
Qui tous les jours faict à la chese
Plus de leçons à Tabarin
Qu'à tous les clercs d'un dioceze,
Ce vieux bateleur desguisé,
Comme s'il eust bien disposé
Et ciel et terre à ma ruine,
Preschoit qu'à peu de jours de là
La justice humaine et divine
M'immoleroit à Loyola.
  On employe, de par le roy,
De la force et de l'artifice,
Comme si Lucifer pour moy
Eust entrepris sur la justice.
A Paris, soudain que j'y fus,
J'entendois par des bruits confus
Que tout estoit prest pour me cuire,
Et je doutois avec raison

1. C'est la maison du roy d'Angleterre. (*Note de l'édit. de Lyon*, 1630.) — Il est facile de reconnoître ici White-Hall.

2. Cette stance, dans l'édit. de Lyon 1630, vient après la suivante, laquelle commence par : *Que le gaillard*...

Si ce peuple m'alloit conduire
A la Greve ou dans la prison.
Icy donc, comme en un tombeau,
Troublé du peril où je resve,
Sans compagnie et sans flambeau,
Tousjours dans le discours de Greve,
A l'ombre d'un petit faux jour
Qui perce un peu l'obscure tour
Où les bourreaux vont à la queste,
Grand roy, l'honneur de l'univers,
Je vous presente la requeste
De ce pauvre faiseur de vers.
Je demande premierement
Qu'on supprime ce grand volume,
Qui brave trop insolemment
La captivité de ma plume,
Et que monsieur le Cardinal[1],
Après m'avoir fait tant de mal,
Pour l'amour de Dieu se retienne :
Il va contre la charité,
Et choque une vertu chrestienne
Quand il choque ma liberté ;
Qu'on remonstre aux religieux,
A qui mon nom semble un blaspheme,
Que leur zele est injurieux
De vouloir m'oster le baptesme ;
Que les crimes qu'ils ont preschez,
Incogneus aux plus desbauchez,
Sont controuvez pour me destruire,
Et sement un subtil appas
Par où l'ame se peut instruire
Au vice qu'elle ne sçait pas ;
Que, si ma plume avoit commis

1. Le cardinal de La Rochefoucauld.

Tout le mal qu'il vous font entendre,
La fureur de mes ennemis
M'auroit desjà reduit en cendre;
Que leurs escrits et leurs abois,
Qui desjà depuis tant de mois
Font la guerre à mon innocence,
M'auroient fait faire mon procez,
Si dans ma plus grande licence
Je n'avois esvité l'excez;
  Que c'est un procédé nouveau,
Dont Ignace estoit incapable,
De fouiller l'air, la terre et l'eau,
Pour rendre un innocent coulpable;
Qu'autrefois on a pardonné
Ce carnaval desordonné
De quelques uns de nos poëtes
Qui se trouverent convaincus
D'avoir sacrifié des bestes
Devant l'idole de Bachus;
  Qu'à mon exemple nos rimeurs
Ne prendront point ce privilege,
Et que mes escrits et mes mœurs
Ont en horreur le sacrilege;
Que mon confesseur soit tesmoin
Si je ne rends pas tout le soin
Qu'un bon chrestien doit à l'Eglise,
Et qu'on ne voit en aucun lieu
Qu'un vers de ma façon se lise
Qui soit au deshonneur de Dieu;
  Que l'honneur, la pitié, le droict,
Sont violez en ma poursuite,
Et que certain Pere[1] voudroit
N'avoir point empesché ma fuite;
Mais la honte d'avoir manqué

1. Le P. Voisin.

Ce qu'il a si fort attaqué
Demande qu'on m'aneantisse,
De peur que, me rendant au roy,
Les marques de son injustice
Ne survivent avecques moy.
Juste Roy, protecteur des loix,
Vous sur qui l'equité se fonde,
Qui seul emportez sur les roys
Ce tiltre, le plus grand du monde,
Voyez avec combien de tort
Vostre justice sent l'effort
Du tourment qui me desespere :
En France, on n'a jamais souffert
Ceste procedure estrangere
Qui vous offence et qui me perd.
Si j'estois du plus vil mestier
Qui s'exerce parmy les rues,
Si j'estois fils de savetier
Ou de vendeuse de morues,
On craindroit qu'un peuple irrité,
Pour punir la temerité
De celuy qui me persecute,
Ne fist avec sedition
Ce que sa fureur execute
En son aveugle esmotion.
Après ce jugement mortel,
Où l'on a veu ma renommée
Et mon portraict sur leur autel
N'estre plus qu'un peu de fumée,
Falloit-il chercher de nouveau
Les matieres de mon tombeau?
Falloit-il permettre à l'envie
D'employer ses injustes soins
Pour faire icy languir ma vie
En l'attente de faux tesmoins?
Mais quelques peuples si lointains,

Dont la nouvelle intelligence
Puisse accompagner les desseins
De leur cruelle diligence,
Que des lutins, des loups-garoux,
Obeissant à leur courroux,
Viennent icy pour me confondre,
Dieu, qui leur serrera la voix,
Pour mon salut fera respondre
La saincte authorité des loix.
Qui peut avoir assez de front,
Quels fols ont assez de licence
Pour ne se taire avec affront
A l'abord de mon innocence?
Et, quoy que la canaille ait dit
Pour l'argent ou pour le credit
Dont on leur a jetté l'amorce,
Dans les mouvemens de leurs yeux
On verra qu'ils parlent par force
Devant des juges et des Dieux.
O grand maistre de l'univers,
Puissant autheur de la nature,
Qui voyez dans ces cœurs pervers
L'appareil de leur imposture;
Et vous, saincte mere de Dieu,
A qui les noirs creux de ce lieu
Sont aussi clairs que les estoilles,
Voyez l'horreur où l'on m'a mis,
Et me desveloppez des toiles
Dont m'ont enceint mes ennemis!
Sire, jettez un peu vos yeux
Sur le precipice où je tombe;
Saincte image du roy des cieux,
Rompez les maux où je succombe.
Si vous ne m'arrachez des mains
De quelques morgueurs inhumains

A qui mes maux donnent à vivre,
L'hyver me donnera secours :
En me tuant, il me delivre
De mille trespas tous les jours.
Qu'il plaise à Vostre Majesté
De se remettre en la memoire
Que par fois mes vers ont esté
Les messagers de vostre gloire,
Comme pour accomplir mes vœux,
Encor aujourd'huy je ne veux
R'avoir ma liberté premiere
Que pour la mettre en ce devoir,
Et ne demande la lumiere
Que pour l'honneur de vous revoir.
Dans ces lieux vouez au malheur,
Le soleil, contre sa nature,
A moins de jour et de chaleur
Que l'on n'en faict à sa peinture.
On n'y voit le ciel que bien peu,
On n'y voit ny terre ny feu;
On meurt de l'air qu'on y respire;
Tous les objects y sont glacez,
Si bien que c'est icy l'empire
Où les vivans sont trespassez.
Comme Alcide força la mort
Lors qu'il luy fit lascher Thesée,
Vous ferez avec moins d'effort
Chose plus grande et plus aisée :
Signez mon eslargissement;
Ainsi, de trois doigts seulement,
Vous abatrez vingt et deux portes
Et romprez les barres de fer
De trois grilles qui sont plus fortes
Que toutes celles de l'enfer.

REMONSTRANCE A M. DE VERTAMON.

Desormais que le renouveau
Fond la glace et desseiche l'eau
Qui rendoit les prez inutiles,
Et qu'en l'object de leurs plaisirs
Les places des plus grandes villes
Sont des prisons à nos desirs;

Que l'oyseau, de qui les glaçons
Avoient enfermé les chansons
Dans sa poictrine refroidie,
Trouve la clef de son gosier
Et promeine sa melodie
Sur le myrthe et sur le rosier;

Que l'abeille, après la rigueur
Qui tient ses aisles en langueur
Au fond de ses petites cruches,
S'en va continuer le miel,
Et, quittant la prison des ruches,
N'a son vol borné que du ciel;

Que les zephires, s'espanchans
Parmy les entrailles des champs,
Laschent ce que le froid enserre;
Que l'aurore avecques ses pleurs
Ouvre les cachots de la terre
Pour en faire sortir des fleurs;

Que le temps se rend si benin,
Mesme aux serpens pleins de venin
Dont nostre sang est la pasture,
Qu'en faveur de ceste saison,

Et par arrest de la Nature,
Il les fait sortir de prison,

L'an a fait plus de la moitié
Que tous les jours vostre pitié
Me doit faire changer de place.
Ne me tenez plus en suspens,
Et me faites au moins la grace
Que le ciel fait à des serpens.

PLAINTE DE THEOPHILE A UN SIEN AMY[1]

Pendant son absence.

Tircis, tu cognois bien dans le mal qui me presse
Qu'un peu d'ingratitude est jointe à ta paresse;
Tout contre mon brasier je te voy sommeiller,
Et sa flame et son bruit te devroit esveiller.
Tu sçais bien qu'il est vray que mon procez s'acheve,
Qu'on va bien tost brusler mon pourtraict à la Greve;
Que desjà mes amis ont travaillé sans fruict
A prevenir l'horreur de cet infame bruit;
Que le roy me deslaisse, et qu'en ceste advanture
Une juste douleur doit forcer ma nature;
Que le plus resolu ne peut sans souspirer
Entendre les ennuis où tu me vois durer.
Sçache aussi que mon ame est presque toute usée,
Que Cloton tient mes jours au bout de sa fusée;
Qu'il faut que mon esprit se rende à mes malheurs,
Et que mon jugement me conseille mes pleurs.

1. Des Barreaux.

Si mon mauvais destin a finy la durée
De la saincte amitié que tu m'avois jurée,
Comme, en suivant le cours du naturel humain,
Tu me vois tresbucher sans me donner la main,
Pour le moins fay semblant d'avoir un peu de peine,
Voyant le precipice où le destin me traisne,
Afin qu'un bruit fascheux ne vienne à me blasmer
D'avoir si mal cogneu qui je devois aimer.
Damon, qui nuict et jour, pour esviter ce blasme,
S'obstine à travailler et du corps et de l'ame,
M'asseure pour le moins en son petit secours
Que sa fidelité me durera tousjours.
Il ne tient pas à luy que l'injuste licence
De mes persecuteurs ne cede à l'innocence;
Il fait tout ce qu'il peut pour escarter de moy
Les perils qui me font examiner ta foy.
Sans eux je n'aurois veu jamais ton ame ouverte;
Tousjours ta lascheté m'avoit esté couverte:
L'excez de mon malheur n'est cruel qu'en ce poinct,
Qu'il me dit malgré moy que tu ne m'aimes point.
Si le moindre rayon de la vertu t'esclaire,
Souviens-toy qu'on ta veu dans le soin de me plaire,
Et qu'avant la disgrace où tu me vois soubmis
Tu faisois vanité d'estre de mes amis.
Regarde que ton cœur se lasche et m'abandonne
Dès le premier essay que mon malheur te donne,
Et tu sçais que mon sort n'est aujourd'huy battu
Que par des trahisons qu'on faict à ma vertu.
Toy-mesme, qui me vois au fond de ma pensée,
Qui sçais comme ma vie est cy-devant passée,
Et que, dans le secret d'un veritable amour,
Mon esprit innocent s'est peint cent fois le jour,
Tu sçay que d'aucun tort ton cœur ne me soupçonne,
Que je n'ay ny trompé ny fait tort à personne,

Que, depuis m'estre instruit à la romaine loy,
Mon ame dignement a senty de la foy,
  Et que l'unique espoir de mon salut se fonde
En la croix de celuy qui racheta le monde :
Mon cœur se porte là d'un mouvement tout droit,
Et croit asseurement ce que l'Eglise croit,
  Bien que des imposteurs, dont l'aveugle croyance
S'oppose absolument aux libertez de France,
Facent courir des bruits que mon sens libertin
Confond l'autheur du monde avecques le destin,
  Et leur impertinence a faict croire à des femmes
Que j'estois un prescheur à suborner les ames.
On dit pis de ma vie ; on parle plus de moy
Que si j'avois traicté d'exterminer la loy ;
  On faict voir en mon nom des odieuses rithmes
Pour perdre un innocent et professer des crimes.
Ils ont faict sous mes pas des lacs de toutes parts,
Ont eu des espions à guetter mes regards,
  Ont destourné de moy ceux dont les bons genies
Tenoient avec mes veux leurs volontez unies ;
Ils ont avec Satan contre moy pactisé ;
A force de mesdire ils m'ont desbaptisé,
  Sans autre fondement qu'une envieuse rage
Contre des passetemps où m'a porté mon aage :
Un plaisir naturel, où mes esprits enclins
Ne laissent point de place à des desirs malins ;
  Un divertissement qu'on doit permettre à l'homme,
Et que Sa Saincteté ne punit pas à Rome,
Car la Necessité, que la police suit,
Permettant ce peché ne fait pas peu de fruict.
  Ce n'est pas une tache à son divin empire,
Car tousjours de deux maux faut esviter le pire ;
Encor ay-je un deffaut contre qui leur abboy
Esclatte hautement : c'est, Tircis, que je boy.

Ils pensent que le vin soit le feu qui m'inspire
Ceste facilité dont tu me vois escrire,
Et qu'on ne me sçauroit ouyr parler latin,
Si ce n'est que je sois à la Pomme-de-Pin;
Ils croyent que le vin, m'ayant gasté l'haleine,
M'a plus fait de bourgeons qu'on n'en peint à Silene.
Je croy que ma desbauche, en ses plus grands efforts,
Ne m'empescha jamais ny l'esprit ny le corps.
Mes plus sobres repas meritent des censures,
Par tout ma liberté ne sent que des morsures.
Il est vray que mon sort est en cecy mauvais:
C'est que beaucoup de gens sçavent ce que je fais.
Quelques lieux si cachez où mon peché se niche,
Aussi tost mon peché au carrefour s'affiche;
Par tout où l'on me voit je suis tousjours à nu:
Tout le crime que j'ay, c'est d'estre trop cognu.
Que, malgré ma bonté, ceste gloire legere
D'avoir un peu de bruit m'a causé de misere!
Que mon sort estoit doux s'il eust coulé mes ans
Où les bords de Garonne ont les flots si plaisans!
Tenant mes jours cachez dans ce lieu solitaire,
Nul que moy ne m'eust faict ny parler ny me taire:
A ma commodité j'aurois eu le sommeil,
A mon gré j'aurois pris et l'ombre et le soleil.
Dans ces vallons obscurs où la mere Nature
A pourveu nos troupeaux d'eternelle pasture,
J'aurois eu le plaisir de boire à petits traicts
D'un vin clair, petillant, et delicat, et frais,
Qu'un terroir assez maigre et tout coupé de roches
Produit heureusement sur les montagnes proches.
Là, mes freres et moy, pouvions joyeusement,
Sans seigneur ny vassal, vivre assez doucement;
Là tous ces medisans à qui je suis en proye
N'eussent point envié ny censuré ma joye;

J'aurois suivy par tout l'object de mes desirs,
J'aurois pu consacrer ma plume à mes plaisirs;
Là, d'une passion ny ferme ny legere,
J'aurois donné ma flamme aux yeux d'une bergere
Dont le cœur innocent eust contenté mes vœux
D'un brasselet de chanvre avecques ses cheveux;
J'aurois dans ce plaisir si bien flatté sa vie
Que l'orgueil de Calliste en eust crevé d'envie;
J'aurois peint la douceur de nos embrasemens
Par tous les lieux tesmoins de nos embrassemens;
Et, comme ce climat est le plus beau du monde,
Ma veine en eust esté mille fois plus feconde:
L'aisle d'un papillon m'eust plus fourni de vers
Qu'aujourd'huy ne feroit le bruit de l'univers.
Et, s'il faut malgré moy que mon esprit se picque
De l'orgueilleux dessein d'un poëme heroyque,
Il faut bien que je cherche un plus libre sejour
Que celuy de Paris ou celuy de la cour.
Si ma condition peut devenir meilleure,
Que le roy me permette une retraicte seure,
Que je puisse trouver en France un petit coin
Où mes persecuteurs me trouvent assez loin.
Dans le doux souvenir d'estre sorti de peine,
De quelles gayetez je nourriray ma veine!
Lors tu seras honteux qu'en mon adversité
Je t'aye tant de fois en vain solicité
D'avoir abandonné le train d'une fortune
Qu'il te falloit avoir avecques moy commune.
Recherche en tes desirs, ores si refroidis,
Si tu m'es aujourd'huy ce que tu fus jadis.
Je t'eusse faict jadis passer les Pyrennées,
J'eusse attaché tes jours avecques mes années,
Et conduit tes desseins au cours de mon destin
Des bords de l'Occident jusqu'au flot du matin.

Et je n'ay rien commis, mesme dans mon courage,
Qui te puisse obliger à me tourner visage;
Depuis je n'ay rien faict, et j'en jure les Dieux,
Que t'aimer, ô Tyrcis! tous les jours un peu mieux.
Helas! si mon malheur avoit un peu de crime,
Ma raison trouveroit ta froideur legitime;
Je me consolerois de ne trouver dequoy
Je me peusse en mon mal me venger que de moy.
Un reste d'amitié faict qu'aujourd'huy j'enrage
De sentir que celuy que je cheris m'outrage.
Tu vois bien que le sort, sans yeux ny jugement,
Tourne tes volontez avec son changement.
Depuis mon accident tu m'as trouvé funeste;
Tu crois que mon abord te doit donner la peste;
Tu m'accuse par tout où tu me vois blasmer,
Et tu me hays autant que tu me dois aimer.
Au moins asseure-toy, quoy que le temps y face,
Qu'un si perfide orgueil n'aura jamais de grace:
Je vois bien que mes maux acheveront leurs cours,
Qu'un soleil plus heureux achevera mes jours,
Que ma bonne fortune escrasera l'envie,
Malgré les cruautez qui font gemir ma vie.
Au bout du desespoir paroistra mon bon-heur;
Toute ceste infamie accroistra mon honneur.
Ce n'est plus aux enfans d'une commune race
Quelque si grand pouvoir dont le corps me menace,
Quelque trespas honteux dont le cruel dessein
S'agitte contre moy dans leur perfide sein.
Et comme malgré moy tu t'es rendu perfide,
Comme malgré l'honneur tu t'es rendu timide
Parmy tous mes travaux, sçache que malgré toy
Je garderay tousjours mon courage et ma foy.
Et l'obstination de la malice noire
Avec ma patience augmentera ma gloire [1].

1. Cette pièce fut publiée avec quelques autres, en 1623,

LA PENITENCE.

Aujourd'huy que les courtisans,
Les bourgeois et les artisans,
Et les peuples de la campagne,
Pour noyer les soins du trespas,
Passent les excez d'Allemagne
En leurs voluptueux repas ;
Que le jeu, la dance et l'amour
Occupent la nuict et le jour
Des enfans de la douce vie ;
Que le cœur le moins desbauché
Contente la plus molle envie
Que luy fournisse le peché ;
Que les plus modestes desirs
Ne respirent que les plaisirs ;
Que les luths par toute la terre
Ont fait taire les pistolets
Et cacher les Dieux de la guerre
Dans les machines des balets,
Mon jeu, ma dance et mon festin

in-8, sous le titre de *Plainte de Theophile à un sien amy (Tircis) pendant son absence*. Elle est suivie de cette note :

« Le sieur Theophille, sur son adversité, avoit mis la main à la plume et fait les vers cy-dessus de son infortune, desirant trouver asseurance pour venir faire cognoistre son innocence, et etoit retiré dans le chasteau de Castellet, en Picardie, où il continuoit les susdicts vers, et fut interrompu sur ce qu'il fut pris prisonnier, n'ayant encore fait que ce qui est cy-dessus, en sorte que ceux esquels il s'asseuroit le livrerent ès mains d'un prevost qui l'a amené en la Conciergerie du Palais, à Paris le vingt-huictiesme septembre mil six cens vingt-trois. »

Se font avec sainct Augustin,
Dont l'aimable et saincte lecture
Est icy mon contrepoison
En la miserable advanture
Des longs ennuis de ma prison.
Celuy qui d'un pieux devoir
Employa l'absolu pouvoir
A borner icy mon estude
L'envoya pour m'entretenir
Dans ceste estroite solitude,
Dont il voulut me retenir.
Parmi le celeste entretien
D'un si beau livre et si chrestien,
Je me mesle à la voix des anges,
Et, transporté de cet honneur,
Mon esprit donne des louanges
A qui m'a causé ce bon-heur.
Je voy dans ces divins escrits
Que l'orgueil des plus grands esprits
Ne sert au sien que de trophée,
Et que la sotte antiquité
Souspire et languit estouffée
Sous le joug de la verité.
Tous ces demons du temps passé
Dont il a vivement tracé
Les larcins et les adulteres
Sont moins que fantosmes de nuit
Devant les glorieux mysteres
Du grand soleil qui nous reluit.
Tous ces grands temples si vantez,
Dont tant de siecles enchantez
Ont suivi les fameux oracles,
N'ont plus de renom ny de lieu,
Et desormais tous les miracles
Se font en la Cité de Dieu.

Grande lumiere de la foy,
Qui me donnes si bien dequoy
Me consoler dans ces tenebres,
Mon desespoir le plus mordant
Et mes soucis les plus funebres
Se calment en te regardant.

Je ne te puis lire si peu
Qu'aussi-tost un celeste feu
Ne me perce au profond de l'ame,
Et que mes sens, faits plus chrestiens,
Ne gardent beaucoup de la flame
Que me font esclatter les tiens.

Je maudis mes jours desbauchez,
Et, dans l'horreur de mes pechez,
Benissant mille fois l'outrage
Qui m'en donne le repentir,
Je trouve encore en mon courage
Quelque espoir de me garantir.

Cet espoir prend à son secours
Le souvenir de tant de jours
Dont la jeune et grande licence
Eust besoin de confessions,
Qui chercherent de l'innocence
Pour tes premieres actions.

Grand Sainct, pardonne à ce captif
Qui, d'un emprunt lasche et furtif,
Porte icy ton divin exemple.
Pressé d'un accident mortel,
J'entre tout sanglant dans le temple
Et me sers du droit de l'autel.

Alors que mes yeux indiscrets
Ont trop percé dans tes secrets,
Jesus m'a mis dans la pensée
Qu'il se fit ouvrir le costé
Et que sa veine fut percée

Pour laver nostre iniquité.
Esprit heureux, puisqu'aujourd'huy
Tu contemples avecques luy
Les felicitez eternelles,
Et que tu me vois empesché
Des affections criminelles
De l'objet mortel du peché,
Jette un peu l'œil sur ma prison,
Et, portant de ton oraison
La foiblesse de ma priere,
Gagne pour moy son amitié
Et me rends la digne matiere
Des mouvemens de sa pitié.
Je confesse que justement
Un si rude et si long tourment
Voit tarder sa misericorde ;
Mais ni ma plume ni ma voix
N'ont jamais rien fait que n'accorde
La douceur des humaines loix.
Et puis que Dieu m'a tant aymé
Que d'avoir icy renfermé
Les pauvres Muses estonnées
Sous les aisles du parlement,
Les mechans perdront leurs journées
A me creuser le monument.
Augustin, ouvre icy tes yeux :
Je proteste devant les cieux,
La main dans les fueillets du livre
Où tu m'as attaché les sens,
Qu'il faut, pour m'empescher de vivre,
Faire mourir les innocens.

REQUESTE
A NOS SEIGNEURS DE PARLEMENT.

Celuy qui briseroit les portes
Du cachot noir des trouppes mortes,
Voyant les maux que j'ay soufferts,
Diroit que ma prison est pire.
Icy les ames ont des fers,
Icy le plus constant souspire.
Dieux! souffrez-vous que les enfers
Soient au milieu de vostre empire,
Et qu'une ame innocente en un corps languissant
Ne trouve point de crise aux douleurs qu'elle sent!
L'œil du monde, qui, par ses flames,
Nourrit autant de corps et d'ames
Qu'en peut porter chasque element,
Ne sçauroit vivre demie heure
Où m'a logé le Parlement,
Et faut que ce bel astre meure
Lors qu'il arrive seulement
Au premier pas de ma demeure.
Chers lieutenans des Dieux qui gouvernez mon sort,
Croyez-vous que je vive où le soleil est mort?
Je sçay bien que mes insolences
Ont si fort chargé les balances
Qu'elles penchent à la rigueur,
Et que ma pauvre ame, abatue
D'une longue et juste langueur,
Hors d'apparence s'esvertue
De sauver un peu de vigueur
Dans le desespoir qui la tue;
Mais vous estes des Dieux et n'avez point de mains
Pour la premiere faute où tombent les humains.

Si mon offence estoit un crime,
La calamité qui m'opprime
Dans les horreurs de ma prison
Ne pourroit sans effronterie
Vous demander sa guerison ;
Mon insolente flatterie
Feroit lors une trahison
A la pitié dont je vous prie,
Et ce reste d'espoir qui m'accompagne icy
Se rendroit criminel de vous crier mercy.
Pressé d'un si honteux outrage,
Je cherche au fond de mon courage
Mes secrets les moins paroissans ;
Je songe à toutes les delices
Où se sont emportez mes sens ;
Je m'adresse à tous mes complices,
Mais ils se trouvent innocens
Et s'irritent de mes supplices.
O ciel ! ô bonnes mœurs ! que puis-je avoir commis
Pour rendre à mon bon droit tant de Dieux ennemis ?
Mais c'est en vain que je me fie
A la raison qui justifie
Ma pensée et mes actions ;
Bien que mon bon droit soit palpable,
Ce sont peut-estre illusions :
Le Parlement n'est pas capable
Des legeres impressions
Qui font un innocent coupable.
Quelque tort apparent qui me puisse assaillir,
Mes juges sont des Dieux : ils ne sçauroient faillir.
N'ay-je point merité la flame
De n'avoir sceu ployer mon ame
A louer vos divins esprits ?
Il est temps que le ciel s'irrite
Et qu'il punisse le mespris

D'un flatteur de cour hypocrite
Qui vous a volé tant d'escrits
Qui sont deus à vostre merite.
Courtisans qui m'avez tant desrobé de jours,
Est-ce vous dont j'espere aujourd'huy du secours ?
Race lasche et desnaturée,
Autrefois si mal figurée
Par mes vers mal recompensez,
Si ma vengeance est assouvie,
Vous serez si bien effacez,
Que vous ne ferez plus d'envie
Aux honnestes gens, offencez
Des louanges de vostre vie ,
Et que les vertueux douteront desormais
Quel vaut mieux d'un marquis ou d'un clerc du palais.
Et, s'il faut que mes funerailles
Se facent entre les murailles
Dont mes regards sont limitez,
Dans ces pierres moins impassibles
Que vos courages hebetez,
J'escriray des vers si lisibles
Que vos honteuses laschetez
Y seront à jamais visibles,
Et que les criminels de ce hideux manoir
N'y verront point d'objet plus infame et plus noir.
Mais, si jamais le ciel m'accorde
Qu'un rayon de misericorde
Passe au travers de ceste tour,
Et qu'en fin mes juges ployables,
Ou par justice ou par amour,
M'ostent de ces lieux effroyables,
Je vous feray paroistre au jour
Dans des pourtraicts si venerables,
Que vostre foible esclat se trouvera si faux
Que vos fils rougiront de vos sales defaux.

Mes juges, mes Dieux tutelaires,
S'il est juste que vos choleres
Me laissent desormais vivant;
Si le traict de la calomnie
Me perce encor assez avant,
Si ma Muse est assez punie,
Permettez que d'oresnavant
Elle soit sans ignominie,
Afin que vostre honneur puisse trouver des vers
Dignes de les porter aux yeux de l'univers.

TRES HUMBLE REQUESTE A MONSEIGNEUR LE PREMIER PRESIDENT.


rivé de la clarté des cieux,
Sous l'enclos d'une voûte sombre
Où les limites de mes yeux
Sont dans l'espace de mon ombre;
Devoré d'un ardent desir
Qui souspire après le plaisir
Et la liberté de ma vie,
Je m'irrite contre le sort,
Et ne veux plus mal à l'envie
Que d'avoir differé ma mort.
Pleust au ciel qu'il me fust permis,
Sans violer les droicts de l'ame,
De me rendre à mes ennemis
Et moy-mesme allumer ma flame!
Que bien-tost j'aurois evité
La honteuse captivité
Dont la force du temps me lie!
Aujourd'huy mes sens bien heureux

Verroient ma peine ensevelie
Dans un sepulchre genereux.
Mais ce grand Dieu qui fit nos loix,
Lors qu'il regla nos destinées,
Ne laissa point à notre choix
La mesure de nos années.
Quand nos astres ont fait leur cours
Et que la trame de nos jours
N'a plus aucun filet à suivre,
L'homme alors, pour changer de lieu
Et pour continuer de vivre,
Ne doit mourir qu'avecques Dieu.
Aussi me puis-je bien vanter
Que, dans l'horreur d'une advanture
Assez capable de tenter
La foiblesse de la nature,
Le ciel, amy des innocens,
Fit voir à mes timides sens
Sa divinité si propice,
Qu'encore j'ay tousjours esté
Sur le bord de mon precipice
D'un visage assez arresté.
Il est vray qu'au poinct d'endurer
Les affronts de la calomnie
Qu'on faict si longuement durer,
Ma constance se voit finie.
Dans ce sanglant ressouvenir,
Celuy qui veut me retenir,
Il a les passions trop lentes
Et n'a jamais esté battu
Des prosperitez insolentes
Qui s'attaquent à la vertu.
Mais, ô l'erreur de mes esprits!
Dans ce siecle infame où nous sommes,
Tout ce deshonneur n'est qu'un prix

Pour passer le commun des hommes.
Combien de favoris de Dieu,
Dans un plus miserable lieu,
Ont senty de pires malices,
Et dans leurs innocentes mains,
Qui n'avoient que les cieux complices
Receu des fers plus inhumains !
D'ailleurs l'espine est sous la fleur,
Le jour sort d'une couche noire ;
Et que sçay-je si mon malheur
N'est point la source de ma gloire ?
Un jour mes ennuis effacez,
Dans mon souvenir retracez,
Seront eux-mesme leur salaire.
Toutes les choses ont leur tour :
Dieu veut souvent que la cholere
Soit la marque de son amour.
Qui me pourra persuader
Que la cour soit tousjours charmée ?
D'où la peut encore aborder
Le venin de la renommée ?
Si Verdun [1] ouvre un peu ses yeux,
Quel esprit assez captieux
Pourra mordre à sa conscience ?
De quel vent peut-on escumer
Dans ce grand gouffre de science
Pour n'y pas bien tost abysmer ?
Grande lumiere de nos jours,
Dont les projects sont des miracles,
Et de qui les communs discours
Ont plus de poids que les oracles ;

1. Nicolas de Verdun, premier président du Parlement de Toulouse, en 1600, de celui de Paris en 1611, mourut le 16 mars 1627. Sa générosité, son profond savoir, ne permettent pas qu'il soit oublié.

Saincte guide de tant de Dieux,
Qui, sur les modelles des cieux,
Donnez des reigles à la terre,
Dieux sans excez et sans defaut,
Vous avez çà-bas un tonnerre
Comme en a ce grand Dieu là-haut.
   Le ciel par de si beaux crayons
Marque le fil de vos harangues,
Qu'on y voit les mesmes rayons
Du grand thresor de tant de langues
Qu'il versa par le sainct Esprit
Aux disciples de Jesus Christ.
Paris est jaloux que Thoulouse[1]
Ayt eu devant luy tant d'honneur;
L'Europe est aujourd'huy jalouse
Que la France ayt tout ce bon-heur.
   Quand je pense profondement
A' vos vertus si recognues,
Mon espoir prend un fondement
Qui l'esleve au dessus des nues.
Je laisse reposer mes soins;
Les alarmes des faux tesmoins
Ne me donnent plus tant de crainte,
Et mon esprit tout transporté,
Au milieu de tant de contrainte,
Gouste à demy sa liberté.
   C'est de vous sur tous que j'attends
A voir retrancher la licence
Qui fait habiter trop long-temps
La crainte avecques l'innocence;
Et, quand tout l'enfer respandroit
Ses tenebres sur mon bon droit,
Je sçay que vostre esprit esclatte
Dans la plus noire obscurité,

1. Voy. la note p. 171.

Et que tout l'appas qui vous flatte,
C'est la voix de la verité.
Mais, ô l'honneur du Parlement!
Tout ce que j'escry vous offence,
Puis qu'escrire icy seulement
C'est violer vostre deffence;
Mon foible esprit s'est desbauché
A l'object d'un si doux peché,
Et croit sa faute legitime :
Car la vertu doit advouer
Qu'elle-mesme est pis que le crime,
Si c'est crime que vous louer.

PRIERE AUX POETES DE CE TEMPS.

Vous à qui des fresches vallées,
Pour moy si durement gelées,
Ouvrent leurs fontaines de vers;
Vous qui pouvez mettre en peinture
Le grand object de l'univers
Et tous les traicts de la nature,
Beaux esprits si chers à la gloire,
Et sans qui l'œil de la memoire
Ne sçauroit rien trouver de beau,
Escoutez la voix d'un poëte
Que les alarmes du tombeau
Rendent à chaque fois muette:
Vous sçavez qu'une injuste race
Maintenant fait de ma disgrace
Le jouet d'un zele trompeur,
Et que leurs perfides menées,
Dont les plus resolus ont peur,
Tiennent mes Muses enchaisnées.
S'il arrive que mon naufrage

Soit la fin de ce grand orage
Dont je voy mes jours menassez,
Je vous conjure, ô trouppe saincte!
Par tout l'honneur des trespassez,
De vouloir achever ma plainte.
Gardez bien que la calomnie
Ne laisse de l'ignominie
Aux tourmens qu'elle m'a jurez,
Et que le brasier qu'elle allume,
Si mes os en sont devorez,
Ne brusle pas aussi ma plume.
Contre tous ces esprits de verre
Autrefois j'avais un tonnerre;
Mais le temps flatte leur courroux.
Tout me quitte : la Muse est prise,
Et le bruit de tant de verroux
Me choque la voix et la brise.
Que si ceste race ennemie
Me laisse, après tant d'infamie,
Dans les termes de me venger,
N'attendez point que je me venge :
Au lieu du soin de l'outrager,
J'auray soin de vostre louange.
Car, s'il faut que mes forces lutent
Contre ceux qui me persecutent,
De quelle terre des humains
Ne sont leurs ligues emparées?
Il faudroit contr'eux plus de mains
Que n'en auroient cent Briarées.
Ma pauvre ame, toute abatue
Dans ce long ennuy qui me tue,
N'a plus de desirs violens;
Mon courage et mon asseurance
Me font de vigoureux eslans
Du costé de mon esperance.

Icy, pour desnouer la chaisne
Qui me tient tout prest à la gesne,
Mon esprit n'applique ses soins
Et ne reserve sa puissance
Qu'à rembarrer les faux tesmoins
Qui combattront mon innocence.
Desjà depuis six mois je songe
De quel si dangereux mensonge
Ils m'auront tendu le lien,
Et de quel si souple artifice
Leur esprit, plus fort que le mien,
Me convaincra de malefice.
On voit assez que mes parties,
Bien soigneusement adverties
De mes plus criminels secrets,
N'ont recours qu'à la tromperie,
Et que mes juges sont discrets
De ne point suivre leur furie.
Mais, ainsi qu'à fouler leur haine,
Les juges ont des pieds de laine,
Je voy que ces esprits humains
Laissent long-temps gronder l'envie
Sans mettre leurs pesantes mains
Dessus mon innocente vie.
Et cependant ma patience,
A qui leur bonne conscience
Promet un jour ma liberté,
S'exerce à chercher une rime
Qui persuade à leur bonté
Qu'on me pardonnera sans crime.
Ma Muse, foible et sans haleine,
Ouvrant sa malheureuse veine,
A recours à vostre pitié :
Ne mordez point sur mon ouvrage,
Car icy vostre inimitié
Desmentiroit vostre courage.

Je ne fus jamais si superbe
Que d'oster aux vers de Malherbe
Le françois qu'ils nous ont appris,
Et, sans malice et sans envie,
J'ay tousjours leu dans ses escrits
L'immortalité de sa vie.
Pleust au ciel que sa renommée
Fust aussi cherement aymée
De mon prince qu'elle est de moy!
Son destin, loin de la commune,
Seroit tousjours avec le roy
Dedans le char de la Fortune.
Une autre veine violente,
Tousjours chaude et tousjours sanglante
De combats de guerre et d'amour,
A tant d'esclat sur le theatre
Qu'en despit des freslons de cour
Elle a fait mes sens idolatres.
Hardy, dont le plus grand volume
Na jamais sceu tarir la plume,
Pousse un torrent de tant de vers
Qu'on diroit que l'eau d'Hypocrene
Ne tient tous ses vaisseaux ouvers
Qu'alors qu'il y remplit sa veine.
Porcheres [1] avec tant de flamme
Pousse les mouvemens de l'ame
Vers la route des immortels,
Qu'il laisse par tout des matieres
Où ses vers trouvent des autels
Et les autres des cimetieres.
Encore n'ay-je point l'audace

1. Porchères d'Arbaud, un des premiers membres de l'Académie françoise. Porchères Laugier et lui prétendoient descendre de l'ancienne maison de Porchères ; mais ils ne se reconnoissoient pas comme parents.

De fouler leur premiere trace ;
Boisrobert en peut amener
Après ses pas toute une presse
Qui mieux que moi peuvent donner
Des louanges à sa princesse [1].
Saint-Amant sçait polir la rime
Avec une si douce lime
Que son luth n'est pas plus mignard,
Ny Gombaut dans une elegie,
Ny l'epigrame de Menard,
Qui semble avoir de la magie.
Et vous, mille ou plus que j'adore,
Que mon dessein veut joindre encore
A ces genies vigoureux
De qui je tache icy la gloire,
Pource que le sort malheureux
Les a fait choir à ma memoire.
Voyant mes Muses estourdies
Des frayeurs et des maladies.
Qui me prennent à tous momens,
Faites-leur un peu de caresse
Et leur rendez les complimens
De celuy qui vous les adresse.

1. Les médisances des contemporains donnent lieu de penser que la princesse de Boisrobert étoit purement idéale. Quant à Saint-Amant, M. Livet en a donné une excellente édition dans cette collection. Gombaut a peut-être mieux réussi que Maynard dans l'épigramme proprement dite ; mais ce dernier est bien supérieur. La pureté de son style est remarquable.

LETTRE A SON FRERE.

Mon frere, mon dernier appuy,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'huy
Mon adversité longue et dure;
Amy ferme, ardent, genereux,
Que mon sort le plus malheureux
Pique d'avantage à le suivre,
Acheve de me secourir:
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon esperance morte;
Quand mes juges et mes amis
T'auront tous refusé la porte;
Quand tu seras las de prier,
Quand tu seras las de crier,
Ayant bien balancé ma teste
Entre mon salut et ma mort,
Il faut enfin que la tempeste
M'ouvre le sepulchre ou le port.

Mais l'heure, qui la peut sçavoir?
Nos malheurs ont certaines courses
Et des flots dont on ne peut voir
Ny les limites ny les sources.
Dieu seul cognoist ce changement,
Car l'esprit ny le jugement
Dont nous a pourveus la nature,
Quoy que l'on vueille presumer,
N'entend non plus nostre advanture
Que le secret flux de la mer.

Je sçay bien que tous les vivans,
Eussent-ils juré ma ruine,
N'aideront point mes poursuivans
Malgré la volonté divine.
Tous leurs efforts, sans son adveu,
Ne sçauroient m'oster un cheveu
Si le ciel ne les authorise :
Ils nous menacent seulement.
Eux ny nous de leur entreprise
Ne sçavons pas l'evenement.

Cependant je suis abatu ;
Mon courage se laisse mordre,
Et d'heure en heure ma vertu
Laisse tous mes sens en desordre.
La raison, avec ses discours,
Au lieu de me donner secours,
Est importune à ma foiblesse,
Et les pointes de la douleur,
Mesme alors que rien ne me blesse,
Me changent et voix et couleur.

Mon sens, noircy d'un long effroy,
Ne se plaist qu'en ce qui l'attriste,
Et le seul desespoir chez moy
Ne trouve rien qui lui resiste.
La nuict, mon somme interrompu,
Tiré d'un sang tout corrompu,
Me met tant de frayeurs dans l'ame
Que je n'ose bouger mes bras,
De peur de trouver de la flame
Et des serpens parmy mes dras.

Au matin, mon premier object,
C'est la cholere insatiable
Et le long et cruel project
Dont m'attaquent les fils du diable ;
Et peut-estre ces noirs lutins,

Que la haine de mes destins
A trouvé si prompts à me nuire,
Vaincus par des demons meilleurs,
Perdent le soin de me détruire
Et soufflent leur tempeste ailleurs.
Peut-estre, comme les voleurs
Sont quelquesfois lassez de crimes,
Les ministres de mes malheurs
Sont las de dechiffrer mes rimes.
Quelque reste d'humanité,
Voyant l'injuste impunité
Dont on flatte la calomnie,
Peut-estre leur bat dans le sein,
Et s'oppose à leur felonnie
Dans un si barbare dessein.
Mais, quand il faudroit que le ciel
Meslast sa foudre à leur bruine,
Et qu'ils auroient autant de fiel
Qu'il leur en faut pour ma ruine,
Attendant ce fatal succez,
Pourquoy tant de fievreux accez
Me feront-ils paslir la face,
Et si souvent hors de propos,
Avecques des sueurs de glace,
Me troubleront-ils le repos?
Quoy que l'implacable courroux
D'une si puissante partie
Face gronder trente verroux
Contre l'espoir de ma sortie,
Et que ton ardante amitié,
Par tous les soins de la pitié
Que te peut fournir la nature,
Te rende en vain si diligent
Et ne donne qu'à l'advanture
Tes pas, tes cris et ton argent,

J'espere toutesfois au ciel.
Il fit que ce trouppeau farouche,
Tout prest à devorer Daniel,
Ne trouva ny griffe ny bouche :
C'est le mesme qui fit jadis
Descendre un air de paradis
Dans l'air bruslant de la fournaize
Où les saincts, parmy les chaleurs,
Ne sentirent non plus la braize
Que s'ils eussent foulé des fleurs.

Mon Dieu, mon souverain recours,
Peut s'opposer à mes miseres,
Car ses bras ne sont pas plus cours
Qu'ils estoient au temps de nos peres.
Pour estre si prest à mourir,
Dieu ne me peut pas moins guerir :
C'est des afflictions extresmes
Qu'il tire à la prosperité,
Comme les fortunes supresmes
Souvent le trouvent irrité.

Tel de qui l'orgueilleux destin
Brave la misére et l'envie
N'a peut-estre plus qu'un matin
Ny de volupté ny de vie.
La Fortune, qui n'a point d'yeux,
Devant tous les flambeaux des cieux
Nous peut porter dans une fosse.
Elle va haut ; mais que sçait-on
S'il fait plus seur dans son carrosse
Que dans celuy de Phaëton ?

Le plus brave de tous les rois,
Dressant un appareil de guerre
Qui devoit imposer des loix
A tous les peuples de la terre,
Entre les bras de ses subjects

Asseuré de tous les objects
Comme de ses meilleures gardes,
Se veit frappé mortellement
D'un coup à qui cent hallebardes
Prenoient garde inutilement.
En quelle plage des mortels
Ne peut le vent crever la terre?
En quel palais et quels autels
Ne se peut glisser un tonnerre?
Quels vaisseaux et quels matelots
Sont tousjours asseurez des flots?
Quelquefois des villes entieres,
Par un horrible changement,
Ont rencontré leurs cimetieres
En la place du fondement.
Le sort, qui va tousjours de nuict,
Ennyvré d'orgueil et de joye,
Quoy qu'il soit sagement conduit,
Garde mal-aisement sa voye.
Ha! que les souverains decrets
Ont tousjours demeuré secrets
A la subtilité des hommes!
Dieu seul cognoist l'estat humain;
Il sçait ce qu'aujourd'huy nous sommes
Et ce que nous serons demain.
Or, selon l'ordinaire cours
Qu'il fait observer à nature,
L'astre qui preside à mes jours
S'en va changer mon advanture;
Mes yeux sont espuisez de pleurs;
Mes esprits, usez de malheurs,
Vivent d'un sang gelé de craintes.
La nuict trouve en fin la clarté,
Et l'excez de tant de contraintes
Me presage ma liberté.

Quelque lac qui me soit tendu
Par de si subtils adversaires,
Encore n'ay-je point perdu
L'esperance de voir Boussères.
Encore un coup, le Dieu du jour
Tout devant moy fera sa cour
Aux rives de nostre heritage,
Et je verray ses cheveux blons
Du mesme or qui luit sur le Tage
Dorer l'argent de nos sablons.

Je verray ces bois verdissans
Où nos isles et l'herbe fresche
Servent aux troupeaux mugissans
Et de promenoir et de creche.
L'aurore y trouve à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le jour.
Je verray l'eau qui les abreuve,
Et j'oirray plaindre les graviers
Et repartir l'escho du fleuve
Aux injures des mariniers.

Le pescheur, en se morfondant,
Passe la nuict dans ce rivage,
Qu'il croit estre plus abondant
Que les bords de la mer sauvage.
Il vend si peu ce qu'il a pris
Qu'un teston est souvent le prix
Dont il laisse vuider sa nasse,
Et la quantité du poisson
Deschire par fois la tirasse
Et n'en paye pas la façon.

S'il plaist à la bonté des cieux,
Encore une fois à ma vie
Je paistray ma dent et mes yeux
Du rouge esclat de la pavie;
Encore ce brignon muscat,

Dont le pourpre est plus delicat
Que le teint uni de Caliste,
Me fera d'un œil mesnager
Estudier dessus la piste
Qui me l'est venu ravager.
Je cueilleray ces abricots,
Les fraises à couleur de flames,
Dont nos bergers font des escots
Qui seroient icy bons aux dames,
Et ces figues et ces melons
Dont la bouche des aquilons
N'a jamais sceu baiser l'escorce.
Et ces jaunes muscats si chers,
Que jamais la gresle ne force
Dans l'asile de nos rochers.
Je verray sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes,
Où le ciel, comme à ses lauriers,
Garde tousjours des fueilles vertes.
Je verray ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'une assez spacieuse allée,
Et la parfume d'une fleur
Qui conserve dans la gelée
Son odorat et sa couleur.
Je reverray fleurir nos prez;
Je leur verray couper les herbes;
Je verray quelque temps après
Le paysan couché sur les gerbes;
Et, comme ce climat divin
Nous est très liberal de vin,
Après avoir remply la grange,
Je verray du matin au soir,
Comme les flots de la vendange
Escumeront dans le pressoir.

Là, d'un esprit laborieux,
L'infatigable Bellegarde,
De la voix, des mains et des yeux,
A tout le revenu prend garde,
Il cognoist d'un exacte soin
Ce que les prez rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laine,
Et sçait mieux que les vieux paysans
Ce que la montagne et la plaine
Nous peuvent donner tous les ans.
Nous cueillirons tout à moitié,
Comme nous avons faict encore,
Ignorants de l'inimitie
Dont une race se devore;
Et freres, et sœurs, et neveux,
De mesme soin, de mesmes vœux
Flattant une si douce terre.
Nous y trouverons trop dequoy,
Y deust l'orage de la guerre
Ramener le canon du roy.
Si je passois dans ce loisir
Encore autant que j'ay de vie,
Le comble d'un si cher plaisir
Borneroit toute mon envie.
Il faut qu'un jour ma liberté
Se lasche en ceste volupté.
Je n'ay plus de regret au Louvre,
Ayant vescu dans ces douceurs,
Que la mesme terre me couvre
Qui couvre mes predecesseurs.
Ce sont les droicts que mon pays
A meritez de ma naissance,
Et mon sort les auroit trahis
Si la mort m'arrivoit en France.
Non, non, quelque cruel complot

Qui de la Garonne et du Lot
Vueille esloigner ma sepulture,
Je ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la nature,
Ny resigner mon ame à Dieu.
L'esperance me confond point;
Mes maux ont trop de vehemence,
Mes travaux sont au dernier point :
Il faut que mon repos commence.
Quelle vengeance n'a point pris
Le plus fier de tous ces esprits
Qui s'irritent de ma constance !
Ils m'ont veu, laschement soubmis,
Contrefaire une repentance
De ce que je n'ay point commis.
Ha ! que les cris d'un innocent,
Quelques longs maux qui les exercent,
Trouvent mal aisement l'accent
Dont ces ames de fer se percent !
Leur rage dure un an sur moy
Sans trouver ny raison ny loy
Qui l'appaise ou qui luy resiste.
Le plus juste et le plus chrestien
Croit que sa charité m'assiste
Si sa haine ne me fait rien.
L'enorme suitte de malheurs !
Dois-je donc aux races meurtrieres
Tant de fievres et tant de pleurs,
Tant de respects, tant de prieres,
Pour passer mes nuicts sans sommeil,
Sans feu, sans air et sans soleil,
Et pour mordre icy les murailles !
N'ay-je encore souffert qu'en vain ?
Me dois-je arracher les entrailles
Pour souler leur derniere faim ?

Derechef, mon dernier appuy,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'huy
Mon adversité longue et dure,
Rare frere, amy genereux,
Que mon sort le plus mal-heureux,
Picque d'avantage à le suivre,
Acheve de me secourir :
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

A CHIRON, MEDECIN[1].

STANCES.

Toy qui fais un breuvage d'eau
Mille fois meilleur et plus beau
Que celuy du beau Ganimede,
Et qui luy donnes tant d'appas
Que sa liqueur est un remede
Contre l'atteinte du trespas,

Penses-tu que, malgré l'ennuy

1. L'*apologie* prouve qu'il s'agit du célèbre de Lorme, dont Henri IV disoit *que de Lorme gentilhommoit la médecine*. Nous avons signalé dans notre *notice sur les deux Porée* (1854) la conclusion de *la Mandarinade* (1738, in-12) où se trouve analysé l'ouvrage de l'abbé de Saint-Martin : *Moyens faciles et éprouvés... pour vivre près de cent ans*. On y voit que Marion étoit la fille naturelle de ce fameux médecin. Ce fait curieux étoit resté inaperçu. De Lorme vécut 91 ans et fut médecin de trois rois.

Que me peut donner aujourd'huy
L'horreur d'une prison si noire,
Je ne te garde encore un lieu
Au mesme endroit de ma memoire
Où se doit mettre un demy-dieu?

Bouffy d'un air tout infecté,
De tant d'ordures humecté
Et du froid qui me fait la guerre,
Tout chagrin et tout abatu,
Mieux qu'en autre lieu de la terre
Il me souvient de ta vertu.

Chiron, au moins si je pouvois
Te faire ouyr les tristes voix
Dont t'invoquent mes maladies,
Tu me pourrois donner dequoy
Forcer mes muses estourdies
A parler dignement de toy.

De tant de vases precieux
Où l'art le plus exquis des cieux
A caché sa meilleure force,
Si j'avois seulement gousté
A leur moindre petite amorce,
J'aurois trop d'aise et de santé.

Si, devant que de me coucher,
Mes souspirs se pouvoient boucher
D'un long traict de cest hydromelle
Où tout chagrin s'esvanouyt,
L'enfant dont avorta Semelle
Ne me mettroit jamais au lict.

Au lieu des continus ennuis
Qui me font passer tant de nuicts
Avec des visions horribles
Mes yeux verroient en sommeillant
Mille voluptez invisibles
Que la main cherche en s'esveillant.

Au lieu d'estre dans les enfers,
De songer des feux et des fers
Qui me font le repos si triste,
Je songerois d'estre à Paris,
Dans le cabinet où Caliste
Eust le triomphe de Cloris.
A l'esclat de ses deux flambeaux,
Les noires caves des tombeaux
D'où je vois sortir les furies
Se peindroient de vives couleurs,
Et feroient à mes resveries
De beaux prez tapissez de fleurs.
Ah ! que je perds de ne pouvoir
Quelquefois t'ouyr et te voir
Dans mes noires melancolies,
Qui ne me laissent presque rien
De tant d'agreables folies
Qu'on aymoit en mon entretien!
Que les dieux sont mes ennemis
De ce qu'ils ne m'ont pas permis
De t'appeller en ma destresse !
Docte Chiron, après le roy
Et les faveurs de ma maistresse,
Mon cœur n'a de regret qu'à toy.

REMERCIMENT

A CORIDON [1].

Filles du souverain des dieux,
Belles princesses toutes nues,
Qui foulez ce mont glorieux
Dont la vertu touche les nues;
Cheres germaines du Soleil,
Devant qui la sœur du Sommeil
Void toutes ses fureurs captives,
Descendez de ce double mont,
Et ne vous monstrez point retives
Quand le merite vous semond.

Derechef, pour l'amour de moy,
Sainctes filles de la Memoire,
Si vous avez congé du roy
D'interrompre un peu son histoire,
Suivez ce petit traict de feu
Dont vostre frere perce un peu
L'obscurité de ma demeure.
Deesse, il vous faut haster :
Le soleil n'a que demie heure
Tous les jours à me visiter.

Mais quel esclat dans ce manoir
Chasse l'obscurité de l'ombre?
D'où vient qu'en ce cachot si noir
On ne trouve plus rien de sombre?
Invisibles divinitez,
Qui par mes importunitez
Estes si promptement venues,

1. Le duc de Montmorency.

Dieux! que je me diray content
De vous avoir entretenues
Malgré ceux qui m'en veulent tant!
   Dites-moy (car c'est le subjet
Pour qui ma passion vous presse),
Quel doit estre aujourd'huy l'objet
De vostre immortelle caresse?
Faites que vos divins regards
Le cherchent en toutes les parts
Où mes amitiez sont allées.
Ha! qu'il paroist visiblement!
Muses, vous estes appellées
Pour Coridon tant seulement.
   Est-ce vous, le seul des vivans
Qui n'avez point perdu courage
Pour la fureur de tant de vents
Qui conspirent à mon naufrage?
Vous, seul capable d'amitié,
Qu'une si longue inimitié
Contre moy si fort obstinée
N'a jamais encor abatu,
Et qui suivez ma destinée
Jusqu'aux abois de ma vertu?
   Et tant de lasches courtisans
Dont j'ay si bien flaté la vie
Contre moy sont les partisans
Ou les esclaves de l'envie!
Aujourd'huy ces esprits abjects
Ployent à tous les faux objects
Que leur offre la calomnie,
Et n'osent d'un mot seulement
S'opposer à la tyrannie
Qui me creuse le monument.
   Ce ne sont que mignards de lict,
Ce sont des courages de terre,

Que la moindre vague amolit
Et qui n'ont qu'un esclat de verre;
Ce n'est que mollesse et que fard :
Leur sens, leur voix et leur regard,
Ont tousjours diverse visée
Et pour le mal et pour le bien;
Ils ont une ame divisée
Qui ne peut s'assurer de rien.
Ces cœurs, où l'ennemy de Dieu
A logé tant de perfidie
Qu'on ny sçauroit trouver de lieu
Pour une affection hardie,
Ils n'ont jamais d'amy si cher
Que sa mort les puisse empescher
De quelque visite ordinaire,
Où depuis le matin au soir
Bien souvent ils n'ont rien à faire
Que se regarder et s'asseoir.
Mais que peut-on contre le sort?
Laissons-là ces vilaines ames;
Leur lascheté n'a point de tort:
Ils nasquirent pour estre infames.
La Fortune, aux yeux aveuglez,
Aux mouvemens tous desreglez,
Les a conceus à l'adventure
Et sous un astre transporté
Qui cheminoit contre nature
Quand il leur versa la clarté.
Vous estes né tout au rebours
De leurs influences malines;
L'astre dont vous suivez le cours
Suit les routes les plus divines.
Il est vray que vous meritez
Au delà des prosperitez
Dont il vous a laissé l'usage.

Si le Destin donnoit un rang
Selon l'esprit et le courage,
Vous seriez né prince du sang.
O ciel! que me faut-il choisir
Pour louer mon Dieu tutelaire?
Que feray-je en l'ardent desir
Que mon esprit a de vous plaire?
Je diray par tout mon bon-heur,
Je paindray si bien vostre honneur
Que la mer, qui voit les deux poles
Dont se mesure l'univers,
Gardera sur ses ondes moles
Le caractere de mes vers.

LA MAISON DE SYLVIE[1].

ODE I.

Pour laisser, avant que mourir,
Les traicts vivans d'une peinture
Qui ne puisse jamais perir
Qu'en la perte de la nature,
Je passe des crayons dorez
Sur les lieux les plus reverez
Où la vertu se refugie,
Et dont le port me fut ouvert

1. Chantilly a souvent changé de propriétaires; mais le bois de Sylvie a conservé son nom et le gardera tant que ses beaux ombrages subsisteront.

Pour mettre ma teste à couvert
Quand on brusla mon effigie.
Tout le monde dit qu'Appollon
Favorise qui le reclame,
Et qu'avec l'eau de son valon
Le sçavoir peut couler dans l'ame ;
Mais j'estouffe ce vieil abus
Et bannis desormais Phœbus
De la bouche de nos poëtes :
Tous ses temples sont demolis
Et ses demons ensevelis
Dans des sepultures muettes.
Sathan ne nous fait plus broncher
Dans de si dangereuses toiles.
Le Dieu que nous allons chercher
Loge plus haut que les estoilles;
Nulle divinité que luy
Ne me peut donner aujourd'huy
Ceste flame ou ceste fumée
Dont nos entendemens espris
S'efforcent à gaigner le prix
Qui merite la renommée.
Après luy, je m'en vais louer
Une image de Dieu si belle
Que le ciel me doit advouer
Du travail que j'ay fait pour elle :
Car, après les sacrez autels,
Qui devant leurs feux immortels
Font aussi prosterner les anges,
Nous pouvons sans impieté
Flatter une chaste beauté
Du doux encens de nos louanges.
Ainsi, sous de modestes vœux,
Mes vers promettent à Silvie
Ce bruit charmeur que les neveux

Nomment une seconde vie;
Que si mes escrits, mesprisez,
Ne peuvent voir authorisez
Les tesmoignages de sa gloire,
Ces eaux, ces rochers et ces bois,
Prendront des ames et des voix
Pour en conserver la memoire.

Si quelques arbres renommez
D'une adoration profane
Ont esté jadis animez
Des sombres regards de Diane;
Si les ruisseaux, en murmurant,
Alloient autrefois discourant
Au gré d'un Faune et d'une fée,
Et si la masse d'un rocher
Se laissoit quelquefois toucher
Aux chansons que disoit Orphée,

Quelle dureté peut avoir
L'objet que ma princesse touche,
Qu'elle ne puisse le pouvoir
Tout aussi tost d'ame et de bouche?
Dans ses bastimens orgueilleux,
Dans ses promenoirs merveilleux,
Quelle solidité de marbres
Ne pourront penetrer ses yeux?
Quelles fontaines et quels arbres
Ne les estimeront des Dieux?

Les plus durs chesnes, entrouvers
Bien plustost de gré que de force,
Peindront pour elle de mes vers
Et leurs fueilles et leur escorce,
Et, quand ils les auront gravez
Sur leurs fronts les plus relevez,
Je sçay que les plus fiers orages
Ne leur oseront pas toucher,

Et pourront plustost arracher
Leurs racines et leurs ombrages.
Je sçay que ces miroirs flottans
Où l'object change tant de place,
Pour elle devenus constans,
Auront une fidelle glace,
Et, sous un ornement si beau,
La surface mesme de l'eau,
Nonobstant sa delicatesse,
Gardera seurement encrez
Et mes caracteres sacrez
Et les attraicts de la princesse.
Mais sa gloire n'a pas besoin
Que mon seul ouvrage en responde :
Le ciel a desjà pris le soin
De la peindre par tout le monde.
Ses yeux sont peints dans le soleil ;
L'aurore dans son teint vermeil
Voit ses autres beautez tracées,
Et rien n'esteindra ses vertus
Que les cieux ne soient abatus
Et les estoilles effacées.

ODE II.

Un soir que les flots mariniers
Apprestoient leur molle littiere
Aux quatre rouges limonniers
Qui sont au joug de la lumiere,
Je panchois mes yeux sur le bort
D'un lict où la Naïade dort,

Et, regardant pescher Sylvie,
Je voyois battre les poissons
A qui plustost perdroit la vie
En l'honneur de ses hameçons.
D'une main defendant le bruit,
Et de l'autre jettant la line,
Elle faict qu'abordant la nuict,
Le jour plus bellement decline.
Le soleil craignoit d'esclairer
Et craignoit de se retirer;
Les estoilles n'osoient paroistre,
Les flots n'osoient s'entrepousser,
Le zephire n'osoit passer,
L'herbe se retenoit de croistre.
Ses yeux jettoient un feu dans l'eau;
Ce feu choque l'eau sans la craindre,
Et l'eau trouve ce feu si beau
Qu'elle ne l'oseroit esteindre.
Ces Elemens si furieux,
Pour le respect de ses beaux yeux
Interrompirent leur querelle,
Et, de crainte de la fascher,
Se virent contraints de cacher
Leur inimitié naturelle.
Les Tritons, en la regardant
Au travers leurs vitres liquides,
D'abord à cet object ardant
Sentent qu'ils ne sont plus humides,
Et d'un estonnement soudain
Chacun d'eux dans un corps de dain
Cache sa forme despouillée,
S'estonne de se voir cornu
Et comment le poil est venu
Dessus son escaille mouillée.
Souspirant du cruel affront

Qui de dieux les a fait des bestes,
Et sous les cornes de leur front
A courbé leurs honteuses testes,
Ils ont abandonné les eaux,
Et, dans la rive où les rameaux
Leur ont fait un logis si sombre,
Promenant leurs yeux esbahis,
N'osent plus fier que leur ombre
A l'estang qui les a trahis.

On dit que la sœur du Soleil
Eut ce pouvoir sur la Nature
Lors que d'un changement pareil
Acteon quitta sa figure.
Ce que fit sa divine main
Pour punir dans un corps humain
La curiosité profane
S'est fait icy contre les dieux,
Qui n'avoient approché leurs yeux
Que des yeux de nostre Diane.

Ces dains, que la honte et la peur
Chassent des murs et des allées,
Maudissent le destin trompeur
Des froideurs qu'il leur a volées.
Leur cœur, privé d'humidité,
Ne peut qu'avec timidité
Voir le ciel ny fouler la terre,
Où Sylvie en ses promenoirs
Jette l'esclat de ses yeux noirs,
Qui leur font encore la guerre.

Ils s'estiment heureux pourtant
De prendre l'air qu'elle respire ;
Leur destin n'est que trop contant
De voir le jour sous son empire.
La princesse, qui les charma
Alors qu'elle les transforma,

Les fit estre blancs comme neige,
Et, pour consoler leur douleur,
Ils receurent le privilége
De porter tousjours sa couleur.
Lors qu'à petits floquons liez
La neige, freschement venuë,
Sur des grands tapis desliez
Espanche l'amas de la nuë ;
Lors que, sur le chemin des cieux,
Ses grains serrez et gracieux
N'ont trouvé ni vent ni tonnerre,
Et que sur les premiers coupeaux,
Loin des hommes et des trouppeaux,
Ils ont peint le bois et la terre,
Quelque vigueur que nous ayons
Contre les esclats qu'elle darde,
Ils nous blessent, et leurs rayons
Esblouyssent qui les regarde.
Tel dedans ce parc ombrageux
Esclatte le troupeau neigeux,
Et, dans ces vestemens modestes
Où le front de Sylvie est peint,
Fait briller l'esclat de son teint
A l'envy des neiges celestes.
En la saison que le soleil,
Vaincu du froid et de l'orage,
Laisse tant d'heures au sommeil
Et si peu de temps à l'ouvrage,
La neige, voyant que ces dains
La foulent avec des desdains,
S'irrite de leurs bonds superbes,
Et, pour affamer ce troupeau
Par despit sous un froid manteau,
Cache et transit toutes les herbes.
Mais le parc pour ses nourrissons

Tient assez de creches couvertes,
Que la neige ny les glaçons
Ne trouveront jamais ouvertes.
Là, le plus rigoureux hiver
Ne les sçauroit jamais priver
Ny de loge ny de pasture:
Ils y trouvent tousjours du verd,
Qu'un peu de soin met à couvert
Des outrages de la nature;

Là, les faisans et les perdrix
Y fournissent leur compagnie
Mieux que les halles de Paris
Ne les sçauroient avoir fournies.
Avec elles voit-on manger
Ce que l'air le plus estranger
Nous peut faire venir de rare,
Des oyseaux venus de si loin
Qu'on y voit imiter le soin
D'un grand roy qui n'est pas avare.

Les animaux les moins privez,
Aussi bien que les moins sauvages,
Sont egalement captivez
Dans ces bois et dans ces rivages.
Le maistre d'un lieu si plaisant
De l'hyver le plus mal-faisant
Deffie toutes les malices.
A l'abondance de son bien
Les eslemens ne trouvent rien
Pour luy retrancher ses delices.

ODE III.

Dans ce parc un valon secret,
Tout voilé de ramages sombres,
Où le soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent,
Et donne une frescheur si vive
A tous les objects d'alentour,
Que mesme les martyrs d'amour
Y treuvent leur douleur captive.
Un estang dort là tout auprès
Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès
Pour esveiller ses vagues lentes.
Luy, d'un maintien majestueux,
Reçoit l'abord impetueux
De ces Naïades vagabondes
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau
Et ne discernent plus ses ondes.
Là, Melicerte, en un gazon,
Près de l'estang qui l'environne,
Fait aux cygnes une maison
Qui luy sert aussi de couronne.
Si la vague qui bat ses bords
Jamais avecques des thresors
N'arrive à son petit empire;
Au moins les vents et les rochers
N'y font point crier les nochers
Dont ils ont brisé le navire.

Là les oiseaux font leurs petits,
Et n'ont jamais veu leurs couvées
Souler les sanglans appetits
Du serpent qui les a trouvées;
Là n'estend point ses plis mortels
Ce monstre de qui tant d'autels
Ont jadis adoré les charmes,
Et qui, d'un gosier gemissant,
Fait tomber l'ame du passant
Dedans l'embuche de ses larmes.

Zephyre en chasse les chaleurs.
Rien que les cygnes n'y repaissent;
On n'y trouve rien sous les fleurs
Que la frescheur dont elles naissent;
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc et le carquois
De mille amours qui se despouillent
A l'ombrage de ces roseaux,
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent.

L'estang leur preste sa frescheur,
La Naïade leur verse à boire;
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'une couleur d'yvoire.
On voit là ces nageurs ardents,
Dans les ondes qu'ils vont fendants,
Faire la guerre aux Nereydes,
Qui, devant leur teint mieux uni,
Cachent leur visage terni
Et leur front tout coupé de rides.

Or ensemble, ores dispersez,
Ils brillent dans ce crespe sombre
Et sous les flots qu'ils ont percez
Laissent esvanouir leur ombre,
Par fois dans une claire nuict,

Qui du feu de leurs yeux reluit
Sans aucun ombrage de nues,
Diane quitte son berger
Et s'en va là-dedans nager
Avecques ses estoilles nues.

Les ondes, qui leur font l'amour,
Se refrisent sur leurs espaules,
Et font danser tout à l'entour
L'ombre des roseaux et des saules.
Le dieu de l'eau, tout furieux,
Haussé pour regarder leurs yeux
Et leur poil qui flotte sur l'onde,
Du premier qu'il voit approcher
Pense voir ce jeune cocher
Qui fit jadis brusler le monde.

Et ce pauvre amant langoureux,
Dont le feu tousjours se rallume,
Et de qui les soins amoureux
Ont fait ainsi blanchir la plume,
Ce beau cygne à qui Phaëton
Laissa ce lamentable ton,
Tesmoin d'une amitié si sainte,
Sur le dos son aisle eslevant
Met ses voiles blanches au vent
Pour chercher l'object de sa plainte.

Ainsi, pour flatter son ennuy,
Je demande au dieu Melicerte
Si chaque dieu n'est pas celuy
Dont il souspire tant la perte,
Et, contemplant de tous costez
La semblance de leurs beautez,
Il sent renouveller sa flame,
Errant avec des faux plaisirs
Sur les traces des vieux desirs
Que conserve encore son ame.

Tousjours ce furieux dessein
Entretient ses blessures fresches,
Et fait venir contre son sein
L'air bruslant et les ondes seiches.
Ces attraits, empreints là dedans
Comme avec des flambeaux ardens,
Luy rendent la peau toute noire.
Ainsi, dedans comme dehors,
Il luy tient l'esprit et le corps,
La voix, les yeux et la memoire.

ODE IIII.

Chaste oyseau, que ton amitié
Fut malheureusement suivie!
Ta mort est digne de pitié,
Comme ta foy digne d'envie.
Que ce precipité tombeau
Qui t'en laissa l'object si beau
Fut cruel à tes destinées!
Si la mort l'eust laissé vieillir,
Tes passions alloient faillir,
Car tout s'esteint par les années.
Mais quoy! le sort a des revers
Et certains mouvemens de haine
Qui demeurent tousjours couverts
Aux yeux de la prudence humaine.
Si, pour fuyr ce repentir,
Ton jugement eut peu sentir
Le jour qui vous devoit disjoindre,
Tu n'eusse jamais veu le jour,

Et jamais le traict de l'amour
Ne se fust meslé de te poindre.
  Pour avoir aymé ce garçon
Encor après la sepulture,
Ne crains pas le mauvais soupçon
Qui peut blasmer ton advanture :
Les courages des vertüeux
Peuvent d'un vœu respectueux
Aymer toutes beautez sans crime,
Comme, donnant à tes amours
Ce chaste et ce commun discours,
Mon cœur n'a point passé ma rime.
  Certains critiques curieux
En trouvent les mœurs offensées ;
Mais leurs soupçons injurieux
Sont les crimes de leurs pensées :
Le dessein de la chasteté
Prend une honneste liberté,
Et franchit les sottes limites
Que prescrivent les imposteurs
Qui, sous des robes de docteurs,
Ont des ames de sodomites.
  Le Ciel nous donne la beauté
Pour une marque de sa grace :
C'est par où la divinité
Marque tousjours un peu sa trace.
Tous les objects les mieux formez
Doivent estre les mieux aimez,
Si ce n'est qu'une ame maline,
Esclave d'un corps vicieux,
Combatte les faveurs des Cieux
Et demente son origine.
  O que le desir aveuglé
Où l'ame du brutal aspire
Est loin du mouvement reglé

Dont le cœur vertueux souspire!
Que ce feu que nature a mis
Dans le cœur de deux vrais amis
A des ravissemens estranges!
Nature a fondé cest amour :
Ainsi les yeux aiment le jour,
Ainsi le Ciel aime les anges.

Ainsi, malgré ces tristes bruits
Et leur imposture cruelle,
Thyrsis et moy goustons les fruits
D'une amitié chaste et fidelle.
Rien ne separe nos desirs,
Ny nos ennuys ny nos plaisirs;
Nos influences enlassées
S'estreignent d'un mesme lien,
Et mes sentimens ne sont rien
Que le miroir de ses pensées.

Certains feux de divinité
Qu'on nommoit autresfois genies
D'une invisible affinité
Tiennent nos fortunes unies;
Quelque visage different,
Quelque divers sort apparent
Qui se lise en mes advantures,
Sa raison et son amitié
Prennent aujourd'huy la moitié
De ma honte et de mes injures.

Lorsque d'un si subit effroy
Les plus noirs enfans de l'Envie,
Au milieu des faveurs du roy,
Oserent menacer ma vie,
Et que, pour me voir opprimé,
Le parlement mesme, animé
Des rapports de la Calomnie,
Sans pitié me veit combattu

De la secrette tyrannie
Des ennemis de la vertu,
  Thyrsis avecques trop de foy
M'asseura, comme il est unique
A qui l'astre luisant sur moy
De tous mes destins communique,
Il n'eust pas disposé son cours
A commencer les tristes jours
Dont se souffre encore l'orage,
Qu'il s'en vint sous un froid sommeil
De tout ce funeste appareil
A Damon faire voir l'image.
  Thyrsis, outré de mes douleurs,
Me redit ce songe effroyable,
Qu'un long train de tant de malheurs
Me rend doresnavant croyable.
D'un long souspir qui devança
La premiere voix qu'il poussa
Pour predire mon advanture,
Je sentis mon sang se geler
Et comme autour de moy voler
L'ombre de ma douleur future.

ODE V.

Damon, dit-il, j'estois au lit, [sent,
Goustant ce que les nuits nous ver-
Lors que le somme ensevelit
Les soins du jour qui nous traver-
Au milieu d'un profond repos [sent.
Où nul regard ny nul propos

N'abusoit de ma fantaisie,
Une froide et noire vapeur
Me transit l'ame d'une peur
Qui la tient encore saisie.
  Jamais qu'alors nostre amitié
N'avoit mis mon cœur à la gesne;
Tu me fis lors plus de pitié
Que Philis ne me fait de peine.
Cet effroyable souvenir
Me vient encore entretenir,
Et me redonne les alarmes
Du spectacle plus ennemy
Qui jamais d'un œil endormy
A peu faire couler des larmes.
  Je ne sçay si le feu d'amour,
Qui n'abandonne point mon ame,
Au defaut des rayons du jour,
M'ouvrit lors les yeux de sa flame.
Combien que dans ce froid sommeil
La visible ardeur du soleil
Se fut du tout evanouye,
Je crus qu'en ceste fiction
J'avois libre la fonction
De ma veue et de mon ouye.
  Un grand fantosme sousterrain,
Sortant de l'infernalle fosse,
Enroué comme de l'airain
Où rouleroit une carrosse,
D'un abord qui me menaçoit
Et d'un regard qui me blessoit,
Dressant vers moy ses pas funebres,
Fier des commissions du Sort,
Me dit trois fois : Damon est mort,
Puis se perdit dans les tenebres.
  Sans doute que leurs veritez,

Plus puissantes que les mensonges,
Touchent plus fort nos facultez
Et nous impriment mieux les songes.
Je retins si bien ses accens,
Et son image dans mes sens
Demeura tellement emprainte,
Que ton corps mort entre mes bras
Et ton sang versé dans mes dras
Ne m'eussent pas fait plus de crainte.
  Après, d'une autre illusion
Refleschissant sur ma pensée,
Et songeant à la vision
Qui s'estoit freschement passée,
Je songeois qu'encor on doutoit
En quel estat Damon estoit,
Et comme, au fort de la lumiere
Où les objects sont esclaircis,
Je condamnois les faux soucis
De mon illusion premiere.
  Mais, dans ce doute, un messager
Qui portoit les couleurs des Parques,
Me vint de ce fatal danger
Rafreschir les funestes marques ;
Un garçon habillé de dueil,
Qui sembloit sortir du cercueil,
Ouvrant les rideaux de ma couche,
Me crie : On a tué Damon !
Mais d'un accent que le demon
N'avoit pas esté plus farouche.
  Morphée, à ce second assaut,
Ostant ses fers à ma paupiere,
Me resveilla tout en sursaut
Et me laissa voir la lumiere.
Je me levay deshabillé,
Plus transi, plus froid, plus mouillé,

Que si j'estois sorty de l'onde :
C'estoit au poinct que l'Occident
Laisse sortir le char ardent
Où roule le flambeau du monde.
Cherchant du soulas par mes yeux,
Je mets la teste à la fenestre
Et regarde un peu dans les cieux
Le jour, qui ne faisoit que naistre ;
Et, combien que ce songe-là
Dans mon sang, que la peur gela,
Laissast encore ses images,
Je me rasseure et me rendors,
Croyant que les vapeurs du corps
Avoient enfanté ces nuages.
Le sommeil ne m'eut pas repris
Que, songeant encore à ta vie,
Tu vins rasseurer mes esprits
Qu'on ne te l'avoit point ravie.
Il est vray, Thyrsis, me dis-tu,
Qu'on en veut bien à ma vertu.
Là je te vis dans une esmeute
Avancer, l'espée à la main,
Vers un portail qui cheut soudain
Et qui t'accabla de sa cheute.
De là, ce songe en mon cerveau
Poursuivant tousjours son idée,
Je te vis suivre en un tombeau
Par une foulle desbordée.
Les juges y tenoient leur rang;
L'un d'entr'eux espancha du sang
Qui me jaillit contre la face.
Là tout mon songe s'acheva,
Et ton pauvre amy se leva
Noyé d'une sueur de glace.
Cher Thyrsis, lors que mon esprit

D'une souvenance importune
Repense au destin qui t'apprit
Les secrets de mon infortune,
Lors que je suis le moins troublé,
Tout mon esprit est accablé
De la tempeste inevitable
Dont me bat le courroux divin,
Et voicy comment son devin
A rendu ta voix veritable.
   Ce songe, du fatal secret
Où ma premiere mort fut peinte
Predisoit le cruel decret
Dont ma liberté fut esteinte.
Ce garçon aux vestemens noirs,
Qui sembloit sortir des manoirs
Qui ne s'ouvrent qu'à la magie,
Lors qu'il parla de mon tombeau,
Predisoit l'infame flambeau
Qui consuma mon effigie.
   Thyrsis, encore à l'autre fois
Que ceste vision, suivie
Par mes regards et par ma voix,
T'asseura que j'estois en vie,
Se doit assez ressouvenir
Du soucy qui le fit venir
Où j'avois commencé ma fuite,
Lors que sa voix moins que ses pleurs
Me dit ce songe de malheurs
Dont j'attens encore la suite.
   Ce songe, avec autant de foy
Luy fit voir l'espée et la porte,
Et le peuple à l'entour de moy
Comme d'une personne morte.
Quand mes foibles bras alarmez
A cinquante voleurs armez

Voulurent presenter l'espée,
Je cheus sous un portail ouvert,
Et fus saisi dans le couvert,
Où ma bonne foy fut trompée.
Soudain le sieur de Commartin,
Qui porte des habits funebres,
Me fit serrer à Sainct-Quentin
Entre les fers et les tenebres.
Depuis, tousjours tout enchaisné,
Soixante archers m'ont amené
Par les bruits de la populace
Dedans ces tenebreux manoirs
Où ce sang et les juges noirs
M'avoient desjà marqué la place.

ODE VI.

Ainsi prophetisa Thyrsis
Les malheurs que toute une année,
Par des accidens si precis,
A fait choir sur ma destinée.
La furie de mon destin
Luy parut au mesme matin
Qu'elle respandit sa bruine,
Car le decret du Parlement
Se donnoit au mesme moment
Que Thyrsis songeoit ma ruine.
Mon innocence et ma raison,
Pour eschapper à leur colere,
Appellerent de ma prison

A l'autel d'un dieu tutelaire :
C'est où je trouvay mon support,
C'est où Thyrsis courut d'abord
Predire et consoler ma peine.
Nous estions lors tous deux couvers
De ces arbres pour qui mes vers
Ouvrent si justement ma veine.
  Nous estions dans un cabinet
Enceint de fontaines et d'arbres;
Son meuble est si clair et si net
Que l'email est moins que les marbres.
Celuy qui l'a fait si poly
Semble avoir jadis demoly
Le grand palais de la lumiere,
Et, pillant son riche pourpris
De tout ce glorieux debris,
Avoir là porté la matiere.
  Pour conserver son ornement,
Le soleil le lave et l'essuye,
Car c'est le soleil seulement
Qui fait le beau temps et la pluye.
Flore y met tant de belles fleurs
Que l'Aurore ne peut sans pleurs
Voir leur esclat qui la surmonte :
C'est à cause de cet affront
Qu'elle monstre si peu son front
Et qu'on la voit rougir de honte.
  L'odeur de ces fleurs passeroit
Le musc de Rome et de Castille,
Et la terre s'offenseroit
Qu'on y bruslast de la pastille.
Le garçon qui se consuma
Dans les ondes qu'il alluma
Voit là tous ses appas renaistre,
Et, ravy d'un object si beau,

Il admire que son tombeau
Luy conserve encore son estre.
La nymphe qui luy fait la cour
Le voit là tous les ans revivre,
Car son opiniastre amour
La contraint encor à le suivre;
Là le ciel semble avoir pitié
Des longs maux de son amitié,
Et permet parfois au Zephyre
De la mener à son amant,
Qui respire insensiblement
L'air des flames qu'elle souspire.
Echo, dedans un si beau feu
Jalouse que le ciel la voye,
Est invisible et parle peu,
De respect, de honte et de joye.
Ainsi mes esprits transportez,
Se trouvent tous desconfortez
Quand une beauté me regarde,
Et mon discours le moins suspect
Trouve tousjours ou le respect
Ou la honte qui le retarde.
Quand je vois partir les regards
Des superbes yeux de Caliste,
Qui sont autant de coups de dards
Où nulle qu'elle ne resiste,
Le tesmoin le plus asseuré
Qui de mon esprit esgaré
Monstre la passion confuse,
C'est que je ne sçaurois comment
Le prier d'un mot seulement
Que sa voix ne me le refuse.
Je suivrois l'importun desir
Qui m'en parle tousjours dans l'ame,
Et prendrois icy le loisir

De parler un peu de ma flamme;
Mais l'entreprise du tableau,
Qui par un cabinet si beau
Commence à pourmener la muse,
Me tient dans ce parc enchanté,
Où le Printemps le plus hasté
Tousjours cinq ou six mois s'amuse.
  Quand le Ciel, lassé d'endurer
Les insolences de Borée,
L'a contraint de se retirer
Loin de la campagne azurée;
Que les Zephires, r'appellez,
Des ruisseaux à demy gelez
Ont rompu les escorces dures,
Et, d'un souffle vif et serain,
Du celeste palais d'airain
Ont chassé toutes les ordures,
  Les rayons du jour, esgarez
Parmy des ombres incertaines,
Esparpillent leurs feux dorez
Dessus l'azur de ces fontaines;
Son or, dedans l'eau confondu,
Avecques ce cristal fondu
Mesle son teint et sa nature,
Et seme son esclat mouvant,
Comme la branche, au gré du vent,
Efface et marque sa peinture.
  Zephire, jaloux du soleil,
Qui paroist si beau sur les ondes,
Traverse ainsi l'estat vermeil
De ces allées vagabondes.
Ainsi ces amoureux Zephirs,
De leurs nerfs, qui sont leurs souspirs,
Renforçant leurs secousses fresches,
Destournent tousjours ce flambeau,

Et, pour cacher le font de l'eau,
Jettent au moins des fueilles seches.
  L'eau, qui fuit en les regardant,
Orgueilleuse de leur querelle,
Rit et s'eschappe cependant
Qu'ils sont à disputer pour elle,
Et pour prix de tous leurs efforts,
Laissant les ames sur les bords
De ceste fontaine superbe,
Dissipent toutes leurs chaleurs
A conserver l'estat des fleurs
Et la molle frescheur de l'herbe.
  C'est où se couche Palemon,
Qui triomphe de leur maistresse,
Et plein d'escume et de limon,
Quand il veut reçoit sa caresse.
Ainsi nagueres deux bergers
Ont couru les sanglans dangers
Que l'honneur a mis à l'espée,
Et par un malheur mutuel
Laissent vainqueur de leur duel
Un vilain qui pleut à Napée.

ODE VII.

Le plus superbe ameublement
Dont le sejour des roys esclatte,
L'or, semé prodigalement
Sur la soye et sur l'escarlatte,
N'eurent jamais rien de pareil

Aux teintures dont le soleil
Couvre les petits flots de verre.
Quelle couleur peut plaire mieux
Que celle qui contraint les cieux
De faire l'amour à la terre?
Ce cabinet, tousjours couvert
D'une large et haute tenture,
Prend son ameublement tout verd
Des propres mains de la Nature,
D'elle, de qui le juste soin
Estend ses charitez si loin,
Et dont la richesse feconde
Paroist si claire en chaque lieu,
Que la providence de Dieu
L'establit pour nourrir le monde.
Tous les bleds, elle les produit;
Le sep ne vient que de sa force :
Elle en fait le pampre et le fruict,
Et les racines et l'escorce;
Elle donne le mouvement
Et le siege à chasque eslement,
Et, selon que Dieu l'authorise,
Nostre destin pend de ses mains,
Et l'influence des humains,
Ou leur nuit, ou les favorise.
Elle a mis toute sa bonté,
Et son sçavoir et sa richesse,
Et les thresors de sa beauté,
Sur le duc et sur la duchesse;
Elle a fait les heureux accords
Qui joignent leur ame et leur corps.
Bref, c'est elle aussi qui marie
Les zephires avec nos fleurs,
Et qui fait de tant de couleurs,
Tous les ans, leur tapisserie.

Avec les naturels appas
Dont ce beau cabinet se pare,
La musique ne manque pas
D'y fournir ce qu'elle a de rare.
Ces chantres si tost esveillez,
Qui dorment tousjours habillez,
Quand l'Aurore les vient semondre
Luy donnent un si doux salut
Que Sainct-Amant, avec son luth,
Auroit peine de les confondre.
Quand la princesse y fait sejour,
Ces oyseaux pensent que l'Aurore,
A dessein d'y tenir sa cour,
A quitté les rives du More.
Un sainct desir de l'approcher
Les anime et les fait pancher
Des branches qui luy font ombrage,
Et, devant ces divinitez,
Leurs innocentes libertez
Ne craignent rien qui les outrage.
Leurs cœurs se laissent desrober,
Insensiblement ils s'oublient,
Et des rameaux qu'ils font courber
Quelquefois leurs pieds se deslient;
Leur petit corps precipité
Se fie en la legereté
De la plume, qui les retarde;
Ils planent sur leurs aislerons
Et voletent aux environs
De Silvie, qui les regarde.
Quand elle escoute leurs chansons,
Leur vaine gloire s'estudie
A reciter quelques leçons
De leur plus douce melodie.
Chacun d'eux se trouve ravy;

Ils estallent tous à l'envy
Leur thresor caché sous la plume,
Et ces remedes si plaisans
Qui des soucis les plus cuisans
Destrempent toute l'amertume.
Comme les chantres quelquefois,
D'une complaisance ignorante
Mignardant et l'œil et la voix
Devant les beaux yeux d'Amarante,
Leur plaisir et leur vanité
Fait qu'avec importunité
Ils nous prodiguent leurs merveilles,
Et qu'ils chantent si longuement
Que leur concert le plus charmant
Lasse l'esprit et les oreilles.
Ainsi l'entretien d'un rimeur,
Enflé des arts et des sciences,
Lors qu'il se trouve en bonne humeur,
Vient à bout de nos patiences,
Et, sans qu'on puisse rebuter
Cet instinct de persecuter
Que leur inspire le genie,
Il faut, à force de parler,
Que le poulmon, las de soufler,
Face paix à la compagnie.
Ainsi ces oyseaux, s'attachants
Au dessein de plaire à Sylvie,
Dans les longs efforts de leurs chants
Semblent vouloir laisser la vie :
Leur gosier sans cesse mouvant
Estourdit les eaux et le vent,
Et, vaincu de sa violence,
Quoy qu'il vueille se retenir,
Il peut à peine revenir
A la liberté du silence.

Comme ils taschent à qui mieux mieux
De faire agreer leur hommage,
Leur zele rend presque odieux
Le tumulte de leur ramage;
Leur bruit est ce bruit de Paris
Lors qu'une voix de tant de cris
Benit le roy parmy les rues
Qu'on le fasche en le benissant,
Et l'air esclatte d'un accent
Qui semble avoir crevé les nues.

ODE VIII.

Sur tous le rossignol outré,
Dans son ame encore alteree,
N'a jamais peu dire à son gré
Les affronts que luy fit Terée.
Ses poulmons, sans cesse enflammez,
Sont ses vieux souspirs ranimez,
Et ce peu d'esprit qui luy reste
N'est qu'un souvenir eternel
De maudire son criminel
Et l'appeller tousjours inceste.
Ce petit oyseau tout panché
Où la princesse se presente
Craint d'avoir le gosier bouché,
Le bec clos, la langue pesante,
Et, cependant qu'il peut jouyr
Du bon-heur de se faire ouyr,
Luy raconte son advanture,
Et gazouille soir et matin

Sur les caprices du Destin,
Qui luy fit changer de nature.
Il a de si divers accez
Dans le long recit de sa honte,
Qu'on aura finy mon procez
Quand il aura fini son conte.
Les morts gisans sous Pelion,
Toutes les cendres d'Ilion,
N'ont point donné tant de matiere
De faire des plaintes aux cieux
Que cet oyseau malicieux
En vomit sur son cimetiere.
Ce plaisir reste à son malheur
Que sa voix, qui daigne le suivre,
A fin de venger sa douleur,
La fait continuer de vivre.
Il ne fait pas bon irriter
Celuy qui sçait si bien chanter,
Car l'artifice de l'envie
Ne sçauroit trouver un tombeau
D'où son esprit tousjours plus beau
Ne revienne encore à la vie.
La cendre de son monument,
Malgré les traces ennemies,
Fait revivre eternellement
Son merite et leurs infamies.
Les vers flatteurs et mesdisans
Trouvent tousjours des partisans;
Le pinceau d'un faiseur de rimes,
S'il est adroit aux fictions,
Aux plus sinceres actions
Sçait donner la couleur des crimes.
Dieux! que c'est un contentement
Bien doux à la raison humaine
Que d'exhaler si doucement

La douleur que nous fait la haine!
Un brutal qu'on va poursuivant
Dans des souspirs d'air et de vent
Cherche une honteuse allegeance;
Mais la douleur des bons esprits,
Qui laisse des souspirs escrits,
Guerit avecques la vengeance.

Aujourd'huy, dans les durs soucis
Du malheur qui me bat sans cesse,
Si mes sens n'estoient adoucis
Par le respect de la princesse,
J'escrirois avecques du fiel
Les adversitez dont le Ciel
Souffre que les meschans me troublent,
Et, quand mes maux m'accableroient,
Mes injures redoubleroient
Comme leurs cruautez redoublent.

Peut-estre les sanglants autheurs
De tant et de si longs outrages,
Ces infames persecuteurs,
Verront mourir leurs vieilles rages;
Et si ma fortune, à son tour,
Permet que je me venge un jour,
N'ay-je point une ancre assez noire
Et dans ma plume assez de traicts
Pour les peindre dans ces pourtraicts
Qui font horreur à la memoire?

Mais icy mes vers, glorieux
D'un object plus beau que les anges,
Laissent ce soin injurieux
Pour s'occuper à des louanges.
Puis que l'horreur de la prison
Nous laisse encore la raison,
Muses, laissons passer l'orage;
Donnons plustost nostre entretien

A louer qui nous fait du bien
Qu'à maudire qui nous outrage.
Et mon esprit voluptueux
Souvent pardonne par foiblesse,
Et, comme font les vertueux,
Ne s'aigrit que quand on le blesse.
Encore, dans ces lieux d'horreur,
Je ne sçay quelle molle erreur
Parmy tous ces objects funebres
Me tire tousjours au plaisir,
Et mon œil, qui suit mon desir,
Voit Chantilly dans ces tenebres.
Au travers de ma noire tour
Mon ame a des rayons qui percent
Dans ce parc, que les yeux du jour
Si difficilement traversent.
Mes sens en ont tout le tableau:
Je sens les fleurs au bord de l'eau;
Je prens le frais qui les humecte.
La princesse s'y vient asseoir.
Je voy, comme elle y va le soir,
Que le jour fuit et la respecte.
Les oyseaux n'y font plus de bruit.
Le seul roy de leur harmonie,
Qui touche un luth en pleine nuict,
Demeure en nostre compagnie,
Et, laissant ses vieilles douleurs
Dans la lumiere et les chaleurs
Que la fuite du jour emporte,
Il concerte si sagement
Qu'il semble que le jugement
Luy forme des airs de la sorte.

ODE IX.


oy qui chante soir et matin
Dans le cabinet de l'Aurore,
Où je voy ce riche butin
Qu'elle prend au rivage more,
L'or, les perles et les rubis,
Dont ses flames et ses habits
Ont jadis marqué la cigalle,
Et tout ce superbe appareil
Qu'elle desroboit au soleil
Pour se faire aimer à Cephale,
Tous les jours la reine des bois
Devant mes yeux passe et repasse,
Et souvent, pour ouyr ma voix,
Se destourne un peu de la chasse.
Souvent qu'elle se va baigner,
Où rien ne l'ose accompagner
Que ses Dryades vagabondes,
J'ay tout seul ceste privauté
De voir l'esclat de sa beauté
Dans l'habit de l'air et de l'onde.
Mais j'atteste l'air et les cieux,
Dont je tiens la voix et la vie,
Que mon jugement et mes yeux
Ayment mieux mille fois Silvie.
Un de ses regards seulement,
Qui partent si nonchalamment,
Donne à mes chansons tant d'amorce
Et de si douces vanitez,
Que les autres divinitez
N'en jouyssent plus que de force.

Si mes airs cent fois recitez,
Comme l'ambition me presse,
Meslent tant de diversitez
Aux chansons que je vous adresse,
C'est que ma voix cherche des traicts
Pour un chacun de vos attraicts.
Mais c'est en vain qu'elle se picque
De satisfaire à tous mes vœux,
Car le moindre de vos cheveux
Peut tarir toute ma musique.
Quand ma voix, qui peut tout ravir,
Reussiroit à vous complaire,
Le soin que j'ay de vous servir
Tasche en vain de me satisfaire.
Je croy que mes airs innocens,
Au lieu d'avoir flatté vos sens,
Leur ont donné de la tristesse,
Et que mes accens enrouez,
Au lieu de les avoir louez,
Ont choqué leur delicatesse.
Quand la nuict vous oste d'icy,
Et que ses ombres coustumieres
Laissent ce cabinet noircy
De l'absence de vos lumieres,
Aussi-tost j'oy que le Zephir
Me demande avec un souspir
Ce que vous estes devenue,
Et l'eau me dit en murmurant
Que je ne suis qu'un ignorant
De vous avoir si peu tenue.
O Zephires! ô cheres eaux!
Ne m'en imputez point l'injure:
J'ay chanté tous les airs nouveaux
Que m'apprit autrefois Mercure.
Mais que ma voix doresnavant

N'approche ny ruisseau ny vent,
Que l'air ne porte plus mes aisles,
Si, dans le printemps advenir,
Je n'ay dequoy l'entretenir
De dix mille chansons nouvelles.

Ainsi finit ces tons charmeurs
L'oyseau dont le gosier mobile
Souffle tousjours à nos humeurs
Dequoy faire mourir la bile,
Et, bruslant après son dessein,
Il ramasse dedans son sein
Le doux charme des voix humaines,
La musique des instrumens
Et les paisibles roulemens
Du beau crystal de nos fontaines.

Comme en la terre et par le ciel
Des petites mouches errantes
Meslent, pour composer leur miel,
Mille matieres differentes,
Formant ses airs, qui sont ces fruicts,
L'oyseau digere mille bruits
En une seule melodie,
Et, selon le temps de sa voix,
Tous les ans le parc une fois
Le reçoit et le congedie.

ODE X.

Rossignol, c'est assez chanté;
Ce parc est desormais trop sombre :
Je trouve Apollon rebuté
D'escrire si long-temps à l'ombre

Ces lieux si beaux et si divers
Meritent chacun tous les vers
Que je dois à tout le volume;
Mais je sens croistre mon subject,
Et tousjours un plus grand object
Se vient presenter à ma plume.
Je sçay qu'un seul rayon du jour
Meriteroit toute ma peine,
Et que ces estangs d'alentour
Pourroient bien engloutir ma veine;
Une goutte d'eau, une fleur,
Chaque feuille et chaque couleur
Dont nature a marqué ces marbres,
Merite tout un livre à part,
Aussi bien que chaque regard
Dont Sylvie a touché ces arbres.
Mais les mirtes et les lauriers
De tant de beautez de sa race
Et de tant de fameux guerriers
Me demandent desjà leur place.
Saincts rameaux de Mars et d'Amour,
En quel si reculé sejour
Vous plaist-il que je vous apporte?
C'est pour vous, immortels rameaux,
Que j'abandonne ces ormeaux
Et foule aux pieds leur fueille morte.
Pour vous je laisse auprès de moy
Une loge, aujourd'huy deserte,
Que jadis pour l'amour d'un roy
Ces arbres ont ainsi couverte.
Sous ce toict, loin des courtisans,
De qui les soupçons mesdisans
N'ont jamais appris à se taire,
Alcandre a mille fois gousté
Ce qu'un prince a de volupté

Quand il trouve un lieu solitaire.
  Je dirois les secrets moments
Des faveurs, des saintes malices,
Dont le caprice des amants
Forme leur plainte et leurs delices:
Mais si l'œil de Silvie un jour
De ceste lecture d'amour
Avoit surpris son innocence,
Ma prison me seroit trop peu;
Lors faudroit-il dresser le feu
Dont on veut punir ma licence.
  Suivant le vertueux sentier
Où mon juste dessein m'attire,
Je laisse à gauche ce quartier
Pour le Faune et pour le Satyre.
Or, quelque si pressant dessein
Qui m'enflame aujourd'huy le sein,
Quelque vanité qui m'appelle,
Ce seroit un peché mortel
Si je ne visitois l'autel,
Estant si près de la chapelle.
  Que ces arbres sont bien ornez!
Je suis ravy quand je contemple
Que ces promenoirs sont bornez
Des sacrez murs d'un petit temple.
Icy loge le roy des roys:
C'est ce Dieu qui porta la croix,
Et qui fit à ce bois funebres
Attacher ses pieds et ses mains
Pour delivrer tous les humains
Du feu qui art dans les tenebres.
  Son esprit par tout se mouvant
Fait tout vivre et mourir au monde;
Il arreste et pousse le vent,
Et le flux et reflux de l'onde;

Il oste et donne le sommeil;
Il monstre et cache le soleil;
Nostre force et nostre industrie
Sont de l'ouvrage de ses mains,
Et c'est de luy que les humains
Tiennent race, et biens, et patrie.
  Il a fait le tout du neant;
Tous les anges luy font hommage,
Et le nain comme le geant
Porte sa glorieuse image.
Il fait au corps de l'univers
Et le sexe et l'aage divers.
Devant luy c'est une peinture
Que le ciel et chaque element;
Il peut d'un traict d'œil seulement
Effacer toute la nature.
  Tous les siecles luy sont presens,
Et sa grandeur non mesurée
Fait des minutes et des ans
Mesme trace et mesme durée.
Son esprit par tout espandu,
Jusqu'en nos ames descendu,
Voit naistre toutes nos pensées;
Mesme en dormant, nos visions
N'ont jamais eu d'illusions
Qu'il n'ait auparavant tracées.
  Icy, Muses, à deux genoux
Implorons sa divine grace
D'imprimer tousjours devant nous
Les marques d'une heureuse trace;
C'est elle qui nous doit guider,
Depuis celuy qui vint fonder
La premiere croix dans la France,
Jusqu'à sa race, qui promet
De la planter chez Mahomet

Avec la pointe de sa lance.
  C'est où mon esprit enchaisné
Goustera par un long estude
L'aise que prend mon cœur bien né
Quand il combat l'ingratitude,
Et si j'ay bien loué les eaux,
Les ombres, les fleurs, les oyseaux,
Qui ne songent point à me plaire,
Lisis, qui songe à mon ennuy,
Verra sur sa race et sur luy
Ma recognoissance exemplaire.
  Il faudroit que ce devancier,
Le plus vieux que je veux produire,
Eust bien enrouillé son acier
Si je ne le faisois reluire.
Mais les livres et les discours
Ont si bien conservé le cours
De ceste veritable gloire,
Que je feray de mauvais vers
Si ses tiltres les plus couverts
Ne font esclat en la memoire.

A MONSIEUR DE L.

Sur la mort de son père.

ODE.

Oste-toy, laisse-moy resver :
Je sens un feu se souslever
Dont mon ame est toute embrasée.
O beaux prés, beaux rivages verds,
O grand flambeau de l'univers,

Que je trouve ma veine aisée !
Belle aurore, douce rosée,
Que vous m'allez donner de vers !
  Le vent s'enfuit dans les ormeaux,
Et, pressant les fueillus rameaux,
Abat le reste de la nue ;
Iris a perdu ses couleurs ;
L'air n'a plus d'ombre ny de pleurs ;
La bergere, aux champs revenue,
Mouillant sa jambe toute nue,
Foulle les herbes et les fleurs.
  Ces longues pluyes dont l'hyver
Empeschoit Tircis d'arriver
Ne seront plus continuées ;
L'orage ne fait plus de bruit ;
La clarté dissipe la nuit,
Ses noirceurs sont diminuées ;
Le vent emporte les nuées,
Et voilà le soleil qui luit.
  Mon Dieu, que le soleil est beau !
Que les froides nuicts du tombeau
Font d'outrages à la nature !
La Mort, grosse de desplaisirs,
De tenebres et de souspirs,
D'os, de vers et de pourriture,
Estouffe dans sa sepulture
Et nos forces et nos desirs.
  Chez elle les geants sont nains ;
Les Mores et les Africains
Sont aussi glacez que le Scythe ;
Les dieux y tirent l'aviron ;
Cesar, comme le bucheron,
Attendant que l'on ressuscite,
Tous les jours aux bords du Cocyte
Se trouve au lever de Charon.

Tircis, vous y viendrez un jour;
Alors les Graces et l'Amour
Vous quitteront sur le passage,
Effacé du rang des humains,
Sans mouvement et sans visage,
Vous ne trouverez plus l'usage
Ny de vos yeux ny de vos mains.
Vostre pere est ensevely,
Et, dans les noirs flots de l'oubly
Où la Parque l'a fait descendre,
Il ne sçait rien de vostre ennuy,
Et, ne fût-il mort qu'aujourd'huy,
Puis qu'il n'est plus qu'os et que cendre,
Il est aussi mort qu'Alexandre,
Et vous touche aussi peu que luy.
Saturne n'a plus ses maisons,
Ny ses aisles, ny ses saisons :
Les Destins en ont fait une ombre.
Ce grand Mars n'est-il pas destruit?
Ses faits ne sont qu'un peu de bruit.
Jupiter n'est plus qu'un feu sombre
Qui se cache parmy le nombre
Des petits flambeaux de la nuit.
Le cours des ruisselets errans,
La fiere cheute des torrens,
Les rivieres, les eaux salées,
Perdront et bruit et mouvement :
Le soleil, insensiblement
Les ayant toutes avallées,
Dedans les voûtes estoillées
Transportera leur element.
Le sable, le poisson, les flots,
La navire, les matelots,
Tritons, et Nymphes, et Neptune,
A la fin se verront perclus :

Sur leur dos ne se fera plus
Rouler le char de la Fortune,
Et l'influence de la lune
Abandonnera le reflus.
Les planettes s'arresteront,
Les elements se mesleront
En ceste admirable structure
Dont le Ciel nous laisse jouyr.
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouyr,
Passera comme une peinture :
L'impuissance de la Nature
Laissera tout evanouir.
Celuy qui, formant le soleil,
Arracha d'un profond sommeil
L'air et le feu, la terre et l'onde,
Renversera d'un coup de main
La demeure du genre humain
Et la base où le ciel se fonde,
Et ce grand desordre du monde
Peut-estre arrivera demain.



APOLOGIE AU ROY[1].

IRE,

Combien que mes infortunes me facent recourir à vostre pitié, mon innocence a quelque droict de solliciter vostre justice; mes adversitez me laissent encore assez de jugement pour me faire taire si je n'estois contraint de parler à Vostre Majesté, qui ne me refusera point cette grace, puis qu'au fort de ma captivité ma

1. Cette apologie au roi a été réimprimée dans le onzième tome du *Mercure françois*, 1625–1626, où elle se trouve précédée et suivie des passages qui suivent : « Puisque tous les « historiens de nostre temps ont parlé du poëte Theophile, du « premier arrest de mort donné contre luy par contumace, « de ses livres, de sa capture et de sa prison, et qu'ils n'ont « point parlé du second arrest qu'il a obtenu en ceste année, « par lequel il fut seulement banny, voyons l'extrait de tout « ce qui s'en est dit et imprimé pour et contre; et qui voudroit « tout mettre, on en feroit bien un juste volume.

« Dès l'an 1619, on escrivit que les vers françois attribuez « au poëte Theophile estoient fort sales, trop libertins, et luy « avoient donné la reputation d'estre athée.

« Il fit quelque temps après imprimer deux livres de l'*Im-* « *mortalité de l'âme*, et à la fin du second il met les vers qu'il « approuvoit.

« Un libraire ayant recueilly les vers sales qu'on attribuoit « audit poëte Theophile, et ceux de quelques autres poëtes, « entre autres d'un Berthelot, il en fit un livre au desceu de « Theophile, qu'il intitule *Parnasse satyrique*, et se licentia

voix a tousjours eu de l'accez envers Dieu. C'est luy, Sire, qui m'a visiblement arraché des abysmes où m'avoit precipité la calomnie, et sans offencer sa justice je ne puis attribuer ma delivrance à la faveur des hommes; puis qu'il a daigné m'esprouver, il a monstré qu'il avoit soin de moy, et ceste espreuve est une marque de son amour qui laisse de la gloire à mon affliction. Il a veu ma justification dans ma conscience, et, s'estant satisfait par luy-mesme de mes mouvemens interieurs, il a voulu que les hommes me justifiassent devant les hommes, et, après une exacte recherche de mes actions, il a fait consentir mes juges à me laisser vivre. S'il n'a pas osté les taches à ma reputation, ce n'est que pour exercer la clemence de V. M., qui les effacera sans

« jusques là que de mettre le nom de Theophile sous des « poésies qu'on luy avoit attribuées.

« Ce livre du *Parnasse satyrique* ayant esté defendu par le « lieutenant du bailliage du palais, le libraire toutes fois ne « laissa de le vendre : et estant tombé entre les mains du « pere Garasse, jesuite, voyant qu'en la plus part de ces « poésies satyriques il y avoit au dessous le nom de Theophile, « et aussi qu'au second livre de l'*Immortalité de l'âme* dudit « Theophile il y avoit à son sentiment de l'atheisme et du « libertinage, il composa un livre contre les libertins et atheis- « tes, avec ce titre de la *Doctrine curieuse des beaux esprits de « ce temps, ou pretendus tels, contenant plusieurs maximes per- « nitieuses à l'Estat, à la religion et aux bonnes mœurs*, dans « lequel il traitoit Theophile en qualité de libertin et athée.

« Theophile, adverty de l'impression du livre du pere Ga- « rasse, obtient requeste de le faire saisir; et, pour evaporer « sa cholere, va au college des Jesuites en faire ses plaintes « au pere Margastant, superieur, là où il entra en des paroles « si violentes, qu'en suite la cause se plaide pardevant le pre- « vost de Paris, où le pere Garasse obtient main levée de ce « que Theophile avoit fait saisir, et le *Parnasse satyrique* de- « fendu.

doute lors qu'elle sçaura que ma disgrace me vient plustost des malices de ma fortune que des vices de ma vie. Mais, d'autant que ce discours est fascheux, et pour la rudesse de mon stile et pour la dureté du sujet, je ne vous en diray que ce que je ne puis taire.

Ce qui a long temps entretenu ces bruits infames dont on a deguisé ma reputation, n'est autre chose qu'une grande facilité que mes ennemis ont trouvée à me persecuter. Le peu de nom que les lettres m'ont acquis, et le peu de rang que ma condition me donne dans la fortune, ont exposé mon esprit et mon honneur sans deffence au pouvoir insolent de ceux qui l'ont attaqué. Mon impuissance leur a continué cette impunité et poussé leur hardiesse si avant, que, perdant le res-

« Theophile, ayant desavoué la composition et impression « du *Parnasse satyrique*, fait assigner les libraires qui l'avoient « fait imprimer. L'inventeur de l'impression s'en estant fuy, « il obtient condamnation contre luy par sentence du prevost « de Paris, qu'il fait signifier au sindic des libraires.

« Cependant le pere Garasse fait achever son livre, et met « dans sa preface au lecteur : *Et quant au sieur Theophile*, « *qu'il sçache* que, quand il aura plus vivement poursuivy les « imprimeurs, qu'il dit avoir pardonnez, et que je dis qu'en « chose si importante, et en la cause de Dieu, il devoit avoir « fait condamner, pour tout à fait se retirer du soupçon (trop « vraysemblable) qu'il est auteur des abominations qu'ils luy « attribuent ; quand il aura fait brusler publiquement le *Par-* « *nasse satyrique*, boutique de toute impieté et saleté, qui porte « son nom en teste, mais encor la deuxieme partie de ses « œuvres, livre auquel, feignant de desavouer ce qu'on luy « met sus, il le confirme trop clairement par un grand nombre « de propositions indignes d'une plume chrestienne et tracées « par une plume trempée par l'atheisme, l'impieté et le liber- « tinage, comme je le montreray clairement en la seconde « partie, quand il se sera purgé devant ce grand et auguste

pect de l'Eglise et profanant la chaire de la verité, ils en ont fait un theatre de diffamation. On a veu mes accusateurs en leurs sermons faire des longues digressions, et quitter la predication de l'Evangile pour prescher au peuple leurs meditations frenetiques, et par des injures d'athée, d'impie et d'abominable, imprimer dans l'ame de leurs auditeurs l'aigreur et l'animosité particuliere qu'ils avoient contre moy. Ils parlent tout haut des athées, et il ne faut pas presumer qu'il y en ait: ce soupçon est dangereux et coulpable. L'ignorance a cela de malheureux qu'elle est presque tousjours criminelle, et que mesme les occasions de la vertu la portent ordinairement dans le vice. C'est deshonorer la grandeur de Dieu et mal parler de sa puissance et de sa bonté que d'accuser ses creatures d'avoir perdu la co-

« Parlement, qui a decreté prise de corps contre luy, et qui l'a « fait crier à trois briefs jours pour ce sujet; en fin, quand il « se sera lavé entierement et montré par un veritable amende- « ment tout autre qu'il n'est à present, ce sera pour lors que, « faisant part au public de sa penitence, je me serviray de « son exemple pour exhorter efficacement ses semblables à sui- « vre en un si honorable chemin celuy qu'ils ont imité en une « façon de vivre et d'escrire si abominable.

« Theophile, poursuivy au parlement par ses adversaires et « crié à trois briefs jours, entre en de telles defiances, que, « sans vouloir comparoitre au parlement, il s'y laisse con- « damner de faire amende honorable devant nostre Dame, et « d'estre brulé en Greve par representation avec le *Parnasse* « *satyrique*, ce qui fut executé.

« Après ceste condamnation, Theophile, au lieu de penser à « sa justification, prend conseil de se retirer hors de France; « mais ses adversaires l'ayant fait veiller de près, il fut pris « dans la citadelle du Castelet, amené à la Conciergerie, où, « après une longue detention, la cour, par un second arrest, « en revoquant le premier de mort, l'a condamné à un bannis- « sement. »

gnoissance de leur createur, et soupçonner un si excellent ouvrier d'avoir gasté son travail et desfiguré son image. Les sentimens de la Divinité sont si exprès dans les hommes, qu'il n'y a point d'ame si confirmée au peché et si destinée à sa perdition qu'elle n'aye quelques remords du mal et quelque satisfaction du bien. Les considerations de l'advenir et les pensées de la derniere condition de nostre vie penetrent et les plus subtils et les plus hebetez, et ne nous laissent jamais incapables d'esperer et de craindre. Chacun pretend de se voir en fin ou bien heureux ou malheureux; personne ne se peut imaginer de demeurer neutre. Ma conscience me rend un si ferme tesmoignage de ma foy, que toutes ces accusations ne me sçauroient pas seulement faire honte. On n'avoit garde de me trouver estonné de telles menaces. Je croyois tousjours estre sans peril, pource que je ressentois que Dieu cognoissoit bien mon ame, et que Vostre Majesté ne fut jamais capable ny de foiblesse ny d'injustice. Ceux qui taschoient à vous rendre ma vie odieuse vous l'ont presentée sous le masque qui vous devoit faire le plus d'horreur. Rien ne pouvoit d'abord vous former une aversion de moy comme la qualité d'impie, directement contraire à la pieté dont Vostre Majesté est aujourd'huy l'essence et la perfection. Ces lasches et noires pratiques, s'estant destruites à la clarté d'une innocence manifeste, laissent mes accusateurs convaincus d'un scandale punissable des peines qu'ils me souhaitoient; et, pour faire voir à Vostre Majesté que ceste Apologie ne deguise point leurs procedures et ne prend aucun advantage pour moy que de la verité, je m'en vay mettre devant vos yeux toute cette advanture, avec protestation de ne rien advancer que ce qui est escrit au greffe ne puisse justifier.

Ce premier arrest, donné par contumace, n'enonce

aucunes charges et informations faites contre moy ; les ruses de mes ennemis ont surpris la religion de la Cour et supposé malicieusement des livres dont j'avois désadvoué et la composition et l'impression, et fait condamner les libraires par sentence du prevost de Paris. Mesme, d'un dessein particulier que j'avois d'en esclaircir mes accusateurs, que la condition de religieux me faisoit croire plus aveuglez de zele que d'inimitié, je pris le soin de leur faire voir la condamnation des imprimeurs absens et fugitifs ; mais ils ont tousjours deguisé la cognoissance de mon bon droit, et, par une hypocrisie cruelle, ont continué leurs solicitations jusques à ce qu'une ignominie publique leur eust fait curée de ce fantosme qui fut bruslé en ma representation. Ce qui fait esvanouyr toutes les apparences de l'infamie que je pouvois encourir par ce jugement, et qui a convaincu l'absurdité de ces injustes poursuites, c'est que le dernier arrest, donné en plein parlement et en grande assemblée de juges, a recogneu veritable le desadveu que j'avois fait des livres supposez. Comme le premier jugement fut sans aucune preuve ny d'escrits ny de tesmoins contre moy, aussi l'a-t-on poursuivi au temps que vostre Parlement estoit congedié à cause de la contagion, et qu'en l'absence du plus grand nombre de messieurs de la grand chambre, il fallut extraordinairement emprunter des juges des enquestes pour trouver le nombre de dix juges, auquel nombre le procez de contumace fut visité et jugé en une matinée seulement, qui est pour cela peu de temps. Je ne me plaindray jamais de vostre Parlement ; la voix publique est veritable qui nous apprend que c'est où la justice est rendue avec integrité, et que l'innocence n'y peut estre opprimée. Il m'a conservé la vie, que l'on conspiroit de m'oster avec l'honneur, et m'a banni sans estre convaincu que du malheur d'avoir esté hay.

Les mieux sensez et les plus chrestiens du siecle, qui sont instruits des faussetez de mes accusations, accomparent mon accident aux arrests qui souvent interviennent aux procez de sortilege, lors que vos premiers juges ont condamné à mort des pauvres paysans idiots : le Parlement, qui est l'azile de l'innocence, justifie ces miserables, et neantmoins, sur la diffamation, les bannit du lieu de leur demeure.

C'est une necessité de la police contre laquelle je ne murmure point; aussi bien ay-je contribué quelque chose à mon malheur, pource que d'abord, au lieu de luy resister, je luy ceday, et le renforçay au lieu de le corrompre. Il est vray que les juges ne font rien par imprudence ny par colere.

Mon absence, qui n'estoit que de peur, a donné des soupçons de crime, et la fuitte, que je prenois par respect de mes ennemis, a authorisé leur persecution. Tandis que mon estonnement sembloit appuyer les pretextes de leur inimitié, V. M. faisoit paroistre quelque trace des favorables inclinations qui m'ont engagé à son service. Ils employoient avec licence tout l'effort et l'artifice qui pouvoit faire reussir leur entreprise ; on m'avoit bouché tous les passages du royaume. Quelques prevosts de l'intelligence de leur cabale estoient tousjours aux environs du lieu de ma retraite ; leurs livres, leurs sermons, leurs visites et leurs voyages, n'avoient plus autre subjet que mon oppression. J'ay une consolation bien glorieuse et très sensible d'avoir recogneu que V. M. ne donnoit aucun adveu à tous ces appareils de ma perte. Vous prestiez vostre consentement à mon salut, et la disposition que vous aviez à me plaindre plustost qu'à me punir condamnoit la procedure de mes parties et destruisoit les advantages qu'ils pensoient tirer de mon esloignement; vous approuviez le soin de ceux qui me vouloient conserver. Monsieur de Mont-

morency remarqua que Vostre Majesté m'aimoit autant à Chantilly qu'à Londres, et l'exemple de vostre bienveillance me servoit de protection inviolable envers tous ceux qui avoient à cœur vostre respect et la charité chrestienne. Le Parlement imitoit vostre bonté, et, par une cognoissance particuliere de vos intentions, me permettoit de fuir lentement, et donnoit assez de loisir à mes ennemis pour se desdire d'une poursuitte qui n'a finy qu'à leur confusion. J'estois desjà sur la frontiere, en la meditation de quitter ma patrie et dans l'incertitude d'y plus revenir, et cette contrainte d'esloigner vostre cour tenoit mon esprit dans des troubles qui me rendoient indifferentes et la capture et l'evasion. Ce changement de pays ne m'eust pas esté fascheux si Dieu m'eust fait naistre ailleurs qu'en France, ou sous un autre regne que celuy de Vostre Majesté; mais vostre empire et vos vertus ont pour moy des amorces si puissantes, que c'est me retirer du monde que de vous abandonner. Aussi m'en allois-je avecques des inquietudes et des paresses qui tesmoignoient assez que le danger de mourir en vostre royaume m'affligeoit moins que le regret d'en sortir. Cette apprehension ne laissoit point de repos en mon ame. J'estois desjà dans les supplices dont mon emprisonnement m'a retiré, et, si la violence de mes ennemis n'eust precipité le dessein de ma ruine, j'eusse tousjours reculé à ma justification, et on n'eust jamais descouvert mon innocence ny leur imposture. Lors que j'estois aux termes de relascher à leur fureur, et que la patience de Vostre Majesté et des juges leur donnoit et le temps et le conseil de se moderer, un homme qui fait profession de religieux, et qui a fait le dernier vœu, s'advisa de corriger vostre clemence, et, n'estant hardy que de ma timidité, s'advantura de me tendre les pieges dont il se trouve encore enveloppé. Il avoit à devotion un lieutenant du prevost de

la Connestablerie nommé le Blanc, son confident particulier. Celuy-là print un tel soin de luy rendre cette complaisance et se trouva si puissant dans ceste commission, qu'une place qui peut soustenir des sieges royaux se trouva foible pour ma protection. Ce religieux qui disposa si absolument de cet officier de justice, et qui trouva le gouverneur de vostre citadelle si facile, c'est, Sire, le Pere Voisin, jesuite, qui, par une fantasie desreglée et par un caprice très scandaleux, s'est jetté dans la vengeance d'un tort qu'il n'a point receu, et s'est forgé des subjets d'offence pour avoir pretexte de me hayr. Je dirois à Vostre Majesté les secrettes maladies de cet esprit, si ce n'estoit une incivilité criminelle que de vous en entretenir. Cet homme-là, esgaré de son sens et très ignorant du mien, a fait glisser dans des ames foibles une fausse opinion de mes mœurs et de ma conscience, et, prostituant l'authorité de sa robbe à l'extravagance de sa passion, il a fait esclat de toutes ces infames accusations dont il fait aujourd'huy penitence; il a penetré tous les lieux de ses cognoissances et des miennes pour y respandre la mauvaise odeur qui avoit rendu ma reputation si odieuse; il a suborné le zele d'un Pere estourdy, qui a vomy tout un volume pour descharger la bile de son compagnon : c'est l'autheur de la Doctrine curieuse et de quelques autres livres outrageux, à qui ma seule disgrace semble avoir donné des privileges, et dont les crimes n'ont trouvé de l'impunité qu'en la faveur de cette animosité publique qui authorise tout ce qui me peut injurier. Le rapport de l'erreur populaire à ces genies malins, et certaine conformité des envieux et des ignorans, m'avoit suscité une haine si generalle et tellement altéré les sentimens des gens de bien, que chacun avoit interest à me deshonorer, et que personne ne pouvoit estre sauvé s'il ne taschoit à me perdre. Cela me mit des es-

pions par tout; mes plus seures confidences m'estoient des embusches, et le lieu de mon azile fut celuy de ma prise. La franchise et la confiance, qui suivent ordinairement les innocens, m'ostoient les soins de ma seureté et me tenoient tousjours à la mercy de la trahison. Je ne pouvois prendre aucun ombrage du danger le plus apparent, et me trouvois fort nonchalant à l'eviter; ma conscience m'asseuroit de ma probité, et vostre justice m'asseuroit de mon salut. Les crimes qu'on m'imputoit sont de telle nature que, si j'en eusse esté capable, Dieu ne m'eust pas permis de vivre sous le regne de Louys le Juste, et cette ardente affection que j'ay pour vostre service ne sçauroit compatir avec des inclinations perverses.

Je croy que vous aimer c'est estre homme de bien, et je suis si asseuré de l'un que je ne puis me deffier de l'autre. Si les tesmoignages que je vous en ay rendus n'ont jamais sceu faire ny mon devoir ny ma volonté, c'est que Dieu ne m'a pas assez donné de fortune pour avoir de l'employ auprès de Vostre Majesté, ny assez d'esprit pour le meriter. Ceste basse et facile occupation de vers ne satisfait point mon ambition et se trouve inutile à vos louanges, pource que, Vostre Majesté ayant merité tout ce que les plus grands roys ont jamais acquis de gloire, tous ceux qui les ont louez ont escrit pour vous, et, après tant de livres et tant de statues, je croy que la plus entiere image de leur valeur, c'est vostre courage, lequel il n'est pas besoin que ma plume face paroistre, puis que vos exploicts l'ont desjà fait voir à tout le monde. Si ceste consideration vous rend aujourd'huy tous les escrivains inutiles, je ne dois pas estre le seul puni de ceste impuissance. Les autres approchent de vostre personne, et je suis banny de vostre royaume; ils ont les plaisirs de la cour avec des recompenses, et je n'ay pas seulement l'usage de la vie qu'a-

vec des peines. Je n'envie point leur condition, mais je me plains de la mienne. Je suis l'exemple de la plus longue et plus dure calamité de nostre siecle. Il n'y a point d'homme qui aye des appetits si delicats pour la vie, ny de si tendres sentimens pour la volupté, qui n'aymast mieux se priver de l'un et de l'autre par des tourmens les plus exquis que de souffrir le sale et le cruel traictement d'une si longue prison que la mienne. Si Dieu ne m'eust fait naistre d'un temperament robuste et d'une constitution bien saine, je fusse mort mille fois de plusieurs incommodités dont, Dieu mercy, je n'ay pas esté seulement malade. On m'a traicté deux ans durant avec des rigueurs capables de consommer des pierres. D'abord que je fus prins, on me tint pour condamné. Ma detention fut un supplice et les prevosts des executeurs. Ils estoient trois sur chacun de mes bras, et autour de moy autant que le lieu par où je passois en pouvoit contenir. On m'enleva dans la chambre du sieur de Menilier pour y faire mon procès-verbal, qui ne fut autre chose que l'inventaire de mes hardes et de mon argent, qui me fut tout saisi. Après l'interrogatoire, qui ne contenoit aucune accusation, M. de Commartin m'asseura que j'estois mort. Je luy respondy que le roy estoit juste et moy innocent. De là il ordonna que je fusse conduit à Sainct-Quentin, par où il prenoit son chemin, afin de rejoindre M. le connestable, qu'il avoit quitté pour assister le prevost à ma capture. On m'attacha de grosses cordes par tout et sur un cheval foible et boiteux, qui m'a fait courir plus de risque que tous les tesmoins de mes confrontations. L'execution de quelque criminel bien celebre n'a jamais eu plus de foule à son spectacle que je n'en eus à mon emprisonnement. Soudain que je fus escroué, on me devala dans un cachot dont le toict mesme estoit sous terre. Je couchois tout vestu et chargé de fers si

rudes et si pesans, que les marques et la douleur en demeurent encore en mes jambes; les murailles y suoyent d'humidité et moy de peur. Je vous confesse, Sire, que je ne me trouvay ny assez brutal ny assez philosophe pour me resoudre promptement en un accident si outrageux. Je sentis un grand desordre en tous les mouvemens de mon ame; mon unique recours dans cette solitude si serrée et si obscure, ce fut ma priere ardente, que j'adressay au Fils du Dieu vivant, et les vœux que je fis à sa mere; *ad Dominum cum tribularem clamavi, et exaudivit me.* Et, combien que ma devotion sembloit alors forcée, elle estoit pourtant veritable. Mes pechez, qui sont infinis, n'ont point retardé le cours de la misericorde divine, dont j'ay ressenty les effects si puissans que depuis ces premieres espouvantes mon ame n'a jamais esté sans esperance et sans consolation. Ce qui renforçoit beaucoup mon asseurance, c'estoit une ferme persuasion que j'avois du solide et parfaict jugement de Vostre Majesté, qui ne cognoissoit pas si peu ma vie qu'il ne la trouvast digne d'estre examinée avant que d'estre condamnée.

Je passois ces premiers jours de ma captivité dans des incommoditez très rigoureuses et dans de vives apprehensions de mon procez, qui m'a esté tousjours plus à craindre pour la puissance de mes ennemis que pour mon crime; et, sans blesser l'integrité des autres corps de justice, je crois que l'advantage que Vostre Majesté m'a fait de laisser ma cause à la cour de parlement de Paris a beaucoup diminué mon danger. Ces juges-là, Sire, ne trompent personne et ne sçauroient estre trompez. Ils envoyerent la compagnie de Deffuntis à Sainct-Quentin, pour de là me conduire à la Conciergerie du Palais.

J'estois bien aise d'aller rendre conte de ma vie devant des gens que je sçavois estre capables de la bien

mesnager; mais la rudesse de ceux qui m'amenerent troubloit un peu mon esperance, et me faisoit craindre la passion de quelques particuliers qui pouvoient leur avoir recommandé ceste severité. Mes accusateurs ont des instrumens de toute nature et condition par tout. J'estois monté encore plus mal que de l'ordonnance de Monsieur de Commartin, et attaché tout le long du voyage avec des chaisnes, sans avoir la liberté du sommeil ny du repos, et sans quitter les fers ny nuict ny jour. On ne suivit jamais le grand chemin, et, comme s'il y eust eu des desseins par tout à m'enlever, les trouppeaux ou les arbres un peu esloignez leur donnoient quelques alarmes assez ridicules, que je reserve à mes vers, plus capables de ceste peinture que la prose. Estant arrivé à la Conciergerie, dont la presse du peuple m'empeschoit l'entrée, je fus enlevé dans la grosse tour et porté tout d'abord dans le mesme cachot où le plus execrable parricide de la memoire a esté gardé. On y renferma deux gardes, qui furent quatre mois dans le cachot, avec aussi peu de liberté que j'en avois. Le chagrin et les maladies, qui sont presque inevitables en ce lieu-là, leur firent à la fin donner licence de sortir. Depuis on m'associa des prisonniers appelans de la mort. Après avoir esté six mois dans une très grande impatience de me faire ouyr, Monsieur le procureur general [1] me fit l'honneur de me venir voir, sur le bruit qu'il eut d'une abstinence extraordinaire dont je me macerois depuis quelques jours. Il me parla avec des civilitez que je n'eusse pas mesme merité en l'estat de ma liberté, et commanda très expressement à ceux qui avoient charge de moy de me gouverner avec toute la douceur que la necessité de leur devoir me pouvoit faire esperer. En cela il a esté toujours très mal obéy,

1. Mathieu Molé.

car ces gens-là, sans se contenir mesme dans la rudesse permise aux guichetiers les moins humains, ont passé au delà de la felonnie des hommes les plus barbares. Je ne sçaurois, avec le respect que je dois à V. M., luy depeindre les saletez et l'horreur ny du lieu ny des personnes dont j'estois gardé : je n'y avois de la clarté que d'une petite chandelle à chaque repas; le jour y esclaire si peu qu'on ne sçauroit discerner la voûte d'avec le plancher, ny la fenestre d'avec la porte. Je n'y ay jamais eu de feu: aussi la vapeur du moindre charbon, n'ayant là dedans par où s'exhaler, m'eut esté du poison. Mon lict estoit de telle disposition que l'humidité de l'assiette et la pourriture de la paille y engendroit des vers et autres animaux qu'il me falloit escraser à toute heure. Divers prisonniers qui ont esté avec moy, s'ils en sont sortis pour vivre, peuvent verifier mes plaintes. L'on me nourrissoit de la pension qu'il a pleu à Vostre Majesté de me continuer, mais mon manger et mon boire estoit tel, qu'ils sembloient avoir receu pour me faire mourir l'argent que vous leur donniez pour me faire vivre; et, comme si les cruautez d'un tel entretien n'eussent peu donner assez d'exercice à leur malice, ils s'ingererent dans mes affaires, et, trompant la facilité que j'ay tousjours eue de donner ma confidence à ceux qui la demandent, par diverses ruses ils attraperent tous mes secrets, qui se sont, par la grace de Dieu, trouvez à ma justification. Pour un tesmoignage plus manifeste de la fureur extraordinaire qui les animoit contre moy, c'est que, durant tout le temps d'une si dure captivité, où toutes sortes d'objects de frayeurs et de peine me tenoient tousjours en necessité de consolation, il ne me fut jamais permis de communiquer avec un religieux, ny de me faire donner un chappelet. Il sembloit qu'on eust pris à tasche de me faire perir le corps et l'ame. C'est alors que mes ac-

cusateurs faisoient retentir les eglises de medisances dont l'hostel de Bourgongne eust esté scandalisé.

C'est alors, Sire, que le Pere Guerin fit un voyage exprès en Bretagne pour suborner des tesmoins contre moy, ce que je verifieray par des conseillers de la Cour du Parlement de Renes, et luy-mesme a eu l'audace de deposer; mais il n'a osé soustenir la confrontation. Le Pere Chaillou, superieur des Minimes, qui est en reputation d'avoir bon sens et bonne conscience, representa à ses confrères les affronts que ce detracteur faisoit ordinairement à leur couvent, si bien qu'on se resolut de le faire sortir de Paris, où ses imprudences se faisoient avec trop d'esclat. Je serois bien-heureux si les compagnons du Pere Garasse m'avoient donné subject d'un ressentiment pareil. Le Pere Margastant, superieur des jesuittes de Paris, après m'avoir dit plusieurs injures dans son college, s'en alla solliciter Monsieur le lieutenant civil pour faire donner main-levée aux imprimeurs de ce ramas de bouffonneries et d'impietez de Garassus que j'avois fait saisir. Le Pere Voisin a esté chez plusieurs de mes juges à leur demander ma mort [1], pour la deffence de la Vierge et des saincts, dont il leur recommandoit la cause. Et voilà, Sire, tout le fondement de ces crieries impudentes dont ils ont si longtemps agité mon innocence, et tout ce que ce long travail de persecution a peu produire contre moy.

La Cour ayant deputé Messieurs de Pinon et de Vertamond pour instruire mon procez, on me fit sortir du cachot où j'avois esté six mois sans voir la clarté, et on m'amena devant eux dans la salle de Sainct-Louis, où le grand air m'esblouyt d'abord et faillit à me faire

1. « Il y en eut qui trouverent ce procedé fort contraire à ce qui est des religieux, qui ne doivent procurer que la misericorde. » (Note du *Mercure*.)

pasmer. Après avoir levé ma main et dit mon nom, mon pays, mon aage et ma profession, on me demanda si j'estois catholique romain et si je l'avois tousjours esté. Je respondis qu'il y avoit peu de temps que j'estois catholique, et qu'auparavant j'avois tousjours fait profession de la religion pretendue reformée; que je m'estois instruit en la foy romaine par les conferences du Père Athanase, du Pere Arnoux et du Pere Seguirand, entre les mains de qui j'avois fait mon abjuration. Monsieur de Pinon me remonstra que j'avois mal fait mon profit des instructions de ces bons Pères, et que j'estois tenu pour un homme qui ne croyoit autre Dieu que la nature. Je repliquay que j'estois tenu pour très homme de bien par tous ceux qui me cognoissoient, et que mes accusateurs parloient sans preuve ny apparence, et qu'ils estoient calomniateurs et imposteurs. Monsieur de Vertamond, contribuant peut estre un advis à ma justification, repartit qu'il n'y avoit point d'apparence que je fusse un athée, puis que, pour faire voir au public que j'avois des sentimens de la divinité tels qu'un chrestien les doit avoir, j'avois fait un livre de l'Immortalité de l'ame qui rendoit raison de ma creance. Cela estoit dangereux pour un estourdi ou pour un meschant; mais moy, qui avois l'esprit tendu à ma justification, et qui, pour ne m'esgarer, n'avois autre chemin à suivre que celui de la verité, je respondis que je n'avois point composé ce livre-là; que c'estoit un ouvrage de Platon; que je l'avois traduit sans m'esloigner du sens de l'autheur, et que ce n'estoit point par où je rendois raison de ma foy; que, pour monstrer que j'estois chrestien, j'allois à la messe, je communiois, je me confessois. On m'allegua quelques passages de ce traicté, dont je me suis entierement justifié.

Sainct Augustin, qui ne parle jamais de Platon sans admiration, m'a fourny de quoy faire approuver la

peine que j'ai prise en cette traduction. Après l'examen de ceste version ou paraphrase sur l'immortalité de l'ame, on ne me trouva convaincu, je ne dis pas, Sire, d'une impieté, mais non pas seulement de la moindre irreverence contre l'Eglise; mesme il y a plusieurs endroicts que j'ay en quelque façon desguisez pour les tourner à l'advantage de nostre creance.

Les libraires ont imprimé en suite de ce traicté quantité de mes vers, avec les ignorances que j'y ay laissées et avec les crimes que mes ennemis y ont adjoustés; j'ay esclarcy la Cour de tout ce qui estoit de ma composition et rendu toutes mes pensées manifestement innocentes.

On m'apporta d'autres faits sur la prose d'un second tome imprimé en mon nom; mais je fis voir clairement l'impertinence des accusateurs, qui, par des subtilitez scholastiques, avoient embrouillé le sens de mes escrits, et d'une malice aveugle, pensant profiter de mon peu de memoire, produisoient des periodes imparfaites en des choses où le mesconte d'une syllabe peut d'une pensée innocente faire un crime.

Messieurs mes commissaires estoient bien aises que j'evitasse les surprises, et se monstrerent tousjours aussi prompts à me justifier qu'à me convaincre. Après que je me fus purgé de tout ce qu'on pouvoit reprendre ou soupçonner contre moy dans ces deux tomes qui portent mon nom, on me presenta un livre intitulé *le Parnasse des vers satyriques*, dont j'estois accusé avoir compilé les rapsodies et les avoir mises en vente. J'apportay pour ma deffence la sentence du prevost de Paris obtenue contre les imprimeurs, et suppliay la Cour de considerer que j'estois le premier de ma profession qui, par une affection aux bonnes mœurs et pour oster le scandale public, avois fait supprimer de telles œuvres. Ayant annullé toutes les charges que ces livres

me pouvoient mettre sus, je croyois avoir finy les interrogatoires, qui furent de trois journées, et m'attendois à jouyr du privilége d'un peu d'eslargissement qu'on ne me pouvoit refuser, selon les formalitez du Palais; mais l'hypocrisie effrontée de ceux qui solicitoient ma mort avoit rendu mon affaire de telle importance et fait estimer ma delivrance si dangereuse, qu'il fallut donner aleine aux calomniateurs et leur accorder la licence de redresser les embusches que j'avois evitées jusques là. On me remit dans le cachot pour quatre mois, durant lesquels les guichetiers me continuerent leurs inhumanitez avec tant d'excès, qu'on eust jugé qu'ils craignoient plus mes ennemis qu'ils ne respectoient leurs maistres. A la seconde attaque, qui fut de quatre journées en nouveaux interrogatoires, on me representa plusieurs manuscrits, et de mes amis et de moy, où il ne se trouva, Dieu mercy, non plus de crime qu'aux accusations precedentes. Le Pere Garassus avoit malicieusement alteré quelques vers en mon Elegie à Thyrsis, dont je me suis justifié par mon manuscrit, qui s'est trouvé tout contraire à l'imprimé de ce faussaire. Tout ce que j'ay composé et advoué est encore dans le greffe; si j'estois assez heureux pour le faire confronter à la supposition de Garassus, luy qui fait tant du subtil et qui prophane si impudemment la dignité de sa profession se trouveroit convaincu d'une fausseté punissable du feu, aussi bien que son compagnon, qui se trouve coupable d'avoir suborné des tesmoins, et dont la conviction est à la cognoissance de la Cour. Permettez-moy, Sire, de vous descouvrir ceste imposture, et prenez la peine d'ouyr les frivoles et calomnieuses depositions des principaux qui m'ont esté confrontez. Le premier se nomme Anisé, advocat, qui se fit luy-mesme tant de reproches et se coupa si souvent que Monsieur de Vertamond ne se peut tenir de

rire de ses absurditez. Cet homme-là, qui me fut confronté avec la gravité de la robbe et du bonnet quarré, tesmoignoit m'avoir ouy dire que quand je couchois sur la dure cela me mettoit en humeur. Ces impertinences me font rougir, et supplie très humblement V. M. de pardonner à la necessité qui m'oblige à les dire par leurs termes, et non par les miens. Il adjoustoit encore que certain Pavie, à qui je n'ay jamais parlé, l'avoit entretenu de quelques discours prophanes qu'il supposoit venir de moy. Le sens en estoit que je disputois si l'ame estoit dans le sang. C'est un discours de philosophie dont je ne suis point capable : il ne m'importe qu'elle soit dans le sang ou ailleurs, pourveu qu'au sortir du corps je sois asseuré qu'elle ne pert point son estre. Le second tesmoin est un homme vagabond et sans autre appuy que du Pere Voisin, qui l'a entretenu aux escoles depuis douze ans; il se nomme Sajot. Son père le desherita pour d'estranges rebellions qu'il luy avoit faites dès l'aage de seize à dix-sept ans, et couroit risque de passer sa vie dans de grandes necessitez s'il ne se fust rendu agreable au Pere Voisin, qui se joignit à luy d'une affection fort particuliere, quoy que ce garçon fust alors d'une reputation très honteuse. Depuis le commerce qu'il eut avec ce religieux, il n'amenda point sa vie, car ses desbordemens, qu'il continuoit au scandale du college, luy firent interdire la conversation de quelques escoliers de la Fleche qu'il avoit tasché de corrompre. La contrainte de luy donner des reproches m'a fait dire quelques unes de ses infamies qui l'ont fait pleurer à la confrontation; et, d'autant que les larmes ne se peuvent pas escrire, le greffier, qui est homme de bien, tesmoignera ceste verité. Sçachant bien que sa trahison luy seroit inutile si je venois à la descouvrir, pource que je sçavois bien ses crimes, il changea son nom et son pays, ce qui merite punition

exemplaire. Nonobstant ce deguisement, le regardant fixement aux yeux, il me revint quelque image d'une personne que des accidens très notables avoient rendu signalé. L'ayant recogneu, je dis modestement quelques secrets de sa vie assez capables d'affoiblir sa deposition. Il ne nia point qu'il n'eust esté en ses jeunes ans disciple du Pere Voisin, advoua que depuis leur premiere cognoissance ils s'estoient entretenus d'une amitié très estroite et d'une confidence qu'ils n'ont jamais interrompue, qu'ils avoient communiqué ensemble les accusations contre moy, et que le Pere Voisin l'avoit induit à deposer. Il y avoit pour le moins quinze ans que je n'avois veu Sajot. Il depose que depuis trois ans il m'avoit ouy dire des vers sales et prophanes, dont à la verité il ne se souvient point; il m'accuse notamment avoir dit que je ne croyois autre chose que Jesus-Christ crucifié, et infere de là que je tiens les ceremonies de l'Eglise peu necessaires. Je le pressay de me nommer le lieu où il pretendoit m'avoir veu, en presence de qui, en quel jour et à quelle heure j'avois parlé à luy. Il respond qu'il n'en sçait rien, et confesse tousjours que le Pere Voisin luy a dit qu'il estoit obligé de deposer contre moy. Il se trouve, Sire, que cet homme-là est aux gages du Pere Voisin, qu'il est neveu d'une dame Mercie, qui contribue aussi à la nourriture de Sajot. Ceste femme est confidente du Pere Voisin et du prevost le Blanc : car, aussi tost que je fus prins, le Blanc s'en conjouyt par lettre avec le Pere Voisin, et addressa son pacquet à la dame Mercie, qui communique ordinairement avec ce religieux. La lettre m'est tombée entre les mains Il y avoit, entre autres termes de respect pour ce Pere, qu'il m'avoit si soigneusement veillé qu'en fin il m'avoit attrapé, selon le commandement qu'il en avoit receu de Sa Reverence. Il me fut encore confronté un sourd, nommé Bonnet, advocat à Bourges, qui depo-

soit m'avoir ouy dire, en la presence du Pere Philippes, capucin, qu'il y avoit des gens qui se repentiroient de m'avoir tiré de la desbauche[1]. Le Pere Philippes a rendu des tesmoignages tous contraires à ceste imposture.

Tous les autres tesmoins, horsmis un que je diray après, ne m'accusent point de m'avoir jamais veu faire ny ouy dire quelque chose de reprehensible. Ils ne cognoissent pas mesme ma personne, et n'ont autre instruction que les livres et les sermons de mes accusateurs. Icy je ne me puis taire de l'integrité de M. le procureur general, qui, ayant pris le soin d'en examiner quelques uns, mesmes des libraires qui confessent avoir prins part en l'impression du Parnasse satyrique, il a si bien sondé ceste verité, que tous les tesmoins qu'il a produits n'ont parlé qu'à ma descharge.

Celuy qui reste se resolut de me faire un pur assassinat, car, sans accompagner sa deposition d'aucune circonstance, ny couvrir d'aucun pretexte les calomnies qu'il m'improperoit, il fit une coppie de tout ce qui est de plus execrable dans le Parnasse, et, sans m'accuser toutesfois d'avoir rien contribué à la composition, il me soustint en justice qu'il avoit apprins par cœur ces vers infames à me les ouyr dire plusieurs fois et en diverses compagnies, où il avoit eu ma frequentation depuis dix ou douze ans qu'il disoit me cognoistre. Je n'eus point d'autre reproche à luy faire, sinon que je ne le cognoissois point du tout, et priay M. de Vertamond de luy faire dire le lieu et les personnes qui pouvoient faire foy de sa deposition. Il ne sceust dire ny rue ny maison où il m'eust veu, ny ne se peust ressouvenir d'un seul

1. Les paroles citées par le témoin sont celles-ci : « On m'a « interdit le b..., mais on s'en repentira. » Ce regret s'accorde peu avec les goûts exclusifs et prudents qu'on reprochoit à Théophile. Les contradictions ne coûtoient guère.

homme parmy tant de conversations. Là je priay la cour de considerer que cet homme, incapable de se ressouvenir des maisons et des personnes, qui sont objects fort apprehensibles à la memoire, n'estoit pas croyable de se ressouvenir d'un vers, qui n'est qu'un son, et je le voulus obliger d'en reciter quelqu'un ; mais le tesmoin se trouva muet. Je m'apperceus encore que dans les premiers interrogatoires on m'avoit representé une ligne de prose pour un vers ; ce qui me donna des ombrages d'un faux tesmoin. Je trouvay dans ceste deposition ce vers-là, qui estoit failly tout de mesme dans l'impression du Parnasse satyrique ; si bien qu'il appert clairement qu'il a retenu ceste faute des imprimeurs, et non pas de moy, pource que les moins versez dans la poesie ne sçauroient faillir en la mesure des syllabes. La condition de la personne rendoit aussi son tesmoignage très-suspect, car un homme de sa sorte ne se trouve pas ordinairement à ouyr des vers : c'est un boucher de la rue Saint-Martin, nommé Guibert. Voilà, Sire, la somme de toutes les charges qui ont si long-temps entretenu les esperances orgueilleuses de quelques hypocrites, qui ne sçavent monstrer leur devotion que par la cruauté, et qui croyent que hors de leur cabale il n'y a point de salut. Ils murmurent encores après mon arrest, et ne se peuvent satisfaire de la justice de Dieu et de celle du Parlement, pource qu'ils n'ont pas du tout accomply leur haine. Ils cherchent tous les jours des pretextes nouveaux à ralumer leur persecution, font courir en mon nom des vers mal faits et malicieux qui des-honorent la reputation de mes mœurs et de mon esprit. Ils ne disent pas que je vay tous les jours à la messe, que j'ay fait mon bon jour deux fois depuis la sortie de ma prison. Ils me jettent tous les jours des amorces à m'attirer à la desbauche pour blasmer ce qu'ils desirent et se plaindre de ce qu'il leur plaist. Ils firent par d'estranges ruses glisser

dans mon cachot certains mouchars, qui espioient selon la portée de leur esprit tous les mouvemens du mien, et, lorsqu'ils y decouvroient quelque despit contre les longues injures de ma captivité, ils se mettoient à detester leur calamité, jurer contre Dieu et l'accuser d'injustice, pour m'obliger à blasphemer à leur exemple; me representoient l'indifference où ils disoient que V. M. laissoit un si grand personnage que moy. Leurs solicitations à me faire pecher contre Dieu et contre V. M. ont esté aussi inutiles que leurs tesmoins. Je n'ay point de desir plus ardent ny d'ambition plus legitime que de me maintenir au devoir d'un bon chrestien et d'un vray François. Ceste resolution a des racines si profondes en mon ame, qu'on ne les verra jamais bransler pour toutes les secousses de ces mauvais demons, ennemis de la religion et de l'Estat. Je serois bien reprouvé et bien ingrat si je ne cognoissois en ma delivrance une marque de la misericorde divine et de la justice de V. M. Lors que j'estois ensevely dans ces tenebres et ces infections de cachot, parmy les soins continuels d'un procez qui m'attaquoit à l'honneur et à la vie, parmy tant de sujets de desesperer une ame foible, il n'y avoit point de paroles qui s'offrissent plus favorablement à exprimer ma pensée que celles du roy David, qui est, à mon jugement, la regle et l'ame de la devotion. La lecture continuelle de ses pseaumes m'animoit avec tant de force et de plaisir, que cet exercice me tenoit aussi bien lieu de divertissement que de prière. Jamais toutes les delicatesses des poesies prophanes ne m'ont touché si tendrement ny si vivement que les fermes et eloquentes meditations de ce prophete. J'en ay la pluspart dans la memoire et toutes dans le cœur. J'espere qu'à l'advenir les conceptions de mon ame et le train de ma vie retiendront quelques traces d'une si saincte et si necessaire pieté. Ma premiere occupation, s'il plaist à V. M.

d'agreer que je vive et que j'escrive, se donnera à corriger tout ce que les theologiens les plus exacts trouveront de licentieux dans ces livres qu'on a imprimez si souvent en mon nom et avec tant de desordre.

C'est par où je dois justifier tous ceux qui se sont engagez dans mon malheur, et qui, dans un si grand peril de mon honneur, ont osé me continuer les tesmoignages de leur amitié. Je feray ceste satisfaction au public, dont l'applaudissement et l'amour se montre aujourd'huy visiblement pour moy, et je meriterois sa haine si je luy refusois un devoir que sa curiosité et son affection me demandent si justement. Je laisseray cependant mes ennemis sans replique, et ne tascheray point par ma vengeance ny d'empescher ny d'irriter l'humeur ou le plaisir qu'ils ont à mesdire de moy. Si leur fureur leur a fait faire des injustices, je ne veux point faillir à leur exemple. J'ay l'esprit froid à la mesdisance; je n'ayme point les affronts : c'est pour quoy je n'en fais point. S'ils ont fait des mauvais livres, qu'ils les defassent eux-mêmes. Leurs folies m'apprennent d'estre sage. Et, pour les asseurer que je ne prendray jamais la peine de leur en faire, je leur promets de ne jamais commencer à les reprendre qu'après que j'auray assez loué V. Majesté[1].

De V. Majesté

Le très-humble, très-obéissant sujet et serviteur,

THEOPHILE.

1. « Voylà l'extraict du contenu en l'apologie de Theophile, laquelle ferma la porte à tant de requestes, de factums, de remerciemens, apologies, censures, plaintes, odes, et vers qui s'estoient faits à ce sujet en deux années dernières. »

« Ainsi le poëte Theophile sortit de la conciergerie le premier de septembre de ceste année et on a escrit que les procédures du Pere Voisin son adversaire n'estans pas agreables à ceux de son ordre, il auroit depuis pris la liberté pour l'obéissance. »

THEOPHILUS IN CARCERE.

Vetus est et procera ædificii moles à primis Parisiensibus (nisi me fefellit æditui fides) in nascentis urbis propugnaculum extructa, tam densa et murorum et portarum tuta, ut ipsius (credo) fulminis impetum illæsus carceris aditus valeat eludere : in ea ego turri totos sex menses nocte unica, ut in Lestrigonum cœlo mihi videor exegisse, adeo hic temporis spatia nullo discrimine dividuntur; solis radii, perpetua velut eclipsi laborantes, altera tantum hora circa meridiem tentant fallere cæcitatem loci, et per remotissimi foraminis sinuosa concava tenuissimos effundunt luminis tractus, quavis lucernula pallidiores; reliquis horis minutissima candela tanquam fuseum et fuliginosum Vulcanum velut in cornu conclusum gerit, et in tantam tenebrarum vastitatem tam exiguam spargit lucem, ut vix illius ope discussa tantisper caligine, possint oculi in salebroso latibulo gressum dirigere, quamlibet autem proxime admota flamma quippiam vel majusculis caracteribus excussum lectione consequi non minimæ sit operæ, etsi maxime concedatur ampliorem facem in atram adeo obscuritatem accendere, non ferat crassi aeris periculosa temperies : totius enim aut cibi aut olei pinguiores fumos cum anhelitu ducas necesse est, et sive dormias, sive vigiles non nisi morbidum spiritum haurire queas. Istic autem quidquid videris horridum, quidquid calcaveris sordidum, quidquid attigeris asperum, quidquid comederis fœtidum, quidquid biberis gelidum est; et ne qua evadendi spe tam ingratæ vitæ molestiæ mihi leniantur, neve diutissimæ servitutis tædia etiam irritis ad libertatem conatibus solari possim, in istius arcis cellula, duabus supra vigenti portis arctata, latere jubeor. E tam

sedula custodia quivis certe validissimus perperam exitum moliatur; dulce tamen est miseris (quanquam falso), ad meliora niti, nihilo secius quam si quis, mari medio, mergentibus undis, incassum obluctetur, gravius pereat, nisi liberis ad natatum membris etiam diutius mori naufrago concedatur : est enim aliquid liberum de consequenda libertate cogitare, quod hic solatii nemo sanæ mentis sibi polliceri queat, tam crebris ferrorum septis quantumvis angustus densissimi muri aditus clauditur, spisso cardine, gravibus pessulis, innumeris clavibus, quos melius cuneos dicas; universa compago tutissime nectitur, atque in eum modum ferratæ portæ nullis licet obserratæ clavibus et obicibus nullis oppessulatæ, solo pondere ut mole sua evasuros inhibere posse videantur. Dura ligna, surdos lapides, rauca ferra nullis rimulis cujuspiam aut oculis aut auribus aperta, nulla querela flectas, nulla arte fallas, nulla vi frangas; ipsum puto Jovem incassum per hæc invia aureos suos imbres emissurum : imminet enim talibus insidiis hic à proxima vicinia nobilissimus totius Galliæ senatus, rigidus æquitatis vindex.

Amplissimi senatores, sanctissimi judices, quos in celeberrimo Themidis templo columnas diceres, nisi magis deceret esse deos, omnibus mortalium technis ingenia divina supra sunt, nullis adulationibus animos intimæ virtutis capias, nullis muneribus munificentissimos homines allicias : sunt enim plerique omnes præclaro genere orti, et quibus jampridem res familiaris majoribus suis ampla fortunæ securos facit, non auctoritate quam pietate dignitas major. Innocentia demum est quæ illorum sibi suffragia vindicat; æqua lance et obscuris et nobilibus jura reddunt; nullo delectu in patriciorum aut plebis mores animadvertunt : sunt illi rerum Domini de quibus tam magnifice sacra pagina prædicat esse deos, si quidem et lucem et

elementa quibuslibet mortalium aut prohibent, aut largiuntur. Illorum cervicibus non ut Atlanti cœlum puto aere et igneis suis circulis levissimum, sed tota tellus tot saxis horrida, tot sentibus hispida, tot aquis turgida, tot gravida metallis incumbere vere dicitur; illorum nutu quamlibet munitæ panduntur portæ, illorum ope scio quantumvis alta malorum voragine tandem emersurum.

Utinam, Judices, qui me tam diris nominibus apud vos criminatus est Garassus, nosset et famæ ingenium et meum. Illa enim tam ficti quam veri nuntia, ego verò cætera pravus, illud certè veracem esse me et intemeratæ fidei nemo qui me novit diffitetur. Non advertit male feriatus homo istam maledicendi licentiam, qua me licet ignotum, tam petulanter invadit; non advertit, non advertit, inquam, male cautus calumniator sua ista obtrectandi rabie lædi æquissimorum judicum integritatem, et tanta fallacia susceptis votis male respondere furentis animum.

Mirum nescire illum nocendi artem, cui noctes diesque insudet! In meam famam jam à suis primordiis imperitæ turbæ nebulonibus invisam Garassus imprudens, integris voluminibus debacchatur cæco certe consilio et stylo languido, servidis adeo irarum motibus, longe impari liceat et fortasse nobis tam invidiosæ calumniæ debitam vicem rependere. Et ni reverentia morum et Christiana probitas vetat, quantulacumque est ingenii nostri acies, tot adversis retusa, tot fracta malis, eam in lethiferas illas tot tuorum animorum minas ubicumque stringere non expavescam : sed Deus meliora! non licet hic nobis clavum clavo pellere, aut conviciantibus conviciari. Apage scelus homine Christiano indignum! Imo et dum mea se tutatur innocentia, ne tuus error cuivis pateat, nolui vernaculo sermone tuas ineptias prodere ignavæ plebi, cui tu tantum studes, atque è sociis tuis aliquem hodie, me actore,

tui criminis fieri conscium erubesco; sed tua me impulit insania ut sanè loquerer; tua me adigunt mendacia ut vera dicam.

Primum omnium ne, in genus meum tibi non cognitum dum cavillaris, inutilem operam ludas : scito mihi avum fuisse Reginæ Navarræorum a secretis; patrem a teneris annis quibus decuit sumptibus literis humanioribus incubuisse; et cum ad jurisprudentiam animum appulisset, una aut altera tantum orata causa, tumultu bellico à foro Burdigallensi ad nostrates secessit, ubi etiam, pace redeunte, rustico otio delinitus in opimi soli fundo innocentissimos exegit dies. Domus est in ripa Garonæ sita, inter cæteras vicinorum ædiculas satis eminens. Primogenitus meus patruus, dum regi Henrico militat, præfecturam adeptus est non ignobilis urbis inter Aginates quam Turnonum vocant, ibique diem obiit. Quanta fama alter ocio et literis, hic labore et armis ad tumulum devenerint, non maximi negocii est percunctari. Quam nos colimus paternam hereditatem, dimidia demum leuca distat ab urbecula quam Portum vocant cui cognomen est à diva Maria virgine. Eam domum, quam tu cauponam vocas, aulici plures, atque ii melioris notæ, dignati sunt invisere, et, pro tenui nostro proventu aliquot dies frugaliter excepti, saltem immunes abiere. Sed quid ad mores publicos, cujus ego sim? Num licet e quovis loco ad fortunam surgere? Num tibi mea sors tantæ apparet invidiæ, quum hodie in vinculis, nisi frater foveat et vestiat, frigore pereundum sit? Cui neve ad sudariolum coemendum a tanta fortuna vel levissimus nummus supputat? ac ni D. D. Molæus, regius procurator, suam curam sævientibus miseriis interponat, fames hic, quam tu mihi frustra pernicem molisti, jam prævertisset. Sed quæ tanti senatus est pietas, licet humaniter inhumanitatis tuæ eventus expectare, et quum omnes, merito jure, judicum

meorum pietatem et fidem prædicant, eludere tandem tam vehementis odii perfidos tuos conatus concedetur. Num te quæso tot ac tam pii tui conventus viri istis simultatibus erudierunt? Num istas in meum caput sicophantias struis authore R. P. Seguirando quem mihi ingenii mei et meorum morum notitia semper fecit amicissimum? scilicet, neque ille tibi videtur satis sapiens, vir bone, quem dum tua te in meos mores vesania susque decusque raptatum vocat, falso quodam, si bene memini, Phocionis nomine imperitiæ et improbitatis criminaris, rem ausus supra clementiam omnem insolentem; tum audes, pessimis agitatus furiis, tanti regis penetrare limina, et virum tanta pietate conspicuum, in cujus sinum regius animus singulis se mensibus effundit, contumeliis tuis fœdare, et regiæ conscientiæ veluti scrinium scelerata lingua expilare?

Quid tibi Episcopus Nanneti arridet? Parum ille fortassis, tua sententia, genium meum agnovit; minus scilicet tuo judicio cernit in mores hominum : at non ita probi quemadmodum tu, deque illo, deque me sentiunt; qualecunque poterit vir tantus de fide et probitate mea testimonium per inoffensæ conscientiæ jura perhibere non cunctabitur; sed receptam adeo reverendissimi Episcopi fidem et eruditionem indoctissimo nebuloni suspectam fore non ambigo. Qua techna refelles Episcopum Bellæum si quo auxilio innocentiæ nostræ patrocinari velit? num exprobraturus es, quod interdum versiculos meos sacris suis concionibus immiscuerit? et decerptos opusculis nostris flosculos sermone et stylo publico in Christianum orbem sparserit? Quid olim culpaturus eras Coeffetellum, Massilliensem episcopum mihi aliqua conjunctione morum, et non nullo humanarum literarum commercio familiarem? Ille me paulo antequam excederet vivis in suam viciniam vocaverat, ut haberet in procinctu studiosum aliquem cujus in con-

victu suaviter inter laboris et morbi tædia pius animus relaxeretur. Si quid etiam R. P. Aubigny tuæ societatis (sed quid dixi tuæ? imo Jesu et sui sociorum) non ultimus honos, si quid ille faventius de me referat non erit etiam tuis odiis invisus? Quid prætersam R. P. Athanasium (Ecclesiæ Christianæ utilissimum certe decus) quem inter molliores delicias educatum (ut solent nobillissimi sui generis adolescentes) severa pietas a tam culto antiquæ et prædivitis domus mundo avulsum in humillimas Franciscanorum cellulas deturbavit, cilicii asperitate incultum, nuditate pedum horridum et jejunii pertinacia macilentum. Ille ut vir probus, ita et eruditus (nam nemo eruditus nisi probus, ô improbe); tanti ingenii vis stupenda, et pietatis fervor incomparabilis plures hæreticos sola divini sui laboris impensa, quam universæ invictissimi Regis acies, tot hominum et nummorum sumptibus, expugnavit. Ille, ne quid erres, mihi, in hæreseos tenebroso cæno calliganti, primos Ecclesiæ catholicæ spiritus afflavit, ac semel in horto regio secum spatiantem nihilque minus quam de tam prospera mei mutatione cogitantem adortus est, eo sermone qui et admirationem sui quam plurimam, Catholicæ fidei incredibilem amorem intimis præcordiis effudit. Quicquid ille de me cogitet, quicquid de mea sorte constituat ratum esto, ô Garasse: num refragaris? Quid si inter adversaria mea crebris epistolis atque omnino scriptis meis Christiani notam reperias? quid in penitioribus meis secretis, sine ullo meo consilio retectis, aliquamne simulationis speciem commenturus es? Num si tibi è scriniis meis (jam mecum auctoritate judicum solvi expectantibus) depromatur chartula quædam cui medici et presbiteri testantis sigillum veritati fidem facit, ea ego ultima prope periculosi morbi injuria consternatus, ichthiophagiæ satietatem ægerrimo stomacho depellerent flagitavi, alioqui paratus in eo mortis et futuræ vitæ confinio potius toxicum sorbere quam ovum:

an etiam hæc a me ficta causaberis. O prodigium! tu me in tam aperta religionis professione, tot piorum virorum amplexibus Romanæ Ecclesiæ hærentem, Christianum esse non sinis? Cæterisque omnibus palam spernendæ fidei me impulsorem esse prædicas, sycophanta! invidiosæ tuæ criminationis probe conscie.

....Quibus indiciis, quo teste probasti?
Nil horum, verbosa et grandis epistola venit.

Nec diutius, spero, latere potest judices quam pravis artibus in paulo securius otium meum sis grassatus: tu quam profundas radices egerit innocentia mea exploraturus intima cauponarum et lupanarium (Deus faxit ne pejori animo) perlustrasti, inspecturus si qua ibi meæ vitæ labes Theophilo vel leve periculum faceret : at ubi non cessit ea perlustratio in quævis opuscula mea, in quibus multa, non mea, passim inserta sunt et librariorum errore et fraude tua, ibi tu et oculorum et ingenii quantulum tibi est intendis curiosam aciem, atque ubi torquere sensum modo et verborum seriem invertere non sufficit ad calumniam, integras meas lineas pungis, tuas reponis, unde tua crimina meo nomine in lucem eant! siccine juvat illudere capto? Poterisne ire inficias re in Elegia in Thirsidem, quam etiam ignarus nobis impingis in eo versu qui sic habet,

Et que Sa Saincteté ne punit pas à Rome,

pro dictione *punit*, à me scriptum prodidisti *permet*, ut fiat turpissimum scelus quod purissimis Musis improperes? D.N.J.C., ille ne est in societate Jesu calumniator impudens? Cavisti scilicet et qui sequantur et qui præcedant versus adducere; ex iis nempe colligitur quantum illius poetæ mens, quicunque tandem ille poeta sit, tuis sycophantiis parum congruat, et quam ridicule tuis tute tricis involutum exponas bonorum ludibrio.

Cæterum in confuso multis titulis quodam volumine quod in genere Parnassum Satyricum vocant, affinxisti

improbissimos aliquot versus qui meum nomen præ se ferrent, atque ita quotquot mortalium aut legere aut audire possunt infensos mihi fecisti : si quis in aliquo conventu Theophilum nominat, venit illico in suspicionem magi; nec defuere mulierculæ quæ mei nominis literas ad philtra valere crediderint. Si quis autem plebeios illos, falso mei rumore fascinatos, propius urgeat, num aut vultum, aut mores, aut institutum vitæ, aut patriam meam norint, negant se scire, sed ita concionari Garassum, ita scribere, cæteros quamplures etiam sui cœnobii viros probos de me secus sentire. Tu qui me non nosti, pessime, quicumque me norunt optime de me prædicare solent. Rem novam, ô Garasse! filius cauponis in celeberrima Galliarum Regis aula, annos ultra tredecim enutritus, tot nobilium familiaritate notus, atque aliquo etiam ingenii lumine exteris nonnullis et visus et optatus, tam pestilentum ubique afflavit vitiorum virus, ut universum Christianum orbem sceleribus suis (si qua tibi fides est) contemnarit, neque de illius moribus aut aliquo delicto apud ullos judices ante tuam vel minima querela pervenerit, atque à remotissimis Regni finibus, ultimo divini et humani juris officio, solicitati testes aut voce, aut silentio fatentur innocentem; neque tu tibi mediocriter indignaris quod e tam multis tui instar mihi oblatrantibus, nemo sit cujus testimonio damnari queam : scilicet qui tam in turba clamant nihil habent in foro quod dicant. O insana turba, ignavum vulgus, vagi fluctus, cæci turbines, ô vapa, ô spuma rerum, virtutis inimica impotens, ô rerum spuma, vitiorum arca, ô clamosa turba, invidiæ tutissimum præsidium, fidissimum calumniæ subsidium, ô fœda turba, Garassi præcipuum decus, ignara nugarum vindex, cæca turba cui nullum nomen nisi,

> Fama malum quo non aliud, etc.,
> Tam ficti pravique, etc.

Et hoc est demum quod tu recte, quia inconsulto, locutus es: in turba clamor, in foro silentium. Quidni? Tu ne apud sacras et inconcussas judicum mentes idem atque in tumultuosæ et profanæ turbæ cæcis animis fieri posse credidisti? falleris vehementer, doctor turbarum; parce, si sapis, tanto tuo dedecore me ulterius insectari; sine curiis liberum sit de me promere quod compertum habet, tuas nugas si quis protinus jurejurando ratas non fecerit minitari, inferorum pœnam patere; si quid plectendus sum legitimis magistratuum disceptationibus, excutiatur; si venia donandus, noli tuis istis turbis offundere nebulas candori legum.

At non ita divus Macarius qui cum hominem falso mortis criminis damnatum supplicio eripere suæ pietatis esse duxisset, judicibus ad perempti tumulum convocatis, in nomine Jesu jussit excitari mortuum, quem ut prima voce compellavit, illico, dehiscente tellure, reseratum est sepulchrum, et, obstupentibus qui aderant, vivus adstitit qui olim decesserat, rogante Divo num is esset patratæ cædis reus; quem proximum manebat supplicium, clara voce insontem eum esse pronunciavit, ac protinus jussus recumbere, feretro suo se recondens obmutuit; instante judice, ut de fonte a mortuo percunctaretur, negavit Divus, et sat est, inquit, mihi servasse innocentem. Idem et Divus Franciscus qui à Padua cognominatur pro libertate parentis sui, in simile discrimen vocati, præstitisse fertur: ea in vitis sanctorum prodita nemo nescit. Quam fuit illorum tua pietati absimilis, ô Garasse! qua illi cura etiam improbos in futuræ pœnitentiæ spem servari voluerunt, ea tu et vegetiori in bonorum perniciem incumbis; illi paganorum impotentem superbiam humilitate Christiana frangere sunt enisi; tu, in mediis Christianæ fidei triumphis, jactas paganorum sævitias, et, in societate Jesu, calumniantis, id est diaboli vicem agis.

Sed quid ego, misera invidiæ tuæ victima, vanis per istas tenebras planctibus indulgeo? Quia persecutus est inimicus animam meam, humiliavit in terra vitam meam : collocavit me in obscuris sicut mortuos sæculi, et anxiatus est super me spiritus meus, in me turbatum est cor meum. Tu vindictæ meæ longe securus, experiri pergis quorsum in miseros extrema petulantia valere possit, ô Garasse; ulterius ne tende odiis, nam uti spero tandem : « Educet Dominus de tribulatione animam meam, et in misericordia sua disperdet omnes inimicos meos, et perdet omnes qui tribulant animam meam, quoniam ego servus suus sum. » Te si tandem mihi nocuisse pœniteat, me tibi protinus ignovisse non pœnitebit. Vale, et si quando videbis sospitem Theophilum, ne pigeat amplexari.

APOLOGIE.

Puis que la perversité de mes amis, aussi bien que celle de mes ennemis, me reduit à ce poinct, que je ne puis esperer la fin de ma persecution que de son succez, et qu'il semble que mon procez ne se puisse commencer qu'après que le pere Garassus aura achevé ses livres, je le voy en trop belle humeur d'escrire pour me promettre de longtemps ma liberté. Il travaille à peu de frais, car tout le monde contribue à son ouvrage, et fait si bon marché de ce qu'il escrit, pource qu'il le volle. Le mal pour luy, c'est qu'il ne desguise pas bien sa marchandise, et que tout ce qu'il apporte, ou des vivans ou des morts, il l'ageance si mal et le produit avec tant d'im-

prudence, qu'on descouvre bien aisement qu'il ne cognoist pas le prix de ce qu'il debite. Il nous allegue mille beaux passages de divers autheurs et touche tous les bons endroicts des escrivains anciens et modernes, et n'en entend pas un, comme le Jaquemar qui se tient à tous les mouvemens de l'horloge et ne sçait jamais quelle heure il est. Le Pere ne laisse pas de se tenir assidu à son travail, et je trouve qu'il fait bien de ne point espargner une si mauvaise plume que la sienne; je ne sçay si c'est d'envie ou de charité qu'il me fait l'object de son exercice de médisance, car je croy qu'il est assez orgueilleux pour s'imaginer que je dois tirer vanité de ses injures, comme il est honorable d'estre vaincu d'un brave homme, pource qu'on l'a combattu. Si le progrez de ses calomnies ne s'estendoit pas plus avant qu'à la reputation de mes ecrits, je serais bien aise de rire de sa mocquerie aussi bien que lui; car cela est plaisant de voir un fol qui croit estre sage, un reverend dancer les matassins, un bouvier faire des livres. La premiere conjecture d'où j'ay pris garde qu'il a l'esprit un peu comique, c'est que, dans ceste *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, il donne à son livre le tiltre des affiches de l'hostel de Bourgongne, où l'on invite les gens à ces divertissemens par la curiosité. Je m'esgayerois des quolibets qu'il a contre moy et les prendrois comme d'une farce; mais la captivité et le danger où ses impostures me tiennent me font passer l'envie de me jouer; il est vray que je suis honteux du travail que me donne une si chetive besongne, et, à moins que d'estre dans le cachot, j'y plaindrois les heures et le papier, car il en faut autant qu'à quelque chose de bon, comme autant de coups de marteaux à batre un double qu'une pistole. Pour avoir le plaisir de s'exercer à me nuire, il me fait un pays, un pere et un mestier à sa poste, il se forge des monstres pour les

vaincre, il ne fait que se battre contre des ombres, et controuve tous les jours des crimes à sa fantasie pour en accuser des vers où je n'ay jamais songé; j'attends qu'un jour il m'impute d'avoir commenté sur l'Alcoran, et, quoy que tous les fantosmes de ses accusations ne soient que des marottes, dont il se coiffe luy mesme à son plaisir, il ne laisse pas d'y passer son temps doucement et de trouver parmy quelques uns une sorte d'approbation qui le tient enchanté dans sa frenesie. Les festins des isles fortunées ne sont pas plus ridicules que les delices qu'il trouve à me calomnier en quelques endroits; mais, comme il est obscur et malin, il ne m'attaque point sans jetter premierement des nuages au devant de la plus claire verité; de mesmes que les sorciers qui font ordinairement lever les bruines aux plus claires matinées, il desguise si fort mes intentions que souvent les apparences flattent son dessein; il represente tout à faux, mais avec des feintes grossieres, où l'esclat de ses plus vives raisons n'est au fonds que la lueur de ce petit animal qui de loin semble une estoile et de près n'est qu'un vermisseau. A me voir dans ses livres, je suis plus monstrueux qu'une Chimere; ce sont les mirouers doubles, où le visage le plus parfait du monde ne trouve, en la place de son object, que des bestes sauvages en autant de formes qu'il plaist aux charlattans; mais rompez la glace, vous desfaites plus de monstres d'un coup de poing qu'Hercule n'en a jamais tué de sa massue. Si nous ouvrons le pacquet du Pere, nous trouverons qu'il n'a pas grand secret, aussi se deffie-il aucune fois de n'estre pas fin et se met aux grosses injures : il m'appelle esprit desnaturé. Ce coup là, l'injure ne vient pas à son sens, car on appelle desnaturé celuy qui aime la cruauté, comme ceux qui preschent tousjours le feu et le sang, ceux qui hayssent leurs plus proches, qui sont ingrats à leurs amis, farouches,

insociables, qui rechignent aux plus legitimes faveurs dont la nature nous peut obliger et vivent contre les regles de leur profession: un courtisan incivil, un pauvre orgueilleux, un poëte avare, un docteur espion, un religieux calomniateur. Le rebours de toutes ces choses, c'est proprement mon naturel; mais voyons si vostre humeur ne se peut pas mieux assortir à ceste epithete. Vous faictes vœu d'obedience, et, par l'aveugle orgueil d'une suffisance insupportable, vous voulez assujettir les plus grands esprits de la terre et faire ployer les plus fermes consciences sous l'authorité de vos impostures. Il me semble que c'est contre la nature d'obedience. Pour le vœu de pauvreté, vous vous en acquittez très mal; car vostre robbe, vostre logis et vostre revenu pourroient bien mettre un homme un peu voluptueux à couvert de la necessité; et, quant aux derniers, pour vous estre voué à la chasteté et pour avoir ce tiltre sacré de jesuite, vous allez sans doute contre la nature de vostre profession dans le soin que vous avez de controuver les vers de Sodomie, et enseigner publiquement un si enorme vice sous couleur de le reprendre.

Ensuite, le Pere Reverend dit que je ne fay bien qu'aux choses mauvaises et nettement qu'aux vilaines. Dans la pensée qu'il avoit lors sur mon esprit, si le Pere eust esté d'un naturel moins chagrin, ou s'il eust eu la mesme opinion pour quelqu'un de ses favoris, voicy comment il eust parlé; que cest esprit là trouve quelque chose de bon, mesme dans les meschancetez, et a quelque pureté dans son stile, qui cache les ordures des sales imaginations; mais il ne m'a pas trouvé digne de cet ornement. Quand on voit qu'un homme de qualité est grand et bien formé, on dit qu'il est de belle taille; si c'est un valet, on dit: voilà un puissant coquin. Si peu de faveur que je merite de sa plume, il ne me la donne qu'en me frappant; mais je le remercie de

sa carresse, je n'ay jamais rien fait, ny bien ny mal, soit en vilainie, soit en meschanceté; et voici, pour luy rendre son compliment, comme il dit que je fay bien en meschanceté et nettement en vilainies, et que le Pere Reverend affecte de ne me point ressembler : je confesse qu'il fait mal aux choses bonnes et salement aux choses nettes, pour les pensées et les paroles où je fay, dit-il, horriblement; car, pourveu qu'il trouve une cadense pour un de ces adverbes : horriblement, abominablement, execrablement, il se descharge la bile, et s'espanouit la ratte, et pense avoir mieux persuadé que par une demonstration; il croit que la foy d'un chretien est en quelque façon obligée à ses authoritez. Quant aux pensées, dit-il, et aux paroles, c'est horriblement; je luy responds qu'il me les a supposées et qu'il a trop de passion pour estre croyable, mesmement en une cause qu'il a faicte sienne. Quant aux conceptions, ce n'est pas à luy à les penetrer : Dieu seul voit les mouvemens de nostre ame. Je croy charitablement que le Pere a de bonnes pensées, mais il a ce malheur de ne s'exprimer qu'en impertinence.

Pour mon stile, n'en desplaise à sa Reverence, je ne le voudrois pas changer au sien; il appelle des jeunes gens freschement sortis de son eschole : jeunes tendrons, germes et bourrées, et pare son stile pour les garçons d'une gentillesse plus que monachale. Si les hommes de bon sens prenoient la peine d'examiner ce qu'il ecrit, on logeroit bien tost le Pere aux petites maisons. J'admire comme il peut advanturer ses impertinences avec tant de seureté; en voici une bien visible et presque mecognoissable en un homme de sa robe. J'ay escrit qu'il faut avoir de la passion pour toutes les belles choses, pour les habits, pour les beaux chevaux, pour la chasse, pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, pour de belles fleurs, pour des fontaines claires, pour la musique et pour

autres choses qui touchent particulierement nos sens. Il dit que c'est une proposition brutale et contraire à l'Evangile; car nostre Seigneur dit qu'il ne faut pas regarder une femme pour convoiter sa beauté. Theophile de Viau, dit-il, passe bien au delà du desir, car il y a jusques à la passion. Le Pere, qui n'entend pas le françois, ne sçait pas qu'avoir de la passion pour quelque chose se prend ordinairement pour le simple mouvement d'une legere affection qui nous fait plaire à quelque object agreable hors de toute apparence de convoitise, comme on dit : J'ayme ceste couleur avec passion, ou ceste senteur. Le Pere n'a pas bien consideré aussi que j'ay dit ce mot de passion generallement pour toutes les belles choses, et que, si on le prend aussi inconsiderement que luy, on entendra qu'avoir de la passion pour une fontaine claire, c'est pour paillarder avec elle; qu'aimer la chasse, c'est la convoiter lascivement; qu'un homme qui a de la passion pour des beaux habits est un amoureux lubrique des estoffes, et que se couvrir du manteau d'un autre, c'est commettre adultere. Si le Pere veut garder la signification du latin au françois, qui en derive, il dira qu'une femme propre est la quatrieme des cinq voix de Porphire, et, en suite de cela, une longue trainée d'absurditez qui se trouvent enchaisnées dans les consequences de ce docteur.

Voicy encor un flot d'injures où il écume avec plus de fureur : il m'appelle atheiste, corrupteur de jeunesse et adonné à tous les vices imaginables. Pour atheiste, je luy respons que je n'ay pas publié, comme luy et *Lucilio Vanino*, les maximes des impies, qui ont esté autant de leçons à l'atheisme, car ils les ont refutées aussi bien l'un que l'autre, et laissent au bout de leur discours un esprit foible, fort mal edifié de sa religion; que, sans faire le sçavant en theologie, je me contente, avec l'apostre, de ne savoir que Jesus Christ, et iceluy crucifié, et où

mon sens se trouve court à ce mystere, j'ay recours à l'authorité de l'Eglise et croy absolument tout ce qu'elle croit; que, pour l'interieur de mon ame, je me tiens si content des graces de Dieu que mon esprit se tesmoigne par tout incapable de mescognoistre son Createur; je l'adore et je l'aime de toutes les forces de mon entendement, et je me ressens vivement des obligations que je luy ay; que, pour ce qui paroist au dehors en la regle de mes mœurs, je fay profession particuliere et publique de chrestien catholique romain ; je vay à la messe, je communie, je me confesse; le Pere Seguiran, le Pere Athanase et le Pere Aubigny en feront foy; je jeusne aux jours maigres, et, le dernier caresme, pressé d'une maladie où les medecins m'alloient abandonner pour l'opiniastreté que j'avois à ne point manger de viandes, je fus contraint de recourir à la dispense, de peur d'estre coulpable de ma mort. Messieurs de Rogueneau, curé de ma paroisse, et de Lorme, medecin, qui ont signé l'attestation, sont tesmoins irreprochables de ceste verité. Je n'allegue point cecy par une vanité d'hypocrite, mais par la necessité d'un pauvre accusé qui ne publie sa devotion que pour declarer son innocence, Quant à ceste licence de ma vie que vous pensez rendre coulpable de la corruption de la jeunesse, je vous jure que depuis que je suis à la cour et que j'ay vescu à Paris je n'ay point cogneu de jeunes gens qui ne fussent plus corrompus que moy, et qu'ayant descouvert leur vie, ils n'ont pas esté longtemps de ma conversation, Je ne suis obligé à les instruire que par mon exemple : ceux qui les ont en charge doivent respondre de leurs desbauches, et non pas moy, qui ne suis ny gouverneur ny regent de personne. Si je voulois rechercher la source du desordre et de la mauvaise nature de beaucoup d'enfans de bonne maison, peut-estre que je vous ferois honte et à quelques autres que je ne veux

point scandaliser, car je ne les sçay point coulpables de la fureur dont vous m'avez assailly. A Dieu ne plaise que je sois jamais agresseur! Je ferois tort à leur amendement, dont je croy qu'ils appaisent aujourd'huy l'ire de Dieu par la penitence de leurs fautes.

Pour la troisieme injure, où vous dites que je suis adonné à tous vices imaginables, je ne suis pas si orgueilleux de me croire incapable de vice. Il est vray que j'ay des vices, et beaucoup; mais ils sont, comme vous avez ecrit, imaginables et pardonnables. Vous en avez, Pere reverend, de bien pires; les vostres ne sont pas imaginables, car qui pourroit imaginer qu'un religieux fut calomniateur, et qu'un homme de la compagnie de Jesus exerçast le mestier du diable? Qui pourroit imaginer qu'un docteur comme vous estes, de reputation et d'authorité receue, eust des gens à gage dans les cabarets, dans les bordels et dans tous les lieux de desbauches les plus celebres, pour sçavoir en combien d'excez et de postures on y offense Dieu? Si vous dites que c'est pour cognoistre ceux qui y sont de desbauche, on vous reprochera que vous n'avez repris que ceux qui n'en ont point esté, car il y a beaucoup d'apparence, en l'affection que vous avez tesmoignée à me corriger, que si vous eussiez descouvert quelque tesmoignage de mon peché, vous ne l'eussiez point oublié dans vos livres, où vous en alleguez tant de faux, faute d'en trouver un veritable; vous eussiez été bien aise d'espargner la peine de les controuver, car vostre esprit de soy n'est pas trop inventif, qui me fait croire que vous ne m'avez imputé que ceux que la pratique vous a appris. Cela encor vous eust tenu la conscience en haleine pour d'autres crimes, car je croy que le remords de l'injure que vous me faites vous divertit d'une autre meschanceté. Tandis que vous estes à me nuire, vous ne faites que cela.

Voyons, Pere reverend, si en un autre endroit votre

calomnie a mieux reussi. Vous me reprenez de n'aimer que la bonne chere où je ne suis point contraint, et poussez tout à contresens le proverbe de la brebis, qui, en bellant, pert un brin d'herbe. L'allegation est un peu populaire et de la conception d'un necessiteux. Cette contrainte dont je parle, vous la prenez pour estre pressé de sortir trop tost de table, et que je me fasche comme un affamé de n'avoir pas assez de loisir de me saouler. Vous allez tout au rebours de mon sens et de ma condition : je ne me suis guere jamais trouvé où je n'eusse assez de liberté pour les heures de mon repas ; j'ay esté tousjours nourry loin de ceste pauvreté honteuse qui laisse, au sortir de la table, quelque regret d'avoir quitté la viande. J'entens par la contrainte des festins ceste desbauche opiniastre qui est ordinaire dans les Pays-Bas, où l'on est forcé de manger et de boire plus qu'on ne peut digerer. Je veux dans ma refection me garder la liberté de reserver ma bouche à l'appetit ordinaire que la nature ordonne pour la necessité de vivre ; et, sans qu'il me faille declarer icy plus ouvertement, tout ce que j'escris devant ou après la ligne où vous me reprenez, tesmoigne que dans mes plus grandes licences j'aime à me tenir dans une sobrieté modeste, et que vous estes un imposteur. Vous avez maintenant un advantage : c'est qu'on imprime tous vos livres, et on ne laisse voir rien des miens que ce qu'il vous plaist d'alleguer contre moy, où vous faites comme les couppeurs de bourses qui crient les premiers au larron, et, parcourant d'un œil d'envie les premices de ma plume, ressemblez aux mouches qui descouvrent plustost une petite gale sur une belle main que le plus bel endroit de tout un corps. Mais, en quelque façon que vous quintessentiez mes escrits, vous n'en tirerez jamais le venin que vous y recherchez. Dieu veuille que celui qui a plus de pouvoir sur ma vie que vous travaille aussi inutilement

en la recherche qu'il fait de mes crimes, et que la peine volontaire qu'il prend à incommoder autruy rende l'extraict qu'il fait de mes œuvres aussi ridicule aux yeux des juges comme mon innocence se promet de le rendre foible, à la faveur de ce peu de memoire qu'il a pleu à Dieu me departir, laquelle, comme j'espere, garde encor assez heureusement la meilleure partie des conceptions et des termes que je puis avoir mis au jour depuis six ans ou plus! En un autre lieu je remarque une hardiesse estrange, où l'estourdissement rend vostre haine trop claire. Dans certaine elegie à Thyrsis, incertain que vous estes de l'autheur, vous l'injuriez sous mon nom; car, quelque mal que vous fassiez, vous seriez marry qu'il ne fust pour moi. Voici les vers :

Des plaisirs innocens où mes esprits enclins
Ne laissent point de place à des desirs malins,
Ce divertissement qu'on doit permettre à l'homme,
Et que Sa Saincteté ne punit pas à Rome,
Car la necessité que la police suit
En souffrant ce peché ne fait pas peu de fruit.

Après avoir sappé de tous costez le sens de tous ces termes pour les tordre à la confusion de ce pauvre rimeur, vous n'en pouvez tirer qu'un simple adveu de ceste infirmité naturelle où l'esprit succombe aux appetits de la chair, et ce peché s'appelle fornication. Il est vray que ce discours est de mauvais exemple, et que le rimeur, moins indiscret que vous, n'a pas voulu publier; et, comme ceste licence poetique ne donne pas, par une censure legitime, assez de prise à vostre calomnie, qui en veut tirer une leçon publique de sodomie, voicy par où vous allez à vostre dessein : vous n'alleguez que ce vers :

Et que Sa Saincteté ne punit pas à Rome.

Là, par une subtilité de reformation des mots dont les Grecs ne se sont jamais advisez, vous changez *pu-*

nit en *permet*, et, par une surprise qui vous embarrasse dans le sens, contre vostre dessein, vous dites que le vice que Sa Saincteté ne permet pas se doit entendre la sodomie, comme si Sa Sainctété permettoit tous les autres. O prophane! allez-vous porter vos ordures jusques au Sainct-Siege! Dieu me garde de croire que Sa Sainctelé permette aucune sorte de vice! Je croy qu'il est le lieutenant de Dieu en terre pour les abolir et tous ceux qui en font profession. Advouez, docteur, que ceste fausseté signalée est de l'estourdissement d'un esprit à qui la melancholie empesche l'usage de la raison; que, quand bien quelque sale conception serait passée par l'esprit de ce poëte, quand mesme il l'eust escrite, le jesuite Vasquez nous enseigne que les plus religieux peuvent avoir des pensées abominables qui ne sont pas fautes d'autant que nous n'y persistons pas. *Tu vero lector quisquis es falleris qui de simplicibus verbis mo res nostros spectas feros; quidem ista obsident, bonos præter labuntur.* Les paroles sont paroles qui, chez les casuistes, ne sont pas plus, en cas d'offence, que les simples pensées : parler de la douceur de la vengeance n'est pas assassiner son ennemy; faire des vers de sodomie ne rend pas un homme coulpable du fait; poëte et pederaste sont deux qualitez differentes. Vous attaquez encor en un autre lieu, sous mon nom, le sage Salomon et l'apostre sainct Paul, de qui j'ay appris que le temperamment du corps, et simplement le corps mesme, est souvent le maistre des mouvemens de l'ame par l'empire que le peché luy donne. Le corps mortel, disent-ils, assomme l'ame et la traine dans ses desirs charnels; et je fay le mal, dit sainct Paul, que je ne veux pas faire, et ne fay pas le bien que je veux faire. Mais il faut estre plus sage que Salomon et plus retenu que l'apostre sainct Paul pour estre à couvert de vos mesdisances. Et voicy comment le sens dont j'ay

escrit trouve de la seureté pour mon innocence. En suite de cette force que le temperamment du corps a sur les mouvemens de l'ame, je dis : Quand il pleut, je suis assoupi et presque chagrin ; je ne dis pas que, quand il pleut, je me trouve disposé à paillarder, jurer ou desrober ; car, par ceste ame qui se laisse contraindre à la disposition du corps et qui tient changement du temps, je n'entends point l'ame intellectuelle capable de la vertu et du vice, du salut et de la damnation ; mais j'entens ceste ame, comme dit sainct Augustin, susceptible des especes corporelles que les Platoniciens ont nommée *spiritualis*. Et quoy ! Pere reverend, vous concluez, en me condamnant, que changer d'humeur quand il pleut c'est une impieté ; que si, par le temperamment du corps, le mauvais air donne quelque maladie, il nous faut faire exorciser ; qu'avoir la fievre ou la collique par quelque excez corporel, c'est estre obsedé. O Pere ignorant ! la malice vous aveugle.

Vous m'imputez encor assez mal à propos un vers d'un certain sonnet. Si vous dites qu'il est imprimé en mon nom, ceux qui me cognoissent vous diront que je n'ay jamais eu assez de vanité ny de diligence pour les impressions à ce qu'on me doive imputer tout ce qui est imprimé comme mien. Quelques-uns, qui se trompent en l'opinion de mon esprit, sont bien aises de faire imprimer leurs vers en mon nom et se servent de ma reputation pour essayer la leur. J'ay songé à ce vers-là depuis l'avoir ouy citer de vostre part : il semble un peu confus, mais il n'est pas criminel, comme vous le dites. Si un bon zele religieux eslevoit aussi souvent vostre esprit à la meditation de vostre propre misere, comme l'envie et l'orgueil le precipitent et l'attachent à la recherche des deffauts d'autruy, vous sçauriez mieux que vous ne faites, ou, pour le moins, ne tairiez pas si malicieusement le desordre que la rebellion du premier homme a causé

à toute sa postérité. Sçachez donc, reverend Pere, que depuis que l'homme s'est rebellé contre son Createur, que tout ce qui avoit esté creé pour son service s'est aussi justement rebellé contre luy, jusques là qu'il n'y a si petit moucheron qui ne tasche à venger de son aiguillon l'offense faite à son Createur. Et ce ne sont pas seulement les animaux qui font la guerre à l'homme depuis son peché; mais Dieu, pour le punir et pour se vanger, l'a comme abandonné à son propre sens, par la corruption duquel mille folles passions, comme autant de furies, l'assaillent interieurement : l'orgueil, l'ingratitude, la haine, l'avarice, l'ambition, la concupiscence. Bref, l'homme n'a point de soy quelque mouvement en son ame que, par sa propre prevarication, il ne le face agir contre soy-mesme. Tout cela, beau Pere, sont-ce point des marques de la vengeance divine? Il est vray que ceux qui avancent de toute leur force la regeneration que l'esprit de saincteté a commencé en leur cœur combattent avec les armes de la foy et de l'esperance les affections charnelles du peché. Mais pource que l'esprit est prompt et la chair fragile, combien de fois le plus homme de bien succombe-il en ces combats, voire qui jamais en ce monde en a esté plainement victorieux que le fils eternel de Dieu! Or, quand nous pechons, nous ne pouvons avoir recours qu'à sa passion, et lors que nous venons à mepriser le fruict qu'elle nous apporte et que le merite de son sang precieux est offencé par nostre ingratitude, Dieu se venge sur nous par les peines temporelles et eternelles; mais vostre ame, qui est aussi noire que vostre habit, n'a jamais esté eclairée de ces considerations. Sans doute, ce poëte y estoit plus avant que vous, car je veux croire de luy charitablement que, se sentant brusler d'un fol amour et voyant combien il est miserable d'estre par son peché assujetty aux œillades d'une maistresse pour la facilité de ses con-

ceptions, il en a plustost ecrit ce vers que consideré là bien sceance de ces termes. Si ceste explication peut estre receue de ceux qui ne participent point à vostre rage, voyez, monsieur Garasse, combien vous estes violent, et ne deguisez point du pretexte de pieté tant de trahisons que vous faites au sens commun.

Voilà à peu près ce que j'ay peu apprendre de vos calomnies les plus dangereuses; mais ce n'est ny l'interest du public, ny la descharge de vostre conscience, ny vostre zele à mon salut qui vous ont fait vomir tant de fiel sur mon innocence; car qui croira que vous m'aimiez mieux que Sainct-Gelais, evesque d'Angoulesme, que Philippes Desportes, abbé de Tiron, que Ronsard, que Rapin, que Remy Beleau, que l'Arioste, que le Tace, que Dante, que Petrarque, que Boscan, que le Marin en son Adon, desquels vous n'avez point recerché les licences ? Force gens de bien sçavent avecques moy ce qui vous a picqué au jeu :

...... Manet alta mente repostum
Detectum crimen et læsæ injuria famæ.

Mais laissons cela : ceste verité n'est pas encore bonne à dire. Vous estes en droit de me persecuter; moy, je ne puis qu'avouer qu'outre vos ruses et dexteritez nompareilles, vous avez la force de ceste apparence pompeuse qui canonise toutes vos actions; vous vous servez dextrement du Ciel et de la terre, de la fortune et du destin, des amis et des ennemis, des hommes et des anges, des corps et des ames, et de la providence de Dieu, et de la malice du diable, et faites un cahos de tout l'univers pour faire esclatter vos desseins. Ainsi, quelque mine que je face de me deffendre, je ne laisse pas de songer à mon epitaphe : car je sçay bien que, si vous pouvez quelque chose à ma perte, je suis mort, veu mesmes que vos supposts ont presché ma condamnation : *Expedit unum hominem tantæ invidiæ reum*

mori pro populo ne tota gens pereat. Voilà comme cestuy-cy faisoit couler ses profanations à la faveur de l'ignorance publique. Et icy je ne dis point la dixieme partie de ce que je sçay, et je ne sçay pas la dixieme partie de la verité, veu encore qu'un autre crioit en chese à gorge desployée : Lisez le reverend Pere Garassus; je vous dis que vous le lisiez et que vous n'y manquiez pas : c'est un très bon livre. Et, dès que je fus conduit en ceste ville, il orna un de ses sermons de ceste equippée : « *Maudit sois-tu*, *Theophile!* maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensées! maudit soit la main qui les a escrites! malheureux le libraire qui les a imprimées! malheureux ceux qui les ont leues! malheureux ceux qui t'ont jamais cogneu! Et benit soit monsieur le premier president, et benit soit monsieur le procureur general, qui ont purgé Paris de ceste peste! C'est toy qui es cause que la peste est dans Paris. Je diray après le reverend Pere Garassus que tu es un belistre, que tu es un veau; que dis-je, un veau? d'un veau la chair en est bonne bouillie, la chair en est bonne rostie, de sa peau on en couvre des livres; mais la tienne, meschant, n'est bonne qu'à estre grillée : aussi le seras-tu demain; tu t'es mocqué des moynes, et les moynes se mocqueront de toy. »

O beau torrent d'eloquence! ô belle saillie de Jean Guerin! ô passage de S. Mathurin! faut-il donc point que je songe à moy, veu que je sçay que Garassus et ses supposts passent pour prophetes; veu que ceux qui ne me cognoissent que par vostre recit m'ont desjà confisqué à la Parque; veu que, ne me pouvant restituer ma reputation, il vous est expedient de me perdre; veu que c'est le seul moyen de vous purger de vos impostures; veu que ma mort semble maintenant plus necessaire que le commencement de ma poursuite; veu que, bien que je fusse très innocent, il faudroit, comme vous

dites, me sacrifier à la haine publique, c'est-à-dire à l'effect de vos predications; veu que le tonnerre a trop grondé pour n'amener pas la foudre; veu que tout le monde sçait bien cecy, et que personne ne l'ose dire? Ainsi, pour vostre regard, tout mon salut est de n'en esperer point[1]. Si vous y pouvez, il faut que je perisse.

Mais, Pere charitable, bien que vous soyez le premier mobile de toutes les intelligences funestes qui semblent avoir conspiré ma ruine, vous ne disposez pas absolument des influences de ma vie ou de ma mort. Jusques icy, graces à Dieu, *in vanum laboraverunt gentes*. Toutes vos accusations sont des chymeres et des viandes creuses pour des estomachs cacochimes: il faut à cet auguste senat quelque chose de plus solide; ses arrests ne sont point escrits sur l'onde, ny executez sur le vent. Je me console dans les affreuses tenebres de ma prison, me mettant devant les yeux plustost le devoir de mes juges que le pouvoir de mes ennemis : car je sçay par un echo qui me resonne par tout que ce grand Verdun, l'ame de la justice et le chef de cet auguste senat, l'ornement de nostre aage et la merveille de la posterité, n'est pas le nom d'un homme seulement, mais celuy de l'equité, de qui j'aime mieux me taire que de n'en dire pas assez. Je sçay que monsieur le procureur general est d'une probité plus qu'inviolable, dont l'ame zelée au devoir de sa charge s'anime mesme contre le soupçon du vice, tant les effects luy en sont en horreur; il n'est pas moins l'azile de l'innocence que le fleau du crime, et ceste verité, que l'envie mesme ne sçauroit dementir, fait que je m'esjouys d'avoir pour partie celuy que je voudrois pour juge. Je sçay, maintenant qu'il est question de ma vie, que ce personnage l'examinera par

1. Una salus victis nullam operare salutem. (Virg.)

sa passion propre, qui est celle de l'equité, et non par celle qui a conjuré ma perte : il ayme trop son honneur pour donner ses conclusions à l'animosité d'autruy. Je sçay que la prudence très accorte du Parlement tire du puits de Democrite les veritez les plus occultes; qu'elle penetre dans les obscuritez plus tenebreuses où le mensonge et l'artifice se cachent; que c'est *summum auxilium omnium gentium*, où l'innocence est asseurée contre les efforts de l'envie et les ruses de l'imposture; qu'un corps si celebre ne peut errer, quoi qu'il face, puis qu'il fait luy-mesme le droit et n'a pour jurisprudence que le prejugé de ses arrests et la lumiere de sa raison. Ce sont icy mes consolations, reverend Pere; c'est où je songe plus souvent qu'à respondre à tant d'injures que vous avez desgorgées sur celuy que vous ne cogneustes jamais. Si nous escrivions tous deux en mesme liberté, peut-estre vous mettrois-je aux termes de vous deffendre au lieu de m'attaquer; il faut que je subisse la necessité du temps qui vous favorise. Ne vous estonnez pas que dans un cachot si serré j'aye trouvé de l'ouverture à faire passer ceste Apologie. Ce n'est pas que je n'y sois gardé fort soigneusement, et que deux fois le jour on ne vienne espier icy jusqu'à mes regards pour voir si je ne fay pas quelque embusche à ma captivité; mais Dieu ne veut pas que les hommes puissent descouvrir une voye qu'il me laisse d'escrire les justes faicts de ma plainte; il me fait ceste grace afin que mon malheur ne laisse pas pour le moins quelque honte à ma memoire ou quelque tache à la vie des miens, et que je tesmoigne au public que mon affliction ne me vient que de vostre crime et de mon innocence.

LETTRE A MATHIEU MOLÉ[1].

A Monsieur le Procureur general.

Monsieur, puisque tous les juges souffrent le visage et la voix des plus criminels du monde, j'espere que vous lirez sans horreur la lettre d'un innocent, qui n'accuse pas tant son malheur de perdre sa fortune auprès du roi et de hasarder sa vie que de ruiner sa reputation auprès de vous. Je ne pretends point aussi de flatter la justice pour moderer ma condamnation : je sçais, Monsieur, que vous êtes trop entier, et moi trop mauvais orateur, pour faire reussir ce dessein. Le but de mon espoir, en cette disgrace, est de vous demander seulement que l'opinion que vous aurez de moi soit un peu au-dessous de mes accusations. Il est vrai que les plus piqués à ma perte pourroient effacer leurs mauvaises impressions par une bonne cognoissance de ma vie ; mais ils fuient à m'examiner, de peur de se repentir du tort qu'ils me font, et la honte de se dedire les obstine à continuer leur indignation. Mais, quelque couleur qu'ils donnent aux rapports qu'ils vous font de moi, je vous supplie très humblement, Monsieur, qu'ils ne vous persuadent pas que je me plaigne que de leur passion particuliere, ni que je sois jamais autre chose que votre très humble et très obeissant serviteur,

THEOPHILE.

1. Nous tirons cette lettre des Mémoires de Mathieu Molé publiés pour la Société de l'histoire de France, par A. Champollion-Figeac, 1855. Elle fait partie de la collection Colbert, t. 2, p. 65.

LETTRE A BALZAC[1].

Combien que vous soyez coulpable, il y a de la conscience à vous punir, d'autant que vos maux vous tiennent tousjours en estat de meriter des consolations de tout le monde. Ces fievres et ces gravelles dont vous infectez les lecteurs donnent dispense à vostre chagrin, et excusent en quelque sorte l'aigreur que vous avez contre ceux qui se portent bien. M'ayant promis autrefois une amitié que j'avois si bien meritée, il faut que vostre temperament soit bien alteré de m'estre venu quereller dans un cachot et vous jouer à l'envy de mes ennemis à qui mieux braveroit mon affliction. Dans la vanité que vous avez d'exceller aux lettres humaines, vous avez fait des inhumanitez qui ont quelque chose de la brutalité ou de la fievre chaude ; mais, afin de vous persuader que je ne m'en picque point, je m'en vay vous dire par où je me defends et vous repliquer : c'est que je recognois que, disant mal de moy, vous en avez souffert beaucoup. Vos missives diffamatoires sont composées avec tant de peine que vous vous chastiez en mal faisant, et vostre supplice est si conjoint à vostre crime que vous

1. Advertissement au lecteur touchant la lettre du sieur Theophile contre le sieur Balzac :

« Amy lecteur, je te donne aujourd'hui une lettre de Theo-
» phile contre Balsac; elle avoit esté mise dans l'oubly de ses
» ennemis. Tu la jugeras digne d'estre imprimée dans ses œu-
» vres pour le contentement des curieux qui font profession de
» l'eloquence françoise. »

Suit le titre : « La lettre de Theophile contre Balzac à Eudoxe. »

(Ed. de Michon. *Lyon*, 1630.)

attirez tout ensemble et la colere et la pitié, et qu'on ne se peut fascher contre vous sans vous plaindre. Cet exercice de calomnies, vous l'appellez le divertissement d'un malade. Il est vray que, si vous estiez bien sain, vous feriez tout autre chose. Soyez plus moderé en ce travail, car il entretient vostre indisposition; et si vous continuez d'escrire vous ne vivrez pas long-temps. Je sçay que vostre esprit n'est pas fertille : cela vous picque injustement contre moy. Si la nature vous a mal traicté, je n'en suis pas cause : elle vous vend cherement ce qu'elle donne à beaucoup d'autres; encor vous est-il advantageux qu'estant nay pour estre ignorant, vos soins et vos veilles, qui vous ont donné tant de fievre, vous ont acquis aussi quelque teinture des bonnes lettres. Vous sçavez la grammaire françoise, et le peuple pour le moins croit que vous avez fait un livre. Les sçavans disent que vous pillez aux particuliers ce que vous donnez au public et que vous n'escrivez que ce que vous avez leu. Ce n'est pas estre sçavant que de sçavoir lire. S'il y a de bonnes choses dans vos escrits; ceux qui ne les cognoissent pas ne vous en peuvent point louer, et ceux qui les cognoissent sçavent qu'elles ne sont pas à vous. Les anciens n'ont merité que pour eux. Tout ce que vous avez du leur est bon, mais tout ce que vous avez du vostre est contre vous. Vostre stile a des flatteries d'esclave pour quelques grands, et des railleries de bouffon pour d'autres. Vous traictez d'esgal avec des cardinaux et des mareschaux de France. En cela vous oubliez d'où vous estes nay : c'est une faute de memoire qui a besoin d'un peu de jugement. Corrigez vostre humeur et vous guarissez, s'il est possible. Quand vous tenez quelque pensée de Seneque ou de Cesar, il vous semble que vous estes censeur ou empereur romain. Dans les vanitez que vous faites de vos maisons et de vos valets, qui feroit l'eloge de vos predecesseurs vous

rendroit un mauvais office. Vostre visage et vostre mauvais naturel retiennent quelque chose de leur premiere pauvreté et du vice qui lui est ordinaire. Je ne parle point du pillage des autheurs. Le gendre du docteur Baudius vous accuse d'une autre sorte de larcin. En cet endroit j'ayme mieux paroistre obscur que vindicatif. S'il se fust trouvé quelque chose de semblable en mon procez, j'en fusse mort, et vous n'eussiez jamais eu la peur que vous fait ma delivrance. J'attendois en ma captivité quelque ressentiment de l'obligation que vous m'avez depuis ce voyage; mais je trouve que vous m'avez voulu nuire d'autant que vous me deviez servir, et que vous me haïssez à cause que vous m'avez offencé. Si vous eussiez esté assez honneste pour vous excuser, j'estois assez genereux pour vous pardonner. Je suis bon et obligeant, et vous estes lasche et malin, et je croy que vous suivrez tousjours vos inclinations, et non les miennes. Je ne me repens pas d'avoir pris autrefois l'espée pour vous venger du baston. Il ne tint pas à moy que vostre affront ne fust effacé. C'est peut-estre alors que vous ne me creustes pas assez bon poete parce que vous me vistes trop bon soldat. Je n'allegue point cecy par aucune gloire militaire, ny pour aucun reproche de vostre poltronerie, mais pour vous monstrer que vous deviez vous taire de mes defauts, puis que j'avois tousjours caché les vostres. Je vous advoue que je ne suis ny poete ny orateur, et sur tout que je ne vous dispute point l'eloquence de vostre pays[1]. Je suis sans art, je parle

1. L'édition de Michon, Lyon, 1630, et la copie manuscrite de Du Puy (collection Du Puy, vol. 3-4-5, bibl. imp. mss.), ajoutent :

Vous estes nai plus proche de Paris que moi. Je suis Gascon et vous d'Angoulesme; je n'ai eu pour regens que des escoliers escossois, et vous des docteurs jesuites. J'ecris sans fard, etc.

simplement, et ne sçay rien que bien vivre. Ce qui m'acquiert des amis et des envieux, ce n'est que la facilité de mes mœurs, une fidelité incorruptible et une profession ouverte que je fais d'aymer parfaitement ceux qui sont sans fraude et sans lascheté. C'est par où nous avons esté incompatibles, vous et moy, et d'où naissent les accusations orgueilleuses dont vous avez inconsiderement persecuté mon innocence, sur les fausses conjectures de ma ruine et sur la foy du Pere Voisin. Soyez plus discret en vostre inimitié. Vous ne deviez point faire gloire de ma disgrace. C'est peut-estre une marque de mon merite. Si vous n'avez esté ny prisonnier, ny banny, ce n'est pas que vous n'ayez assez de crimes pour estre convaincu, mais vous n'avez pas assez de vertu pour estre recherché. Vostre bassesse est vostre seureté. Je ne tire point vanité de mon malheur et n'accuse point la cour d'injustice; je me console seulement de voir que ma personne est encore très chere à ceux qui m'ont condamné, et que ma reputation ait donné un arrest politique aux crieries de vostre regent[1] et de celuy qui est allé se faire absoudre à Rome de m'avoir calomnié[2]. J'ay esté malheureux et vous estes coulpable. Mais quoy! la fortune s'irrite continuellement de quelques graces qu'il a pleu à Dieu me departir; si suis-je satisfait de ma condition, et je trouveray tousjours parmy les bons assez d'honneur et d'amitié pour ne me picquer jamais du mespris et de la haine de vos semblables. Si je voulois verser quelque goute d'ancre sur vos actions, je noircirois toute vostre vie. Vous m'advisez du mal que donnent les garces : priez Dieu que les chirurgiens ne descouvrent jamais la cause qui vous fit eviter celuy-là pour vous en donner un pire.

1. Garassus (éd. Michon et copie Du Puy).
2. Le P. Voisin.

On dit que vous estes un estrange masle : je l'entens au rebours, et je ne m'estonne pas si vous estes si medisant contre les dames. Vous sçavez que, depuis quatorze ans de nostre cognoissance, je n'ay point eu d'autre maladie que l'horreur des vostres. Mes desportemens ne laissent point en mon corps quelque marque d'indisposition honteuse, non plus que vos outrages en ma reputation, et, après une très exacte recherche de ma vie, il se trouvera que mon advanture la plus ignominieuse est la frequentation de Balzac.

AU ROY[1].

Il me seroit aisé de me justifier devant Vostre Majesté sy j'y avois autant d'accez que ceux qui me calomnient; mais, puisque leur authorité sert à leur malice et que mon innocence est sans appuy, je chercheray aux pays estrangers la liberté de ma vie, que Dieu et la nature m'avoient ordonnée en vostre royaume. Le regret me suit en esloignant vostre personne : c'est que je me verray contrainct d'user mes jours au gré de ceux qui me les conserveront. Sy j'avois la laschet é de mendier ma paix à mes ennemys, je pourrois esperer peult-estre une seureté; mais je ferois trop de violance à mon naturel et trop d'injure à vostre puissance, qui ne doibt point souffrir qu'autre que Vostre Majesté prenne l'advantage de faire du bien ou du mal contre voz subjects; sy bien que, pour le debvoir d'un François et pour le repos d'un homme de

1. Bibl. imp. mss. Les cinq cents de Colbert, affaires de France, t. 2, p. 67.

bien, il ne me reste que de recevoir le coup qu'il plaira à Vostre Majesté de me donner. Parmy tant de desplaisirs que j'ay de quitter un si grand roy, j'emporte pour le moins cette consolation, que mes accusateurs mesmes ne m'imputent pas la moindre apparance de vous avoir desobei, non plus que ma conscience aucun ombrage d'y avoir pensé. Les projects de leur animosité n'ont que des fondemens ridicules, sans aulcunes preuves qui osent esclater; ils n'ont pas laissé pourtant de me menasser jusques auprès du lict de Vostre Majesté, où j'eus la grace d'estre accuelly d'elle avecq tant de faveur que je ne pouvois pas sans frenesie craindre quelque chose de leur persecution; et, l'heure mesme que le bon visage de Vostre Majesté me sembloit promettre une vie asseurée et plaine d'honneur, ils meditoient contre moy une mort plaine d'infamie, et leur dessain a reussy jusques là qu'il me fault fuir de mon prince pour trouver une protection contre leur envye. Je la prendray, Sire, au plus loing qu'il me sera possible, en attendant que Vostre Majesté la veuille donner à celuy qui ne meust et qui ne se peult empescher d'estre toute sa vie, de Vostre Majesté, le très humble subject et serviteur.



NOUVELLES ŒUVRES

DE FEU

M. THEOPHILE

Composées d'excellentes lettres françoises et latines, soigneusement recueillies mises en ordre et corrigées *par* M. MAYRET.

Jouxte la copie

A PARIS,

Chez ANTOINE SOMMAVILLE, au Palais, dans la salle des Merciers, à l'Escu de France.

M. DC. LVI.



A Monseigneur l'eminentissime cardinal, duc de Richelieu.



MONSEIGNEUR,

Il y a long-temps que je dois infiniment à Vostre Eminence, et que je cherche quelque occasion de luy rendre par mes escrits un tesmoignage public de ma reconnoissance et de mon zele. Mais, n'osant jamais rien attendre de mon esprit qui puisse estre digne du vostre, il est à propos que je me serve d'un bien qui n'est pas à moy pour meriter en quelque façon celuy que vous m'avez fait. C'est icy veritablement que le hazard vient au secours de mon dessein, et que, la nature m'ayant refusé les moyens de vous agréer par mes ouvrages, je tiens à tout le moins de la fortune et la matiere et l'esperance de pouvoir le faire par ceux d'autruy. Ouy, Monseigneur, elle n'a pu souffrir, à la fin, que les passions que j'ay de vous plaire fussent plus long-temps inutiles; et, voulant peut-estre par une seule obligation m'oster le souvenir de tous les outrages qu'elle m'a faits, elle a remis entre mes mains le thresor que je mets aux pieds

de Vostre Eminence. C'est le nom que je veux donner par excellence aux dernieres productions d'un des premiers esprits de nostre aage, et qui n'a pas esté moins fameux par ses malheurs que par ses escrits. Si cette vive lumiere du Parnasse jouissoit encore de celle du jour, il est sans doute qu'elle r'amasseroit tous ses feux et tous ses rayons afin de laisser plus esclatantes à la posterité les merveilles de vostre vie. Ayant soigneusement observé, comme j'ay fait, les deux dernieres années de cet excellent homme, je puis dire avec certitude qu'il fut trop juste estimateur de la vertu en general pour ne rendre pas à la vostre en particulier les hommages qu'elle merite. Ses conversations m'ont appris qu'il estoit trop amoureux des heros de l'antiquité pour ne devenir pas idolatre de ceux de son siecle et de sa patrie. Trouvant en vos actions une matiere proportionnée à la grandeur de son genie, il est croyable que la carriere du poëme epique eust fait l'espreuve de sa force et de son haleine, et nous choisirions comme fleurs les belles choses que vous avez faites, parmy celles qu'il auroit escrites.

De sorte, Monseigneur, qu'en me donnant l'honneur de vous dedier ce nouveau recueil des meilleures lettres de Theophile, il m'est permis esgallement de suivre en cecy son inclination et de satisfaire à la mienne. Dans l'impuissance de vous presenter ce que je voudrois, je m'accommode à la necessité de vous offrir ce que je puis, et, ne m'estimant pas assez riche de mes propres biens,

j'employe ceux de mon amy pour en composer mon offrande, avec la mesme raison qui fait qu'en matiere de culte et de sacrifice l'encens d'un prestre bien intentionné ne laisse pas d'estre agreable et de bonne odeur à la divinité qu'il adore, quoy que le parfum dont il use ne soit pas proprement à luy, ny de sa façon, ou que l'arbre qui l'a produit ne soit pas de son heritage. Enfin, Monseigneur, j'ayme beaucoup mieux charger vos autels de victimes empruntées que ne vous sacrifier rien du tout, puis que c'est aux choses de cette nature que le merite de l'action prend sa mesure de la volonté. Au demeurant, je n'ignore pas que, chez nous et parmy les estrangers, la protection de Vostre Eminence fait une bonne partie de la felicité des peuples et des souverains. Ce n'est pas toutefois ny la premiere ny la plus importante faveur que je luy demande pour mon autheur, encor que la hayne de ceux qui ne l'ont persecuté jusques à la fin que pour ce qu'ils ne l'ont jamais bien connu ne soit possible pas esteinte avec sa cendre. Il est icy question (Monseigneur) de quelque chose de plus extraordinaire que de sauver sa reputation des efforts de la calomnie. L'oubly, qui suit les longues années et qui destruit insensiblement la memoire des plus grands hommes, a si fort affoibly celle de ce divin esprit qu'à la honte de nostre siecle on diroit quasi qu'elle est aussi morte que luy. C'est donc à Vostre Eminence à la retirer du tombeau, autant pour conserver la gloire des Muses que pour augmenter la sienne propre, en adjoustant aux mi-

racles qu'elle a dejà faits celuy de resusciter les morts par la puissance de son nom. En effait, Monseigneur, c'est par le nom illustre de Richelieu que celuy de Theophile peut acquerir infailliblement l'immortalité qu'il a meritée. Accordez-luy, s'il vous plaist, le privilege de s'en glorifier, que je vous demande pour luy, et à moy la permission de me dire tousjours, avec toute sorte de respects,

Monseigneur,

De Vostre Eminence,

Très humble, très fidelle et très obeyssant serviteur.

MAYRET.





ADVIS AU LECTEUR.

Amy lecteur, outre la raison generale de l'utilité publique, deux autres bien particulieres m'obligent encore de faire imprimer ce recueil : la premiere est une consideration de devoir, et la seconde en est une d'amitié ; l'une envisage la reputation d'un rare esprit qui me fut amy, l'autre regarde la memoire d'un grand homme en toutes façons qui fut nostre maistre commun. Comme je dois à la nourriture qu'il m'a donnée ce que je puis avoir de meilleur pour le monde, et que je haï l'ingratitude et les ingrats sur toutes choses, il m'est impossible de rencontrer une occasion de faire eclater mon ressentiment en sa faveur que je ne l'embrasse avec joye. De là vient qu'encores que les dernieres œuvres de Monsieur Theophile ne fussent pas fort excellentes d'elles-mesmes comme elles sont, c'est assez pour me les rendre precieuses que de voir en plusieurs de ses lettres le beau nom de Mont-morency [1]. Il y a desjà fort longtemps que le dernier heros de cette illustre maison me fit depositaire de deux livres, couverts de velin blanc avec des ru-

1. Mayret, en parlant ainsi du malheureux duc de Montmorency, honore le cardinal de Richelieu et s'honore lui-même. Il étoit tout simple de dédier au cardinal, grand ennemi de la *cabale dévote*, les œuvres d'un homme qu'elle avoit cruellement persecuté ; mais l'éloge du duc de Montmorency, placé à la suite de la dédicace au cardinal, dont il fut la plus illustre victime, prouve bien que Richelieu n'avoit pour ennemis que les ennemis de l'État. Cet éloge est aussi celui de Mayret, et, s'il n'a pas publié les œuvres de son ami, il faut sans doute l'attribuer a cette *hayne* qui, *possible*, n'étoit *pas esteinte avec sa cendre*.

bans rose seiche, contenant plusieurs pieces rares de mon autheur, escrites de sa propre main, entre lesquelles il me souvient que j'avois choisi son epistre d'Acteon comme une piece qui tient beaucoup du caractère de la vraye poesie, à dessein de l'inserer aux œuvres lyriques qui sont en suitte de ma Silvanire, selon que peuvent tesmoigner ceux-mesmes qui l'ont distribuée; mais quelques considerations m'en empescherent. Je marque cette circonstance pour faire voir que le tresor que je te donne est veritablement de Theophile, et que je te l'aurois descouvert plustost si je ne l'avois perdu moy-mesme, il y a long-temps, entre les mains d'un gentil-homme de merite et de condition nommé Soudeilles, à qui je l'avois presté. A la fin, la fortune m'ayant fait esgarer ces manuscripts originaux, j'en ay pour le moins trouvé quelques copies, mais, à la verité, moins correctes et moins entieres que je ne l'eusse souhaité, tant pour ta satisfaction et la mienne que pour la gloire de mon autheur, y trouvant à dire quantité de pieces en prose et en vers que j'avois leues dans les deux livres que feu Monseigneur de Montmorency m'avoit fait l'honneur de me donner, entre autres un Traité de l'amitié de Ciceron. C'est pourquoy je conjure icy les honnestes gens entre les mains de qui elles pourroient estre tombées de contribuer avec moy à la reputation de celuy qui les a produites en me donnant advis ou moyen de les recouvrer, afin de les joindre au corps de ses œuvres à la premiere impression qui s'en fera. J'employe la priere pour tous et l'espoir de la recompense pour ceux qui voudroyent autre chose que des complimens. La boutique du marchand libraire qui vend le present volume sera tousjours l'adresse des uns et des autres[1]. Au reste, je ferois tort à Monsieur Théophile si, tout mort qu'il est, je ne faisois valoir ces ouvrages-cy par la recommandation de sa renommée plustost que par celle de mon tesmoignage. Je diray seulement à sa louange qu'on peut remarquer en ses lettres une force d'imagination, une vivacité d'esprit et une beauté de style concis, qui se rencontrent ra-

1. Ce passage ne donne guère d'espoir de retrouver les manuscrits de Théophile. Nous adressons aux bibliophiles qui sont aussi amateurs de manuscrits la même prière que Mayret adressoit au public de son temps.

rement toutes ensemble en un mesme genie, et qui me font dire, pour le louer beaucoup en peu de mots, que Montagne et luy sont les deux Senecques de nostre aage et de nostre langue [1]. A Dieu.

1. Voilà un de ces jugements dont les contemporains ne sont pas avares et qui étonnent la postérité.





LETTRES DE THEOPHILE

Lettre I.

A Mgr LE DUC DE MONT-MORENCY,

Pair et grand admiral de France.

Monseigneur,

On se resjouit icy du succez de vostre bataille[1], et pour le bien que l'Estat en reçoit, et pour la gloire qui vous en revient. Il semble que vostre reputation soit aussi chere à la France que son propre salut. Un autre que vous n'auroit pas eu ce bon-heur accompagné d'une joye si generalle. Ce temoignage de l'amour publique est aujourd'huy si visible que je ne sçaurois moy-mesme vous faire un compliment particulier, et, dans un si grand sujet de contentement, je m'afflige de voir que

1. La défaite du duc de Soubise devant l'île de Ré. Théophile a écrit cette lettre au sortir de sa prison.

chacun se flatte aussi doucement de cette nouvelle et la croit ressentir aussi vivement que moy, qui pensois estre plus que tous,

MONSEIGNEUR,

Vostre, etc.

LETTRE II.

A MGR LE DUC DE BUQUINGAM.

MONSEIGNEUR,

Lors que vous fustes à Paris, vous parlastes ouvertement pour ma liberté. Ce temoignage de vostre faveur estoit une marque de mon innocence, et il se trouve que vos inclinations ont un tel rapport avec la justice, qu'il a fallu absoudre celuy que vous avez voulu sauver. Je sçay bien que j'ay merité de mes juges cette justification, mais non pas de vous cette amitié. Si vos commandemens me mettent quelque jour aux termes de m'en rendre digne, je feray voir que vostre affection se sera plutost trompée par vostre vertu que par mon ingratitude, et que, pour m'avoir fait trop de bien, je n'en puis dire assez de vous. Plusieurs vous peuvent mieux servir et mieux louer que moy; mais, MONSEIGNEUR, je vous respecteray et vous aimeray tousjours mieux que tous. Si je n'ay pas continué les vers dont je vous fis un compliment en Angleterre [1], rien ne m'a

1. Ce passage semble lever tous les doutes au sujet du voyage de Théophile en Angleterre, en 1621. L'ode adressée au duc, alors marquis de Buckingham, est donc de cette époque.

rebuté de ce travail que vostre libéralité. Je pensois y porter un tribut pour vous, et ce fut un present pour moy. Vous me fistes tort de payer ce que je vous donnois, et cette facilité que vous avez d'enrichir tout le monde est aujourd'huy si connue, que c'est estre mercenaire que de vous obliger. Par là, vous m'ostez la liberté de m'acquiter de mon devoir, et, dans le souvenir que je garde de vos biens-faits, je ne sçay si je dois des louanges ou des reproches à vostre naturel, si bien que vous prendrez, s'il vous plaist, en bonne part, le dessein que j'ay fait de ne vous rendre aucun service que vous ne me le demandiez. J'attendray cet honneur avec impatience et me conserveray tousjours le desir d'estre estimé plus que personne du monde,

MONSEIGNEUR,

Vostre, etc.

LETTRE III.

A MONSIEUR BOYER[1].

ONSIEUR,

Le bien de ma liberté commence de m'estre sensible

1. La teneur de la lettre prouve que M. Boyer servoit sous les ordres du duc de Montmorency. La lettre X lui est aussi adressée. Peut-être s'agit-il ici de M. Boyer, depuis capitaine aux gardes, frère de madame de Noailles.

par le plaisir que j'ay de vous escrire, sur tout dans un sujet qui m'est agreable pource qu'il vous est glorieux. Je suis bien aise que vous teniez tousjours ma plume aux termes de vous louer : c'est par où je veux payer une partie des obligations que je vous ay. Lors que je descriray cette illustre victoire, j'approcheray le plus des louanges de Monseigneur ceux qui auront esté les plus proches de sa valeur. Je pense par là vous promettre une bonne place. Aussi-tost que je pourray m'assurer un peu de repos, ou en France, ou ailleurs, je commenceray ce travail en suitte de la Maison de Sylvie. Je loue Dieu que les persecutions ne m'ont point laissé de foiblesse qui me menace de discontinuer cet ouvrage qui m'est si cher [1]. Entretenez-moy tousjours aux bonnes graces de vostre general, et me faites l'honneur de m'aimer, car je suis tousjours passionnement,

MONSIEUR,

Vostre, etc.

1. Théophile avoit commencé les odes intitulées *la Maison de Sylvie* à Chantilly, où il s'étoit réfugié après l'arrêt de contumace du 19 août 1623, ou même dans la crainte de cet arrêt; et cette lettre prouve que ces odes ne furent achevées qu'en 1625, après sa sortie de prison. L'ode si curieuse où il proteste de l'innocence de son amitié pour des Barreaux est bien certainement de la première époque, alors que son nom, placé en tête du *Parnasse satyrique*, avoit soulevé contre le poète toute la *cabale dévote*.

Lettre IV.

A MONSIEUR DES BARREAUX,

Conseiller au Parlement[1].

ONSIEUR,

Depuis que vostre pere est mort, on ne sçait lequel est le plus ensevely de vous deux, car on ne vous voit non plus l'un que l'autre. Je vous aprouve bien de regreter sa vie, mais non pas de haïr la vostre. Lors que les douleurs sont justes, c'est une tyrannie que de les destourner, et une resolution soudaine en des accidens outrageux est une constance qui tient beaucoup de l'insensibilité de la beste et fort peu de la nature de l'homme. Je ne veux point resister à vostre affliction; j'aymerois mieux luy ayder afin de l'achever plus tost. Ce mal s'accroit par la resistance et ne peut mourir que de son aliment. Les hommes cherchent en vain des consolations où la nature n'a sceu trouver de remede. Puis que vous devez vostre naissance à l'amour de vostre pere, vostre amour doit des larmes à sa mort. Vous estes trop genereux pour manquer à ce devoir, et, dans une tristesse si legitime, il faudroit estre bien adroit pour vous divertir et bien ignorant pour vous reprendre. La raison mesme, sans se trahir, ne sçauroit vaincre un sentiment si naturel, et les considerations de quelque advantage

1. Voir la notice et Tallemant.

que vostre jeunesse semble tirer de ce malheur sont des apparences d'un faux plaisir qui ne sçauroit vous donner une consolation sans un crime. Les grands biens qu'il vous a laissez, la commodité d'une charge, la licence d'une vie moins contrainte, ne sont que des moyens où les ames lasches cherchent ingratement dequoy repousser les mouvemens de la pieté; mais tous ces objets ne sont à vostre bon naturel que de plus vives images de vostre mal et des obligations à mieux plaindre celuy que vous avez perdu, puis que tout le gain que vous en faites vous represente mieux son amitié et vous en fait mieux ressentir la perte. La plus infaillible marque d'un vray fils paroist en cette vertu secrette du sang, qui ne peut dementir sa joye en la compagnie de son pere, ny trahir sa douleur en sa separation. Ces tesmoignages d'une ame bien née paroissent assez en vous dans les veritables passions et du plaisir et de la peine que la vie et la mort de vostre pere vous ont données; mais, puis que toute vostre affliction est à cause de luy, souvenez-vous qu'il n'ayma jamais rien tant que vostre repos, et que, pour estre à son gré, vous y devez consentir. Rendez cette complaisance au souvenir de son amitié : aussi bien le temps accompliroit sa volonté et vostre devoir ; ne vous laissez point estourdir à la tristesse. Si vous voulez plaire a quelqu'un, taschez de luy ressembler; imitez celui que vous plaignez, et faites paroistre en sa mort la constance qu'il a monstrée en tous les accidens de sa vie. C'est le conseil que vous donne,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre V.

A MONSIEUR LE LONG.

ONSIEUR,

Si vous ne m'eussiez prevenu, je vous allois prier qu'autre que moy ne travaillast à l'epitaphe de vostre fils, pour ce que, l'ayant aymé uniquement comme j'ay fait, je pense meriter par dessus tous l'honneur de luy en rendre ce tesmoignage. Il me faudroit bien contraindre pour empescher le ressentiment que j'ay de sa perte. Je vous jure qu'en cette douleur je ne cede peut-estre pas à vous-mesme. Sa vertu obligeoit tout le monde, mais son affection avoit particulierement assujetty la mienne. Il me semble que j'ay perdu mon frere, et que je ne suis point encore en liberté, puis qu'au sortir de la prison je ne puis avoir l'honneur de l'embrasser. Je vous eusse esté voir, mais j'ay l'ame encore vivement blessée de cette affliction, et j'ay craint que mes plaintes ne rafraischissent les vostres. Je loue beaucoup le souvenir que vous avez de sa gloire, et me sens foible pour respondre par mes vers à votre ressentiment et à son merite. Toutesfois, si vous me voulez aimer autant qu'il a fait, vous prendrez en bonne part ce que j'ay destiné en faveur de nostre amitié. Je ne me contenteray pas des lignes que vous me prescrivez, car j'ay trop de pensées sur ce malheur pour restraindre mes imaginations à si peu de vers que vous me demandez : aussitost que j'auray un peu de liberté, j'y mettray serieusement l'esprit et la main. Cependant je vous conjure avec jalousie de ne donner cet avantage à personne que premierement vous

n'ayez veu mon travail. Nous ferons une epitaphe de dix ou douze vers et une elegie de plus de cent, et je ne pense pas escrire de ma vie sur quelque sujet vertueux où je ne recherche l'occasion de donner des louanges à celuy à qui j'avois donné mon cœur et mon estime, et de qui j'ay tousjours esté, comme je vous suis,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE VI.

A MGR LE DUC DE MONT-MORENCY.

ONSEIGNEUR,

Après avoir rendu mon innocence claire à tout le monde, encor a-il fallu donner à la fureur publique un arrest de bannissement contre moy. Si j'avois de la vertu, ce coup d'envie me seroit glorieux; mais mon peu de merite m'en fait aprehender quelque honte. Toutesfois, les caresses de mes amis, que je ne vois point rebutez de mon malheur, me consolent de cette peine et me font tirer vanité de ma persecution. Sur le poinct de mon jugement, il a semblé que me secourir c'estoit une infamie, et que personne ne sollicitoit pour moy s'il n'avoit part à mes accusations. Monsieur de..., chez qui je suis, et Monsieur de..., ont esté presque les seuls qui ouvertement ont favorisé mon innocence. Ils se sont animez genereusement par le danger, et ce qui

les a plus picquez de me sauver, ç'ont esté les apparences de ma perte. Ceux-là, sans doute, Monseigneur, ont voulu tenir vostre place, et je croy qu'il ne falloit plus que vous pour me faire absoudre entierement. Si je sçavois que vous fussiez tousjours absent, je serois fort paresseux à solliciter mon r'appel, et, s'il me faut resoudre à partir, je ne veux aller que là où vous serez, et ne m'estimeray jamais banny si je ne le suisde vos bonnes graces, puis que c'est toute la gloire et la principale espérance qui reste à,

Monseigneur,

Vostre, etc.

Lettre VII.

A Mgr DE LYANCOURT[1].

ONSEIGNEUR,

Tant que vous me continuerez vostre affection, je pardonne à la fortune de me continuer sa hayne; elle a raison de m'envier une si grande prosperité, et, tant que je seray dans vostre souvenir, quelque disgrace qui m'arrive, j'auray tousjours plus de besoin de moderer ma joye que de consoler ma douleur. Il n'y a que vostre malheur qui me puisse tenir lieu d'adversité, et je

1. Roger du Plessis de Liancourt, duc de la Roche-Guyon, avoit épousé, en 1620, la fille du maréchal de Schomberg Mme de Liancourt fut célèbre par son esprit et par sa piété.

seray tousjours heureux s'il vous plaist que je sois tousjours,

Monseigneur,

Vostre, etc.

Lettre VIII.

A Mgr DE L[1].

ONSEIGNEUR,

Depuis que l'âge et la conversation des hommes ont façonné dans mon ame la raison qu'il a pleu à Dieu de m'inspirer avec la vie, j'ay connu dans l'opinion que les honnestes gens ont de moy, que j'avois des sentimens en la connoissance des choses assez clairs et selon le sens commun. J'ay esté bien aise de me flatter en cette creance sur le jugement d'autruy. Cette impression m'a donné la hardiesse d'ouvrir mes pensées à tous propos, et cette liberté m'a si bien reussi que j'en ay fait une coustume, sur tout en l'occasion de mon advantage ou de l'interest de ceux que j'ayme. Je me trouve enclin naturellement à tesmoigner ce que j'ay dans l'ame. Vostre consideration (Monseigneur), qui m'est aussi chere que la mienne propre, me presse aujourd'huy de cette franchise; je sens qu'il m'est impossible de refuser à

1. Sans doute M. de Liancourt. Les conseils du poète s'accordoient avec les efforts tentés par la duchesse pour ramener son époux infidèle.

vostre bien et à ma passion un advis que je vous veux donner. Si cette sorte d'entretien semble un peu tenir de la reprimande, c'est bien asseurement contre mon naturel et l'extreme desir que j'ay tousjours eu de vous plaire. Tout autre que moy vous offenseroit au discours que j'entreprends de vous faire, et, ce que je ne puis taire sans trahir mon devoir, je ne sçaurois vous le dire sans crime : car j'ay vostre service tellement à cœur et suis si peu capable de feinte que vous passerez pour ingrat si mes censures ne vous obligent. Vous estes sans doute le seul au monde que j'ay servy avec une affection parfaite et sans divertissement. Aussi ne puis-je nier que l'honneur que vous m'avez fait ne fust capable de donner aux plus mesconnoissans la mesme fermeté que je garde encore à vostre service. Graces à Dieu et à vostre bon naturel, je n'ay point de mauvais traittement de vostre part qui doive rebuter l'envie que j'ay de ne sortir jamais de servitude. Les mesmes mouvemens que vous avez au desir de me retenir, je les ay et plus violens en la crainte de vous perdre; et, sur la presomption que j'ay de l'intelligence de vostre ame avec la mienne, je ne dois rien craindre à vous dire, mais bien moins à vous escrire : car, quelque force que je puisse avoir dans l'ame, vostre presence tient mes pensées contraintes. Aussi, pour n'estre pas retenu de ce respect inutile, je me retire en mon cabinet assez à repos, la plume à la main, les yeux et l'esprit en liberté, sinon qu'il me semble que je vous oy souspirer icy tout contre, et cela me destourne. Ce voisinage me seroit bien agreable s'il ne vous estoit si dangereux, et je ferois ouyr beaucoup de choses à son honneur s'il n'en faisoit tant voir à vostre honte. Mes yeux, qui sont tousjours attachez à l'objet de vostre malheur, me reprochent un silence trop lasche, et m'accusent de peu d'amitié. Il est permis à plusieurs de vous

laisser faire des fautes, et ceux de vostre condition à qui vostre merite donne de la jalousie sont bien aises de vostre ruine et consentent à leur advantage que vostre vertu languisse en un desir si bas et en de si molles occupations; mais moy, qui m'interesse en vostre gloire et qui ne puis estre toute ma vie qu'une ombre de vostre personne, je ne puis laisser rien diminuer du vostre que je n'y perde autant du mien; que si vous estes malade jusques à ne sentir plus vostre mal, je m'en veux ressentir pour moy et m'en plaindre au moins pour tous deux. Connoissez, je vous prie, que vous estes en l'age où se posent les fondemens de la reputation et où se commence proprement l'estat dé la vie. Ce que vous en avez passé jusques icy est ennuieux et n'en vaut pas le souvenir. Il est vray que, par les conjectures qu'on en doit tirer, vostre jeunesse est de bon presage; et, autant que les tesmoignages de la minorité peuvent avoir de foy, on a jugé de vous que vous avez l'esprit beau et le courage bon,et les dispositions de l'ame fort genereuses. Je parle sans flatterie, car je n'en ay pris, à ce propos, ny le dessein, ny la matiere. Sans doute que vostre planette n'est pas en mauvais lieu et qu'elle semble promettre de grandes esperances à vos amis; elle engage les inclinations de chacun. Je n'avois jamais veu personne se plaindre de vostre entretien; on tiroit bon augure de vostre rencontre, et vous aviez dans la phisionomie de la joye pour ceux qui vous regardoient; ceux mesme à qui vous devez la vie et la fortune treuvoient du bonheur à vous caresser. Je ne sçay pas à quel poinct vous en estes maintenant avec eux, mais ils font croire ou qu'ils sont bien irritez, ou qu'ils ne vous aiment plus, et que, s'ils perdent le soin de vous reprendre, ils ont perdu l'envie de vous obliger. La pluspart de vos amis, qui me disoient mille biens de vous, depuis quelque temps se taisent et sont comme en doute de se dire tels.

Ils craignent de s'estre mescontez en l'opinion qu'ils ont eue de vous, et d'avoir donné de leur reputation à faire valoir la vostre. Ainsi, comme si vous estiez incapable de la garder, ou honteux de l'avoir perdue, vous ne rendez aucun devoir à la conservation de cette bonne estime; vous n'avez plus pas une heure pour vos amis, ny pour vos exercices: tout se donne à une oysiveté bien nuisible à vostre avancement, et vous jouez le personnage du plus meprisé de tous les hommes de vostre sorte. La passion que vous eustes pour.... estoit avec autant d'excez, mais avecque moins de malheur, et, puis qu'elle a si tost cessé, vous n'en devez pas continuer une beaucoup plus injuste. Vous verrez qu'insensiblement cette molesse vous abattra le courage; vostre esprit n'aymera plus les bonnes choses. Vous desavouerez mes vers, et je vous conjure de les oublier, car mes flatteries ont merité ce chastiment, et je me suis resolu de le recevoir. Connoissez desjà que je me veux moins donner de peine à vous contenter, puis que je me range à la prose, que vous n'aymez point, et principalement la mienne, très rude, comme estant toute de mon naturel et sans aucune imitation. Mes vers, sans doute, vous plairoient davantage; mais la tristesse où vous me tenez me cache toutes mes rimes, et si, par un adveu de cette censure, vous ne me redonnez la joye, je veux ensevelir ma muse et vostre memoire eternellement;

Mais s'il te reste encore quelque flamme
Des beaux desirs que je t'ay veus dans l'ame,

et qu'il vous plaise de donner un peu de creance aux conseils de mon amitié et de vostre propre jugement, vous repareréz bientost ce qui est descheu de mon esperance, et recouvrerez aisement ce que vouz avez perdu de fortune et de liberté. Ne suivez donc point avec tant de violence un desir de mauvais objet; on dit que les grands esprits n'ont point de mesure en leurs pas-

sions, et qu'ordinairement ils les poussent jusques au bout. S'ils aiment, c'est jusques au sang; s'ils haïssent, c'est jusques à la mort; mais j'estime que le merite de ces gens là seroit plus entier sans ce deffaut. Je ne vous parle point d'exemples : je ne suis point eloquent et ne me connois point à le contrefaire, de mesme que je n'affecte point la gloire de bon orateur; mais, à vous discourir raisonnablement, et de mon sens, selon le rapport de nos esprits et la ressemblance de nos humeurs je trouve que vous vous relaschez beaucoup et que vous estes bien esloigné du train d'une bonne vie, pleine d'honneur et de repos. Vous me reprocherez d'avoir escrit autrefois :

La race, la grandeur, l'argent, la renommée,
Aux jugemens bien clairs sont moins qu'une fumée :
C'est un esclat pipeur qui se montre et qui fuit
Avec l'entendement du brutal qui le suit[1].

Ce sont bien des sentences veritables, mais qui ne sont bonnes à pratiquer que dans des couvens et loin de toutes conversations civiles : car, tant que nous sommes dans le monde, obligez aux sentimens du mespris et de la louange, des commoditez et de la pauvreté, on ne se peut passer du soin de sa condition. Remarquez, en la vostre, combien vous estes reculé de vostre devoir, combien le soin que vous avez est indigne de celuy que vous devez avoir. Quel est le lieu où vous faites vostre cour, au prix de celuy où vous la devez

1. Le jeune seigneur auroit pu opposer au poëte un passage de sa première satire où l'amour est comparé à une fièvre qui doit avoir son cours. Il est piquant de voir Théophile, ce *corrupteur de la jeunesse de la cour*, s'ériger en censeur, lui qui avoit dit :

Ces repreneurs fascheux me sont tous en horreur.

faire? Quelles sont les personnes que vous aimez, au prix de celles qui vous ayment? Il vous est facile de vous ruiner; ne vous obstinez point mal à propos, et ne vous piquez jamais contre vous-mesme. Vous estes opiniastre à vous travailler, et ne sçavez pas vous donner un moment de loisir pour examiner vostre pensée. Souvenez-vous que ce qui vous allume davantage à cette frenesie, ce n'est qu'une difficulté industrieuse qu'on vous propose pour irriter vostre desir, qu'une acquisition sans peine appaiseroit incontinent. Sçachez que le temps vous ostera cette fureur, et que c'est une foiblesse bien honteuse d'attendre de la necessité des années un remede qui vous coustera bien, au lieu de la raison qui vous le presente à bon marché, et que tant de justes occasions vous pressent de ne differer plus le restablissement de vostre santé. Que si vous estes destiné à languir encor dans ces charmes, je prie Dieu que toutes les parties de vostre ame soient tellement occupées de l'amour qu'il ne vous y reste point de place à loger la hayne, principalement pour moy, qui ne manqueray jamais de respect que pour vous rendre mon service avec trop de zele, de franchise et d'affection. Je suis,

Monseigneur,

Vostre, etc.

LETTRE IX.

A M. LE COMTE DE CLERMONT DE LOUDEVES[1]

ONSIEUR,

Au sortir de ma prison, rien ne manquoit à ma liberté et à ma joye que l'honneur de vous voir. Ma delivrance est encore imparfaite si vous ne me delivrez des soins que vostre absence me donne. Toute la cour vous desire, mais non pas comme je fais : car on vous ayme generalement pour ce que vostre merite oblige tout le monde à vous aymer, et ceux mesmes à qui vous pouvez estre indifferent sont contraints de vous estimer afin de passer pour honnestes gens, et moy de peur d'estre estimé ingrat; ce que je serois, sans doute, si je n'avois quelque passion reservée pour celui que j'apelle mon maistre et qui me doit croire son serviteur.

1. Le comte de Clermont–Lodève, d'une maison du Languedoc à qui la ville de Lodève a donné son nom ; c'est une branche de celle de Castelnau. V. les Mémoires de Castelnau et les additions de Le Laboureur.

LETTRE X.

A MONSIEUR BOYER.

ONSIEUR,

Dans le bruit qui court icy de vos querelles, je pense estre excusable de ne vous escrire point, veu que je doute tousjours avec raison si vous estes mort ou vivant. Au poinct où vous avez mis vostre reputation, il me semble que c'est la mesconnoistre que d'y vouloir adjouter quelque chose, ou que vous avez quelque deffiance de vostre espée, puis que vous la voulez tousjours exercer. Si je parle avec un peu de franchise, c'est que je parle avec beaucoup d'amitié. Vous avez assez travaillé pour vostre gloire: il est temps que vous commenciez d'en jouyr. Il y a eu des heros dans l'antiquité qui se fussent flattez bien doucement de leur valeur pour de moindres actions que celles dont vous n'estes pas content. Si tous les hommes choquent vostre ambition, il faut vous resoudre à faire la guerre aux lutins et vous tuer vous-mesme, puis que personne ne le peut faire. Je seray bientost resolu à vostre perte, puis que vous m'obligez à m'y preparer tous les jours. Il vous seroit plus seur et plus seant de pardonner aux femmes que d'injurier les hommes, et en sortir plustost par mespris que par depit. Je voy bien que je vous mets en cholere, mais je sçay qu'un peu d'abscence fera ma paix, et je n'auray que trop de loisir de

me reconcilier avec vous : car je ne croy pas vous voir de quinze jours, qui sont plus de quinze années à,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE XI.

A Mgr DE LYANCOURT.


ONSEIGNEUR,

La meilleure estraine que j'ay receue en ma vie, c'est d'avoir senty, au commencement de l'année que vous commencez d'avoir vostre liberté et de quitter la sujection de la cour, où vostre première charge vous avoit tenu si long-temps attaché. Quelque advantage de fortune qu'elle semblast avoir par dessus celle-cy, il y avoit sans doute moins d'honneur, puis qu'il y avoit plus de captivité, et vous ne pouviez pas vous y faire plus riche, puis que vous y estiez moins content. Vous avez pour le moins quelques années libres à choisir et le climat, et les hommes, et les occupations qui plairont le plus à vostre vie; et, puis que ma condition me laisse tousjours en licence d'errer partout, j'espere de participer au plaisir de me pourmener avec vous après que je me seray acquité du voyage de Monseigneur, dont l'affection et la courtoisie m'engagent si fort [1], qu'il n'y a que cette necessité des astres qui m'a

1. Ce passage prouve que le duc de Montmorency étoit revenu à Paris après sa victoire, à la fin de l'année 1625, et

donné à vous, capable de vous conserver particulierement et par dessus tous,

Monseigneur,

Vostre, etc.

LETTRE XII.

A Mgr LE PRESIDENT DE BELLIEVRE[1].

ONSEIGNEUR,

Vous m'avez retiré de la mort, mais non pas encore de la prison. Depuis les quinze jours que Monsieur le premier président me donna[2], je suis contraint de me cacher, et n'ay differé mon partement que par la necessité de pourvoir à mon voyage. Je suis sorty du cachot avec des incommoditez et de corps et de fortune que je ne puis pas reparer aisement, ny en peu de temps. Ce que j'avois d'argent en ma capture ne m'a point esté rendu. Mes parens, dont j'attends mon dernier secours, sont à deux cents lieues d'icy. Il y a des gens qui se sont endebtez pour m'assister en ma cap-

qu'il repartit bientôt avec Théophile. Le duc de Richelieu avoit déjà des projets sur La Rochelle, mais le moment n'étoit pas encore venu. V. aussi la lettre 15.

1. Nicolas de Bellièvre, troisième fils du chancelier, d'une famille originaire de Lyon, président à mortier. Son fils lui succéda en novembre 1642.

2. Pour sortir de France.

tivité; si je m'en vay sans les reconnoistre, ce sera une ingratitude que je sentiray plus dure que mon exil. Je vous supplie, Monseigneur, très humblement, de m'octroyer quelque respy, par le moyen duquel je me puisse disposer à mon infortune avec moins de precipitation et de douleur. Donnez-moy, s'il vous plaist, un peu de repos pour l'esprit, et me laissez la liberté de mettre la main à la plume pour rendre à Dieu et à la cour les remerciemens de mon salut. La calomnie, qui ne demord pas encore, me presse derechef de me justifier de quelques vers mal faits et malicieux, où la reputation de mes mœurs et de mon esprit se trouve engagée. On invente tous les jours des pretextes à surcharger ma misere de quelque nouveau mal-heur. Je dois à la satisfaction des hommes, et à ma seureté, un ouvrage qui témoigne mes deportemens, et qui justifie l'amitié de tant d'honnestes gens qui se sont interessez en ma disgrace. Faites, Monseigneur, au nom de Dieu, que le public vous ait l'obligation de si peu de fruit que mon travail luy peut promettre, et, puis que vous m'avez laissé la vie, ne m'ostez point la liberté d'en user. Je dois l'une à votre justice, et je tiendray l'autre de vostre bonté, et seray toute ma vie,

Monseigneur,

Vostre, etc.

LETTRE XIII.

A MONSIEUR MESNARD[1]

President d'Aurillac.

ONSEIGNEUR,

On me presse d'escrire sur-le-champ et après un souper qui peut avoir porté jusques au trouble et à l'estourdissement un esprit mediocre. Cela m'oblige à faire une mauvaise lettre, et par ce qu'on me donne le choix du sujet, je vous ay choisi par dessus tous, afin qu'en l'imprudence qu'on me fait faire j'aye la gloire d'estre repris de vous. Ce qui les met en humeur de me procurer cette honte est un soupçon que Monsieur du Bosquet a conceu de la promptitude de mon esprit, par où je voulois excuser quelques lettres de ma façon qu'on louoit au delà de ce qu'elles valent, sauf qu'ils se deffioient tousjours de *in promptu.* Lors que vous l'aurez veu, je suis asseuré que vous condamnerez leur caprice et que vous louerez moins ma facilité d'escrire. Ne communiquez point à Monsieur le comte de... ny la lettre que je vous escris (car vous ruïneriez la bonne opinion qu'il a de mon esprit), ny la debauche que Monsieur du Bos-

1. Maynard, le sévère disciple de Malherbe, devoit peu goûter les vers de Théophile; mais, comme auteur des *Priapées*, il pouvoit se montrer indulgent pour l'auteur du *Parnasse satyrique*, dont plusieurs pièces d'ailleurs lui sont attribuées. Le recueil de ses lettres n'en contient aucune qui soit adressée à Théophile.

quet nous fait faire chez luy, pour ce qu'il se deffieroit de l'instruction qu'il a receue de son gouverneur. Vous disposerez toutesfois à vostre gré de ce que je fay contre le mien, et croirez, s'il vous plaist, que je n'eusse jamais consenty à vous commencer une lettre, si ce n'est que je sçay qu'elles finissent toutes par,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE XIV.

A MONSIEUR OLIER[1]

Conseiller au Parlement.



ONSIEUR,

En mon affection[2], qui dure si long-temps, je ne puis recourir qu'à celuy dont j'ay tousjours veu continuer la vertu. Je sçay que mon malheur ne vous rebute point, et ce qui me fait le plus esperer vostre faveur, c'est la ongueur de ma persecution. Cela me donne la hardiesse de vous offrir cette requeste à presenter pour obtenir autant de delay qu'il en faut à mon esprit pour un travail qui marque au moins l'obligation que j'ay à tous

1. M. Olier, maître des requêtes au parlement de Paris, père du célèbre fondateur du séminaire de Saint-Sulpice.
2. Il faut lire sans doute *afliction*.

ceux qui ont pris soin de ma delivrance. Je ne sçaurois vous rien promettre que les ressentimens d'une personne incapable d'ingratitude, et à qui vostre merite donne un très ardent desir d'estre toute sa vie,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE XV.

A M. DE LYANCOURT.



ONSEIGNEUR,

Quelque part où je sois absent de vous, je ne perds jamais le souvenir de l'affection et du service que je vous doy ; et, comme vous avez tousjours pris à cœur les occasions de m'obliger, je ne recherche rien si soigneusement que les sujets de vous plaire. Vous sçavez que hors de la cour il y a peu de choses qui puissent toucher la curiosité d'un homme de vostre sorte; mais je ne laisseray pas de vous envoyer une nouvelle de la campagne dont je me promets quelque satisfaction pour vous : c'est que, depuis mon depart de Paris, Monseigneur m'a parlé de vous avec tant d'estime et d'affection que je suis ravy de vous en communiquer ma joye et vous preparer au ressentiment de l'amitié temoignée. Il sçait bien que l'on me flatte quand on vous loue en ma presence ; mais il n'est pas de condition à me faire des complaisances, ny moy en estat de les meriter. Il m'a parlé certainement avec une liberté qui ne trompe pas mon jugement, et, comme il est hardy par tout, il n'a point feint de me dire, et fort souvent, que vous

estiez le seul de vostre vollée qui possediez beaucoup de la vraye vertu, et que vous aviez touché sensiblement son inclination. Cette profession ouverte et genereuse qu'il fait de vous cherir m'attache encore à luy plus estroittement, et je suis bien heureux de connoistre par là qu'il me peut aymer sans m'obliger à vous estre ingrat. Il me rend aujourd'huy une preuve de sa bonne volonté dans une occasion assés considerable. Celuy qui vous rend ma lettre vous en dira les circonstances ; la somme en est que Monsieur le...., [1] pour le respect des.... [2], n'a pu souffrir que Monseigneur m'amenast chez luy. Nous avons esté facilement d'accord que je ne le verrois ny luy, ny les..... Je m'en vay demain fort mecontent du prince et fort satisfait de son beau frere. Nous serons bien-tost à l'isle de Ré, d'où je vous escriray les nouvelles de l'armée. Je vous en envoyerois de l'eschole, mais je n'ay sceu voir la cour où sont les plus gentils escholiers de France. Je suis,

Monseigneur,

Vostre, etc.

Lettre XVI.

A M. LE COMTE DE RIEUX[3].



Monsieur,

Vous desirez me voir en un temps où le soleil mesme

1. Le prince de Condé. V. la XVIIe lettre latine à des Barreaux, où l'aventure est racontée plus longuement.
2. Les Jésuites.
3. Ce jeune seigneur devoit périr avec le comte de Moret

n'a pas cette liberté. Une reputation de bon esprit, qui fait aujourd'huy tant promener mon nom par les rues, contraint ma personne de se cacher, et ce qui me devroit donner de la seureté ne me laisse jamais sans danger. Mon salut ne m'est pas neantmoins si cher que je ne le hazarde volontiers à la curiosité que j'ay de contenter la vostre. Celuy qui m'a parlé de vous est si puissant sur moy et m'a tellement acquis que je ne sçaurois luy rien refuser que l'ingratitude. Demandez-luy hardiment tout ce que vous voudrez de moy, et je l'engage à le vous accorder, car je vous jure qu'il gouverne absolument,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XVII.

A M. LE COMTE DE CLERMONT[1].



ONSIEUR,

Vous avez une maistresse qui m'a voulu autrefois du

dans ce duel malencontreux qui s'appela le combat de Castelnaudaryet conduisit à l'échafaud le malheureux duc de Montmorency.

1. Il paroît, d'après cette lettre, dont le ton poli laisse encore percer un peu de dépit, que, pendant l'emprisonnement de Théophile, le comte avoit succédé au poète auprès de sa maîtresse, sans doute cette Caliste à laquelle « son feu depuis « dix-huit ou vingt mois n'avoit pu communiquer plus de cha-

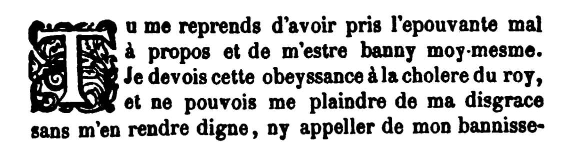
bien. Si vous aviez besoin du credit que mes services ont merité auprès d'elle, je l'emploierois en vostre faveur; mais elle a trop de jugement pour m'avoir laissé ce moyen de vous obliger, et vostre gentillesse fait que je trouve son ingratitude de bonne grace. Je me console toutesfois de ce que son humeur ne change pour moy qu'avec son visage, et croy qu'elle m'a plustost quitté par respect que par mepris. Cette vanité me persuade que je la dois aimer et tesmoigne que je l'ayme encore. Le temps ne ruinera jamais tant d'amour sans y laisser les fondemens d'un peu d'amitié. Je vous quitte l'un et me donne l'autre. Après avoir esté son esclave, je veux estre son affranchy, et,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XVIII.

A UN SOT AMY.



u me reprends d'avoir pris l'epouvante mal à propos et de m'estre banny moy-mesme. Je devois cette obeyssance à la cholere du roy, et ne pouvois me plaindre de ma disgrace sans m'en rendre digne, ny appeller de mon bannisse-

« leur que ce qu'il en faut justement pour ne paroître tout de « glace » (lettre LX). La lettre XXXV, adressée au comte, prouve que ce dernier avoit été choqué du ton pris par le poète.

D'après l'interprétation donnée par Bayle des mots : *Vallæus noster* (*qui fuit olim meus*), de la lettre latine IX, Luillier auroit aussi succédé à Théophile auprès de des Barreaux.

ment sans meriter la mort. Soudain que je fus menacé, je me jugeay coupable et trouvay plus d'esperance en ma retraite qu'en ma justification. Dieu ne veut point qu'on examine la volonté des rois; il leur a donné l'ame droite et la justice absolue, et, puis qu'il les appelle dieux, on les doit reconnoistre tels [1]. Quoy qu'ils nous ordonnent, nos desobeissances sont des impietez. Il est vray que mon exil m'a surpris et que je suis encore à deviner mon crime. Je suis honteux de l'ignorer et veux contraindre ma conscience de se feindre pour se condamner; car enfin je ne sçaurois me consoler de ma peine si je ne me persuade que j'en suis digne. J'ay sans doute assez failly pour le mal que j'endure, et me trouve assez coupable, puis que le roy ne croit pas que je sois innocent, et que le mal-heur de n'estre pas au gré de son prince doit mettre tout homme de bien aux termes de se retirer du monde. C'est une creance à laquelle mon jugement est bien aise de consentir pour se mettre en repos, et un caprice de mon inclination qui me fait ainsi resoudre à reverer le bras qui me frappe, afin d'en trouver les coups plus favorables. Je ne veux point que tu me guerisses d'une resverie si salutaire; laisse dormir mon esprit en sa maladie, et si tu ne peux changer ma condition, ne te mesle point de vouloir changer mon ame; ne te mets plus en peine de me donner des ad-

1. La vérité est que Théophile, sachant que la Société de Jésus avoit bandé contre lui ses ressorts, jugea prudent de fuir, et que son seul tort fut de prendre trop tard ce parti; mais il fut leurré par de fausses espérances, ainsi que le prouve ce passage de son *Apologie au Roi* : « M. de Montmorency re« marqua que Votre Majesté m'aimoit autant à Chantilly qu'à Londres ». C'est à Londres que l'exhortoit à aller le sot ami auquel s'adresse cette verte réplique.

Cette lettre, pour le style, peut être comparée à celle dans laquelle Balzac est flagellé.

vis : j'en reçois tous les jours assez de moy-mesme. Tu me dis, comme le vulgaire, que chacun est aveugle en ses affaires. Je croy ce dictum veritable en un esprit foible comme le tien, et qu'une fureur d'amour, d'ambition, de vengeance, de peur, ou quelque autre sorte d'indisposition, ont occupé; mais, dans les desseins de sa fortune, je croy qu'un chacun y voit aussi clair que son plus proche. Pour moy, je ne me trouve que rarement dans l'opinion commune, et peu de proverbes viennent à mon sens ; je ne differe[1] gueres aux exemples, et me desplais surtout en l'imitation d'autruy. Je me retire dans mon ame, où je m'accoustume à l'examen de mes pensées. Un autre n'y est pas tousjours present. Tu ne vois point naistre mes sentimens, et c'est pourquoy tu leur fais des discours fort estrangers. Tu te hazardes à tous propos de me faire des censures ; il te seroit possible plus seant de me louer. Tu ne m'escris que des corrections de ma conduite ; l'humeur qui te met dans ces imprudences a plus besoin d'estre corrigée. Il paroist bien à ta lettre que tu n'es pas capable de beaucoup de choses. Qui ne sçait pas bien escrire ne sçauroit bien imaginer. Ton entendement n'est guere plus agreable que ton stile. Ta presomption me tire hors de mon naturel et me met en train de t'escrire de la sorte ; si peu que je te die de veritez, je te dirois beaucoup d'injures. Une autre fois, quand tu auras des reprimandes à me faire, couche-les, pour le moins, en meilleurs termes, sinon je m'en mocqueray. Je suis bien asseuré que je te fasche, car tu te piques surtout de bien escrire. Il seroit bien mal-aisé que ces livres dont tu me parles t'eussent rendu plus habile homme. Il faut que je te donne des instructions à mon tour. Quitte le Phœbus et le roman : tant qu'ils seront si fort en ton estime, tu ne le

1. Il faut sans doute lire *défère*.

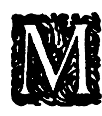
seras point en la mienne. Tu me parles de la fortune en termes d'amour, et dans le discours de tes amours il t'eschappe à chaque fois des mots de guerre. Tu me dis que je ne craigne point de fouiller le sein de la deesse aux pieds blancs pour arriver au port de ton desir et de mon salut. En cet endroit, ton conseil est aussi extravagant que ton langage. Qu'irois-je faire en un pays où mes habitudes ne sont point, où les coustumes sont contraires à ma vie, où la langue, les vivres, les habits, les hommes, le ciel et les elemens me sont estrangers? Quel plaisir me peux-tu promettre en un climat où toute l'année n'est qu'un hyver, où tout l'air n'est qu'une nuée, où nul vent que la bize, nul promenoir que ma chambre, nulle delicatesse que le toubac, nul divertissement que l'yvrongnerie, nulle douceur que le sommeil, nulle conversation que la tienne? Il me semble que je te voy rougir et chercher ta vengeance par des reproches à mon mauvais naturel. Tu m'accuseras de reconnoistre mal le soin que tu prends de me conseiller. Aussi n'en fay-je pas beaucoup de compte, et si tu n'as dessein de me rendre ingrat, ne me fais jamais de ces bons offices. Tu me parles trop de la cour, que tu ne connois point; tu me donnes des preceptes d'une eschole où tu ne fus jamais, et me veux servir de guide en un chemin où tu n'as point passé. Pour bien sçavoir ma condition, ce n'est pas assez que de connoistre ma personne : l'estat des gens de bien n'est pas tousjours le plus florissant, quoy qu'il soit tousjours le plus souhaitable. La fortune ne doit rien aux sages, et Dieu leur a assez donné. C'est où je chercheray mes consolations et où je les trouveray plustost qu'en l'impertinence de ta lettre. Tu n'attendois pas de ma part une response si rude, mais je ne meritois pas de la tienne une lettre si importune. Sçache que c'est une incivilité bien cruelle que de manier

si rudement et si hors de saison les blesseures encores toutes fraisches de son amy. En semblables disgraces, tous ces discours officieux sont des reproches, et toutes les consolations sans secours sont des injures et des mocqueries. A Dieu; ne pretends plus me gouverner, et dis à tous ceux à qui tu faisois attendre mon arrivée que leur esperance n'a esté trompée qu'après ton credit auprès de moy. J'ay esté honteux de ta lettre, mais je ne pense pas que tu fasses vanité de la mienne. Je prie Dieu qu'il te donne plus de sens ou moins d'affection pour les affaires de ton serviteur,

THEOPHILE.

LETTRE XX.

A MADAME DE...

ADAME,

Vous aimez si fort à vous fascher contre moy, qu'il faut que vous preniez plaisir ou à mes fautes ou à mes excuses; mais vous perdrez bien tost ce divertissement, car, ayant decouvert par où j'offence, je ne le feray plus, et si vostre rigueur continue sur mon innocence, au lieu de mes soubmissions vous ne recevrez plus de moy que des reproches. Il vaudroit beaucoup mieux que vostre faveur me presentât tous les jours quelque nouveau sujet de vous rendre de nouvelles graces; vous verriez que je sçay mieux faire eclater le ressentiment d'une obligation que la plainte d'une disgrace. Vous n'avez point de passion qui vous empesche de voir

bien clair dans mon ame; espiez-y toutes mes pensées, et vous connoistrez que mes manquemens ne vous donneront jamais lieu de me quereller, et si ma fidelité ne vous fasche, vous n'aurez jamais à vous plaindre de,

Madame,

Vostre, etc.

LETTRE XX.

A M. DE MONTMORENCY.

ONSEIGNEUR,

Le ressentiment qui m'oblige à vous plaindre est si violent qu'il m'empesche de vous consoler, et la douleur qui me presse de vous escrire ne m'en laisse pas la liberté. Celuy qui m'a le premier adverty de ce malheur a remarqué des tesmoignages de mon affliction si sensibles, qu'il m'a dit que ma prison avoit finy ma philosophie, et que j'avois montré tant de constance pour mes propres maux, qu'il ne m'en estoit point demeuré pour ceux d'autruy. Il est vray (Monseigneur) que j'ai esté surpris dans cette foiblesse, et que j'avois grand besoin de la consolation de vostre messager qui me fait esperer, par l'amendement de cette maladie, le restablissement de mes sens qui sont maintenant en desordre, et sans doute au mesme estat que la santé de celle que vous aymez comme vous devez, et que je serviray toute ma vie avec toute la fidelité et toute l'affection que vous doit,

Monseigneur,

Vostre, etc.

LETTRE XXI.

A M. LE BARON DE BERGERAC.

Je ne trouve pas bon que tu consentes au silence qu'elle te prescrit. Cette obeyssance reculeroit trop ta pretention, et si tu donnes tant d'empire à ta maistresse, il te sera difficile de la servir long-temps et impossible de la posseder jamais. Puis que tu sçais si bien tremper ton vin pour la santé du corps, apprends aussi, si tu peux, à moderer les appetits de ton ame. Il faut suivre son desir, mais de loin quand il va trop viste, et froidement quand il court vers le feu. Ce sont les conseils et les maximes de ton serviteur,

THEOPHILE.

LETTRE XXII.

A M. L'EVESQUE D'AGDES[1].



MONSEIGNEUR,

La creance que vous avez de m'avoir fait homme de

1. Balthazar, des marquis de Portes, oncle du duc de Montmorency, désigné évêque d'Agde en 1622. Il mourut le 24 juin 1629.

bien m'est une puissante exhortation à le devenir. Je tascheray donc à ne point dementir la bonne opinion que vous avez de moy et que vous en avez donnée à vos semblables. Ma devotion n'est pourtant pas si severe qu'on vous l'a fait accroire; je m'en suis acquitté simplement, comme vous m'avez prescrit. C'est assez, Monseigneur, que je ne sois point prophane, comme, Dieu mercy, je ne suis point en soupçon d'estre superstitieux. Si j'ay rendu depuis peu une assiduité particuliere au devoir de la bonne conscience, je l'ay fait plustost en intention de meriter la grace de Dieu que d'obtenir celle du roy. Je ne veux point que ma pieté soit une sollicitation à ma fortune. Je ne suis pas pressé de mon rappel; je le crains plus que je ne le desire, et le tiens plus honteux que ma condamnation, puis que mon innocence la rendra tousjours glorieuse, et que dans ma disgrace j'ay pour le moins cet advantage que mon protecteur est asseuré de ma justification. Cela estant, je ne dois point douter de la continuation de son assistance, où je trouve plus de repos que tous mes ennemis ne sçauroient faire de trouble. Entretenez-moy, je vous supplie, en l'honneur de ses bonnes graces, selon les obligations que vous y aurez, par les preuves que je vous rendray tousjours de ma probité et par l'obeyssance parfaite que vous promet solemnellement,

Monseigneur,

Vostre, etc.

LETTRE XXIII.

A M. LE COMTE DES CHAPPELLES [1].

ONSIEUR,

Pour m'approcher un peu du naturel des dames, il m'a fallu beaucoup esloigner du mien. Cela me fait apprehender d'avoir reussi plus mal encore que de coustume, mesme sur des sujets où depuis long-temps on ne sçauroit escrire que des redittes. Je vous envoye quelques stances dont vous pourrez possible trouver quelqu'une qui sera propre à des airs composez sur cette mesure. Il y en a plusieurs, et particulierement un, dont les paroles commencent ainsi :

Sejour de la divinité.

Si mon esprit pouvoit suivre le desir qu'il a de vous plaire comme il ressent l'obligation que j'ay à vous servir, il ne tiendroit pas à des vers que vous n'eussiez bien-tost ce que vous meritez de telle qui, pour l'amour de vous, merite toutes les louanges qu'on peut donner à une deesse. Je suis,

Monsieur,

Vostre, etc.

1. François de Rosmadec, comte des Chapelles, cousin de Bouteville, avec lequel il mourut le 21 juin 1627.

LETTRE XXIV.

A M. DE VILLAUTRETS

Conseiller au Parlement.

ONSIEUR,

Si vous venez à Chantilly, que vous appellez un hermitage, vous trouverez que son hermite y use plus de fruits de vigne que de racines d'herbes, et, si vous n'estes de mauvaise humeur, vous y pourrez passer quelques jours sans ennuy; que si ce n'est avec autant de silence que dans les fameux deserts de la Thebaïde, ce sera peut-estre avec autant de repos et d'innocence. Quelques uns de vos messieurs m'ont fait esperer pareillement qu'ils viendront visiter ma solitude. J'ay fait un cuisinier tout neuf pour vous traicter et composer tous les jours moy-mesme des ragouts, c'est-à-dire que vous y mangerez plus de sonnets que de bisques. A Dieu; je crois comme vous que mon nom est assez connu sans le dire.

Lettre XXV.

A MONSIEUR DURET[1].

Lors que tu m'escrivis la derniere fois, tu estois yvre, ce dis-tu, de sommeil; maintenant, si tu es assez eveillé pour m'escrire sobrement, mande-moy qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour voir ma Caliste. Si tu la gouvernois absolument, je pense bien que tu la disposerois à ne me point faire tant attendre ou ses lettres, ou ses recommandations. Je ne suis point fasché de la prevenir de ce devoir, pour ce que je luy dois toute sorte de respect; mais je me fasche de sa nonchalance, pour ce qu'elle me doit beaucoup d'amitié, et que je merite qu'elle prenne soin de conserver moy ton serviteur et son esclave. Baise luy les mains de ma part, et l'entretiens tous les jours un moment de celuy qui ne pensera toute sa vie qu'à luy plaire et à la servir. Adieu, si je n'estois à elle, je serois entierement à toy.

1. S'agit-il du médecin Duret, frère du président de Chevry, dont parle Tallemant? — Dans une chanson bien connue, faite au temps de la prise de La Rochelle, on trouve ce couplet :

Monsieur Duret, capitaine,
Et Briais, son lieutenant,
Menoient les badauds de Paris.
Vive Louis!

Lettre XXVI.

A Mgr DE LYANCOURT.

ONSEIGNEUR,

Depuis que vous estes à Lyancourt, je ne sçay où je suis, tant je me trouve estonné que vous ne m'ayez fait sçavoir où je dois aller vous faire la reverence. Si j'eusse creu ne trouver personne chez vous à qui deplaire, j'y eusse esté dès le jour de vostre arrivée; mais le respect que je vous porte m'a donné des considerations sur cette visite qui m'importunent extremement, dans l'impatience que je prends d'estre si proche de vous et de n'avoir point la liberté de vous voir. C'est (Monseigneur) la chose du monde que j'ay le plus desirée et que j'ay sceu le moins obtenir. Vous m'avez promis que vous viendriez icy quelquesfois, mais vous avez passé tout auprès et n'avez pas seulement envoyé un laquais pour me commander de vous recevoir ou de vous suivre. Quand il faudra que je fasse l'un ou l'autre, vous me trouverez disposé à recevoir cet honneur et à vous temoigner que vous estes le seul au monde, comme vous avez tousjours esté, qui pouvez tout sur moy, qui ne desire autre pouvoir que celuy de vous persuader que je suis,

Monseigneur,

Vostre, etc.

Lettre XXVII.

A M. LE COMTE DE BETHUNE[1].



onsieur,

Sçachant l'inclination que j'ay tousjours au repos, je ne sçay pas pourquoy vous m'engagez à faire des voyages. Si le roy m'envoyoit querir pour me donner pension, je ne voudrois pas aller si loin que j'ay fait pour vous donner des asseurances de mon très humble service et de l'obligation que je vous ay d'avoir pris la peine de m'asseurer du vostre. Aussi, Monsieur, ne dois-je pas tant aux soins de ma fortune qu'à l'honneur de vos bonnes graces, que je veux conserver au prix de tout ce que je pourrois avoir de plus cher au monde ; et, malgré cette paresse naturelle qui me rend si tardif à mon devoir, j'ay desjà de l'impatience que je ne sois

1. Philippe de Béthune, frère puîné de Sully, auteur de la branche des comtes de Selles, Chabris et de Charost, gouverneur de la personne de Gaston, duc d'Orléans, etc. Il s'acquitta avec succès de plusieurs ambassades. Il se retira en son château de Selles, en Berry, où il mourut en 1649, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il fonda dans la ville de Selles, une congrégation de Feuillants et une maison d'Ursulines qu'il fit venir du couvent de Blois. Mais, en 1626, le comte de Béthune vivoit encore dans le siècle, et la société de Théophile n'effrayoit pas l'homme qui fit de grandes libéralités à plusieurs églises sur la fin de ses jours.

en chemin pour vous aller faire la reverence, puis que vous me faites croire le desirer. Mon refus seroit plustost une ingratitude qu'une nonchalance. Il est vray que je suis glorieux de croire que la nature n'a jamais fait un homme avec assez de merite pour m'obliger à le servir. A moins que de m'engager d'amitié, personne ne se doit asseurer de la mienne. Si ceux de qui je reçois pension ne me donnoient point autre chose, leur liberalité ne seroit utile qu'à moy, et, s'ils ne me faisoient du bien pour ce qu'ils m'ayment, je ne les aymerois jamais pour le bien qu'ils me font. Cette condition mercenaire est si peu capable de m'assujettir que mes volontez et mes services n'en sont pas moins à la devotion de ceux qui les gagnent par un simple desir de les avoir ; et tous ceux de vostre sorte que je trouveray assez sociables pour ne rebuter point ma liberté ne me trouveront jamais si fort attaché au service d'un maistre que je ne puisse temoigner à un honneste homme que rien ne me commande que la vertu. C'est par là particulièrement que vous m'avez rendu,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XXVIII.

A MONSIEUR DE PEZÉ[1].

onsieur,

Si j'eusse, dites-vous, esté du temps du Seigneur, il m'eust choisi pour annoncer la verité. Je vous responds que nous sommes tousjours au temps du Seigneur, puis que tous les temps sont à luy, et que je fais profession d'aymer cherement la verité, pource qu'elle est sa fille. C'est par elle que je vous promets de reconnoistre tousjours les obligations que j'ay à vous servir. Vous ne m'y trouverez point paresseux, et tout ce que vous me commanderez ne sçauroit estre que selon mon desir. Vous le voyez en l'obeissance que je vous rends pour la visite que vous exigez de moy. C'est avec une extreme obligation que j'ay receu de M. le comte de Bethune les tesmoignages du souvenir qu'il a de moy. Je voudrois l'en avoir sceu remercier du style que vous me recommandez; mais je suis tellement accoustumé à laisser mon esprit dans sa facilité naturelle que je ne sçaurois qu'avec des termes ordinaires luy rendre graces de l'extraordinaire honneur qu'il m'a fait. Cela m'arra-

1. On connoissoit dans le Maine une maison de ce nom. Elle le tiroit de la baronnie de Pezé. Théophile a adressé une élégie à M. de Pezé :

Unique confident de ma nouvelle flamme...!

che d'un sejour où la tranquillité des champs m'avoit enraciné. Au reste, il n'estoit nullement besoin des conjurations que vous me faites pour me maintenir au devoir de vous aymer; le ressentiment que j'ay de vostre affection, joint à la connoissance de vostre merite, m'y sollicite eternellement. Asseurez-vous que Salomon oubliera plustost l'usage des sauces, et moy celuy de les goûter, que je ne perdray la memoire d'un si cher amy et si digne d'estre conservé. Pour tout ce que vous croyés devoir à mon amitié, je ne vous demande que de parler quelquesfois de moy à M. le Comte, et l'asseurer qu'avec un peu de son affection il aura tousjours toute la mienne ; je feray très expressement toutes les choses qu'il m'a commandées, et ne manqueray pas de me trouver à Champsaume, s'il plaist à Dieu, le vingtieme juin, où vous disposerez comme par tout ailleurs de,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE XXIX.

A MADAME DE....

ADAME,

Tout ce que vous m'avez commandé, je l'ay fait; mais sçachez que ces visites de lettres et ces entretiens de papier me donnent appetit d'autre chose. J'avois desjà bien predit qu'un peu d'absence me donneroit beaucoup d'amitié. Ce n'est pas que la mienne ait besoin d'aucune

augmentation, puis qu'elle est toute parfaite; mais j'ay besoin de la contenter, pour ce qu'elle est fort violente. Je recevray vos commandemens de vostre bouche plus intelligiblement que de vostre plume, et les executeray[1] plus aisement. Ne craignez point de me les continuer: plus je sers et mieux j'ayme, et plus je suis employé, moins je me lasse, sans chercher jamais ni vanité ny recompense en toutes mes occupations, que la seule gloire de vous temoigner que je suis,

Madame,

Vostre, etc.

Lettre XXX.

A CALISTE.

Ne vous faschez point de me voir sensible aux injures que vous me faites; puis que vous m'aymez, cela vous doit obliger. Mon affection est une des causes de ma douleur. Vous me plaisez tousjours: c'est pourquoy vous me faschez quelquefois, et, s'il faut que je me prepare à vous tout permettre, il faut que je me dispose à ne vous plus aymer. Vous avez assez de bonnes parties pour meriter l'amitié des plus belles ames; mais j'en ay pour le moins assez pour estre digne de vos commandemens, et, si vous pouviez jamais voir mon esprit detaché des liens que vous luy avez donnez, vous y trouveriez des libertez si agreables qu'elles vous obligeroient à me rendre la pareille de mes servitudes. Si peu que mon genie vous pense esloignée de moy, il revient avec des gayetez qui me promettent de reparer toutes mes pertes;

1. Le texte portoit *excuseray*.

mais, comme il y voit encore vostre image avec les marques de vostre tyrannie, il passe chez moy comme un esclair, et, quelque disposition que j'aye à le recevoir, il ne me trouve pas assez vuide pour m'occuper. Quelque destin plus puissant que ma nature le chasse en depit de moy, et le moindre souvenir de vostre amitié me fait revolter contre mon bon sens, et me represente mes plus forts mecontentemens si foibles, que je croy m'estre trop vengé que de m'estre plaint. Lors ma passion vous prie de me pardonner le mal que vous m'avez fait et vous donne dispense de me haïr. Pleust à Dieu que vous le peussiez faire et que vous me l'eussiez dit serieusement! j'aurois plus de hardiesse à vous faire voir vostre injustice, et vous donnerois tant d'horreur de vostre haine que vous r'appelleriez vostre amour pour ne le conjedier jamais. Lors que vous m'aurez perdu, vous n'aurez plus rien que vous ne puissiez perdre, et, si vous me gardez bien, vous aurez sans doute quelque chose qu'on ne vous sçauroit oster. Ne jugez point de ce que je puis valloir par la facilité de me posseder : les choses grandes, et dont on ne se peut passer, comme les elemens et la lumiere, ne s'acheptent point, et vous ne me possedez aussi que de don; le hazard ne vous a point fait ce present, c'est moy-mesme qui vous l'ay fait. Resolvez-vous donc de me rendre à moy-mesme, ou de me recevoir pour

Vostre, etc.

LETTRE XXXI.

A MONSIEUR CLAIN

Conseiller au Parlement.

ONSIEUR,

Bien que l'honneur de vostre amitié me doive tenir tousjours dans le respect de la conserver sans vous importuner d'autre faveur pour personne, aujourd'huy neantmoins la consideration de monsieur vostre oncle m'oblige à vous parler pour un de ses voisins dont le procez est entre vos mains. Il a desjà gagné sa cause, à ce qu'il dit, deux ou trois fois, si bien que la priere que je vous fais ne manque point de justice; je ne vous en feray jamais d'autres et tascheray tousjours d'eviter les occasions de fascher mon maistre, afin qu'il ne se rebute point de son serviteur.

THEOPHILE.

LETTRE XXXII.

A M. DE SAINT-MARC OTHEMAN

Conseiller au Parlement.

ONSIEUR,

Si toutes les occupations d'honneur ne vous estoient agreables et faciles, je m'excuserois de la peine que je

vous veux donner ; mais, puis que c'est pour employer vostre vertu, je croy vous obliger en vous presentant cette occasion de secourir un affligé, qui se ressentira dignement de ce bien-fait. C'est, je vous supplie, de disposer Monsieur le procureur general à relascher un peu de la severité de sa charge pour me laisser un peu de liberté à solliciter mes affaires. Je ne demande point la promenade du Cours ou des Tuilleries, ny la frequentation des lieux publics, mais seulement quelque cachette où mes ennemis ne puissent avoir droit de visite, et que, me retirant par fois dans quelque hostel, on ne vienne point troubler ma seureté ny rebuter mes protecteurs. Je recule tant qu'il m'est possible à la franchise que me doivent les pays estrangers, et, quelque bonne chère que me fasse mon exil, je ne sçaurois m'y apprivoiser, et n'ay rien aujourd'huy plus à cœur que le soin de me faire restablir. Il me semble que je ne suis pas du tout hors de cette esperance; mais, pour la faire promptement reussir, je me trouve fort impuissant et mes amis pour la pluspart très paresseux. Pour vous, Monsieur, de qui j'ay merité le moins, vous me serez peut-estre plus affectionné, et je vous proteste d'estre aussi tout ma vie plus que tous les hommes du monde,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XXXIII.

A Mgr LE PREMIER PRESIDENT[1].


onseigneur,

Au lieu que ma plume devroit tousjours faire des presens, elle est contrainte de demander à ceux mesme à qui je dois le plus. Mais, puis que la condition des malheureux est encore si favorable qu'ils peuvent obliger leurs bien-faicteurs en recevant leurs faveurs de bonne grace, je prens la hardiesse d'implorer vostre assistance, pour ce que je me sens incapable de la mesconnoistre. Je ne vous promets point pour des marques de mon ressentiment les bons offices que les Muses peuvent rendre à la vertu; les miennes ont la voix trop basse pour cette partie, et vostre nom fait assez de bruit pour estourdir celles qui vont le plus haut. Vous parlez mieux que je ne sçaurois escrire, et faites mieux que je ne puis imaginer. Si vous pouviez souffrir une reditte des complimens que les flatteurs donnent à ceux qui ne vous valent pas, je convertirois tous leurs mensonges en une veritable image de vostre vertu, qui est aujourd'huy si connue qu'on ne me soupçonnera jamais de flatterie, quelque necessité qui m'oblige à la reverer ; et, quoy que mon mal-heur m'ait donné le sujet de vous escrire, il ne m'a pas donné celuy de vous louer, et c'est bien moins icy une occasion de vous

1. De Verdun.

plaire que ce n'en est une de vous importuner. Si Dieu me donne jamais un temps où les conditions de vostre charge ne rendent point suspects les complimens que je fais aux qualitez de vostre personne, et qu'il vous plaise de me mettre en estat de vous rendre les devoirs d'un homme libre, vous connoistrez qu'une dignité que vous avez commune avec plusieurs ne m'a point si particulierement assujetty que le merite de vostre personne, qui n'a rien de commun avec les autres que la peine de recevoir la supplication que fait à vostre justice et à vostre bonté celuy qui fait vœu d'estre toute sa vie,

Monseigneur,

Vostre, etc.

Lettre XXXIV.

A M. LE MARQUIS D'ASSERAC[1].



ONSIEUR,

Vous aurez bien-tost de mes nouvelles par moy-mesme, si vous prenez la peine de me venir voir à Chan-

1. Jean-Emmanuel de Rieux. La Bibliothèque impériale possède un exemplaire des œuvres de Théophile qui a appartenu à ce seigneur (Y 4903).

Le dernier descendant de cette illustre famille de Bretagne a été un des martyrs de Quiberon. Il a déclaré devant ses *juges* (langage du temps) se nommer Louis d'Asserac. Il espéroit sans doute rester inconnu.

Une magnifique généalogie de cette maison étoit restée entre les mains de M. le comte d'Hozier.

tilly, où je seray dans huit ou dix jours si je n'en suis empesché par quelque accident extraordinaire et que je ne prevoy pas. Je n'attends que le passage de Monseigneur pour partir d'icy, où je me trouve enchanté de tous les plaisirs dont la vie des gens de bien est capable. Les champs, à mon advis, ont quelque chose d'innocent et d'agreable qui ne se rencontre point dans le tumulte des grandes villes ; et la douceur d'une conversation dont je jouys depuis deux mois flatte si fort mon humeur, que je ne puis me ressouvenir de Paris qu'avec un degoust de tout ce que j'y ay trouvé autresfois de plus agreable, et je me sens aussi contraint de m'en eloigner par ma propre inclination que par la necessité de mes affaires. Cette constance que je fay parestre en ma persecution est plus un bon-heur de mon esprit qu'une vertu de mon courage. J'aurois tort de m'en estimer plus honneste homme ; mais j'ay raison de m'en croire plus heureux. Je trouve que mon naturel est une plus douce philosophie que celle que les livres enseignent et que les sectes ont preschée. Après la crainte de Dieu et le service du roy, qui suit immediatement après, il n'y a rien, si me semble, qui ne puisse legitimement ceder à nos fantaisies et à nos opinions. La pluspart des choses que les hommes donnent à la vanité de la reputation et à la conduitte de la vie sont des fondemens incertains où le plus souvent des desseins très pernicieux trouvent de l'appuy. Ces presomptions de sagesse et de magnanimité font de grands desordres dans la société civile, et donnent aux ames les plus saines des maladies dont les remedes sont extremement chers et difficiles. Cette sorte de vie ne me rendra jamais ny riche ny coupable. J'ayme si peu la fortune et abhorre tant le crime, que j'ay conclu d'estre tousjours pauvre, si tousjours la vertu demeure sans recompense. J'ayme mieux estre en repos sans rien gagner que tra-

vailler pour du bien qu'on ne peut ny perdre ny conserver qu'avec inquiétude. Je vous allegue ces raisons de continence et de moderation afin que, dans la mediocrité de ma condition, vous estimiez davantage celuy qui ait aussi beaucoup plus de cas de vostre personne que de vostre qualité, et qui n'en desire point de plus glorieuse que celle d'estre creu de vous,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XXXV.

A M. LE COMTE DE CLERMONT.



Monsieur,

Sans un sujet que j'ay de vous fascher, rien ne me pouvoit obliger à vous escrire. Puis que vous ne respondez point aux complimens, je veux sçavoir si les injures vous feront parler. Vous prenez plaisir à me voir en cholere, et cela m'empeschera desormais de m'y mettre. Quand je cesseray de me plaindre, vous commencerez à vostre tour; et ce ne sera pas tousjours vostre paresse qui me gardera de voir vos lettres : ce sera peut-estre ma raison. Toutes les promesses que vous me faites sont fausses, et vous m'obligez encore à les achepter par des prieres, afin de me tromper après avec plus d'affront. Elles ne seroient point injustes si vous ne l'estiez. Vivez à vostre sorte, je ne sçaurois plus

vivre à la mienne avec vous, ny me contraindre à l'advenir pour vous dire seulement après cecy que je suis,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XXXVI.

A MONSIEUR DESBARREAUX.

Envoye-moy, s'il te plaist, une copie de l'elegie et des stances que tu as faites depuis nostre depart de..... Si tu ne te deffies trop de ton esprit ou du mien, tu me les communiqueras, ou pour te louer ou pour te conseiller sur ton ouvrage[1]. Je ne sçay pas asseurement s'il t'est facile de composer quelque chose d'admirable; mais je croy bien qu'il t'est impossible de faire rien de ridicule. Le sujet qui t'anime est trop divin pour ne t'inspirer pas de bonnes choses, et, quoy que pour l'amour de toy je me plaigne des rigueurs de Caliste, je luy sçay neantmoins bon gré de te les continuer, puis qu'elles nous font voir ces tesmoignages de la beauté de ton esprit, qui commence à payer comme il faut les esperances qu'en a conceues y a long-temps ton très humble et très fidelle serviteur.

1. Le texte porte *courage*.

LETTRE XXXVII.

A MONSIEUR DE LAPHEMAS[1].



ONSIEUR,

Pour ne vous point charger de complimens dont je sçay que vostre merite vous fait accabler tous les jours, je ne vous diray qu'un mot ou deux de mes affaires, que vostre affection a voulu rendre vostres. M. d'Ogeat et mon frere vous en solliciteront, et recevront la loy de vous en tout ce qui touche le restablissement de,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE XXXVIII.

A MONSIEUR DE BELLINGUANT[2]

Premier valet de chambre du roy.



ONSIEUR,

Tout ce que j'ay à vous dire pour moy, c'est que vous

1. Isaac de Laffemas, d'abord avocat au parlement de Paris, ensuite maître des requêtes, né en 1589, lieutenant civil en 1638, mourut vers 1650. V. Tallemant.

2. Sous ce nom ainsi défiguré on doit reconnaître Henri de Beringhen, qui fut plus tard premier écuyer de la petite écurie.

estimant plus que je n'ay jamais fait, je ne vous ayme qu'autant que je vous aymois il y a huit ans. Vostre merite s'est accreu depuis, mais mon affection, estant dès lors toute parfaite, n'a pas esté capable d'accroissement, de mesme qu'elle ne le sera jamais de diminution. Après ce veritable compliment j'ay à vous recommander le porteur de la presente pour une affaire où vous pouvez quelque chose en sa faveur. Je vous en ay parlé, et vous m'avez promis de l'obliger en ma consideration. Je ne sçaurois pas vous dire ses interests, il vous les expliquera luy-mesme. Pour les miens particuliers, ils sont principallement que vous me fassiez tousjours l'honneur de me croire,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XXXIX.

A Mgr LE DUC DE MONT-MORENCY.



Monseigneur,

Le plaisir que je gouste en l'honneur de vos commandemens me surprend si fort que je ne puis empescher mon esprit de vous en rendre ce tesmoignage. Si ma promptitude vous a fait mal obeyr, je prendray tel loisir qu'il vous plaira pour reparer ma faute. En attendant vostre censure, je feray vanité en moy-mesme de m'estre trouvé si passionné pour vous que je n'ay jamais eu maistresse pour qui ma veine se soit ouverte si facilement. Vous souffrirez, s'il vous plaist, Monseigneur, cette comparaison, puis que vous estes en

etat de croire que chacun tient sa maistresse pour sa divinité visible. Je laisse esvanouyr tout le souvenir des miennes, et, m'estant trouvé si heureux que de rencontrer en vous un maistre si aymant et si digne d'estre aymé, toutes les passions de mon ame seront desormais employées à luy tesmoigner que je suis son serviteur.

Theophile.

Lettre XL.

AU MESME.

onseigneur,

Dans la jouyssance du bien que vous me faites, je me trouve assez consolé de ma mauvaise fortune; tout le mal qu'elle me fait est à vos despens et à sa honte. Tant que vous me ferez l'honneur de me proteger, les plus rudes persecutions me causeront peu de peine et beaucoup de gloire. Ceux que vous daignez advouer sont à couvert de toutes les disgraces du monde. Il n'y a que vostre appuy qui me tienne ferme au milieu des agitations de ma vie. Comme je suis bien persuadé de vostre courage et de vostre jugement, je me ris de toutes les mesdisances qui me veulent ravir ma reputation et vostre bien-vueillance. Je trouve hors de vous toutes les autres seuretés si inutiles que mon r'appel me sera tousjours indifferent, si peu qu'il soit suspect à la confiance que j'ay prise en vostre vertu et en la durée de vostre affection. C'est aussi maintenant un

conseil que je vous demande sur mon restablissement plustost qu'une supplication de me le faire obtenir. Si vous jugez que cette ceremonie du monde me mette en estat de vous rendre mes services avec plus d'honneur et de liberté, vous en prendrez le soin qu'il vous plaira, et, quoy qu'il en reussisse, je me glorifieray d'un rebut, pourveu que vous ne m'en estimiez pas moins digne d'estre,

Monseigneur,

Vostre, etc.

Lettre XLI.

A M.. DE MORANGER

Gentil-homme de la chambre de Mgr de Montmorency.

onsieur,

Avant que Monseigneur parte, j'ay voulu sçavoir si on trouveroit à la cour quelque disposition à mon r'appel. Ce n'est pas que je m'ennuye de ma condition presente, puis que je passe mon exil avec toutes les commoditez que la plus douce liberté me sçauroit donner; mais c'est de crainte qu'on ne me croye nonchalant et plus sujet aux soins de ma volupté que de mon honneur. Mon frere, qui vous rendra ma lettre, n'attendra que de vous la resolution de ce que je puis raisonnablement pretendre en cette occasion; et, pource qu'il est pressé de s'en retourner en Gascogne, il m'a prié de

faire un effort en mes affaires afin qu'il en porte chez nous quelque satisfaction pour la famille de ,

Monsieur,

Vostre , etc.

LETTRE XLII.

A MONSIEUR DU GUAS

Gentil-homme ordinaire de Mgr le duc de Mont-Morency.

ONSIEUR,

Vostre lettre m'a fait une si sensible douleur que je ne puis vous sçavoir bon gré de me l'avoir escrite. Je vous jure que mon innocence ne peut souffrir tant de reproches sans beaucoup d'aigreur. Vous me punissez du respect que je vous rends comme d'un outrage que je vous aurois fait, et, si peu que je donne de relasche à mes importunitez, vous croyez que je perds le souvenir des obligations que je vous ay. Puisque Dieu vous a fait d'une inclination à ne vous lasser jamais de bien faire, ne vous plaignez point si je ne suis pas assez effronté ny assez mal-heureux pour l'exercer continuellement. Je pensois estre estimé de vous assez vertueux pour n'estre point en soupçon de me meconnoistre, et je m'estois imaginé que vous me permettriez, sans jalousie, d'user de l'affection de ceux que je n'employe que pour vous soulager. Je ne me suis point deffié de vostre pouvoir; je l'eprouve aujourd'huy si grand qu'il me semble une tyrannie. Vous me traitez assez ru-

dement, non pas pour me rebuter, mais pour m'outrager. Ceux qui estoient à Chantilly quand je receus vostre reprimande ont passé fort mal leur temps en ma compagnie. Au nom de Dieu, ne m'escrivez plus de lettres que je ne puisse relire souvent. Je n'oze plus toucher à la derniere, et ne la reverray point qu'une autre plus favorable ne me r'asseure des allarmes que celle-là m'a données, et dont s'estonne justement,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XLIII.

A MONSIEUR PITAR[1].



onsieur,

Avant l'impression de vostre livre, je l'avois leu soigneusement et admiré dans vostre manuscript. Vous avez bien fait de le mettre au jour; il a cela de commun avec

1. Au sujet de sa querelle avec Théophile, V. Tallemant.

Le livre dont parle Théophile est intitulé : La philosophie morale comprise en sept discours. Paris, du Bray, 1619, in-8.

On connoît encore de Pitard, dont le nom ne figure dans aucune biographie : L'irreligion des pretendus reformez, par Elie Pitard. Paris, Toussainct du Bray, 1619, in-8. — L'innocence deffendue contre la calomnie des ministres de Charenton en leur epistre au roy, sur la proposition du P. Arnoux, par Elie Pitard. Paris, 1617, in-8. — Oraisons panégyriques de la nature et des attributs de Dieu. A Paris, 1635, in-8.

la lumiere qu'il ne lasse point et ne peut nuire qu'aux yeux malades de ces animaux nocturnes qui ne paroissent que pour expliquer le mauvais destin. J'ay bien eu de la peine à les denicher des environs de mon cachot. Puis que vostre merite a commencé de les picquer, vous eviterez mal-aysement l'envie et la malice de ces gens là. Je prie Dieu qu'elle ne leur succede pas comme contre moy, et que jamais rien ne puisse troubler vostre liberté. Quoy que les persecutions ne soient pas tousjours mauvaises à la bonne renommée, elles sont tousjours si contraires au repos que j'aymerois mieux estre à mon aise qu'au gré d'autruy. Il est certain que tous les grands outrages de la fortune, qui sont les marques ordinaires des grands hommes, leur acquierent bien quelque gloire en public, mais en particulier plusieurs incommoditez, temoin,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XLIV.

A Mgr DE LYANCOURT.



Monseigneur,

Afin que je sois moins affligé de vostre absence, il faut que je sçache de vos nouvelles le plus souvent qu'il me sera possible. C'est la principale commission que j'ay donnée au Rouget, et je ne me suis rendu icy près que pour le trouver plustost de retour. Lors que vous

estes esloigné de moy, rien ne vous suit avec tant d'assiduité que ma memoire et mon desir; il me revient tous les jours de nouvelles inclinations à vous servir si violentes, que je doute si les premieres l'ont esté assez, et que je desespere de rencontrer jamais la fin et la plenitude de mon desir. Comme les obligations que je vous ay m'ostent toutes sortes d'esperances de m'acquitter jamais de mon devoir, ce qui me console de mon impuissance, c'est que je la hay, et que c'est seulement de vostre pure grace que je suis,

Monseigneur,

Vostre, etc,

Lettre XLV.

A Mgr le duc de Mont-Morency.

onseigneur,

Attendant vostre retour, je souffre beaucoup dans l'impatience que j'ay de vous rendre mon très humble service, et suis fort excusable de me consoler de cet ennuy par le plus doux divertissement que je puis choisir ici. Ce qui m'y fait arrester avec plus de joye, c'est que je demeure en un lieu où vous estes le principal objet de nostre entretien, et que, dans la chère excessive que me fait monsieur le comte de Bethune, il me semble que vostre consideration m'excuse de l'importunité que je luy donne. Par là, Monseigneur, vous croyrez aisement que je suis glorieux d'estre à vous

puis qu'à l'ombre de vostre nom tous ceux qui sont honnestes gens sont bien aises d'obliger,

Monseigneur,

Vostre, etc.

Lettre XLVI.

A MONSEIGNEUR D'ELBEINE[1]

Evesque d'Alby.



ONSEIGNEUR,

Si j'eusse plustost appris les bons offices que vous me rendez, je croirois m'en estre rendu indigne de vous en remercier si tard ; mais vous avez voulu qu'ils fussent meilleurs en me les cachant, et me temoigner que vostre vertu est la principale cause de l'obligation que je vous ay. C'est elle aussi qui vous doit estre la plus grande recompense de la peine que je vous ay donnée. Feu monsieur S...., que vous aviez engagé à me proteger avec justice, ne laissa pas de donner aux apparences publiques le desaveu de la probité que vous aviez voulu luy persuader; et, comme si la sienne eust deu craindre quelque soupçon en mon amitié, il n'a point destourné les rigueurs de monsieur le procureur general, et a fuy mes accusations au lieu de les combattre. Je ne vous dis pas cecy pour vous faire estimer

1. Alphonse d'Elbene, qui succéda à son oncle dans l'évêché d'Albi; mort à Paris, conseiller d'Etat, le 9 janvier 1651.

davantage vostre courage, je vous supplie (Monseigneur) de continuer à ma liberté l'amitié que vous m'avez montrée dans le danger, et croire que mon restablissement ne m'est pas plus cher que les moyens qui me l'ont acquis, puisque les soins que vous et vos semblables en avez pris sont des marques de l'affection des honnestes gens, et que par là je connois que les malheurs donnent tousjours de la gloire à,

Monseigneur,

Vostre, etc.

LETTRE XLVII.

A Mme LA COMTESSE DE LA ROCHE.



ADAME,

Je vous envoye mon livre couvert de noir, comme vous l'avez voulu; il est glorieux de porter vos livrées, et, puis qu'il porte aussi mon nom et mes pensées, il est raisonnable que durant vostre affliction il fasse parestre quelque marque de la mienne. Si j'estois assez eloquent pour les consolations que demanderoit un deuil si sensible, j'eusse pris pour ma douleur les remedes que je dois chercher pour la vostre; mais je n'en sçay point d'autre que l'oubly. Cette guerison est un effet de jugement qui ne compatit gueres bien avec la memoire. Je prie Dieu qu'il vous l'oste pour tout ce qui vous importune, et qu'il vous l'augmente pour l'affection de,

Madame,

Vostre, etc.

Lettre XLVIII.

A M. LE VICOMTE DU PLESSIS.



Monsieur,

Madame a esté icy trois jours, à qui j'ay fait de vostre part les remerciemens du soin qu'elle avoit eu de vostre affaire. Je croy que son inclination et vostre merite l'obligeront tousjours à vous rendre toutes sortes de tesmoignages de bonne volonté. Si vous avez dessein de vous aller promener en Languedoc, elle vous y menera. Monseigneur s'y en va aussi. C'est à vostre choix de prendre la compagnie qui vous semblera la plus agreable; vous le serez égallement à tous les deux. Asseurez-vous cependant que par tout où je seray vous y aurez particulierement la chose du monde que vous possedez avec plus d'empire, et qui n'a rien en plus forte consideration que l'honneur de vous plaire,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre XLIX.

A MONSIEUR HUREAU

Secrétaire de Mgr de Mont-Morency.



Monsieur,

Je vous r'envoye vos animaux avec mille actions de graces et de leur bon service et de vostre courtoisie,

que je vous conjure de me continuer en l'affaire du petit scribe que vous m'avez promis; c'est un meuble dont je ne puis me passer commodement. Je perds la pluspart de mes pensées par la paresse de les escrire. Incontinent que mon voyage sera resolu, ou à Paris ou à Chantilly, je ne manqueray pas de l'envoyer querir, ayant de la besongne à l'occuper plus de deux mois. Je crains que la desbauche ne me le rende fort inutile, car je suis moy-mesme fort nonchalant à corriger mes gens, et laisse vivre tout le monde dans la liberté où je me suis nourry. S'ils n'ont soin de faire le valet, je ne m'apperçois point que je sois le maistre; aussi, ne pouvant m'assujettir à personne, je serois injuste de vouloir prendre empire sur les autres. Il n'y a que mes esgaux qui me commandent, et s'il vous plaist d'estre mon amy, vous aurez toute sorte de pouvoir sur,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE L.

A MADAME DE.....

ADAME,

Outre l'honneur que j'ay receu de vostre lettre, il seroit mal aisé de vous exprimer la satisfaction qu'elle m'a causée, en m'apprenant que vous daigniez agreer les miennes. C'est un privilege que je tiens extremement cher, et dont je me serviray, s'il vous plaist, à vous renouveller de temps en temps les tesmoignages

de ma reconnoissance et de mon devoir, à condition toutesfois d'en user avec toute sorte de moderation et de respect. C'est ainsi que j'ay accoustumé de mesnager les graces qu'on me fait, et particulierement celles qui me viennent des personnes extraordinaires comme vous, Madame, qui passez il y a long-temps en mon estime pour une des plus rares merveilles de nostre siecle. Je dis cecy sans exageration, de mesme que sans flatterie, et cette opinion se trouve desormais si commune et si confirmée parmy les honnestes gens, qu'elle aura facilement des approbateurs en quelques lieux que je la propose. Madame de.... en est assez bien persuadée pour la persuader à beaucoup d'autres, et vous avez raison de croire que nos conversations ne vous sont pas desadvantageuses; celle que j'eus encor hier avec elle se termina par le commandement qu'elle me fit de vous asseurer de son très humble service et de la veneration qu'elle a pour vous. Ce sont ses propres termes que je vous rends, par lesquels il paroist que vous luy estes en pareille consideration que les choses sainctes. Au reste, bien que l'on ne puisse avoir trop d'estime pour les tableaux de vostre maniere, et que celuy que vous m'avez fait de Madame de.... ressemble parfaitement à la peinture que la Renommée m'avoit dejà faite de son esprit et de sa beauté, ne pensez pas neantmoins que la curiosité d'en connoistre l'original puisse rien adjouster au desir que j'ay de retourner l'esté qui vient à...... Ce veritable palais d'Apollidon [1], qui se doit plustost à vostre imagination qu'à celle de son architecte, est assez aymable de luy-mesme pour n'avoir pas besoin des attraits d'aucunes beautez estrangeres,

1. Palais construit par l'enchanteur Apollidon dans l'*Amadis des Gaules*. La Fontaine s'en est souvenu dans son roman de *Psyché*.

tant que vostre presence luy conservera celles qui luy sont propres et domestiques. Ne doutez pas que cette admirable maison ne soit tousjours l'aymant des personnes du monde les plus illustres et les plus necessaires, à plus forte raison des mediocres et des inutiles, tel que se peut dire, à son grand regret, celuy qui se glorifie avec joye d'estre,

Madame,

Vostre, etc.

Lettre LI.

A CALISTE.

Je suis trop plainement satisfait des tesmoignages de vostre affection, et les obligations que je vous ay sont trop presentes à mon souvenir, pour vous pouvoir denier sans beaucoup d'ingratitude ce que vous exigez de moy avec beaucoup de justice. Puisque vous me sommez de ma parole, il est raisonnable que je la tienne, et qu'ensuitte des conditions sous lesquelles je vous engageay premierement à mon amitié, je ne refuse plus à vostre conscience le repos qu'elle me demande. Je m'accorde donc, ô mon bel ange ! à la rigoureuse façon de vivre que me prescript vostre vertu, d'autant plus volontiers que cette parfaite soubmission de mes volontez aux vostres vous sera sans doute une asseurance extraordinaire de la perfection de mon amour, qui ne s'est point encore proposé de fin plus proche ou plus glorieuse que l'acquisition de vos bonnes graces, ny de contentement plus solide ou plus accomply que leur durée. C'est une verité que je vous annonce en prose et

en vers, afin de vous la rendre plus intelligible par le langage des hommes, et moins douteuse par le langage des Dieux.

Theophile.

Lettre LII.

A LA MESME.

Je vous advoue, à ma confusion, que mes plus fortes et plus fermes resolutions au bien se trouvent si foibles et si chancelantes auprès de vous que, sans une grace du Ciel toute extraordinaire, il m'est absolument impossible de ne consentir pas quelquefois aux sollicitations que me donne vostre presence. C'est pourquoy, si vous estes soigneuse de vostre repos et de mon salut au poinct que vous le devez estre et que je le desire, je vous conseille serieusement de me retrencher à l'advenir jusques aux moindres de vos caresses les plus innocentes, puis que la plus petite est encore capable de refaire une grande playe à ma conscience. Mais pour ce qu'on ne sçaurait marcher de nuit avec trop de circonspection et de retenue sur le panchant des precipices, et que l'oracle a prononcé que celuy qui ayme le danger, c'est-à-dire qui n'en evite pas les occasions comme il faut, y perira certainement, je vous conseille encore de faire en sorte que je me trouve rarement seul avec vous, jusques à tant pour le moins que cette partie de mon ame où se forme la rebellion des sens contre la raison soit plus tranquille ou plus assujettie qu'elle n'est par la domination de celle qui luy doit tousjours

commander souverainement. Jugez, divine Caliste, de la passion que j'ay de conformer mes sentimens aux vostres, et de conduire nostre amour à la plus noble de toutes les fins, par la difficulté des moyens que je me propose et la rigueur des conseils que je vous donne contre moy-mesme.

THEOPHILE.

LETTRE LIII.

A LA MESME.

Si vous estiez encore à cinquante lieues d'icy, je tascherois de me resoudre à supporter l'ennuy de vostre absence par sa propre necessité, ou de m'en consoler par vos lettres. Au pis aller, l'impossibilité de vous voir tempereroit en mon ame les inquietudes et les impatiences qu'elle endure depuis que je sçay vostre arrivée. C'est pourquoy, s'il vous reste encore quelque foible souvenir de mon affection, obligez-moy tant que de me faciliter les moyens de vous entretenir une heure en liberté. Les assignations de cette nature ne jettent point de scrupule en l'espoir des plus delicates, principalement à Paris, où, sans un ordre particulier, les plus soigneux et les plus discrets sont tousjours au hazard de faire des visites importunes ou des voyages inutiles.

Lettre LIV.

A LA MESME.

S'il me restoit quelque chose à donner de plus rare ou de plus precieux que le cœur et la liberté, ne doutez point que je vous l'offrisse aujourd'huy, plutost pour obeïr à mon inclination que pour satisfaire à la coustume; mais il y a long-temps que vous estes en possession de l'un et de l'autre, et vostre merite augmente tous les jours de telle sorte, que ce present n'a plus desormais pour vous ny la puissance d'obliger par sa valeur, ny la grace de plaire par sa nouveauté. Si bien que, n'ayant plus d'estreines à vous faire qui ne soient communes, et consequemment indignes de vous, n'en attendez point d'autre de moy que le bon jour que je vous donne, sans esperance d'en recevoir jamais autant de vostre part.

Lettre LV.

A LA MESME

Sur le mesme sujet.

Sans la licence que la coustume establit aujourd'huy generalement pour tout le monde, j'ay consulté long-temps par quelle manière d'estreines je pourrois vous tesmoigner particulierement mon estime et mon amitié; mais la con-

noissance que j'ay dejà de vostre humeur m'a fait justement apprehender ou que vous ne fissiez difficulté de les recevoir, ou dessein de me les rendre avec usure. Après avoir songé tout ce matin aux moyens d'eviter l'un et l'autre de ces inconveniens, à la fin un genie plus ingenieux que celuy qui m'inspire les vers m'a conseillé de vous faire un present que vous ne sçauriez refuser, puis qu'il vous demeurera tousjours quoy que vous fassiez, et sur lequel aussi vous n'encherirez pas par generosité, si je ne me trompe. C'est, Madame, mon cœur et ma liberté, dont je vous signe le don en ce commencement d'année, avec promesse de le continuer jusques à la fin de ma vie.

THEOPHILE.

LETTRE LVI.

A Mme LA D^sse DE MONT-MORENCY.

ADAME,

Prenant, comme je fay, la liberté de vous ecrire sans vostre commandement, je commets possible une faute contre le respect que je vous dois ; mais j'en ferois sans doute une plus grande contre mon propre devoir et la reconnoissance qu'exigent de moy les excessives bontez dont vous avez comblé les Muses en ma personne, si je n'essayois de vous en faire recevoir de ma plume les très-humbles actions de graces que vostre modestie vous a fait refuser de ma bouche. Ce n'est pas, Madame, qu'un volume entier de remerciemens puisse payer la

moindre des obligations que je vous ay ; c'est une debte à laquelle je ne pretends satisfaire qu'en publiant hautement que je suis incapable de l'acquitter, quand mesme je serois privilegié du ciel et de la fortune d'autant d'années et de prosperitez que leur en demande pour vous,

Madame,

Vostre, etc.

Lettre LVII.

A Mgr LE COMTE DE BOUTEVILLE[1].



onseigneur,

Si je vous remercie plus tard que je ne devois de l'honneur que vous m'avez fait, c'est que la vostre me fut rendue en un temps où je ne pouvois y respondre sans un notable retardement des affaires de ma conscience. Peu de gens, comme vous sçavez, attendroient cette excuse de Theophile, et beaucoup la soupçonneroient de mensonge ou d'hypocrisie. Qu'y ferois-je? C'est un effet de la calomnie de mes ennemis et de la sinistre impression qu'ils ont pû laisser de mon ame en la pluspart de celles qui sont de leur trempe ou de leur cabale. Pour vous, Monseigneur, qui, Dieu mercy, ne

1. François, comte de Bouteville, fils de Louis de Montmorency, vice-amiral de France; il mourut sur l'échafaud le 21 juin 1627.

fûtes jamais de ce nombre, si vous ne me tenez pas absolument pour un beat ou pour un faiseur de miracles à poinct nommé, je suis pour le moins certain que je ne passe point en vôtre opinion pour enchanteur ny pour athée. Tant que les traits de mes adversaires m'ont ataqué sur ma creance, je me suis mis en devoir de me deffendre, pource que je devois cet effort à la seurté de ma vie, et cette justification à la probité de mes mœurs. Aujourd'huy que ma liberté rend tesmoignage de mon innocence, la devotion et la pieté sont desormais une matiere pour moy dont je me soucie fort peu d'estre en dispute avec les hommes, pourveu que j'en sois bien d'accord avec Dieu. C'est à luy seul que je suis resolu de rendre compte de mon cœur, puisqu'après tout il n'appartient qu'à luy de nous juger selon nos œuvres, ce qu'on n'oseroit se promettre infailliblement des plus equitables juges de la terre, qui prennent souvent l'ombre pour le corps, et l'apparence pour la verité. Mais cette disgression est deja plus grande qu'il ne faudroit, et pour peu que je la continuasse, je vous ferois un petit sermon. C'est encore un reste de zèle saint que m'a donné la bonne feste. Je reviens donc à mon compliment pour vous dire qu'après avoir satisfait à la religion, il est juste que je satisfasse à la civilité, et qu'avec mes devoirs je vous rende les très-humbles actions de graces que meritent de ma recognoissance les glorieux temoignages de vostre amitié. Bien que ce soit un tresor dont la conservation me doit estre d'autant plus aysée que je le tiens purement de vostre bonté, j'avoue neantmoins que je meriterois de le perdre, si je n'employois comme je feray tousjours tous les services et tous les soins les plus assidus qui peuvent m'en asseurer la possession. Si le merite du nom illustre que vous portez m'a convié premierement à vous honorer, celuy de vostre propre personne m'y forcera desormais impe-

rieusement, et je doute avec tous ceux qui vous connoissent plus particulierement si le nom de Montmorency vous honore autant que vous le glorifiez. Pour peu, Monseigneur, que j'abandonnasse ma plume à la chaleur de mon estime et de mon zèle, elle vous feroit un panegyric au lieu d'une lettre; mais, outre que les meilleures choses du monde ont mauvaise grace hors de leur place et de leur saison, la louange et la flatterie ont encore tant de ressemblance en leurs manieres de parler et de se produire, que vous prendriez peut estre l'une pour l'autre, au prejudice de la franchise de mon humeur. J'ayme donc mieux dire aux autres ce que je pense de vous et de vostre vertu, et finir après vous avoir conjuré de me croire,

Monseigneur,

Vostre, etc.

LETTRE LVIII.

A M. L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE.

ONSIEUR,

J'appris hyer au soir bien tard, de Monsieur le baron de Peraut, qu'à son depart de Blois vous vous estonniez de mon silence sur le sujet que vous sçavez. Vous auriez raison de joindre la plainte à l'estonnement, et de m'accuser encore d'une paresse qui passeroit jusques à la stupidité, si je n'avois satisfait à mon devoir il y a long-temps, n'estant pas obligé de respondre des manquemens ordinaires d'un messager public. C'est à

luy que vous en imputerez la faute, s'il vous plaist. Peut-estre l'aura-t'il reparée; à tout hazard j'ayme mieux que vous receviez deux pacquets de moy pour une même chose, que manquer aux diligences que je dois apporter pour en faire arriver un jusques à vous, de qui je suis invariablement,

Monsieur,

Très-humble serviteur.

Lettre LIX.

A M. DE LA FOSSE

Trésorier de France.


onsieur,

L'honneur et le bon accueil que vous m'avez faits en vostre maison sont tousjours si presens à ma memoire, que je souhaiterois de tout mon cœur vous en pouvoir rendre à tout moment de nouvelles actions de graces. Je suis sans doute une des personnes du monde la plus sensible aux bienfaits, et la moins puissante aux reconnoissances, si celles du desir et de la volonté ne satisfont ceux à qui je suis redevable. Ce sont, à vray dire, les uniques biens dont je me trouve riche jusques à l'excez, et les seuls que ma mauvaise fortune me laissera tousjours, si je ne me trompe, pour m'acquiter en quelque façon de tant d'obligations que je vous ay pour l'honneur de vostre amitié. Pleust à Dieu, Monsieur, que je fusse aussi bien asseuré de vostre parfaite santé,

que vous le devez estre de ma parfaite estime pour vous, et de la passion avec laquelle je fay vanité de me dire toute ma vie,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre LX.

A CALISTE.

Comme je n'ay pas le don de deviner, il arrive souvent que mes visites sont incommodes aux personnes mesmes à qui je desirois le plus qu'elles fussent agreables; mais aussi la moindre connoissance que je puis avoir de ce deffaut me donne beaucoup de discretion à m'en corriger. Le soin estudié que vous apportastes dernierement à m'empescher de vous dire deux mots en particulier paya, ce me semble, assez mal, celuy que j'avois pris de vous porter vos estreines. Quoy que les choses qui tombent de ma plume ne soient pas bien fort precieuses, vous sçavez pourtant que la nonchalance ou la sterilité de mon esprit les a rendues tousjours si peu communes, qu'elles sont pour le moins considerables par le prix de la rareté. C'est par là sans doute que les tesmoignages de mon amour vous deviendront plus estimables, et qu'essayant de vous les rendre avec plus de moderation, vous vous trouverez d'humeur à les recevoir avec moins d'importunité et de desdain. Après avoir fait tout ce que je devois pour vous persuader l'excez de mon affection, je fay dès à présent tout ce que je puis pour me consoler de la mediocrité de la vostre. N'attendez pas que je vous nomme ingrate, le respect que je vous

garderay jusques au dernier instant de ma vie ne laisse point de place à la licence des reproches ; outre que, l'ingratitude estant la monstrueuse fille ou du service ou du bien-fait, je n'ay pas assez de vanité pour pretendre injustement à la gloire de vous avoir jamais obligée en vertu de l'un ny de l'autre. Quelque ascendant que vostre merite et mon inclination vous ayent donné sur toutes les puissances de mon ame, il est impossible que je puisse brusler plus long-temps pour un objet à qui mon feu depuis dix-huit ou vingt mois n'a pû communiquer plus de chaleur que ce qu'il en faut justement pour ne parestre pas tout de glace. Enfin c'est mon opinion qu'on peut aussi-tost concevoir un printemps sans fleurs, ou une automne sans fruit, qu'une amour sans esperance. De là vient que je n'ay pas manqué de parfaitement aymer, tant que j'ay pû raisonnablement esperer ; mais aujourd'hui que vos irresolutions, vos fuittes et vos scrupules achevent de ruyner ce que je m'estois conservé d'espoir, il est infaillible que vous me reduirez à la fascheuse necessité de me guerir par son contraire,

THEOPHILE.

LETTRE LXI.

A FEU M. LE Cte DES CHAPELLES.



ONSIEUR,

Après la permission que vous m'avez donnée de vous escrire autant que je voudrois, si la passion que j'ay pour vous n'estoit accompagnée de beaucoup de respect,

il y a long-temps qu'elle m'eust fait changer en abus l'usage de ce privilége, et que la frequence de mes despesches vous eust obligé sans doute à me le restraindre, ou, pour le moins, à vous repentir de me l'avoir accordé si ample. C'est la seule raison que je vous apporte pour me justifier plainement d'un silence de six semaines, quoy qu'il me fust aysé de vous en produire encore une autre, si je n'apprehendois de me brouiller avec....., que je n'ay pas voulu prevenir en ce devoir, de peur qu'il luy semblast que j'affectois de faire valoir ma diligence au prejudice de la sienne. Elle vous apprendra ses excuses par sa lettre que je vous envoye. Vous estes l'un et l'autre si raisonnables qu'il ne luy sera pas bien difficile de trouver grace auprès de vous. Pour moy, je me tiens si fort asseuré de celle que vous m'avez faite en m'honorant de vostre amitié, que je ne pense pas que rien au monde soit capable de m'en priver, que l'ingratitude ou la perfidie. Ce sont deux monstres qui infectent bien moins les grands deserts que les grandes villes; ils sont de tout siècle et de tout pays, et les espèces en ont tellement multiplié, qu'elles ne peuvent plus finir qu'avec celle des hommes. Bien que ces monstres soient aujourd'huy si familiers et si nombreux qu'on les pourroit quasi compter entre nos animaux domestiques, je suis neantmoins très certain qu'ils ne logeront jamais dans le cœur de,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre LXII.

A M. L'ABBÉ DE SAINT-PAUL.

onsieur,

Si vos disgraces pouvoient devenir moindres à proportion de la part que j'y prends et des plaintes que je leur donne, il est sans doute qu'une sensible diminution de vostre mal vous seroit bientost un veritable tesmoignage de mon affection. Vous m'outragez de solliciter mon bon naturel au petit service que vous desirez de moy par la representation de vostre condition presente. Sçachez que je regarde vostre misère avec pitié, mais que pour courir à son secours je ne connoy point d'autre esguillon que celuy du devoir et de l'amitié. Il y a long-temps que l'estime que je vous garde m'a rendu vostre, et que je souhaitte avec chaleur les occasions de vous en asseurer. De là vient que je n'ay pas pour vostre mauvaise fortune toute la hayne qu'elle merite. Il semble qu'en vous affligeant elle ayt eu dessein de m'obliger, puisqu'elle me donne matière de vous prouver ces veritez par quelque chose de plus utile que le desir, et de moins commun que le compliment. Je le finis donc icy pour commencer la responce que vous attendez de moy sur le sujet de vostre affaire. Je ne veux point nier que les Muses et mon bon destin ne m'ayent mis en quelque sorte de consideration auprès de Monseigueur..., puis que les bien-faits que j'en reçoy ne me laissent non plus douter de sa bien-veillance que de sa liberalité;

mais, pour n'estendre pas ma faveur au delà de ses justes bornes, je vous confesse franchement que je me promets autant de la justice de vostre demande que de la force de mon credit. Aussi, quelque facilité que vos amis se figurent au succez de vostre entreprise, je ne vous suis garant jusques-icy que de la sincerité de mes diligences. Pour les commencer de bonne heure, je fus hyer exprès à Chantilly, où Madame me fit esperer qu'elle en parleroit elle-mesme à Monseigneur, que la necessité de la guerre retient encore à l'extremité du royaume. Cette fascheuse conjoncture du temps n'est pas moins une suitte de vostre mal-heur qu'elle est une preuve du mien, veu que, malgré mes impatiences, elle me retarde de travailler à vostre repos. On croit neantmoins icy que la Cour se r'approchera bientost; je le souhaitte passionnement pour l'amour de vous. Donnez-vous cependant un peu de patience, et vous servez utilement de vostre esprit, avec promesse de ma part qu'il ne tiendra point ny à mes sollicitations, ny à mon argent (s'il est besoin), que vous n'obteniez à souhait tout ce que vous exigez de l'entremise de,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre LXIII.

A Mgr LE MARQUIS DES-PORTES.

ONSEIGNEUR,

Outre l'inclination genereuse que vous avez à servir tout le monde en general, et en particulier ceux que vous aymez, je remarque, sans cajolerie, que vous avez encore le don de le faire de si bonne grace, que les simples offices que vous rendez doivent passer pour des obligations extraordinaires à ceux qui les reçoivent. C'est en ce rang (Monseigneur) que je place tous ceux que vous m'avez rendus, et lesquels vous me continuerez, s'il vous plaist, en toutes les occasions où vostre entremise et vostre credit me pourroient estre necessaires. Je vous demande cettuy-cy pour m'acquerir l'estime des gens de bien, et celuy-là pour me conserver l'amitié de Madame..., de qui vous avez desjà esté le mediateur. Je la remercie comme je puis, et par vostre conseil et par celuy de mon devoir, du soin officieux qu'elle a voulu prendre des interests de,

Monseigneur,

Vostre, etc.

1. Le marquis des Portes, tué en duel par Bouteville en 1626.

Lettre LXIV.

A M. DU GUAS,

Gentil-homme de feu Mgr de Mont-morency.

ONSIEUR,

Je ne doute point que vous ne sçachiez desjà que le merite extraordinaire de Monseigneur, et la façon dont il m'a reçeu, m'ont obligé de me donner tout entier à ses interests, et m'attacher domestiquement à luy. L'ardent et genereux amy vous pourra dire aussi bien que moy toutes les particularitez de cette adventure, puis que c'est par son entremise qu'elle est arrivée ; mais c'est moy seulement qui vous puis dire au vray la parfaite joye que je ressens en l'esperance de vous revoir et de renouveler avec vous la chaisne de nostre ancienne amitié sur les mesmes lieux où nous l'avons si longtemps entretenue. Croyez, Monsieur, que l'eloignement ny le silence ne vous ont rien osté de la mienne, et que ma satisfaction seroit accomplie si je pouvois estre asseuré de vous retrouver avec autant de repos et de santé que vous en souhaite,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE LXV.

A M. LE Bon DE SAINT-MARCEL.

ONSIEUR,

Je ne me feray point donner la gesne pour avouer que je suis le plus paresseux comme le plus inutile de tous les hommes, pourveu que de vostre part vous confessiez aussi librement que vous estes le plus nonchalant ou le plus incivil de tous les vrais amis. Il me semble que la rareté de mes lettres vous les devoit rendre considerables, et toutesfois vous estes encore à respondre à celle que je vous fis l'esté dernier, et qui vous fut rendue par Monsieur de Variny, en la faveur duquel je vous l'avois escrite. Ce n'est pas icy mon dessein de vous quereler, mais seulement de vous faire voir que vous n'estes pas en droit de me rien reprocher sur cette matiere à nostre premiere entreveue. Au reste, je ne pretends pas que ce reproche vous soit une sollicitation à m'escrire ; je haï trop la contrainte pour vous y porter ; vivez à vostre mode, comme je suis resolu de vivre à la mienne. Vous n'aurez jamais tant de paresse ny tant d'amitié pour moy que je ne sois tousjours en humeur de vous en rendre la pareille et davantage. Vous sçavez desjà que mon destin me r'appelle en Languedoc. C'est où j'iray prendre de vostre bouche les responces de toutes mes lettres. Asseurez-vous cependant que vostre consideration fait, sans cajolerie, une des plus agreables circonstances de ma servitude auprès de Monsei-

gneur, et que vous auriez tort de n'estre pas tousjours mon bon amy, puis qu'il est vray que je suis tousjours,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE LXVI.

A SON AMY TIRCIS[1].

Puisque ma conversation est publique, et que mon nom ne se peut cacher, je suis bien ayse que tu fasses publier mes escrits, qui se trouveront assez conformes à ma vie, et très esloignez du bruit qu'on a fait courir de mon esprit. Je sçay bien que, dans l'aveugle confusion d'une reputation ignorante, on a parlé de moy comme d'un homme à perir pour l'exemple, sans que jamais l'Eglise ny le Palais ayent repris mon discours ny mes actions; et depuis qu'il me souvient d'avoir vescu parmy les hommes, je n'en ay jamais pratiqué qui ne me soyent encore amis. Tous ceux qui parlent mal de moy ne sont ny de ma conversation ny de ma connoissance. Je me puis vanter d'avoir assez de vertu pour imputer à l'envie les medisances qui m'ont persecuté. Ces outrages ne m'ont point affligé ny detourné le train de ma vie. Je sçay que les injures de ma fortune ont fait celles de ma reputation. En mon bannissement j'estois infame et criminel, depuis mon r'appel je suis innocent et homme de bien, et la mesme façon de vivre qui s'appeloit autresfois desbauche s'appelle aujourd'huy reformation.

1. Des Barreaux.

Les esprits des hommes sont foibles et divers par tout, mais principalement à la cour, où les amitiez ne sont que d'interest ou de fantaisie. Le merite ne se juge que par la prosperité, et la vertu n'a point d'eclat que dans les ornemens du vice. L'eloquence n'a plus de grace qu'à persuader le libertinage et les mauvaises mœurs. La pointe et la facilité de l'esprit ne paroist plus qu'à mesdire; estre habile c'est bien trahir. La raison est inconnue, la religion encore plus; le roy n'entend que des revoltes, Dieu n'entend que des impietez, tant le siecle est maudit du ciel et de la terre. Les gens de lettres ne sçavent quasi rien de ce qu'ils doivent sçavoir; la pluspart des juges sont criminels; passer pour honneste homme, c'est ne l'estre point. Dans ce rebours de toutes choses, j'ay de l'obligation à mes infamies, qui, au vray sens, se doivent appeller des faveurs de la renommée. Sur cette foy, je ne changeray ny mon nom ny mes pensées; je veux sortir sans masque devant les plus rigoureux censeurs des escholes les plus chrestiennes. Je ne sçache ny latin ny françois, ny vers ny prose de ma façon, qui redoute la presse ny la lecture des plus delicats (je parle pour la conscience), car du stile et de l'imagination, je ne suis ny fort ny presomptueux; et cette publication est plutost de l'humilité de mon ame que de la vanité de mon esprit. Je suis ton

THEOPHILE[1].

1. Cette lettre a été mise par Théophile en tête de ses œuvres, sous forme d'*Espitre au Lecteur*. Voy. t. I, p. 5.

LETTRE LXVII.

A MGR LE MARQUIS DES-PORTES.

ONSEIGNEUR,

Il y a long-temps que je vous aurois remercié très humblement, comme je fay, des glorieuses recommandations que j'ay reçues de vostre part, si l'adventure de monseigneur vostre nepveu ne m'en avoit empesché, par la consideration du trouble qu'elle vous doit avoir causé. Mais à present que de meilleures nouvelles nous font mieux esperer de son salut, il est à propos que je m'acquitte de ce devoir, et que je tasche pour le moins de satisfaire en quelque sorte à des obligations si peu communes par des complimens assez ordinaires, mais aussi les plus veritables qui partirent jamais de la bouche ny de la plume de,

Monseigneur,

Vostre, etc.

LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE DE CLERMONT.

ONSIEUR,

Je fus hier à vostre hostel pour y demander des nouvelles de vostre santé, qui m'est si chère, et j'appris

de deux de vos gens qu'ils avoient charge de vostre part de sçavoir l'estat de la mienne. Comme, sans flatter, l'estime que je fay de vous passe jusques à la veneration, sans mentir, ce tesmoignage de vostre souvenir me rendroit glorieux jusques à la vanité si je ne connoissois dès long-temps que vous avez des bontez excessives pour moy, qui n'ay point de plus grand merite pour vous que cette ardante et respectueuse passion qui me fait sur tous autres,

Monseigneur,

Vostre, etc.

Lettre LXIX.

A M. LE VICOMTE DE PAULE[1].



onsieur,

Outre l'inclination que vous avez à servir generalement tout le monde, et particulierement ceux que vous aimez, je remarque, sans cajolerie, que vous avez encore le don de le faire de si bonne grace, que les simples offices que vous rendez doivent passer pour des obligations extraordinaires. C'est en ce rang que je mets tous ceux que vous m'avez rendus, et lesquels vous me continuerez, s'il vous plaist, en toutes les occasions où vostre entremise et vostre credit me pourront estre necessaires. Je vous demande ce-

1. Famille à laquelle on a voulu rattacher saint Vincent, et dont il est question sous Charles VII.

tuy-cy pour m'acquerir quelque estime parmy les honnestes gens de vostre cabale, et celuy-là pour me conserver les bonnes graces de Monsieur le marquis de..... Je le remercie, comme vous voyez, et par vostre conseil et par celuy de mon devoir, du soin officieux qu'il a voulu prendre des petits interests de,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre LXX.

A M. PITARD.



onsieur,

C'est à l'entremise de Monsieur le comte de Clermont que je suis redevable du commencement de vostre estime pour moy, mais c'est purement à vostre bonté que j'en veux devoir la continuation et le progrez. J'ay veu quelques lignes de vostre main entre les siennes qui m'eussent fait prendre une trop bonne opinion de mon esprit si la reputation du vostre ne m'avoit appris, il y a long-temps, que vous estes le plus civil et le plus obligeant de tous ceux qui sçavent beaucoup. Au reste, quoy que je reçoive l honneur de vostre amitié comme une grace que vous me faites, j'ose dire neantmoins que c'est une action de justice à laquelle vous estiez en quelque façon obligé, puis qu'il est vray que ç'a tousjours esté depuis trois ans une des choses du monde que j'ay le plus impatiemment desirées. Monsieur.... vous

tesmoignera cette verité s'il ne vous l'a point desjà tesmoignée. Ce fut luy qui le premier me fit la peinture des excellentes qualitez qui vous rendent si recommandable, et c'est de luy que vous pouvez apprendre les violens desirs que je conceus dès ce temps-là d'en connoistre l'original. C'est une felicité que je ne pus gouster en cette ville, quand vous y passastes dernierement, par des malheurs et des raisons qui me font croire que celle où vous estes est reservée pour me communiquer un si grand bien. C'est donc à Paris que je suis resolu de l'aller chercher incontinent après la Saint-Martin, et cependant vous m'accorderez par advance la faveur que je vous demande de me pouvoir dire,

Monsieur,

Vostre, etc.

LETTRE LXXI.

A M. L'ABBÉ DE SAINT-PAUL.



ONSIEUR,

Vous ne sçauriez vous representer combien grande est la satisfaction que je reçoy de celle que vous doit apporter la depesche que nous vous envoyons; mais comme j'aimerois mieux perdre mon bien que d'usurper celuy d'autruy, je vous confesse franchement que je n'ay quasi point de part à cet office, et que je croirois en avoir excroqué la moitié de l'obligation si je ne declarois que vous la devez toute entiere à la diligence

de Monsieur.... et au credit de Monsieur...., qui, tout esloigné qu'il est de soixante lieues, n'a pas laissé d'opperer utilement en vostre faveur. Je croy que ce parchemin vous doit estre un bouclier impenetrable contre les outrages des gens de guerre; au moins suis-je bien asseuré que les chefs et les plus honnestes officiers y auront egard, et toutesfois je vous conseille de ne vous y fier que de bonne sorte, et d'eviter tousjours, le plus soigneusement qu'il vous sera possible, les occasions de retomber entre leurs mains, pour ce que ce ne seroit pas la premiere fois que la licence du soldat auroit prevalu sur la volonté du prince qui vous reçoit en sa sauvegarde. Si cette-cy, par hazard, n'avoit pas toute la valeur qu'elle merite, prenez, s'il vous plaist, la peine de m'en advertir de bonne heure, et je travailleray de tout mon pouvoir à vous en faire sceller une autre qui seroit, à mon advis, *si non majoris authoritatis, saltem et sine dubio melioris notæ.* Mais, pour cela, il faut attendre de necessité le retour de Monseigneur, qui depend en partie du succez de ses affaires. Celuy des vostres ne vous laisseroit rien à desirer s'il dependoit absolument des souhaits de,

Monsieur,

Vostre, etc.

Lettre LXXII.

A Mgr LE MARQUIS DE HUMIERES[1].

onseigneur,

Je viens de voir une de vos lettres entre les mains de Madame du Plessis, dans laquelle vous luy faites plainte de ma rigueur (c'est vostre terme que je vous rends). Ceux qui vous connoissent auroient bien de la peine à s'imaginer que c'est tout de bon que vous parlez, et qu'estant fait comme vous estes, vous ayez jamais sujet de reprocher rien de semblable à vos maistresses, et moins encore à vos serviteurs. Il me semble que mon silence meriteroit mieux le nom de discretion que celuy de rigueur, particulierement en une saison où vostre charge et vostre courage vous donnoient tout entier aux occupations de la guerre; mais c'est ainsi que les esprits les plus raisonnables ne sont pas tousjours les plus justes, et que les bons desseins sont quelquefois sujets à de mauvaises interpretations. J'espere que vous me ferez reparation de cette injure, et que vous aurez meilleure opinion de moy à l'advenir; cependant, Monseigneur, si j'ay manqué par respect à vous envoyer de mes nouvelles, ne croyez pas que par

1. Charles-Hercule de Crevant, premier gentilhomme de la chambre du roi, tué au siége de Royan en 1622. C'est lui qui, à Bordeaux, en 1620, reconnut le poète Tristan l'Hermite et le fit rentrer en grâce. V. le *Page disgracié* de Tristan.

negligence ou par oubly j'aye manqué à m'informer très soigneusement des vostres. Quand pour cela je ne me servirois pas des moyens ordinaires, ou quand nous serions esloignez d'une distance beaucoup plus grande qûe celle qui nous separe, vous estes d'une maison trop illustre et d'une vie trop eclatante pour croire que vostre reputation me peust estre long-temps cachée. Nous en avons veu des rayons si beaux et si purs tout ensemsemble dans la Gazette, qu'ils doivent communiquer leur lumière aux endroits les plus remarquables de l'histoire de nostre temps; je ne pense pas que ceux qui sont employez à sa composition laissent eschapper une si belle occasion de couronner vostre vertu. Si le merite de cette genereuse action avoit besoin des ornemens de la poesie, je vous offrirois de bon cœur tous ceux dont la mienne est capable, sans pretendre autre recompense de mon travail que la satisfaction de vous plaire et la vanité de faire voir à toute la France que je suis,

Monseigneur,

Vostre, etc.







EPISTRE[1]

D' ACTEON A DIANE

OU

LE CHASSEUR AMOUREUX.

C'est avec un extrême regret (très-belle et grande Diane) que je vous donne aujourd'huy la peine d'apprendre la cause de la mienne par la lecture de ces lignes, et que je contreviens à la constante resolution que j'avois prise de ne vous dire jamais que je me meurs pour vous d'une passion la plus violente du monde et la plus raisonnable; maintenant, je vous demande humblement pardon, non de la faute que je puis avoir commise en vous aymant, puis que, bien loing de m'en repentir, je fay serment de la continuer, mais seulement de la confession que je vous en ose faire. Je ne doute point que la liberté que je prends de vous declarer mon amour ne vous offense davantage que mon amour mesme, et que, suivant la coustume de celles de vostre rang, à qui les moindres actions contre le respect sont des crimes irre-

1. Cette epistre suivante d'Acteon à Diane, faite à l'imitation de celles d'Ovide, est, à mon advis, une excellente piece d'eloquence, où tous les vrays sentimens d'une amour haute, discrette et violente, sont parfaitement bien representez.

(Mayret.)

missibles, vous ne me regardiez desjà comme le plus digne sujet de vostre indignation et de vos vengeances. Toutesfois, si vous vouliez un peu suspendre vostre cholere, et ne me condamner pas avant que de m'avoir ouy, j'ose presque esperer que, vous ayant exposé les raisons qui m'ont poussé comme par force à cette audacieuse entreprise, vostre misericorde trouvera plustost occasion de me plaindre et de me pardonner que vostre justice n'aura sujet de me punir. Il est donc vray, très aimable Deesse, qu'après mille combats rendus pour la deffence de ma liberté, l'experience me fit connoistre à la fin que je luttois en vain contre la puissance de l'amour, ou, pour mieux dire, contre la vostre, puis que c'est de vos beaux yeux seulement qu'il empruntoit toute sa force : de sorte qu'abandonnant le soin de luy contester davantage la victoire, je tournay tout ce qui me restoit d'adresse et de conduite à m'empescher de faire aucune chose qui vous peust donner le moindre tesmoignage de ma deffaite. En suite de ce penible dessein, j'accoustumay si bien toutes mes actions à la contrainte, et pratiquay si bien l'art de brûler et se taire, qu'il est impossible que jusques ici personne ait penetré dans la connoissance de mon mal. Mais, comme la plus part des choses dont la prudence humaine entreprend la conduite ont plus de la moitié du temps un succez ou moindre ou tout autre que celuy que raisonnablement on s'en estoit promis, il est arrivé que je me suis trompé moy-mesme, et que les diligences que j'apportois à vous dissimuler ma passion ont esté justement des sujets de vous la declarer. Je veux dire qu'elle s'est tellement fortifiée en moy par le temps et la longueur de mon silence, qu'apprehendant avec raison que son prodigieux accroissement n'allast enfin à l'aneantissement de ma sagesse, j'ay mieux aimé la decouvrir moy-mesme à vous seule avec respect, que me mettre au hazard d'attendre qu'elle mesme se declarast à tout le monde

avec indiscretion. Il est bien vray ce qu'on nous raconte d'Alphée et de certains autres fleuves, qui par des conduits sousterrains se desrobent pour quelques jours aux yeux de toute une contrée ; mais qu'il y en ayt jamais eu qui, dès le commencement de leur cours jusques à la fin, se soient empeschez de paroistre, c'est une chose que je ne pense avoir encore ouy dire : croyez qu'il en est de mesme d'une violente affection, et, si l'on est d'accord qu'on la peut couvrir quelques fois pour quelque temps, il ne s'ensuit pas necessairement qu'on le puisse faire tousjours, ny pour tousjours. Pour moy, tant que j'ay creu pouvoir estre maistre de la mienne, je l'ay si bien empesché de se produire, que vous-mesme ne vous en estes jamais apperceue ; mais aujourd'huy que je sens defaillir mes forces, et que je me vois à la veille d'obeir à celles de mon amour, fay-je quelque chose contre le respect que je vous doy, si, cedant à la necessité, je laisse aller un prisonnier de la garde duquel je ne suis plus en estat de pouvoir respondre, et qui sans doute eust brisé ses liens avec beaucoup de bruit, si la discretion ne m'eust conseillé de l'en delivrer plustost tout doucement? A vostre advis, sage Diane, n'avois-je pas matiere de craindre que, parmy tant d'occasions de vous voir que me donne ma qualité de chasseur, il ne m'eschapast quelque souspir ou quelque regard qui par malheur eust pu faire connoistre à vos compagnes ce que je serois bien marry qu'elles soupçonnassent tant seulement? Et que sçait-on encore si, m'opiniastrant davantage à ne donner point air au feu qui me consume, il ne me fust point arrivé la mesme chose qu'à ces miserables malades qui, pour avoir trop attendu de se faire esventer la veine, tombent de fievre en chaud-mal, et de chaud-mal en resverie, qui leur gaste l'imagination, leur esblouit le jugement, et finalement les dispense du secret de leurs plus occultes pensées, sans difference aucune des

oreilles qui les escoutent? Certes, si la consideration de ces raisons est trop foible pour meriter que vostre bonté m'accorde la grace du crime de ma procedure (trop audacieuse, à la verité, pour un mortel qui seroit moins transporté que je ne suis), au moins se trouvera-t-elle assez forte pour combatre en vostre esprit l'opinion qu'il pourroit avoir conceue que le tesmoignage que je vous rends de mon amour fust une preuve de mon outrecuidance et de la presomption qu'en pareilles entreprises on soupçonne ordinairement aux personnes de mon âge. Fortifié de cette creance qui me flatte, je passeray plus librement à la continuation de mon discours, par lequel vous apprendrez, s'il vous plaist, la naissance et le progrez de la plus ardante affection et la plus digne de pitié dont on ayt jamais ouy parler. Ne craignez pas que j'abuse indiscrettement de vostre patience; je diray peu, mais je diray la verité.

Il y a justement deux ans que les premieres ardeurs du feu qui me brusle aujourd'huy si vivement commencerent de m'eschauffer. Ce fut en la plus agreable saison de l'année, un jour que, pour eviter les excessives chaleurs du soleil, je m'estois mis au pié d'un grand fresne qui fait ombrage à la fontaine des Rochers. Helas! il me doit bien souvenir du nom et de la place de cet arbre, car quelque temps après, venant à faire reflexion sur les circonstances de mon adventure, je gravay ces mesmes vers sur son escorce avec la pointe de mon dard:

Sous cet arbre, Amour en cholère
Fit venir un jeune chasseur,
Qui, fuyant les regards du frère,
Se perdit à ceux de la sœur.

Je m'estois arresté, dis-je, au pied de ce bel arbre en intention d'y rencontrer le repos et la frescheur, que je n'y trouvay pas, et, miserable que je fus, il arriva tout

au contraire que j'y trouvay l'inquietude et la chaleur que je n'y cherchois pas. J'achevois à peine de me composer en la posture qu'il faut tenir pour se delasser et se preparer au sommeil, quand un grand bruit confus de cors et de veneurs fit retentir toute la forest. Quoy que fort jeune alors, je n'estois pas neantmoins si nouveau dans le mestier qu'à la voix des chiens et des chasseurs je ne jugeasse incontinent que la beste qu'ils suivoient avoit donné le change et les avoit mis en deffaut. Je ne fus pas long-temps à sçavoir que c'estoit Diane qui chassoit : car, outre que de la grandeur de l'equipage il m'estoit facile de monter à la connoissance de celle qui le menoit, je vous vis aussitost paroistre à la queue de vos levriers d'Hircanie, et certes vous couriez avec tant de vitesse, que vous fustes quasi plustost à moy que je n'eus le loisir de me prosterner à deux genoux afin de vous adorer. L'habillement et les armes que je portois vous firent aisement connoistre ce que j'estois. Cela vous obligea sans doute à vous arrester un peu pour me demander si je n'avois point veu le sanglier, et, comme je vous eus repondu que je ne l'avois point veu, vous me commandates de descoupler deux grands chiens que je tenois en lesse, Melampe et Tygrin, tous deux extremement hardis et parfaitement bons connoisseurs, et ne bouger de la place où j'estois que je n'eusse adverty vos Nymphes de la route que vous teniez. Cela dit, vous vous en allastes, ou, pour mieux dire, vous vous envolastes, puis qu'on ne sauroit mieux comparer la vitesse de vostre course d'alors qu'au vol d'une flesche ou d'un oyseau. Quant à moy, aussi immobile que l'arbre contre lequel j'estois appuyé (et pleut au ciel aussi insensible !), je vous suivis de l'œil autant que mes regards se peurent estendre, estendant par maniere de dire avec les yeux la faute que j'avois desjà

faite avec les mesmes yeux : car il est vray, belle Diane, que, non content de l'honneur de la commission que vous m'aviez donnée, j'eus encore la temerité de lever la veue jusques à vostre visage, et de regarder avec curiosité ce que je devois seulement adorer avec crainte. Je vis un front plus poly qu'une table d'yvoire, où la douceur et la majesté faisoient ensemble cet admirable temperament dont se forme l'amour, qui n'est jamais sans le respect; je vis des yeux de qui les modestes regards repoussent l'insolence des desirs, et prescrivent des bornes legitimes aux affections que la vivacité de leur lumiere allume dans les cœurs; je vis une bouche de cinabre, d'où les paroles et les sousris ne sortent jamais que par compas; un teint d'une netteté sans exemple, et qui dans sa disposition naturelle fait honte à la blancheur des lys, mais qui, pour l'emotion où vous estiez alors à cause de votre course, avoit la mesme couleur des roses. Bref, je vis en un clin d'œil ce que tous les yeux du ciel et de la terre ne sçauroient voir en mille siecles dans un autre visage que celuy de Diane. O belle et malheureuse veue ! la vive source de tant de souspirs, de larmes et d'inquietudes, qui par l'espace de deux années ont troublé le repos de ma vie, et finalement le sujet infaillible de ma mort, si vous n'avez pitié de mon adventure ! Non que de cette premiere rencontre, non plus que de beaucoup d'autres suivantes, s'eslevast en mon ame aucune passion que l'on peust appeller amour. Ce que je sentis alors, de mesme que long-temps après, fut un certain agrement que je trouvois à m'entretenir de vos merveilles. Je prenois plaisir à me ramentevoir les paroles que vous m'aviez dites; je r'appellois aux yeux de ma pensée le glorieux estat où je vous avois veue; je ne pouvois me lasser d'admirer cette taille, ce port, cette grace, en un mot toutes ces admirables qualitez avec lesquel-

les vous surpassez toutes les autres Deesses, avec autant ou plus d'avantage que le pin surpasse les buissons. Jusques-là ce n'estoit encore qu'une simple complaisance de mon imagination, et au pis aller qu'une semence d'amitié dont la seule absence pouvoit empécher la fecondité. Mais, helas! le peu d'experience que j'avois en semblable matiere, jointe au propre malheur de ma constellation, fit que je ne m'advisay jamais de recourir à ce remede-là que la force de mon mal ne l'eust rendu inutile: car enfin, pour m'achever de perdre, n'arriva-t'il pas que les deux chiens que vous m'aviez emmenez se porterent si vaillamment non seulement à la mort de la premiere beste que vous leur vistes forcer, mais encore à la fin de quantité d'autres que vous leur fistes courre, que cela vous fust un sujet de trouver bon que je me meslasse quelquefois à la troupe de vos Nymphes; et comme j'entendois assez bien la venerie, vous agreastes de plus que je fusse entierement de vostre chasse. Il n'est pas possible de s'imaginer le contentement que je receus de cet honneur-là, non tant en consideration de la gloire que m'apportoit le privilege de vous suivre que pour me voir en possession d'estre ordinairement auprès de vous et de vous rendre quelques services. O Dieux! que la trop grande commodité de m'approcher de vous m'esloigna depuis moy-mesme! et que j'appris bien-tost à mes despens combien il est dangereux de voir plus d'un moment une beauté comme la vostre! Helas! qu'au changement de mon naturel, il me fut aysé de connoistre celuy de ma condition! Je ne prenois plus aucune sorte de plaisir à la chasse, horsmys celuy de vous y suivre. Mes chiens et mes filets, autrefois mes plus cheres occupations, ne m'estoient plus considerables qu'autant qu'ils estoient propres à vostre divertissement, et qu'ils servoient à me faciliter les moyens de vous

entretenir quelquefois. En fin, les souspirs qui me grossissoient le cœur en vostre presence, et les larmes qui m'eschapoient des yeux en vostre absence, m'advertirent trop tard que j'estois amoureux. Mon pere Aristée et ma mère Autonoé ne furent pas des derniers à s'appercevoir de ma tristesse, ny des derniers à s'en attrister. Sur tous le bon-homme Cadmus, mon ayeul, que j'avois accoustumé de resjouyr du recit de mes adventures de chasse, trouvoit bien à dire la gayeté de mon humeur ordinaire. Tous les jours que je vous avois veue, je revenois le soir au logis plus languissant, pour ce que je revenois plus enflamé. Les bonnes gens s'affligeoient outre mesure de mon ennuy. Mais quoy! la part qu'ils y prenoient n'avoit garde d'en amoindrir en moy la pesanteur. Je souffrois doublement en les voyant souffrir, pour ce que je souffrois de leur douleur et de la mienne propre. Comme ils ne sçavoient à quel accident rapporter la cause de ma langueur, ils furent contraints de me la demander, et moy contraint de la leur dissimuler, en les asseurant que je ne la sçavois pas. Combien de fois ont-ils chargé de vœux et de victimes les autels d'Æsculape, ignorans qu'ils estoient de la nature de mon mal, pendant que d'autre costé je me sacrifiois moy-mesme aux beaux yeux de Diane. Enfin, comme je n'ay jamais perdu la raison en vous aymant, elle me conseilla de chercher ma guerison dans l'absence, me faisant voir assez clairement que je beuvois par les yeux l'agreable venin qui m'empoisonnoit le cœur; que mes regards, que j'avois continuellement attachez sur vostre visage, estoient la veritable matiere qui donnoit chasque jour nouvelle force à ma passion, et bref, que, pour esteindre ce brasier que le vent de mes souspirs et l'humidité de mes pleurs allumoient davantage, je n'avois rien de plus present que de jetter de la terre dessus, c'est-à-dire

De vous quitter la place,
Et d'opposer au feu dont me bruslent vos yeux,
Cette insensible glace
Que jette dans les cœurs la distance des lieux.

Je fus long-temps sans me pouvoir resoudre à me servir de ce remede, que les mieux entendus en l'art d'aymer jugeront pire que le mal à la guerison duquel je le voulois employer. Toutefois, par un effort de sagesse extraordinaire, je me deliberay de chercher mon salut en ma fuite, et d'oster à mes yeux le plaisir de vous voir, pour empescher mon ame de vous aymer. Je priay donc mes parens de trouver bon que je me separasse d'eux pour quelques mois. L'opinion qu'ils eurent que le changement d'air et la diversité des païs divertiroient la profonde melancholie où m'avoit jetté l'excez de cette amour les fit consentir plus facilement à mon absence. Pour faire court, je m'en allay vivre parmy les Atheniens, avec ferme dessein de ne retourner jamais à Thebes que le temps n'eust guery ma blesseure jusques au poinct d'en effacer la cicatrice. Mais, après tout (chaste Diane), que ma résolution et mon voyage furent de peu d'effet! Un an passa presque tout entier sans que je vous visse des yeux du corps, et cependant un seul jour ne se passa point que je ne vous considerasse attentivement des yeux de l'ame et de la pensée. J'avois beau deffendre à ma memoire de m'entretenir de vous, beau commander à ma fantaisie de ne me representer point vostre pourtrait, et beau m'estudier à destruire ma passion avec autant de soin qu'un autre s'en fust donné pour la conserver, les plus belles heures du jour s'escouloient insensiblement en l'imagination de vos merveilles, de mesme que la pluspart des nuits vous estiez l'agreable sujet de mes songes. Helas! ce seroit bien en vain que le cerf que vous auriez blessé d'un coup de flesche dans nos bois croiroit se garantir

de la mort pour s'enfuyr en d'autres forests bien esloignées, ou qu'un malade penseroit se deffaire de sa fievre pour changer de chambre ou de lit. Comme l'un et l'autre porte avec soy la cause de sa douleur, j'avois avec moy-mesme et dans moy-mesme le trait empoisonné qui me perçoit le cœur, et l'archer qui me l'avoit tiré. Les Dieux me sont tesmoins que je n'oubliay rien de tout ce qui pouvoit terminer une maladie dont j'ay tousjours apprehendé le succez, et dont je ne me suis jamais promis que la guerison me deust venir de vostre douceur. Cependant, soit que l'amour s'attache plus fortement aux esprits melancholiques qu'aux autres, soit que ma passion, venant d'une cause immortelle, ne fust pas sujette à mourir, ou soit que les destins ayent arresté que le miserable Acteon sera le martyr et la victime de Diane, il me fut du tout impossible de vivre une seule journée sans vous avoir et dans la bouche et dans la pensée. Mon amour, ainsi que la terre, se soustenoit encore d'elle-mesme et se maintenoit par sa propre force. Il est bien vray que, si elle ne perdoit rien de sa vigueur, au moins suis-je certain qu'elle n'en acqueroit point de nouvelle, comme elle avoit accoustumé de faire auparavant que je m'esloignasse de vous. Cela me donnoit esperance que, ne pouvant pas demeurer tousjours à mesme poinct, elle deviendroit avec le temps capable de diminution, ne le pouvant plus estre d'accroissement. Certes, si le seul effort de ma raison et de ma volonté ne suffisoit pas à rompre mes chaisnes, il est hors de doute que le temps, tout lent et paresseux qu'il est, à la fin les auroit usées, si l'adventure qui depuis les a renforcées n'en eust empesché la procedure. O Dieux! que la prudence humaine est ridicule, et qu'il est malaisé de nous sauver quand les estoilles ont resolu de nous perdre! J'estois dans la grande ville d'Athenes, où je me nourrissois de la plus noire melancholie qui puisse

tomber sous l'imagination, quand la nouvelle inesperée de vostre venue y surprit generallement tout le monde, et moy particulierement, qui previs incontinent les merveilleuses inquietudes où m'alloit replonger cette rencontre. Tout le peuple estoit en joye de vostre arrivée, et j'estois le seul qui parmy les rejouyssances publiques conservois une tristesse particulière. Helas! j'avois autant de raison d'apprehender vostre venue que les autres en avoient de la souhaitter. Les Atheniens vous regardoient comme un agreable flambeau qui venoit pour les esclairer, et moy je vous considerois comme un foudre inevitable qui s'approchoit pour me consumer. Je fus deux ou trois fois sur le poinct de ne vous attendre pas. Deux considerations à la fin me firent changer de dessein : l'une, que mon absence si soudaine eust donné sujet de parler à mes ennemis, qui, trop instruits du mespris sacrilege que Penthée, mon cousin germain, a fait depuis peu du dieu Bacchus, lors qu'il institua ses premieres festes dans Thebes, n'eussent pas oublié de m'accuser de l'impieté de ma race; l'autre, que vous-mesme, n'ignorant pas que j'estois asseurement dans le pays, vous vous fussiez peut-estre offencée que je m'en fusse retiré sans rendre à vostre divinité les adorations que je luy dois, sur le temps justement qu'elle y arrivoit. Tant y a qu'avec une indicible repugnance de ma volonté, je fus contraint par la bienseance des choses de me presenter devant vous. Je vous vis donc; mais, ô bons Dieux! je vous vis tout autrement et tout autre que je ne vous avois jamais veue. Vous me semblastes avoir ce jour-là plus de grace, plus de majesté, plus de merveilles et plus de divinité qu'auparavant. Il est croyable avec beaucoup de vray-semblance que, si mes yeux vous jugerent aymable au delà de l'ordinaire, ce fut par la mesme raison qui fait qu'après une longue et profonde obscu-

rité la lumiere nous paroist plus agreable que de coustume, plustost que par aucun accroissement de vostre beauté, à qui ny le temps ny les lieux ne sçauroient donner aucune chose, comme ils ne luy peuvent rien oster. Jugez, de grace, si, vous revoyant avec de nouveaux attraits, je ne conceus pas aussi de nouveaux desirs, et si mon amour, dont les regards sont la nourriture, après une abstinence de tant de mois, se peust empescher d'en appaiser sa faim, pour ne dire pas de l'en assouvir. Enchanté du plaisir de vous regarder, je laissois boire à mes yeux le philtre enpoisonneur qu'ils puisoient dans les vostres avec la mesme ardeur et le mesme succez que le cerf alteré se plaist à boire les eaux qui lui coustent la vie. Bien-tost après, à cause que la saison n'estoit gueres propre à la chasse, le repos de la solitude vous attira dans la delicieuse vallée de Tempé ; je me resolus incontinent de retourner à l'exercice de mon premier remede, afin d'effacer au moins en vostre absence ce que vostre fatale presence m'avoit imprimé de nouvelles imaginations. En effet, j'eus bien assez de resolution pour vous laisser partir, mais je faillis à n'avoir pas assez de force ny de courage pour supporter les ennuis qui m'accueillirent en foule après que vous fustes partie. Toutes les comparaisons des plus cruelles peines que la justice des enfers ordonne aux ames les plus criminelles ne sont pas capables d'exprimer la grandeur de celles que je souffris alors et que j'ay souffertes depuis toutes les fois qu'il ne m'a pas esté permis d'estre auprès de vous. Il me suffira de vous dire que je ne trouvay point d'autre soulagement à ma tristesse que de vous aller voir. Alors veritablement je m'apperceus que mon amour s'estoit bruslé les aisles qui luy servirent autrefois à vous quitter, et que desormais il n'en devoit plus avoir que pour vous suivre. Je vous ay voulu raconter toutes ces particularitez de ma

fortune, afin que vous connoissiez par quelles routes et par quels degrés le sort m'a voulu conduire au sommet de la plus haute affection qui fut jamais conceue, et que je ne me suis point embarqué de gayeté de cœur ny par outrecuidance sur une mer où, sans une grace particuliere de vostre bonté, je ne puis attendre que le naufrage, ny me proposer un meilleur havre que la mort. Voilà, belle et grande Diane, la naissance et le progrez de mon amitié, heureuse ou mal-heureuse au fils d'Aristée, selon qu'il vous plaira d'en determiner le succez. Pour moy, je ne pense pas qu'avec les circonstances qu'elle a, telles que d'estre toute pour vous seule, toute respectueuse et toute grande, vous y puissiez remarquer aucun deffaut (horsmis celuy de ma naissance et de ma fortune) qui vous oblige à la rejetter. Il est vray que la distance de nos conditions est infinie, et que, si l'on cherchoit ce que je suis au prix de ce que vous estes, on trouveroit justement que je ne suis rien; de là vient aussi que je vous ayme sans pretention aucune de recompense. Quand je vous offre mon cœur, je ne doute point que l'offrande ne soit indigne de la majesté de l'autel. Avec tout cela, neantmoins, je veux esperer qu'ayant egard à la pureté de l'hostie, vous n'en refuserez pas le sacrifice, si vous en meprisez le sacrificateur, non que je ne sçache bien que la mesme puissance qui me gouverne aujourd'huy a autrefois approché des extremitez aussi reculées que nos fortunes sont inegales. L'Amour a verifié cette merveille en son propre sang, faisant trouver de la proportion entre sa mere et le beau chasseur Adonis. Le froid et melancholique Endimion, tout pasteur qu'il estoit, a receu mille fois des visites et des baisers de la Lune sur la montagne de Latmos. Combien de fois la jeune femme du vieil Titon a-t'elle ouvert les portes de l'Orient plutost qu'il ne falloit pour satisfaire aux ordres de la

nature, afin d'aller s'entretenir avec Cephale ! Sans alleguer ici le ravissement d'Orion, à qui son affection et son credit font avoir place entre les astres, cette belle communiquation du Ciel avec la Terre n'a pas esté moins en usage parmy les Dieux que parmy les Deesses. Vous-mesme n'en avez-vous pas veu les effets en l'adventure de Caliste, que j'estime plus glorieuse pour avoir eu l'honneur d'estre une de vos Nymphes que pour l'advantage qu'elle possede de luire maintenant parmy les estoilles? Et sans tirer des authoritez de plus loin que vostre race et la mienne, vostre frere unique Apollon n'a-t'il pas recherché les embrassemens de Cyrene, mon ayeule paternelle? Où ne l'a-t'on point veu courir et souspirer après la dedaigneuse fille de Penée, qui, pour l'invincible dureté de son cœur, avoit merité de laisser plutost la depouille de sa beauté sous l'escorce d'un chesne que d'un laurier? Je vous dis toutes ces choses afin de vous representer que je ne suis pas le seul petit buisson sur qui l'on a veu descendre le feu du Ciel, non pas à dessein de vous persuader de vous dispenser en ma faveur du rang et de l'humeur que vous tenez. Ce que vostre clair jugement, à qui rien n'est impenetrable, ne pourra point donner à la raison, difficilement l'accordera-t'il aux exemples. Quand je vous propose ceux de l'Aurore ou de Venus, mon intention n'est pas de vous obliger à les imiter; je ne demande pas que vous vous abbaissiez jusques à moy, mais seulement que vous me permettiez de m'eslever jusques à vous sur les aisles de mon amour. Estant tout de flamme comme elles sont, ne dois-je pas estre asseuré qu'elles seroient assez fortes et assez promptes pour me porter en un moment au dessus de la plus haute sphere où vous puissiez jamais monter, quand le mespris de la bassesse de la Terre vous la feroit abandonner? Nous parlons hardiment des choses qui sont en nous et que nous sentons jusques au fonds de l'ame :

c'est pourquoy je ne croiray point me tromper quand je diray que ma passion est justement proportionnée à la grandeur de son sujet, et qu'elle est peut-estre l'unique en son espece de qui la vanité n'excite point les mouvemens. Je jure par tout ce qu'il y a de plus saint dans l'un et dans l'autre monde que vostre puissance et vostre condition sont les dernieres graces que j'ay tousjours considerées en vous. Tout mortel que je suis, je ne vous ayme pas tant pour ce que vous estes Deesse que pour ce que vous possedez toutes les eminentes vertus qui vous rendroient digne de l'estre si vous ne l'estiez pas. Et quand, par une prompte et prodigieuse revolution des choses, la Fortune m'auroit mis aujourd'huy sur la teste la couronne de tout l'univers, avec absolu pouvoir de commander à toutes les nations de la terre, toutes les nations de la terre me verroient aujourd'huy descendre de mon trosne pour en faire le siege de vos pieds. Si ma satisfaction m'estoit plus chere que vostre gloire, il me seroit à desirer que de tant d'excellentes qualitez dont vous estes douée celle d'estre grande se peust rayer du nombre; de toutes les autres vous m'attirez, avec celle-là vous me repoussez. Vostre grandeur est un colosse qui me fait peur et dont l'excessive hauteur ne peut avoir aucun appas que pour les temeraires ou pour les geants. De moy, qui suis encore à comprendre la sotte vanité d'Ixion, je souhaitterois de toute ma volonté que, ne pouvant estre esgal à vous, vous devinssiez vous-mesme esgale à moy, si l'accomplissement de ce vœu ne faisoit point d'outrage à vostre fortune : car, si dans cette egalité de nos conditions je n'estois asseuré de m'acquerir vos bonnes graces, j'aurois pour le moins esperance de les meriter par mes services, et raison, en tout cas, de vous accuser d'ingratitude; ce que je ne puis faire avec justice s'il est vray qu'en la distance où nous sommes, rien qui parte jamais de moy ne puisse

arriver jusques à vous avec pouvoir de vous obliger. Vous jugez bien (sage Diane) par la force de ces raisons que l'Ambition n'est point la nourrice de mon amour, de mesme que l'Orgueil n'en fut point le pere, ni l'Outrecuidance la mere. Combien de fois ay-je dit, parlant à mes pensers :

> O pensers! malgré moy devenus trop superbes,
> Qu'en vostre plus grand vol il vous sieroit bien mieux
> De ne pas esgaler la bassesse des herbes
> Que de vous elever à la hauteur des cieux!

La plus fascheuse de tant de craintes qui me travaillent est que vous ne vous imaginiez que je recherche vostre bienveillance pour en profiter, et m'ouvrir la porte à des honneurs qui me rendroient considerable parmy les miens au delà de ce que je le puis estre par ma naissance. Mais, à cela, faites-moy la grace de croire qu'un si lasche artifice ne me tombà jamais dans la pensée, et que si, par une extraordinaire metamorphose, de puissante Deesse que vous estes, vous veniez à n'estre plus qu'une simple bergere ayant tousjours les mesmes dons d'ame et de corps que vous avez, j'aurois encore la mesme disposition que j'ay tousjours eue à les adorer. Ce que je dis est si veritable que je n'apprehenderay point de faire priere à Jupiter de me precipiter d'un coup de tonnerre dans les enfers au cas que mes paroles ne se trouvent d'accord avec mes sentimens. Vous servir et vous adorer sont les seuls advantages que je pretends tirer de ma passion. La plus grande richesse que je vous demande, c'est la liberté de souspirer pour vous jusques à la mort; et pour tout excez de faveur, la permission de vous entretenir quelquesfois de mes peines. Cettuy-cy despend absolument de vous; pour celuy-là, il est bien en vous de me l'accorder, mais hors de vous de me le refuser : car, quand vous

seriez mesme si deraisonnable que de me commander de ne vous aymer plus, il me seroit impossible de vous obeyr. Non, non (belle Diane), dans la parfaite resignation que je vous ay faite de mes volontez, celle de contrarier à la vostre en pareil commandement a tousjours esté la seule que je me suis reservée. Au demeurant, ne pensez pas me rendre la guerison par la privation du sujet d'où procède ma maladie. Je vous ay desjà protesté que l'eloignement est un remede infructueux pour moy. Après l'experience que j'en ay faite durant le cours de plus d'une année, j'en puis parler asseurement : ma passion est parvenue à tel degré de hauteur qu'il ne se trouve plus desormais de milieu pour moy entre cesser de vivre et ne vous voir pas. Faites mieux : si vous ne voulez pas commander à vostre douceur de me consoler, deffendez pour le moins à vostre rigueur de me desesperer; souffrez seulement par compassion que le feu qui me brusle acheve de me consumer auprès de vous, avec cette asseurance et cette condition que voicy la derniere importunité que vous en recevrez jusques à la fin. Vous ne devez pas faire difficulté, ce me semble, de vous accorder à ma priere : car, outre que cette faveur me tiendra lieu de grace et de recompense; le terme de vostre patience ne sera pas long, puisque celuy de ma vie, à laisser simplement les choses comme elles sont, ne sçauroit estre que fort court. Il est certain que les violentes affections de l'ame agissent violemment sur le corps et jettent la santé hors de son assiette. La passion que j'ay pour vous m'a tant de fois et si long-temps echauffé le sang qu'elle m'a pu causer une espece de fievre lente, dont les accez redoublent reglement en vostre presence. De là procede cette extraordinaire langueur de corps et d'esprit qui se remarque en ma personne, au grand estonnement de ceux qui m'ont conneu pour un des plus actifs de mon âge, et par là

s'augmente en mon humeur la naturelle disposition que j'ay tousjours eue à la melancholie : de telle façon que je ne suis pas seulement insupportable aux autres, mais encore à moy-mesme. Il y a long-temps que j'ay perdu le repos du lict et que le plaisir de la table ne me touche plus : aussi n'ay-je pas aujourd'huy la quatriesme partie des forces que je soulois avoir, et je doute raisonnablement qu'il m'en reste assez pour vous suivre à la chasse et me tenir en mon devoir devant vous. L'autre jour je me regarday dans une fontaine, où je m'estois plutost arresté pour resver en liberté que pour me raffraischir, et certes je vis un visage si maigre et si deffait que j'eus de la peine à le reconnoistre pour mien. Avec toute la verdeur de ma jeunesse, je suis desjà presques aussi sec que le bois de mon arc, ou qu'un arbre que la foudre a couru depuis le faiste jusques à la racine. Cependant ne prenez pas mes paroles pour des termes et des hyperboles ordinaires à ceux qui se plaignent d'amour : ce que je raconte est justement ce que je sens, si pour le moins ce que je sens se peut justement raconter. L'experience vous fera voir que c'est icy la veritable description du veritable estat de ma vie, non point une peinture faite à plaisir avec les couleurs et les rehaussemens de la poesie. Helas! si vous avez envie de vous deffaire de moy, il n'est pas necessaire que vous fassiez tonner sur ma teste, ou que vous me passiez à travers le cœur toutes les flesches de vostre carquois : celle que j'y porte desjà ne suffit que trop à me donner la mort. Laissez faire l'Amour et la Tristesse ; ils se sont opiniastrez à loger chez moy depuis deux ans : je puis repondre de leurs actions. Ce sont deux hostes, ou, pour mieux dire, deux ennemis domestiques qui sortent rarement d'une maison qu'ils ne l'ayent renversée et mise en cendre, pource que l'un y travaille incessamment avec la sappe et l'autre avec le feu. Mais

à quelle sorte de discours me laissé-je emporter! Je ne prends pas garde que, pendant que je desespere de mon salut, je vous fay la plus grande injure du monde en me deffiant du secours de vostre bonté, comme si pour moy seul vous vouliez perdre cette haute et divine vertu que vous avez tousjours possedée en pareille eminence que les autres. Pourquoy ne croiray-je pas aussi-tost que vous me serez pitoyable, et que, ne doutant point de la pureté d'une affection que vous avez fait naistre, vous contribuerez enfin quelque chose du vostre à sa nourriture? O Dieux! si par un excez de misericorde et de pitié, au lieu de vous courroucer contre mon amour, vous luy donniez plutost ce courage qui ne luy peut venir que de vostre part et cette noble asseurance que doit avoir un enfant né de pere mortel pour oser entretenir une Deesse de vive voix et l'appeller sa mère, est-il quelque felicité dans le ciel et sur la terre qui soit d'assez longue estendue pour ne pas demeurer au deçà de la mienne? Il me semble vous avoir ouy dire que tous les hommes vous estoient suspects pour ce qu'ils estoient tous prophanes ; je m'asseure que, si vous les connoissiez tous parfaittement, vous restraindriez la generalité de cette regle, et que vous en parleriez desormais avec exception. Au reste, ne vous imaginez pas, s'il vous plaist, que, pour estre indigne de la moindre de vos faveurs, je ne sois capable de la recevoir, quand au delà de mon esperance et de mon merite il vous arriveroit de m'en vouloir gratifier. Je ne suis pas de ceux à qui l'excessive joye oste le jugement, et la familiarité le respect. Plus je reçoy de benefices d'un autel, et plus j'y fay brusler d'encens. Je n'ay jamais ignoré que le secret est l'ame de l'amour, et que les bien-faits qui viennent de sa main sont d'une nature tellement differente de tous les autres, que c'est beaucoup d'ingratitude et peu de courage à quiconque

les a receus de les publier. A cela près (très belle et très grande Diane), ne craignez point de me donner des preuves de vostre bienveillance, s'il advient quelque jour que la consideration de mon amour sans exemple vous force d'en avoir pour moy. Croyez que je n'auray pas moins de discretion à recevoir les presens du ciel que de patience à les attendre, et qu'ayant resolu d'accommoder toutes mes volontez aux vostres (pourveu que vous ne veuilliez point la ruine de mon affection), je vous rendray tousjours une si parfaite et si respectueuse obeyssance, que vous n'aurez point sujet de vous repentir d'avoir sauvé la vie au miserable Acteon.

Acteon cacha cette lettre dans le collier de son fidelle Tigrin, de façon toutesfois qu'elle paroissoit assez pour donner de la curiosité à Diane ; et comme ce chien estoit celuy que la Deesse aymoit davantage, et à qui elle faisoit plus de caresses, il ne manqua point de la luy porter, ny elle aussi de la voir, suivant l'intention de celuy qui l'avoit escrite. Sa metamorphose nous apprend le succez de ses amours.

Ceux qui font profession de se connestre aux belles choses, et qui sçavent que chasque genre d'escrire a son caractere tout particulier, remarqueront sans doute, à l'advantage de mon autheur, la judicieuse difference qu'il a voulu mettre entre le style de la lettre, qui doit estre simple et coupé, et le style de l'epistre, qui demande plus d'ornement et plus d'estendue. C'est ainsi, pour le moins, qu'en ont tousjours usé les meilleurs maistres de l'eloquence grecque et romaine, soient poëtes, soient orateurs.

(MAIRET.)

SUIVENT

LES

LETTRES LATINES

DU MESME AUTHEUR.



EPISTOLA I.

VALLÆUS THEOPHILO SUO.

Non quo me in animum revocem tuum, mi Theophile (quis enim unquam oblitus sui?), sed ut ad me rescribas tibi scribo; non enim quidquam de te nisi à te volo. Avet animus scire quo te tandem tua fata vocant, et si Gallia nostra te incolumem potiri volet, aut si aliqua beatior terra exulem, imo florentem habebit Theophilum. Quo res cumque cadet, unum et commune exilium,

Una quies ambobus erit.

Quam primum poteris ad me scribas velim, ne litteræ tuæ me offendant redeuntem. Quod ad me attinet, satis bene mihi est, et quantum potest sine te; inter enim

. . . . horrentia late,
Culmina, et æterno damnatos frigore montes,

ardorem ex nive collegi. Dii boni! quantus in tenera virgine et vultus et animi candor! sed coram, plura; tu vero, si quid me vis, facies certiorem. Intra dierum duorum spatium tibi me sistam; interim vale, mi Theophile, et tui amantissimum Valleum semper dilige.

Rigomaci II. Cal. octob.

EPISTOLA II.

THEOPHILUS VALLÆO SUO.

Tædet, mi Vallæe, non tui, nam tædet morarum tuarum. Quid ad me tenera tua virgo, et illius, ut ais, vultus et animi candor? Tu minimè candidè mecum agis; deseruisti exulem, et adversæ fortunæ meæ ludibrio absentiam quoque tuam adjecisti, neque pateris injuriam meam modo, sed auges vehementer; non ita complures amici mei quemadmodum tu, sortem meam aversantur. Instat sollicitè et Regi et judicibus meis Dominus meus de Lyancourt, et crebris epulis amicus noster Dominus Luilier, quæ tu debueris solatia nobis exhibet. Qua tu opera, quæso, aut officii aliquod, aut amoris specimen præbuisti? Amas me equidem, et planè constat, sed amari te nimium securè intelligis (*et tu ne veux pas revenir*).

Nec venit ante suum nostra querela diem.

Nisi te redeuntem nostra offendat Epistola, me tuæ litteræ nisi abeuntem non consequentur. Indictum est pridem exilium, et concessa colligendi sarcinis spatia excessere totos sex dies: nunc latitare cogor, noctua sum; hodie apud Lulerium expecto noctem quæ me ducat ad alium; non tibi semper Theophilo quamvis tuo et violente frui licebit. Sed parce misero etiam indignanti. Si me amas salvus sum. Iterum vale et tuos comites meis verbis quantum libuerit salutato.

EPISTOLA III.

THEOPHILUS DUCÆO SUO.

Mitto tibi cytharam, non unde petieras, sed hinc ex proxima vicinia mutuatam: ni illa arrideat, suppetet alia. Non stabit per me quin omnibus machinis expugnentur morborum tædia, et si quid ad hujusmodi solatia noster conducit aspectus, hodie periculum faciam. Benè vale et me ama.

EPISTOLA IV.

AD DOMINUM LULERIUM[1].

Excessit nuper ædibus nostris, valetudinis causa, Ducæus; solus agit et æger, ac depellendo otii sui fastidio cytharam à me obnixè flagitat. Si qua tibi suppetit unde id ei solatii exhibere possis, exple, quæso, illud desiderium amantissimo utrique nostrum, ut arbitror, adolescenti. Cæterum retulit mihi tuis verbis de sero... reditu. Illæ moræ, ne quid mentiar, anxium me habent. Tu me, quæso, certiorem facito unde id acceperis infausti nuntii, et frater tuus num advenerit me mone. Est enim, ut de eo quoque apud te conquerar: irrisit quippe temerarias quasdam lineas quibus illi apud te salutem scripseram. Tu bene vale et me ama, neque ulterius criminales hospi-

1. C'est ce même Luillier, son ami, dont parle la deuxième lettre, et chez qui se cacha long-temps Théophile.

tes nostris epulis adhibito; ego eos morum meorum exploratores conjicio, et, coram magistratibus, tunicis tam captus sum quam in vinculis; nihil est tamen quod rectè agenti et parcè loquenti ab ipso Catone cavendum sit aut timendum. Sed coram hujusmodi testibus, qui judicum saltem imaginem ferunt, si personam non sustinent, vixdum benè superati periculi, extinctique rogi, memor animus in sales et jocos excurrere liberè, aut frontem curis solutam explicare non audet. Quid ergo mirum si quod præteritæ captivitatis amaritudinem auget, et præsentis libertatis dulcedinem minuit; etiam inter epulas aversetur aut impatienter ferat? Patere, obsecro, molestos istos codicillos, et nihilo secius amantissimum tui Theophilum diligito.

EPISTOLA V.

AD EUMDEM.


liquot amicis totum jam triduum intentus, vix me ipso potitus sum. Jam demum redit libera libertas, quæ mihi istius schædulæ copiam facit. Suave est et pergratum, nostrum tibi otium impendere. Si id tua negotia patiantur, rederem tibi rerum mearum et omnium cogitationum etiam rationem effusissimis litteris, at multo charius haberem id tibi colloquio exsequi. Incipit urgere me vehementer tui desiderium, et, licet tui recordatione minùs quietæ mihi labantur dies (afficior enim graviter absentia tua), nolim tamen ullum fluere momentum, sine aliqua imagine quæ mihi tui convictus gaudia identidem representet. Quoties de Vallæo, fere toties de te memini et de utroque æqua planè æstimatione cogito: gratulor fatis meis quod eadem nota ingeniorum nostrorum divinos

spiritus à cæteris mortalibus discreverint, et sive ille error naturæ sit, aut ludus, ego pro summo beneficio habeo :

Neque hæc sine numine Divum
Eveniunt...

Cæterum magis magisque propagatur in nobis Catholicæ pietatis amor, et diebus singulis ad altaria et mentem et genua flectere jam cessit in voluptatem; uno verbo Theophilus sum. Nisi dum ista scribo advenisset repentè nuntius, instare ædibus meis epulones significans, advolabam tibi, impatientissimis oculis scrutaturus quid mihi tuus vultus de mea tuaque valetudine prænuntiasset; arrisisset certe, et quam primum te adire concedetur, comiter excipe tui cupidissimum Theophilum. Scripsi 3. Idus Octobris, anno a partu Virginis Matris Dei 1625.

AD EUMDEM.

EPISTOLA VI.

Excessit ultima expectationis hora, et tu solus votis omnium desideraris, ad consummatam epularum hilaritatem; veni igitur, aut potius advola. Sin minus, tui loco nobis Hispanum, quod promisisti, vinum mittito, ne utrinque feceris irritam fidem. Quod minus steteris pollicitis, haud mirum erit, si te de vulgari amicorum nota censendum existimes; at mirum est tamen quoniam te hactenus amicissimum præstitisti. Nulli mihi convivæ præter te expectabantur. Quod vero de antiquitatis reverentia causaris, fluxum est et futile, nostrum ille si prohibeat convictum et victum auferat. Vale.

VALLÆO SUO AMANTISSIMO.

EPISTOLA VII.

Scripseram ad te paulo iracundius, quod deseruisses exulem et ultra pollicitum tempus, absentem acrius increpabam, at bono fato interceptæ sunt contumeliosæ illæ litteræ quæ tibi si me amas (at me amas profecto) molestiam erant exhibituræ. DD..... ad me hodie venere et, mihi de tuo reditu et prospera valetudine nuntiantes, haud mediocri me affecerunt voluptate. Ingratum est tamen quod in remotioribus hæres locis, et ultra triginta leucas distare adhuc Vallæum meum ægre ferrem aut incusarem, ni excusaret secessus tui causa. Moribundo quod assides patruo non queror, sed gratulor; nam licet tuæ moræ me semper anxium habeant, laudo tamen humanitatem tuam, et, si quid meæ preces apud te valent, ægrotum obsecro ne deseras donec convaluerit. Ego, si medicus essem, præsto tibi cum arte mea adfuturum non dubita. At me ipsum ut curare possim non parvæ est operæ. Bene vale... præclare mecum agit et omnifariam præstat se tui meique amantissimum. Epulis et epistolis frequenter agimus, sed nunquam sine tui desiderio; iterum vale et me ama. Scripsi duodecimo calend. novemb., anno a partu Virginis Matris Dei 1625.

AD DOMINUM DE LA PIGEONNIERE.

EPISTOLA VIII.


uam terse et emendate scribas, quam religiose amicos colas, quam præclare de Theophilo etiam exule cogites, docuit me epistola tua ad Vallæum, ac totam mentem insolito gaudio pertentavit. Petis ab eo ut totam rerum mearum seriem tibi explicet; nosti mollem et desidiosum adolescentem nullum, nisi in voluptates suas, momentum impendere. Miror unde tantillum latinitatis in tam lubrico ingenio hærere possit. Est tamen, in tanta scientiarum incuria, et juris et philosophiæ et humaniorum litterarum peritissimus (natura enim fecit eruditum); mihi vero, si quid genius indulserat nascenti, pertinax adversæ fortunæ meæ livor aut eripuit aut sepelivit. Si quando vacat aut licet de nostris ærumnis conqueri, habebitis ingenti volumine totam vitæ meæ syntaxim explanatam. Interim nova identidem infortunia de præteritis nec gemere nec meditari sustinent. At ego, sive felix, sive miser, tuus sum, sed felix si tuus. Bene vale et me ama.

AD DOMINUM LULERIUM.

EPISTOLA IX.


allæus noster (qui fuit olim meus) plusquam par est sibi licere putat, et intempestivam ni fallor superbiam captat. Tam egregiam et corporis et animi formam, quo studio et reverentia sim prosequutus hactenus novit. Ita me cum

illo gessi ut, præter cæcum obsequium et nimiam adulantis animi mei facilitatem, nihil est prorsus quod illum lædere aut me pœnitere debeat. Ille tamen tanquam aut odisset improbum, aut fastidiret importunum, insurgit nonnunquam in verba et vultus meos adeo petulanter, ut impudentem se fateri aut inimicum profiteri necesse sit. Nescio an heri adverteris quanta ferocia philosophicas illas nugas adversum me tutari se significaverit: incautus adolescens ob hujusmodi deliria, mentis bonæ securam libertatem pro inscitia ducit, et quidquid garrire docet, scientiæ opus existimat. Miratur et magni facit personatum illum libellum quem novus author de veterum philosophorum scrinio tanquam centonem suffuratus est. Quid mea refert, quid aut iste aut prisci omnes de mundi causa investigaverint, cum plane constet nihil illos de tanta re compertum unquam habuisse? Scholarum sunt ista ludicra et mercenariæ pædagogorum fraudes. Ego homines his artibus eruditos, aut meliores aut fortiores evadere nunquam crediderim; atque inter temulentorum loquacitatem et argutatorum strepitum parum interesse reor. Pudet me, cui unum aut alterum duntaxat volumen legisse contigit, in nullum fere librum incidere, cujus opus ab authore meo non videatur repetitum. Conspectum est pridem quidquid cœlitus intueri nobis natura concesserat; qui maximam in hujusmodi secretis merentur fidem, eos esse putem quorum studium circa cœlorum motus et astrorum speculationem versatur. At illi, quam se intricent, quam variis erroribus sibi cæterisque succum faciant, quam incertis vaticiniis credulam hominum curiositatem et foveant et eludant videre est. Ego hactenus feci. Id te obsecro Vallæum nostrum, qui meus fuit olim, iterum atque iterum mone, seque omnibus adulterinæ scientiæ involucris totum expediat. Id solum meditetur quod quietum

spectat. Corpus et animum curet assidue, sibi studeat, mihi ne ulterius obstrepat; tinniunt etiam nunc aures mihi hesternis aliquot conviciis quæ, licet ore mussitante et fractis vocibus, intima cordis tamen perruperant; acriore hac sævitia mihi sibique consulit; namque illius odium et iras, neque meus amor unquam ferre, nec mea virtus mitigare unquam sustinebit. Donec ille a me amabitur, nisi me amet, infelicem utrumque puta. Tu perge ut cœpisti in ea tui convictus suavitate, et interpone dissidiis nostris illam comitatem, qua nos una cum fraterculo tuo complexurum ultimis votis pollicitus es. Bene vale.

AD ERUDITUM VIRUM DOMINUM BERTIUM[1]

EPISTOLA X.

Expecto diligentiæ tuæ fructum ea hora quam indicasti. Gratum erit, Domine, intelligere quam minime perperam beneficium in te conferat. Perexiguum id sane; quod parcius magnificentia tanti principis utaris, neque illius neque meum vitium est. Si tibi aut hero suo gravis est puer Æthiops, tradite mihi alendum, sin meliori fortuna dignum arbitramini; nihil moror quominus alibi mancipetur. Vale.

1. Le savant Pierre Bertius, né en Flandre en 1556, professeur de philosophie morale à l'Académie de Leyde, nommé par Louis XIII professeur royal de géographie. Il mourut à Paris le 3 octobre 1629. Il a composé un grand nombre d'ouvrages.

AD EUMDEM.

EPISTOLA XI.

Statim atque surrexerit Dominus meus, illi tuis verbis splendidum illud munus, quo me licet immeritum dignatus es, offeram, et si quid tuis laudibus ex mea commendatione possit accedere, præstabo sincere quidquid ab homine amicissimo, et virtutis tuæ studiosissimo cultore expectare fas est. Cætera quæ jubes exequar, neque per me stabit, quominus tantum virum meus Mæcenas, qua debet munificentia, semper foveat. Bene vale et tui observantissimum Theophilum ama.

AD CARISSIMUM VALLÆUM.

EPISTOLA XII.

Quæso te, Mœlibeum nostrum ad me mittito, et revoca, si possis, in memoriam illum Senecæ locum, ex quo me plagiarium suspicamini. Vix contigisse puto, ut idem sensus in tam dissimiles inciderit animos, neque cuiquam præter oculis meis de eo casu fidem faciam. Post hesternam cœnam, quum multum obtusus garrulitate vestra me domum reciperem, exhilaravit mihi mentem, faustum de Pyramo meo nuntium, qui maximo universæ prorsus aulæ fuit exceptus applausu. Id demum mibi datur

vitii, quod nimia vi carminum correctæ[1] spectatorum mentes minus comœdiæ quam funeribus interfuisse conquerantur. Rex preclare de me cogitat, sed cogitat solum. Dux ipse[2] captivitatem meam faventer colit et libertatem segnius sollicitat. Veretur, puto, ne eo uti nolim si carere possim, et miserum me mavult habere quam nullum. Ille tamen si bene nosset ingenium meum, id daret operæ, ut quam promptissimo beneficio diutissimæ me servituti addiceret. Quam minime sim nequam, quamque parum proficiat mecum caute agere tu nosti et semper nosciturus es. Bene vale.

AD EUMDEM.

EPISTOLA XIII.

Expectamur ad prandium apud militarem illum senem, de quo tam magnifica olim audisti. Tu ne desere vadimonium et solo contubernali tuo comitatus veni. Opperior vos hic aut carpentum tuum, quo ad vos devehar : asseverabat heri maris præfectus nos intra triduum tandem abituros. Sic ab ignibus ad undas vocor, sed Deus adjutor meus :

Namque erit ille mihi semper Deus.

Scripsi pridie idus novembris, anno a Redemptore nato qui supputatur millesimus sexagesimus vigesimus quintus.

1. Le texte porte ce mot *correctæ;* nous proposons *correptæ.*
2. Le duc de Montmorency.

AD DOMINUM LULERIUM.

EPISTOLA XIV.

Ne quid infirmitatem stomachi causeris, invito te ad comœdiam tantum, quod tibi aurium non oris oblectamentum erit. Heri apud nos Dionysia fuere, et dilata in hodiernum diem Pyrami nostri scena monet iterum in cubiculum meum aliquot coepulones convocari. Si qua pridie festivitate erant, eadem pergunt. Haud te pœnitebit illorum alacritati vultum saltem tuum accommodasse. Ego me tibi tot dies non visum, aut negligi aut fastidiri puto. Bene vale et me ama ut valeo et te amo.

AD CAROLUM SANGUINUM.

EPISTOLA XV.

Nuntiatum est mihi, adolescens carissime, fratrem tuum nuper è Turonibus accepisse nonnullos versus in honorem meum editos. Eos si tu quam primum mihi reddendos curas, pergratum facies, neque me vulgari afficies voluptate, si ante discessum meum huc te conferas. Etenim te insalutato iter longinquum inciperem invitus. Vidissem te frequentius, nisi apud homines habitares mihi multis nominibus invisos. Expecto te, qua hora jusseris, in ædibus Monmoranciacis; adesdum hodie: cras enim me perperam convenires. Bene vale et me ama. Si mihi li-

ceret ad te aditus, nulla mora quin te protinus viserem; nolo tamen, negante medico et resistente morbo, per adeo nebulosum aerem nos convenias. Nescio quid mihi venerat in mentem tanta pertinacia hesternum tuum alloquium concupiscere, vel solo aspectu tuo cœnaturus. Instante discessu, laborat animus absentia futura, quam Deus, precor, brevissimam faxit! Iterum vale et me præ cæteris semper dilige.

AD VALLÆUM.

EPISTOLA XVI.

Nihil habeo quod ad te scribam, at scribo tamen; tu quoque, licet nullam habeas amandi mei causam, ama me tamen. Abero paulo quam credideram diutius et infelicius. Quippe nobis assignatur apud Oceanum vaga et periculosa sedes, scopuli, vada, ventus et undæ. Hominum societas durat aut nulla, et sive sternas, sive vigiles, sive ebrius sis, sive sobrius, et titubare ubique et vomere necesse est; tu secure dormi, valetudinem tuam cura, utere te ipso et tota Lutetia. Bene vale.

AD EUMDEM.

EPISTOLA XVII.

Contingit mihi iter meum pergenti ridiculum quiddam, cujus te ut meorum omnium participem facere non erubescam. Ecce dum... adventamus, propemodum portas subituris advolavit nobis nuncius qui nomine principis obnixe

rogaret Dominum... ne me secum in urbem inveheret. Neque aliam adduxit deprecationis causam, quam quod sibi nefas existimabat hospitalibus tectis excipere hostes..... cui nuper ille arctissimo amicitiæ fœdere se junxisset. Et ego, inquit, dux meus, vehementer illum rogo, hujusmodi fœderatum meo etiam conspectu prohibeat; et cum dicto, urbem intravimus atque in ipso principis limine currum sistens, solus palatium ingressus est, ac mei ergo nullum sibi comitem adsciscens nos omnes in proximum diversorium dimisit; mox ut testaretur palam quanto me studio prosequeretur, alta voce jussit epulæ mihi, qua fieri posset lautitia, struerentur. Iste me sane tanta comitate complectitur, tam multis et minime fictis officiis demeretur, ut plane appareat sincerum esse et genuinum affectum, nullo fuco aulicorum maculatum. Ego illius benevolentia gavisus et somno et cibo suaviter indulsi. Dictitabat identidem princeps invitum se aspectu meo carere, et alloquium meum pluris mercaturum, si per amicum liceret.

Postera die, quum ingratæ et desolatæ urbis tædio secessum quærerem ingenio meo, magis fecit Dominus meus discedenti copiam, neque sine honorifico comitatu passus est abire; imo et coquus jussus est sequi, qui mihi illius absentiæ molestiam omni condimentorum genere leniret. Dum autem ille biduum cum suo principe satis graves moras agit, ego biduum in deserto rure formosæ Calistes recordationem colo libenter. Repeto mecum[1] tam eximiam et vultus et ingenii pulchritudinem quam aut oculis aut mente totam complecti nemini unquam mortalium concessum puto. Ego in illius recordatione plus ignis, quam quivis alius in totius corporis intuitu, concipio. Adest absenti præsentissima pristinæ felicitatis imago, quæ nullis locorum vel dierum spatiis aut re-

1. Le texte porte *meam*.

motior unquam aut adultior futura est. Minabatur illa nuper nobis instare sibi annum vigesimum quintum, fallitur illa profecto; nunquam enim senescet quamdiu vixero. Tu qui illam nosti, tanquam me nosti, obsecra meis verbis ut interdum de me cogitet; id si mihi ratum facis, ampliorem se meruisse gratiam glorietur, quam si de exule fecisset imperatorem tuum mancipium. Sed hactenus de Caliste, nunc de te verbum unum, deque..... Quos nobis tam æquæ divinæque necessitatis vinculis alligatos, si quis avellere conabitur, violatæ naturæ reus esto. Cæteram amicorum cohortem quantum meruere diligito; tuam indolem qua humanitate prædita est nemo unquam, etiam de te meritissimus, ingratitudinis insimulabit. Verendum mihi semper quia tantopere amaris, ne minus ames. Fœminarum periculosa consortia cautius ingredere, et quantumlibet facilis tuæ cupidini pateat aditus, adverte, quæso, quam lubrica plerumque initia asperos exitus sortiantur.

AD DOCTISSIMUM VIRUM PITARDUM.

Epistola XVIII.

Indignarer immodicis laudibus quibus verecundiam meam lacessis, ni tanto essent eloquio conditæ, ut sic quoque irrideri haud sit ingratum. Miror autem si quo in me studio tam elegantes litteras exarasti, quid tam inopinanti et immerito adeo, non vulgarem virum conciliaverit nomen. Qui me de fama norunt, male me norunt. Flagitiosus audio et indoctus. Tu vero quasi meo nomini nihil crederes et bonum et eruditum salvere jubes. Exploratum est tibi scilicet adagium: *Fama cui nihil invisum, est æque ac vera virtus.* Neque illud tam in

mei gratiam dictum velim, quam ut tibi videar intelligere rationem qua me diligas, neque temere te in novi hominis notitiam irrepsisse. Si juvat quod impetrasti recentis amicitiæ fœdus fovere, dabo operam ne te humanitatis tuæ pœniteat, et experiere, ni fallor, si minus mentem eruditioni tuæ congruam, non saltem a probitate tua abhorrentem. Cæterum musis meis hodie in encomium præsidis de Bellievre, satis alacriter incumbentibus, accessit tuum *nihilum*, unde nobis non nihil, imo plurimum et voluptatis et auxilii suppetit. Mirum quanto sale multos ibi philosophiæ sinus respersoris, et quantum de *nihilo* apud nos admirationem excitaveris. Dum enim tuum carmen lectito, ita sum affectus, ut mihi visus sim cum ipso Apolline verba facere. Ubi peractum erit opus, meam rependam vicem muneri tuo, et nisi pari elegantia, affectu certe pari. Bene vale et me ama. Sellis Biturigum, in Palatio comitis Bethunii.

AD EUMDEM.

EPISTOLA XIX.

Sollicitat me interdum celeberrimi nominis tui amor, doctissime Pitarde, ut ad ea me studia conferam, quibus tu tantum gloriæ apud eruditos omnes consequutus es, idque quo tutius et facilius aggredi queam, consulto te de mei instituti ratione, et quibus potissimum philosophorum libris credere debeam initium laboris mei, quæso ne te pigeat indicare. Præstiteris te sine dubio mei amantissimum, si id des operam ut compendiaria quadam via tam sinuosæ scientiæ recessus minori negotio liceat

superare. Erupit nuper secta quædam argutatorum qui se universam Stagyritarum molem funditus eversuros confidentissime profitentur, et inveteratis dudum erroribus laboranti sæculo præsto se medelam habere jactitant. Illi, quamquam philosophi minus quam circulatores audiant, non desunt tamen quibus sua verba venditent. Ego doctrinæ vestræ plane rudis, neque certe admittere nec prorsus innovatores istos aversari sustineo. Nunquam enim in animum induxi meum naturam cujusvis mortalium adeo se præbuisse nudam et parcam, ut solum Aristotelem habuerit à secretis. Multa nos tot deinde annorum experientia secus admonere potuit, quamque suis minime careat nævis tantus vir non te latet quem nihil illius latet. Istos itaque neotericos si per te licet audire, libet; cautius tamen atque ea fide quam a senioribus mereantur res novæ [1]. Plurimum ad id cœptum nobis erit adju-

1. La réserve de Théophile au sujet de la doctrine d'Aristote est facile à comprendre. « Voyant, dit le *Mercure françois* de « 1624, l'arrest donné contre trois nouveaux philosophes anti-« peripateticiens, savoir : Jean Bitault, Anthoine Villon, dit « le soldat philosophe, et Estienne de Claves, médecin chi-« miste, lesquels avoient fait afficher des theses contre la « doctrine d'Aristote, Bitault les devoit deffendre, Villon en « devoit estre comme juge et moderateur, et de Claves le pre-« sident. Ils devoient publiquement, le 25 d'aoust, les dispu-« ter dans la salle du palais de la feue royne Marguerite, où « s'estoient assemblez près de mille personnes ; mais, aupara-« vant qu'ils eussent commencé leur dispute, M. le premier « president leur envoya faire defenses, et en suitte de Claves fut « arresté prisonnier. Pour Villon, ne voulant tenir compa-« gnie à la prison de Théophile, dequoy il fut menacé, s'es-« vada. » L'arrêt du 4 septembre 1624, rendu sur la requête présentée le 28 août par les doyen, syndics et docteurs de la Faculté de théologie, après que ledit de Claves eut été admonesté, ordonna que lesdites thèses seroient déchirées en

menti vir, ut intelligo, de litteris deque te bene meritus D. Seneus, cujus adventum expectamus avidissimi, Dominus comes Betunensis et ego. Urge illum, Musarum mearum nomine, quæ tam isto cœlo delectantur, ut nullum unquam sibi gratius illuxisse putent. Ædes magnificæ, hortorum amœnitas mira, nitidissimi fluminis lapsus, garrulus undarum fluxus, epularum ea elegantia quæ voluptatem sine fame et saturitatem pariat sine fastidio, et supra delicias omnes cultissimum nostri comitis ingenium. Ibi nihil morosum, nihil non nobile est et aulicum, præter eruditionem et priscæ illius veræque virtutis stigmata quibus tam pauci nostri nobiles sunt insigniti; omnia denique hic bonæ mentis oblectamenta nobis suppetunt, ut plane intelligas Theophilum paulo quam Nasonem suavius exulasse. Bene vale et me ama. Sellis Biturigum, anno Domini 1626.

sa présence, et que le commandement seroit fait par l'un des huissiers de ladite cour auxdits de Claves, Villon et Bitault, en leurs domiciles, de sortir dans les vingt-quatre heures de cette ville de Paris, avec défense de se retirer dans les villes et lieux du ressort de cette cour, enseigner la philosophie en aucune des universités d'icelui, et à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, mettre en disputes lesdites propositions contenues ès dites thèses, les faire publier, vendre et débiter, à peine de punition corporelle, soit qu'elles fussent imprimées en ce royaume ou ailleurs; fit défense à toutes personnes, à peine de la vie, tenir ni enseigner aucunes maximes contre les anciens autheurs et approuvés, ni faire aucunes disputes que celles qui seroient approuvées par les docteurs de ladite Faculté de théologie ».

AD PRINCIPEM POLONIÆ[1].

EPISTOLA XX.

Pollicitus es, princeps clarissime, præbiturum te mihi aliquod exemplar earum epistolarum quas at te de patibulo meo scripseram. Ut id mihi beneficium accommodes, meus a pedibus nunc ad te, et quem nisi non inanem dimittas, pergratum facies. Cæterum si quo obsequio meam tibi fidem probare cupis, præsto sum ad mandata quævis paratissimus Theophilus.

AD VALLÆUM SUUM DILECTISSIMUM.

EPISTOLA XXI.

Satis feliciter et quantum potuit sine te hesternam vigiliam exegimus. Post enim cœnam, quæ hilaris fuit, ut improvisa solent, et lauta qualem apud Brossæum decuit, adii expectatissimus ornatas mulieres, et ingenuas forma : utraque confidentissimo colloquio imam mihi mentem aperuere. Junior autem diu multumque infandi conjugii ærumnas conquesta est, atque ideo maritum abhorrere videbatur, ut mihi aliquam sui amoris spem faceret. Ego tamen naturæ conscius, illam accersere nolo fortunam. Bene vale.

1. Il fut roi de Pologne sous le nom de Uladislas, et il épousa, en 1645, Louise-Marie de Gonzague, fille du duc de Nevers et de Catherine de Lorraine.

AD DOMINUM COMITEM DE CANDALE[1].

EPISTOLA XXII.

Habebis aliquando ingenti volumine explanatam rerum nostrarum seriem. Tot insultus fortunæ, tam varias vitæ nostræ vices, historiæ est non epistolæ complecti. Gratulor interim Deæ Famæ, quam antea semper oderam, postquam illa de gestis tuis tam magnifice prædicat. Virtus tua in eam tandem pulchritudinem adolevit, ut supra omnem invidiæ livorem emicet undequaque nomen tuum. Perge, Domine, in eo et armorum et literarum decore, quod tibi tanto studio indulsit Deus; mihi si liceat inter vos exilium, haud exul ero, et nisi properes ad nos reditum, accenditur in dies animus, ut eo me conferam, urgetque me magis magisque tui desiderium. Tu patere affectum sincerum donec absum, et quum adero fruere obsequio fidelissimi tui Theophili et bene vale.

DOMINO COMITI DE CANDALE.

EPISTOLA XXIII.

Quos petiisti, Domine, de Zelotypia versiculos ad te mitto, parum ut opinor nunc expectatos, nam immutata jam amorum tuorum scena plane diversum postulare videtur argumentum. Gaudeo male susceptos æmulorum tuorum ignes,

1. Henri de Nogaret d'Epernon, fils aîné du duc d'Epernon, mort le 11 février 1639.

in fumum evanuisse : næ illi male feriati sunt qui Venerem a Martis amplexibus avellere, et de manu Jovis fulmen excutere moliuntur. Fruere tanta fortuna, neque patiare deinceps iniqua suspicione, et vano aulicorum murmure, tam eximiam voluptatem tibi interturbari. Ego vero ad id potissimum, quietem tuam votis omnibus prosequor, quia ni tibi bene sit, pessime semper mecum esse existimo. Bene vale; te Deus servet incolumen precor.

AD PAULUM FRATREM CHARISSIMUM[1]

EPISTOLA XXIV.

Quod a me nullas tot mensibus literas acceperis in promptu causa est, intelligebam scilicet et fratri simul et hosti scribendum esse, atque eidem et convitia et salutem mittere me posse non putavi. Diutino itaque dissidio agitatus hæsi, donec illam animi mei litem et ratio et natura diremerunt; neque fratrem ulterius odisse passus est naturalis amor, imo et tam strenuum hostem laudare, nostri esse officii ratio persuasit. Licet mihi tua consilia[2] prorsus improbanda sint, et te non esse nostrarum[3] partium, quotidie meus amor ingemiscat, non possum tamen de magnanimitate tua tot audire citra maximam

1. Nous tirons les variantes qui suivent du t. 3 des Cinq cents de Colbert (Bibl. imp. Mss.) :

Fratri suo primogenito Theophilus felicia omnia precatur.

2. Licet tua concilia mihi.

3. Nostrarum non esse partium.

animi mei voluptatem; tot labores etiam in perniciem nostram et fœliciter cœptos et fortiter superatos tibi gratulor, et, si quod est scelus fortem esse, tua etiam crimina non diligere non possum. Renuntiatum est nobis[1] de cruento quodam prælio in quo[2] dux d'Elbœuf exercitui regio præerat; ibi te inter nostrorum cadavera et tuorum stragem obrutum hostium multitudine, pulvere et sanguine respersum, quidam, mihi noti, armis te spoliatum invenerunt; et quoniam meus fuisti frater minus sunt sua sorte usi atque[3] argento saltem[4] tibi libertatem concesserunt. Est certe aliquod beneficium te dimisisse; at vicisse et spoliasse[5], longe gravior injuria[6] est, nisique Martis propria esset atrocitas[7], atque e nostris pauci, pejori fato collapso, infortunio tuo vicem rependerent, vix condonarem etiam de me bene meritis militibus, et inimici gratia in meos ipse hostilem animum gererem. At jam, frater[8], utrinque satis sævitum est, recipe te in tuum otium, et quod superest ætatis[9], utere gloria tua. Quod[10] si tandem insanæ religionis cæcum amorem non meo exemplo, sed tuo ipsius ingenio discutere valeas, ad nos accede, et in partem fortunæ nostræ veni. Vide quæso quæ sit magnatum tuorum fides; quam illi profiteantur[11] pietatem, fucus est et imperitorum esca. Te, frater, cui Deus tantam indulsit perspi-

1. Renuntiatum autem est mihi.
2. Ubi.
3. Et.
4. Incolumitatem.
5. Et abduxisse.
6. Et nisi Martis.
7. Ferocia, at que e nostris non pauci pejori fato collapsi.
8. Satis.
9. Ætatis superest.
10. Ac.
11. Profitentur.

cuitatem mentis, in obscuritate plebeia delitescere fœdum est ac pudendum[1]. Consule te ipsum, obsequere rationi tuæ, et quam ipse universi author atque adeo totius orbis structuræ[2] animo tuo lucem effundit[3], admittito. Stringe tantisper oculorum aciem; tenuior est hæreseos nebula, quam ut remorari possit audacter intuentem. Turpe est quos infantia suscepit pravos metus confirmatum jam animum et fixam[4] ætatem terrere. Non tua ista[5] est si bene nosti, sed nutricis tuæ[6] religio, et præceptorum qui te magis de consuetudine quam de propria ipsorum libidine fortassis educarunt. Sed quid ego de ipsis[7] ad te plura? Tu te pertinaciam tuam fortius aggrediere et superabis facilius. Verum[8] de regiis et divinis hactenus. Jam amotis seriis[9] et relicto cœlo, quid quæso tellurem colat rusticus noster Daniel, volo etiam percontari? quid ab ipso messis primordio tam solers agricola de tam fœcundo solo collegerit, num in tanta bellorum rabie fundum nostrum licuerit a vicinis discernere, num nuda et inermi manu proprios fructus[10] decerpere? quis segetis proventus, quæ futuræ vindemiæ spes emicet, quid soror valeat, quam de connubio cogitet, quam pruriat, quam noverca tussiat, quam sæviat, quid ancilla tandem paritura sit, ad me scribito. Sed illud opus ni tædeat vasconicis versibus confice, si quos ex amicis[11] hauserit fatum, eodem[12]

1. Ces deux derniers mots manquent.
2. Structura.
3. Offundit.
4. Statam.
5. Illa.
6. Tua.
7. Istis.
8. Sed hactenus.
9. Rebus sat superque remotis seris, etc.
10. Liberum fuerit. — 11. Tot præliis. — 12. Faceto.

stylo conscribito, ne luctus[1] accedat sine solatio; scito durare etiamnum quæ olim fuit nostra lætitia, et quo ulterius duratura sit, meam esse curam maximam, tibi si liceat idem; parum est quod reliquis meis fortunis[2] invideas : non magis enim hortor nostro gaudio quam ære nostro utaris[3]; toto semper potiaris fratre tuo[4] Theophilo. Bene vale et me ama.

1. Nobis.
2. Reliquis fortunis meis.
3. Et.
4. Tuo Vale.





PIECES
DU
PARNASSE SATYRIQUE
ATTRIBUÉES A THÉOPHILE
LORS DE SON PROCÈS[1].

SONNET[2].


hylis, tout est f...., je meurs de la verolle;
Elle exerce sur moy sa derniere rigueur :.
Mon v.. baisse la teste et n'a point de vigueur;
Un ulcere puant a gasté ma parole.

J'ay sué trente jours, j'ay vomy de la colle;
Jamais de si grands maux n'eurent tant de longueur;
L'esprit le plus constant fust mort à ma langueur,
Et mon affliction n'a rien qui la console.

Mes amis plus secrets ne m'osent approcher;
Moy-mesme, en cest estat, je ne m'ose toucher.
Phylis, le mal me vient de vous avoir f.....

Mon Dieu ! je me repens d'avoir si mal vescu,
Et, si vostre courroux à ce coup ne me tue,
Je fais vœu desormais de ne f..... qu'en c...

1. *Le Parnasse des poëtes satyriques*, ou dernier recueil des vers picquans et gaillards de nostre temps.
2. Page 3 de l'édition de 1625, in-8.

SATYRE[1].

ue mes jours ont un mauvais sort !
Que ma planette est mal logée !
Que la fortune est enragée
De me persecuter si fort !

L'on ne me voit point rire aux farces;
Je n'ayme ny bals ny chansons;
F..... des c... et des garçons,
Maugrébieu des c... et des garces!

L'on me dit : Ta femme chevauche.
Je viens de perdre mon argent;
Je fay rencontre d'un sergent,
Et j'ay veu le croissant à gauche.

Je me fasche et me plains de tout;
Tout ce que je voy m'importune,
Ventre bleu ! le destin me f... !
J'enrage contre ma fortune.

Je pisse le verre et le feu;
Je ne crache que de la colle;
Je n'ay pas presques un cheveu.
Ha ! ventre bleu ! j'ay la verolle !

J'ay la gravelle dans les reins,
Je ne trouve plus que je f....,
Et la saincte Empoulle de Reims
Tariroit plustost que ma goutte.

A cinquante ans un homme est mort,
Ce n'est plus [rien] que pourriture.

1. Page 34 de l'édition de 1625.

Morbleu! les destins nous font tort,
F..... d'eux et de la nature!

A UN MARQUIS[1].

SATYRE.


arquis, comment te portes-tu?
Comme quoy passes-tu la vie?
Si tu n'as d'aujourd'huy f....,
Ces vers te donneront envie.

Es-tu gaillard? es-tu dispos?
T'apperçois-tu que tu guarisses?
Ce c.....on n'est-il plus si gros?
Sens-tu du mal lorsque tu pisses?

Je n'ay cogneu jamais garçon
Si amoureux de la desbauche;
Je t'aime bien de la façon.
L'aze f.... qui ne chevauche!

N'estant plus si fort ny si beau,
Selon le cours de la nature,
Ton esprit, au lieu du bordeau,
Discourra de la sepulture.

Mais que sert-il tant de resver
En meditation si froide,
Tant que Dieu nous veut conserver
Les nerfs souples et le v... roide?

1. Page 181 de l'édition de 1625.

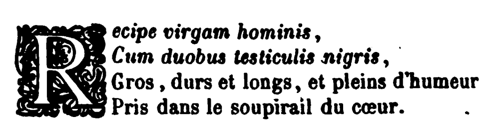
PIÈCES ATRIBUÉES A THÉOPHILE

Par un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal[1].

Epigramme d'un impuissant.

Un gros abbé se lessoit en sa couche
Taster le v.. aux mains d'une nonain ;
Mais son engin demeuroit sous sa main
Sans se mouvoir, tout ainsy qu'une souche.
Cette nonain, qui n'avoit point de trève,
Voiant son v.. demeurer ainsy plat,
Luy dit : Monsieur, dites *Magnificat* ;
Quand on le dit tout le monde se lève[2].

Remede approuvé pour les filles.



Recipe virgam hominis,
Cum duobus testiculis nigris,
Gros, durs et longs, et pleins d'humeur
Pris dans le soupirail du cœur.

1. Bibl. de l'Arsenal, mss. Pièces diverses de Théophile, Belles-lettres françoises, 122, in-fol. L'écriture de ce manuscrit est de la seconde moitié du XVII[e] siècle. Le nom de Théophile se trouve placé en marge des pièces ci-dessus. Il y a beaucoup d'autres pièces et des chansons du temps. En tête se trouve une notice sur Théophile, inexacte, quoique fort courte.

2. *Parnasse satyrique*, p. 398.

Virga rigide figatur,
Et si le mal *non sanatur*,
Deux ou trois fois *iteretur*,
Soir et matin *quotidie*[1].

EPIGRAMME.

Lorsqu'Anthoinette eut veu que, malgré son [desir,
Son drolle à f..... en c.. prenoit tout son [plaisir,
Et que son ... vivoit oisif et solitaire :
Que fais-tu, infidèle ! ô perfide assassin !
J'ay plus besoin d'un v.. que non pas d'un clistaire ;
Je demande un f......, non pas un medecin[2].

D'UNE DAME QUI AVOIT UN V... A LA JOUE.

C'est un caprice de nature
De vous avoir mis la figure
D'un v.. à costé du menton.
Si j'eusse esté, belle, à sa place,
Sans vous incommoder la face,
Je vous l'eusse mis dans le c..[3]

1. *Parnasse satyrique*, p. 326.
2. *Id.*, p. 32.
3. *Id.*, p. 222.

DE CILISE.

O mon Dieu! qu'elle est bien apprise!
Qu'elle forme bien tous ses pas!
La voiés-vous point? c'est Cilise,
Qui ne marche que par compas.
L'on diroit à son apparence,
Quand quelqu'un la vient saluer
Et qu'elle a fait la reverance,
Qu'elle ne peut se remuer ;
Mais, quand quelqu'un luy donne un branle
En l'absence de son cocu,
Vous diriés, comme elle se bransle,
Qu'elle a des epines au c.. [1]

DIALOGUE.

Quelle fièvre avés-vous, Paquette,
Qui vous rend le teint si defait?
— C'est le desir d'une brayette
Dont je ne puis avoir l'effet.

— Certes, vous estes maigre et jaune;
Je ne sçay pas que demandés.
— Un gros v.. long d'un bon quart d'aulne.
Prestés-le-moy si vous l'avés.

— Mais quoy! vous n'este point honteuse
De dire ainsy vostre appetit?
— Homme goulu, femme f.......
Ne desirent rien de petit.

1. *Parnasse satyrique*, p. 222.

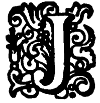
— Si vous voiiés quelque v.. mince
Voudriés-vous pas bien l'approcher?
— Quand ce seroit celuy d'un prince,
Je ne voudrois pas le toucher.

— De quelques valets l'acointance,
Seroit-ce bien vostre desir?
— Ouy, s'il le fait d'obeissance
Et le refait pour le plaisir.

— Vous avés la fesse soudaine
Alors qu'on vous presse le flanc?
— Le cul sans cesse me demaine
Comme l'eguille d'un cadran.

— Qui vous voit la mine si froide
Ne vous croit point le cul si chaud.
— C'est au c.. qu'il faut un v.. roide,
Ce n'est pas au front qu'il le faut [1].

EPIGRAMME.

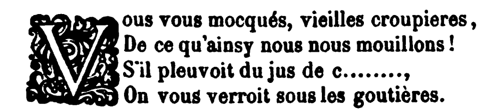

Je ne vis onc femme si froide,
Et je crois qu'on n'en sçauroit voir.
Vous luy montrés vostre v. roide
Et la f..... sans l'esmouvoir [2].

1. *Parnasse satyrique*, p. 5, avec ce titre : *Chanson en dialogue.*
2. *Id.*, p. 6.

DIALOGUE.

Qui est ce corps que mille enfans en deuil
S'en vont pleurans, le menant au cercueil?
— C'est Picholin que ses veuves pleurantes
Vont conduisant sous ces voutes relantes.
— Les veuves, non filles? — Veuves, car Picholin
Pouvoit bien chevaucher sans laisser d'orphelin.
Il fut bougre parfait, et mesme jusqu'aux chates
Il les a enfilé en depit de leurs pattes;
Et, pour te faire voir que je ne suis menteur,
Si tu ne sors d'icy, il te f....., lecteur[1].

EPIGRAMME.



Vous vous mocqués, vieilles croupieres,
De ce qu'ainsy nous nous mouillons!
S'il pleuvoit du jus de c........,
On vous verroit sous les goutières.

STANCES.

Femmes, qui aymés mieux le f..... que le pain,
Qui prenés en f...... un plaisir souverain,
Qui faites de vos c... une source feconde,
Qui crevés de depit quand on ne vous f... point,

Laissés-vous f..... à moy : j'ay le v.. en bon point,
Et vous dirés que c'est le paradis du monde.

1. *Parnasse satyrique*, p. 34.

Je croy que tout f.....t quand je fus engendré,
Tant je suis en f...... chaudement agité

D'une ardeur qui n'est pas à tous f....... commune.
Si j'approche d'un c.., je me sens echauffer;
Ny mary, ny parens, ne peuvent m'étonner.
Mon v.. et mes c........ courent mesme fortune.

O mourir agreable! ô trepas bienheureux!
S'il y a quelque chose en ce monde d'heureux,
C'est un tombeau tout nud d'une cuisse yvoirine.
Ces esprits vont au ciel d'un ravissement doux.

Si l'homme meurt dessus, la femme meurt dessous;
Mais une mort est peu pour chose si divine.
Ce sont mots inventés que parler de l'honneur
Et dire qu'en f...... on n'a point de bonheur,

Et que celuy qui f..t à la vertu s'oppose.
Il n'est point d'autre honneur que de f...... très bien,
Car, sans ce doux plaisir, la vertu ne vaut rien.
Honneur, f..... et vertu, c'est une mesme chose[1].

SONNET.

La grande volupté qu'on reçoit en f......;
Ce suave nectar que le f..... liquide,
L'ambroziage doux qui fait le comble vuide,
Pour qui le bon f....., hardy, se va battant;

Ce plaisir que l'on a quand l'on va recherchant
Les chambrettes d'un c.., que la douceur humide

1. *Parnasse satyrique*, p. 45.

Fait tant bransler au cul, en servant de deux guides
Au f..... foutatif qui coulle en culetant;

Mignon, petit mignon, je t'honore tout outre.
Qui veut vivre en ennuis, il faut vivre sans f.....
Non, je le feray tant, et veux que mes c........
Gambadent près d'un cul en escumant de rage.
Oh! c'est un grand plaisir de manger son potage
Trempé deux ou trois fois en de si gras bouillons [1].

EPIGRAMME.

Donnés-luy de vostre pantoufle
Sur le nés et sur le museau
A ce gros poltron de marousle
Qui veut faire le damoiseau,
Et qui veut que rien ne luy coute
Pour faire son voisin cocu.
Je suis bien d'avis qu'il vous f....,
Mais j'entend du nés dans le cul [2].

AUTRE.


Pour estre divine et humaine,
Il faut en jeunesse sentir
Les plaisirs de la Magdeleine,
Et puis, vieille, s'en repentir [3].

1. *Parnasse satyrique*, p. 59.
2. *Id.*, p. 259.
3. *Id.*, p. 330.

AUTRE.

Je ris de ces froids amoureux
Qui n'osent demander à f.....,
Et s'estiment assez heureux
D'estre bien bons sans passer outre.
Que sert de faire tant de morgues,
Flater, baiser, amadouer?
Autant vaudroit souffler des orgues,
Et cependant n'en point jouer.

SATYRE.

Belle, qui sans plaisir f.....,
Prenant plaisir quand vous frottés
Vostre doigt contre vostre m....,
Laissés ce plaisir imparfait,
Et d'un v.. aussy long qu'un trait
Permettés-moy que je la frotte.
Je suis un fort brave f......,
Qui vay de courage et de cœur,
Ayant quelque belle Angelique;
Mais, si le sujet n'est bien beau,
J'ayme bien mieux contre un poteau,
A mon aise br..... la pique.
Le plaisir d'amour est si doux!
Belles, pourquoy ne f.....-vous?
On a bien f.... pour vous faire.
Pour moy, je veux f..... en tous lieux,
Deussay-je perdre les deux yeux,

Ayant un v. de quoy le faire.
Mesme je veux dedans l'enfer
F...... en depit de Lucifer,
De Pluton et de Proserpine,
Les grands diables et les petits,
Pour assouvir mes appetits
Qui f...imassent ma poitrine[1].

1. *Parnasse satyrique*, p. 346, avec ce titre : *Pour une jeune dame, satyre.*

FIN.





TABLE DES MATIÈRES

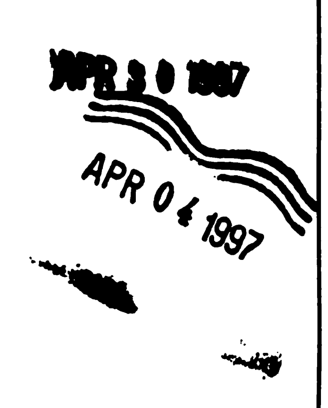
CONTENUES DANS CE VOLUME.

ŒUVRES DE THEOPHILE. — IIe PARTIE.

ŒUVRES DE THEOPHILE. — IIIe PARTIE.

NOUVELLES ŒUVRES DE THEOPHILE

COMPOSÉES D'EXCELLENTES LETTRES FRANÇOISES ET LATINES.


APR 04 1997